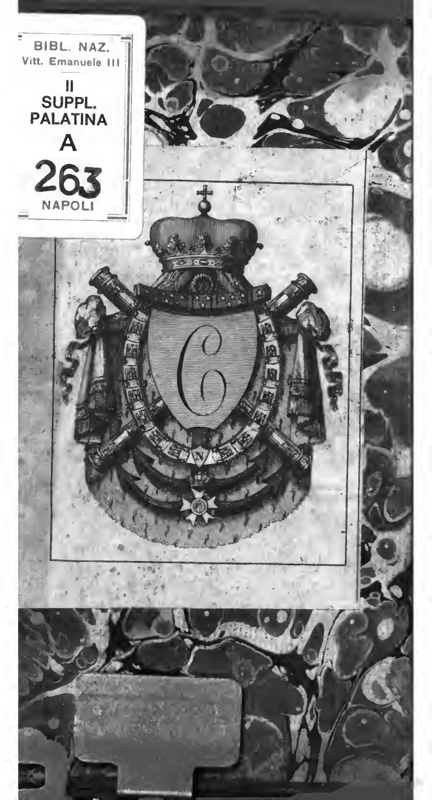
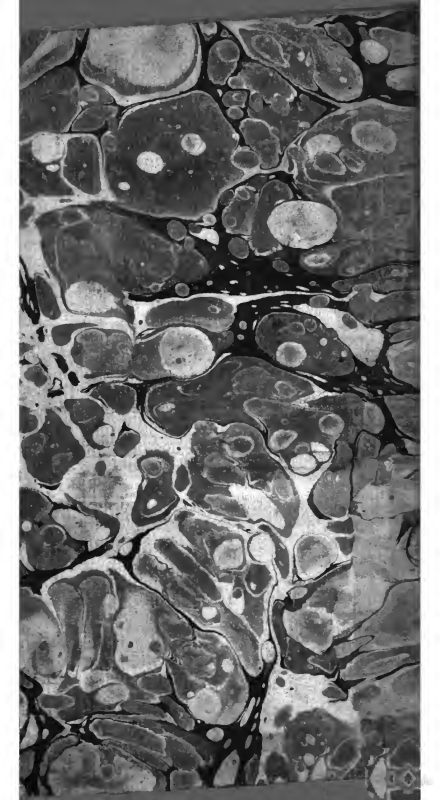






PRÉCIS
DE L'HISTOIRE
UNIVERSELLE.





PRÉCIS DE L'HISTOIRE UNIVERSELLE,

OU

TABLEAU HISTORIQUE,

Présentant les vicissitudes des Nations; leur agrandissement, leur décadence et leurs catastrophes, depuis le tems où elles ont commencé à être connues jusqu'au moment actuel.

Par le Cit. ANQUETIL,

Membre de l'Institut national de France, correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, auteur de l'ESPRIT DE LA LIGUE, L'INTRIGUE DU CABINET, et autres ouvrages.

SECONDE ÉDITION,

REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE.

TOME DEUXIÈME.

A PARIS,

CHEZ LESGUILLIEZ, frères, rue de la Harpe, n° 151.

AN X. — 1801.

TABLE

DES TITRES DU TOME II.

LACEDEMONIENS,	page 1.
Ligne Achéenne,	57.
AEtoliens,	80.
Athènes (province),	89.
Béotiens,	98.
Acarnaniens,	100.
Epirotes,	101.
Ionie,	104.
Sicile,	118.
Rhodes,	205.
Crète,	221.
Cypre,	227.
Samos,	234.
Iles Grecques,	238.
Macédoniens,	252.
L'Asie après Alexandre,	381.
Egypte,	446.
Arménie,	510.
Le Pont,	531.

Fin de la Table du tome II.

PRÉCIS
DE L'HISTOIRE
UNIVERSELLE.

LACÉDÉMONIENS.

Nous avons déjà fait observer qu'on voyoit à Lacédémone ce qui est sans exemple, dans une autre nation, deux rois assis sur le même trône et commandans avec une égale autorité. Sans doute il se trouvoit beaucoup d'autres vices, d'autres incohérences dans l'administration, puisque les habitans de Sparte demandèrent une constitution à *Lycurgue*.

Il étoit de naissance royale. Son frère un des rois étant mort, le trône lui appartenoit, faute d'héritier direct. Sa belle-sœur lui fit dire qu'elle étoit enceinte; mais que s'il vouloit l'épouser, elle détruiroit son fruit. *Lycurgue* eut horreur de la proposition; cependant pour ne pas exposer l'enfant de son Lycurgue. 2020.

frère à la fureur ambitieuse de cette marâtre, il lui dit qu'il ne vouloit pas lui faire hasarder à elle même sa vie par l'effet des remèdes violens; qu'elle eût à se conserver, que sitôt qu'elle seroit accouchée, il la débarrasseroit de l'enfant, et l'épouseroit. Quand elle fut près du terme, il ordonna que si c'étoit une fille, on l'abandonnât aux femmes, si c'étoit un garçon, on le lui apportât.

Lycurgue étoit en ce moment à table en grande compagnie. On lui remet l'enfant. *Voilà* votre roi, leur dit-il. On sut qu'il n'avoit tenu qu'à lui de s'assurer le trône; ce désintéressement lui fit infiniment d'honneur, mais sa belle-sœur ne lui pardonna pas. Malgré la preuve de modération qu'il avoit donnée, elle vint à bout de persuader qu'il en vouloit à la couronne. Elle affectoit de trembler pour son fils. Beaucoup de personnes paroissoient penser comme elle. *Lycurgue* fatigué de ces soupçons, et des désagrémens qu'ils lui attiroient quelquefois, après avoir élevé son neveu, le voyant en âge de régner, partit pour voyager.

Il prit pour compagnon *Thalès* le poëte, qui lui fit trouver en Egypte la totalité des poëmes d'*Homère*, dont on

n'avoit que des parties. Il parcourut la Crète, alors fameuse par ses lois, l'Asie ou la mollesse des mœurs étoit bien dif-érente de la sévérité des Crétois, l'E-gypte séjour des sciences et de la sa-gesse. Quelques-uns le mènent en Espagne, en Afrique et jusqu'aux ndes. On ne peut pas dire où il étoit orsque les Spartiates lui envoyèrent me députation chargée de l'engager à revenir pour régler leur gouverne-nent.

Sans doute il avoit formé d'avance on systême, qui étoit de tout détruire, le nettoyer, pour ainsi dire, la place, fin d'élever un édifice uniforme et lurable. Il se fit rendre en passant à Delphes un oracle qui n'étoit ni obscur i embrouillé, comme tous les autres. a prêtresse le nommoit ami des dieux. : Ses lois, ajoutoit-elle, sont parfaite-ment bonnes, et la république dans laquelle elles seront observées, de-viendra la plus fameuse de la terre ». Arrivé à Sparte, il conféra avec ses mis, et convint des mesures à prendre, our aider et faire valoir l'oracle.

Au jour marqué pour la promulga-on d'un corps de lois, ils parurent ès le matin dans la place au nombre

de vingt-huit, armés de poignards. Cet appareil effraya le jeune roi *Chariläüs*, neveu de *Lycurgue*. Il se réfugia dans le temple de Minerve. On le ramena par la douceur, et il se joignit à la coalition. La première opération fut d'établir un sénat qui devoit être médiateur entre les rois et le peuple. Sans doute les vingt-huit et leurs principaux amis furent les premiers sénateurs, et la perspective de ces places ne servit pas peu à gagner les grands. Quant au peuple, afin qu'il ne se crût pas tout-à-fait oublié, on lui donna le droit non pas de proposer, ni de délibérer en assemblée, mais seulement d'accepter ou de refuser, par la simple formule de *oui* ou de *non*. Ces préliminaires établis, vinrent les lois civiles et morales, dont quelques-unes fort bizarres, firent de Lacédémone une république toute singulière. On les partagea en douze tables.

Religion. La religion tenoit le premier rang. Tous les dieux et déesses seront représentés armés, afin que les Spartiates, qui doivent être un peuple soldat, n'aient que des modèles de valeur et de courage. Les sacrifices et offrandes seront de peu de valeur : par ce moyen

en n'empêchera de rendre aux Dieux e qui leur est dû. Les prières seront ourtes : les Dieux savent ce qu'il nous ıut. Les sépulcres seront près des emples, afin qu'en les fréquentant, on e familiarise avec l'idée de la mort. oint de sépultures magnifiques, pas ıême d'inscriptions, excepté pour les ommes tués à la guerre, et pour les emmes qui se dévouent à la vie relirieuse. Point de gémissemens ni de cris ux funérailles. Ils seroient indignes de ı grandeur d'ame et de la fermeté des partiates.

Distribution des terres.

Toute la Laconie fut divisée en trente ıille portions égales. La ville de Sparte n six mille. On ne pourra jamais morceller ces portions; il faut qu'elles passent ntières entre les mains des héritiers, u des acquéreurs. S'il se trouve par la ıite plus de citoyens que ces portions e pourroient nourrir, on en fera des olonies.

Lois domestiques.

Quand un garçon naîtra, le père le ortera à un comité d'hommes graves e sa tribu. S'ils le trouvent bien conormé, ils le rendront au père, sinon, n le jetera dans une caverne au pied u mont Taygette. Le séjour des étraners à Sparte sera borné, de peur qu'ils

ne corrompent les mœurs des citoyens. Celui dont les talens paroîtroient utiles à la république, sera adopté citoyen. Cependant il ne pourra jouir des privilèges de Sparte, s'il n'a pas passé les rigueurs de son éducation.

Mariages. Le célibat sera infâme pour les hommes. Le vieux garçon sera obligé de se promener nud, au cœur de l'hiver, dans la place publique, en chantant une chanson satyrique contre lui-même. On ne lui rendra aucun honneur dans sa vieillesse. Il y avoit action en justice, contre celui qui laissoit passer l'âge fixé pour le mariage, ainsi que contre ceux qui se marioient au-dessus ou au dessous de leur condition. Ceux qui avoient trois enfans, étoient modérés dans la taxe. Ceux qui en avoient quatre ne payoient rien du tout. Point de dot pour les filles; ainsi rien n'empêchera que chacun ne suive son penchant. La fille devoit être à la fleur de l'âge; l'époux pendant les premières années du mariage ne pouvoit s'introduire auprès d'elle que furtivement, comme s'il eût commis un rapt : trop de facilité auroit pu ralentir les desirs. Il étoit permis de prêter sa femme; les rois seuls ne le devoient pas. En général les femmes de Sparte

e se piquoient nullement de pudeur.

Dès le berceau, la nourrice devoit Nourriture.
uelquefois refuser le sein à l'enfant, our l'accoutumer à la sobriété. Un eune Spartiate étoit formé à rester la uit sans lumière, à marcher dans l'obsurité, et à se mettre au-dessus des foiblesses ordinaires à l'enfance. Riches t pauvres, tous étoient élevés égalenent, dans un lieu commun, couchés ur des lits durs, sans autre bain que le it du fleuve Eurotas. Ils mangeoient en ublic. Les vieillards se trouvoient à eur table, pour les examiner et les insruire. Le grand régal étoit la sauce noire, mets composé de sel, de vinaigre et de sang. Un Lacédémonien ne savoit e que c'étoit de boire par plaisir. L'ivresse étoit infâme. On faisoit enivrer les esclaves, afin d'inspirer aux jeunes gens de l'horreur pour cette turpitude.

On se vêtissoit pour se garantir des Habits.
njures de l'air, et non pour se parer. Les habits pour la façon et l'étoffe, eront égaux entre les riches et les auvres: c'est par la vertu qu'on se disingue, et non par la beauté des vêtenens. Jusqu'à l'âge de douze ans, ils orteront une tunique. Passé cet âge, on y ajoutoit un manteau d'une étoffe

si mince, que le *vêtement Lacédémonien*, pour dire un vêtement approchant de la lésine, étoit passé en proverbe. Ils ne portoient point de souliers ni de cheveux dans l'enfance. En grandissant, ils les laissoient allonger, et ne les coupoient plus ensuite. Un Lacédémonien ne connoissoit ni les essences ni les parfums : à la guerre ils portoient des habits de pourpre, et se couronnoient de fleurs, avant que de charger l'ennemi. Les robes des filles ne descendoient qu'aux genoux, et encore moins bas; les seules femmes d'une vertu équivoque pourront porter de l'or, de l'argent, des pierreries, et d'autres ornemens précieux. Les filles paroissoient en public sans voile, et les femmes voilées ; les premières avoient besoin d'être regardées, et non les autres. Dans les gymnases, filles et garçons combattoient nuds. En ôtant au sexe la pudeur, *Lycurgue* eut dessein de le rendre moins dangereux, et de prévenir par l'égalité de la naissance et des richesses, les motifs de jalousie, qui ont coutume d'amener le trouble dans les républiques.

Ordonnances générales. Le grand devoir imposé aux Lacédémoniens, étoit l'obéissance aux lois,

obéissance qui ne permettoit même pas de rechercher le motif du commandement. Tous les enfans appartenoient à l'état; chaque citoyen avoit droit sur eux. Si un vieillard ne reprenoit pas un enfant par distraction ou par complaisance, il devoit subir la même peine, qu'on auroit imposée au coupable. Entre enfans même, il y avoit un chef qui devoit réprimander et punir, et qui le faisoit quelquefois très-rigoureusement. Un jeune Spartiate étoit réservé, silencieux, ne regardoit que devant lui ou à terre, et ne se présentoit que dans l'attitude la plus modeste.

Etudes et sciences.

Les Lacédémoniens étudioient peu, cultivoient peu l'écriture, ne se piquoient pas de parler correctement. D'où étoit venu le proverbe : *il parle assez bien pour un Lacédémonien.* Cependant on estimoit leur brièveté, qu'on appelloit *laconisme.* Il a donné à plusieurs de leurs phrases un air sentencieux, qui les a fait conserver. Ils faisoient cas de leur rudesse même, de leur attachement aux maximes de leurs ancêtres. Un Athénien reprochoit à un Spartiate son ignorance, et lui vantoit les sciences de son pays. « Tout ce que « vous dites peut être vrai, répondit le

« Lacédémonien, cependant vous n'en « pouvez conclure autre chose, sinon « que nous sommes les seuls d'entre les « Grecs, qui n'ayons pris aucunes mau- « vaises coutumes de vous ». Un Spartiate n'étoit que soldat. Les professions de nécessité étoient exercées par les Ilotes, qui n'étoient pas absolument esclaves, mais une espèce de bourgeoisie inférieure. Acteurs, diseurs de bonne aventure, orateurs et autres charlatans, n'étoient pas soufferts dans la ville. Ils s'exerçoient à des questions utiles. « En « quoi consiste le mérite de telle action? « La réputation de tel héros est-elle « bien fondée? » La raillerie, pourvu qu'elle fût délicate et point choquante, étoit recommandée comme une leçon dont on pouvoit profiter. Ils aimoient la musique, si on peut appeller ainsi des chansons anciennes, dont ils étoient si jaloux, qu'ils ne permettoient pas à leurs esclaves d'en apprendre l'air, ou du moins de les chanter publiquement. Quand on s'attachoit à une fille, il n'y avoit point de jalousie entre les rivaux; mais au contraire une liaison plus intime entre eux, et plus d'émulation pour plaire à la personne aimée.

Exercices. La chasse étoit un amusement de la

jeunesse, prescrite pour donner au corps de la souplesse et de l'agilité. La danse, les exercices violens et guerriers étoient communs aux deux sexes, qui s'y livroient ensemble. Ainsi les femmes devenues aussi fortes que les hommes, ne mettoient au monde que des enfans sains et vigoureux; mais elles perdoient cette tendresse, peut-être le plus grand charme de la maternité. On en a vu regarder d'un œil sec leurs enfans déchirés de verges devant les autels, et s'applaudir de la fermeté qu'elle leur avoit inspirée, lorsque ces malheureux souffroient ce tourment sans verser une larme, ni pousser un soupir. Le vol entroit dans les exercices. Il étoit permis, pourvu qu'il fût fait adroitement; mais le voleur qui se laissoit surprendre, étoit sévèrement puni.

Presque tous les marchés se faisoient par échange. Cependant comme il falloit une monnoie pour égaliser les ventes et les achats, *Lycurgue* en fit faire une, mais de fer, et si pesante, qu'il falloit deux chevaux pour traîner une assez petite somme. Ainsi les Lacédémoniens ayant tous la même quantité de terre, et ne pouvant amasser de numéraire, restoient nécessairement égaux, d'au- Monnoie.

tant plus que les monnoies des autres pays n'avoient point cours chez eux; qu'il n'étoit pas permis de prêter à rente, ni de recevoir des présens étrangers. Ainsi point de moyen de s'enrichir les uns plus que les autres.

Justice. On ne pourra, avoit statué Lycurgue, approcher des tribunaux qu'à trente ans, même pour entendre plaider, de peur qu'on ne prît le goût des procès. On ne recherchera pas la raison de telle ou telle loi; obéir voilà la loi suprême. Les libertins ou prodigues, ne seront jamais juges ni magistrats dans la république. Comment pourroient-ils prononcer sur les intérêts des autres, eux qui n'ont pas pu gérer leurs propres affaires.

Lois militaires. Que la première et principale loi militaire soit l'obéissance. La vaillance ne se prescrit pas. Elle étoit comme innée chez les Lacédémoniens, sucée avec le lait, augmentée par les exemples, confirmée par les louanges prodiguées aux héros, et le mépris dont les lâches étoient accablés. « Reviens avec ton « bouclier, ou sur ton bouclier, disoit « une mère Spartiate à son fils, partant « pour l'armée ». Cela veut dire : *sois vainqueur ou meurs*, parce qu'on rap-

portoit les morts sur leurs boucliers. On ne fera pas la guerre long-tems contre le même ennemi, de peur de l'aguerrir. Ils n'aimoient ni la mer, parce que le commerce des matelots et des étrangers corrompt les mœurs, ni les sièges, parce qu'ils ne réputoient pas à la gloire de vaincre des murailles. Lacédémone n'en avoit point. Le corps des habitans en tenoit lieu. Ils relâchoient un peu pendant la guerre de l'austérité de leur vie, afin de la faire desirer. En campagne, ils dormoient tous armés. L'avant-garde n'avoit point de boucliers. Privés de cette défense, ils étoient avertis de ne point s'abandonner au sommeil. Dans toutes les expéditions, ils avoient grand soin de pratiquer leurs rites religieux. Le soir après le repas, les soldats chantoient ensemble des hymnes à la louange des dieux. Quand ils étoient prêts à charger sur l'ennemi, le roi offroit des sacrifices aux muses, afin qu'elles les aidassent à faire des actions dignes d'être transmises à la postérité. Les soldats se couronnoient de fleurs, et l'armée avançoit au son des flûtes qui jouoient l'hymne de *Castor*. Ils ne poursuivoient l'ennemi qu'autant qu'il falloit pour as-

surer la victoire. Celui qui la remportoit par stratagème, offroit un bœuf à *Mars*, et le vainqueur à force ouverte n'offroit qu'un coq. La ruse qui épargnoit les hommes étoit plus estimée que la valeur qui les prodigue.

Cryptie. On ne sait si *Lycurgue* est l'auteur d'une précaution politique bien cruelle, employée par les Lacédémoniens, pour diminuer le nombre de leurs esclaves, lorsqu'ils paroissoient trop multipliés; elle se nommoit *Cryptie*, c'est-à-dire, *embuscade* : elle consistoit à armer de poignards les plus hardis des jeunes gens; on leur donnoit l'ordre d'exterminer jusqu'à un certain nombre de ces malheureux esclaves : ce qu'ils faisoient, soit en les massacrant de nuit, soit en les surprenant de jour occupés à leurs ouvrages; cela de sang-froid, sans avoir contre eux le moindre sujet de plainte, uniquement pour mettre le reste hors d'état de rien entreprendre.

Quelques précautions que *Lycurgue* eût prises, ses loix ne passèrent pas sans contradiction. Il y eut une émeute dans laquelle il fut blessé, ce qui donna lieu d'ajouter cette loi, que personne ne viendroit armée dans les assemblées du peuple, ou des magistrats. S'il res-

oit encore quelques difficultés, elles
urent suspendues par l'espérance de
'opposition que le législateur eut l'a-
resse de laisser aux malveillans.
l convoqua une assemblée générale:
: Il me reste, leur dit-il, un objet im-
: portant, et peut-être le plus impor-
: tant à vous communiquer; mais je
« ne le puis, qu'après avoir consulté
« l'oracle d'Apollon à Delphes. Je
« parts pour m'y rendre. Permettez-
« moi de maintenir jusqu'à mon re-
« tour les loix qui viennent d'être
« établies ». Les deux rois, le sénat,
e peuple, tous en firent le serment.
Arrivé à Delphes, *Lycurgue* envoya à
Lacédémone cette réponse: « les loix
« données à Sparte sont excellentes,
« tant qu'elle les observera, elle
« sera la ville la plus glorieuse du
« monde ». En recevant l'oracle, les
Lacédémoniens apprirent que leur lé-
gislateurs, après avoir offert un sacri-
ice solennel à Apollon, avoit pris con-
gé de ses amis et de son fils, et s'étoit
aissé mourir de faim: dès-là, ils se
crurent obligés d'être pour toujours
idèles aux lois, qu'ils avoient juré de
garder jusqu'à son retour.

En effet il n'y a point de peuple qui

ait jamais été plus fidèle observateur de ses loix. Sans doute elles convenoient au caractère de la nation, puis qu'elles l'ont rendu et maintenu si long-tems florissante. Elles ont éprouvé peu de changemens. L'histoire de Sparte ne présente presque pas de ces secousses intérieures qui font l'intérêt de celle d'Athénes. Outre les expéditions militaires dont nous abrégerons les récits, parce que trop détaillés, ils deviendroient fastidieux, la vie des rois de Lacédémone, offre des traits héroïques de patriotisme, des réflexions sentencieuses, des mots d'une fierté sublime, et une magnanimité quelquefois féroce.

2095. *Charilaus*, neveu de Lycurgue, conserva toujours beaucoup de respect pour son tuteur. Il fit observer ses loix. Quelqu'un se plaignoit de ce qu'il n'en avoit pas fait d'avantage. « Il n'en faut « pas beaucoup, dit il, à ceux qui ne « parlent guères ». La première guerre remarquable qu'eurent les Lacédémoniens, fût contre les Messéniens, et aussi cruelle qu'injuste. Ceux-ci offrirent envain de passer par l'arbitrage des amphyctions, ou de l'aréopage d'Athènes. Les Spartiates gardèrent pendant trois ans leur ressentiment

our une bagatelle, et fondirent à l'im-
roviste sur la ville frontière des Mes-
éniens, dont ils tuèrent tous les ha-
itans, sans distinction d'âge ni de sexe.
s étoient alors gouvernés par le roi
Vicandre, qui commanda ou souffrit
ette barbarie, mais qui se faisoit scru-
ule de recevoir des présens. « Si
j'en acceptois, disoit-il, les lois et
moi ne pourrions être d'accord en
semble ».

Cette guerre se continua avec achar- 2226. Guerre de Missène. Aristodème.
ement. Les Messéniens toujours mal-
raités consultèrent l'oracle, qui ré-
ondit qu'il falloit sacrifier aux dieux
ne vierge du sang royal. On voulut
rendre la fille du roi. Il s'enfuit avec
lle. *Aristodème* parent du roi offrit
a sienne. Un jeune homme à qui elle
toit promise en mariage, s'écria qu'il
'avoit consommé, et qu'elle étoit en-
ceinte. *Aristodème* regardant comme
ne honte pour sa maison l'imputation
aite à sa fille, la tua de sa propre
nain, lui ouvrit le ventre et fit voir au
euple, qu'à tort elle avoit été taxée
l'une foiblesse reprochable. A ce prix,
Aristodème acquit la couronne. Il la
nérita ensuite par sa conduite sage et
rudente, et gagna ses compétiteurs

au trône, en leur donnant les premières places, et en leur marquant la plus grande confiance.

L'impétuosité des Lacédémoniens les rendoit redoutables en pleine campagne. *Aristodème* les attiroit dans les défilés, les harceloit, les fatiguoit. Ils firent semblant de condamner à mort, pour crime de trahison, une centaine d'hommes qui s'enfuirent à Ytone, ville des Messéniens, dont ils devoient ouvrir les portes quand ils y seroient reçus. *Aristodème* découvre leur dessein : aussi généreux que brave, il renvoie les prétendus criminels sans leur rien faire, et écrit ces mots aux Spartiates : *votre ruse est usée.* Les efforts d'*Aristodème* n'empêchèrent pas que les Messéniens ne fussent souvent battus. Le découragement s'empara d'eux. Désespéré lui même de ne pouvoir relever leur courage, il se laissa dominer par la mélancolie, qui le mena sur le tombeau de sa malheureuse fille où il se tua. Ses sujets furent assujétis par les Lacédémoniens, à leur donner la moitié du produit de leurs terres, dont les propriétaires devinrent ainsi les fermiers, à assister aux convois des rois de Sparte, et à en porter le deuil.

Conditions onéreuses et humiliantes !

Vers ce tems furent établis les *Ephores*. On ne sait à quelle occasion. Ils étoient au nombre de cinq, choisis d'entre le peuple, par le peuple, et quelquefois de la lie du peuple; car tout citoyen hardi, factieux, et qui savoit parler, pouvoit aspirer à cette charge. Ils étoient destinés à tenir en bride les rois et le sénat. Pour décider, l'unanimité entre eux étoit nécessaire. Ils acquirent successivement une autorité illimitée. Ils présidoient aux assemblées générales, déclaroient la guerre, faisoient la paix, déterminoient le nombre de troupes à lever, régloient les impôts, distribuoient au nom de l'état les peines et des récompenses. On ne voit point après cela ce qui restoit à faire au sénat et aux rois, sinon à ces derniers de commander les armées. Les éphores avoient le privilège de ne point se lever en présence du roi, de faire intituler l'année de leur nom, comme faisoient les archontes d'Athènes, et enfin, le plus important de censurer la conduite des rois, et de prononcer des peines contre eux. Ephores.

Cette conduite auroit été inutile à des rois qui auroient pensé comme

Thépompe. Il disoit que pour avoir à craindre le moins possible, « il faut « qu'un monarque permette à ses « amis de lui dire librement leur avis, « et qu'il soit lui-même prêt à punir « sévérement les méchans ». Ce prince sage dans sa conduite, savoit en même tems apprécier les hommes. » Le « tems disoit-il, augmente les médio- « cres, et emporte ceux qui sont trop « grands ».

Parthéniens. 2309. La guerre de Messène occasionna à Sparte un mouvement qui pensa lui être funeste. Les hommes s'étoient engagés par serment à ne point revenir dans la ville, qu'ils n'eussent subjugué les Messéniens. L'expédition dura dix ans. Pendant ce tems, les femmes et les filles s'ennuyèrent. Les femmes écrivirent à leurs maris, que pendant qu'ils délivroient la patrie de ses ennemis, ils négligeoient d'autres intérêts, qui ne devoient pas être moins chers. Les guerriers comprirent le sens de la plainte, et y pourvurent en partie. Ils choisirent ceux de leurs jeunes gens qui, arrivés à l'armée depuis le commencement de l'expédition, n'étoient pas liés par le serment, et les renvoyèrent à la ville, avec liberté d'appaiser

:s murmures des filles. Il en vint une gnée qu'on nomma *Parthéniens*, *nfans de vierges*. Comme apparemnent les liaisons n'avoient pas été fort égulières, ces enfans, en grandissant, e trouvèrent sans pouvoir de réclaner ni pères ni biens.

Cet abandon les chagrina. Ils joigirent leur dépit à la haine des Ilotes, qui étoient toujours prêts à se soulever ;ontre leurs tyrans, et résolurent de lemander à main armée, dans la prenière assemblée du peuple, des biens :t un rang. Le signal devoit être un)onnet jeté en l'air. Presqu'au moment le l'exécution, les éphores défendirent le jeter un bonnet en l'air dans l'as-;emblée du peuple. Cette prohibition fit connoître que le complot étoit découvert. On en vint à des arrangemens Les jeunes gens, sous le chef qu'ils s'étoient choisi, furent pourvus de tout ce qui étoit nécessaire pour établir une colonie, et en partant, ils délivrèrent Lacédémone de ses inquiétudes.

Elle ne tarda pas à en avoir de trop bien fondées de la part d'*Aristomène*, nouveau chef des Messéniens. Les conditions qui leur avoient été imposées, étoient si dures, qu'il n'eut pas de peine Aristomène. 2314.

à les soulever. Il leur trouva des alliés, et recommença une guerre que sa valeur et ses autres talens rendirent très-opiniâtre, et très dangereuse pour les Spartiates. Après quelques premiers avantages, et s'être fait craindre par les armes, il les attaqua par la superstition. A la faveur d'un déguisement, il entra la nuit dans la Lacédémone, et eut la hardiesse d'aller attacher à la porte du temple de Minerve un bouclier avec cette inscription : *Aristomène consacre à la déesse cette partie des dépouilles des Lacédémoniens*. La ville fut troublée. On consulta l'oracle, il répondit: » Que les Spartiates fassent « venir un chef d'Athènes ». Les Athéniens, jaloux des Lacédémoniens, et peu curieux de contribuer à leurs succès, leur envoyèrent pour général un certain *Tyrtée*, maître d'école, poëte boiteux, et qui avoit la réputation d'être un peu fou. Ils le reçurent, et rassurés par leur soumission à l'oracle, ils allèrent au combat comme à la victoire, mais ils furent battus.

Consternés par cette défaite, ils songeoient à demander la paix, lorsque *Tyrtée* releva leur courage par des chants guerriers, les dirigea par ses

conseils, recruta leur armée de quelques hommes choisis entre les Ilotes, et leur fit continuer la guerre. *Aristomène* eut de nouveaux succès, et fut blessé. Il battit les Spartiates, et fut battu par leurs femmes, mit leur territoire en feu, et vit ravager le sien. Blessé deux fois, il fut pris la seconde, et mené à Lacédémone. On eut grand soin de le faire guérir, pour en tirer une vengeance qui déshonore les Spartiates. Ils le condamnèrent au supplice qu'on infligeoit aux criminels de la lie du peuple, à être précipité avec ses compagnons d'esclavage dans une profonde caverne. L'infortuné demanda pour grace de conserver ses armes. On les lui accorda. Il resta trois jours dans cet antre affreux, marchant sur les morts, écrasé par les mourans. Prêt à expirer de faim et d'infection, il entend un petit bruit auprès de lui. C'étoit un renard qui rongeoit un corps mort. *Aristomène* le saisit par la patte de derrière; l'animal veut fuir. *Aristomène* se prête à ses mouvemens, et est conduit jusqu'à un trou, où l'animal passe sa tête. Le prisonnier appercevant une lueur, conçoit quelqu'espérance. Avec ses ongles et ses armes, malgré son

extrême foiblesse, il s'ouvre un passage, et gagne *Ira*, forteresse des Messéniens.

On apprit à Sparte son aventure par ses victoires; peu s'en fallut qu'il ne portât lui-même la nouvelle, et il l'auroit fait, s'il n'avoit été trahi par un de ceux qui devoient le seconder dans le projet formé d'aller surprendre Lacédémone, pendant que l'armée Spartiate étoit devant *Ira*. Ce malheur ne découragea pas *Aristomène*; il eut même la hardiesse de s'exposer encore à la cruauté des Spartiates. Il fut pris, et échappa par la compassion d'une fille qui l'arma d'un poignard, avec lequel il se débarrassa de sept hommes qui le gardoient.

Le siége d'Ira dura onze ans. Pendant qu'*Aristomène* étoit retenu au lit par une blessure, les Lacédémoniens surprirent les portes; les Messéniens se retranchèrent dans la ville; on combattit trois jours et deux nuits, les femmes montroient autant de courage que les hommes. Après ce terme, toute espérance de conserver la ville étant perdue, *Aristomène* rassemble ses malheureux compatriotes, place les femmes et les enfans au centre, forme

l'avant-garde et l'arrière-garde de la jeunesse Messénienne, qu'il fait commander par *Gorgus*, son fils, et *Théoclès*, brave Messénien. Lui-même se met à la tête, fait ouvrir la barrière, et brandissant sa lance, marche droit à l'ennemi. Le général Lacédémonien, soit prudence, soit compassion, respecte ces malheureux réduits au désespoir, fait retirer ses troupes, et Aristomène gagne l'Arcadie, plus triomphant que ses vainqueurs. Le roi qui termina la guerre des Messéniens, se nommoit *Eurycrate*. On lui demandoit pourquoi les Spartiates ne conservoient point d'argent dans le trésor. Il répondit : « C'est afin que les gar« diens ne soient pas tentés d'en de« venir les voleurs. »

Léonidas.

Les faits militaires se ressemblant presque tous, méritent peu d'exercer la plume de l'historien. Il y en a cependant qui, par leur singularité, provoquent l'admiration. Telle est l'action du roi *Léonidas*, partant avec trois cents hommes pour s'opposer à l'armée immense de Xerxès. « Je pars, dit-il, « pour fermer le pas des Thermopyles; « mais mon vrai dessein est d'aller mou« rir pour ma patrie. » Lorsqu'il prit

congé de sa femme, elle lui demanda s'il n'avoit rien de particulier à lui dire. « Rien, répondit-il, sinon que « vous épousiez un vaillant homme, « et que vous lui donniez de vaillans « enfans. » Elle se nommoit *Gorgo*, étoit fille du roi *Cléomène*. Dès l'enfance, elle donna une preuve bien frappante de son attachement à sa patrie. *Aristagore de Milet* vouloit engager *Cléomène*, son père, à déterminer les Lacédémoniens à porter la guerre en Asie. *Gorgo*, âgée de huit ans, étoit présente à leur conférence. *Aristagore* le pria de faire sortir sa fille, afin de pouvoir parler plus librement; « vous le pouvez, reprit *Cléo*« *mène*, ce n'est qu'un enfant. » *Aristagore* commença par offrir au roi de Sparte une somme considérable, s'il vouloit engager ses sujets. Il doubla, il tripla. « Fuyez, mon père, s'écria « la petite fille; fuyez cet étranger « vous corrompra. »

Arrivé aux Thermopyles, *Léonidas* jetant les yeux sur les trois cents qui l'accompagnoient, remarqua que beaucoup d'entr'eux avoient à peine atteint l'âge viril. C'est ce moment qu'il faut saisir pour exciter l'enthousiasme. Il en

t partir quelques-uns, sous prétexte
e les charger de messages pour les
phores. Un de ceux auxquels il s'a-
ressa, pénétrant son dessein, lui dit:
Seigneur, je suis venu pour servir
comme soldat, et non comme cour-
rier. Un autre répondit: « Combat-
tons premièrement, après cela je
porterai la nouvelle de la bataille. »
n a vu qu'ils furent tous tués.

Pausanias, vainqueur de Platée, Pausanias. 2508.
fre dans sa conduite un contraste
range. Se trouvant, après la victoire,
ns la tente de *Mardonius*, général
rsan, il ordonne à ses cuisiniers
pprêter un repas fourni de toutes
délicatesses Asiatiques. En même
ns il fait servir une table à la Spar-
te, et s'adressant aux Grecs qui l'en-
onnoient: « Admirez, dit-il, mes
amis, la folie de ce roi des Mèdes,
qui, pouvant vivre chez lui aussi
somptueusement, vient de si loin,
pour dépouiller les Grecs, qui font
si pauvre chère. » Heureux *Pau-
nias*, s'il eût persisté dans ses sen-
tens! Mais il se laissa gagner par ce
me luxe qu'il avoit dédaigné, prit
it aux manières des Perses, et se
qua des coutumes simples de son

pays. Ces habitudes voluptueuses le menèrent à écouter volontiers les propositions que les Perses lui firent de le rendre souverain de la Grèce.

Pendant qu'il se repaissoit de ce projet, l'inquiétude qui accompagne toujours celui qui médite le mal, lui occasionna un malheur qui empoisonna le reste de sa vie. Une femme très-belle nommée *Cléonice*, dont il étoit amoureux, lui avoit promis de venir le trouver la nuit. En approchant, elle fit un bruit qui réveilla en sursaut *Pausanias*. Plein de l'idée qu'on vient le saisir, il se jette sur son épée, et blesse mortellement sa chère *Cleonice*. Pour appaiser les mânes de sa maîtresse, il eut recours aux devins. Ils évoquèrent son ombre. Le fantôme lui dit: « Quand « vous serez à Sparte, vous trouverez « la fin de vos infortunes. » En effet, ses complots y furent découverts, les Ephores voulurent l'arrêter, il se sauva dans le temple de *Pallas*. C'étoit un sanctuaire inviolable. On ne savoit comment l'en tirer. Pendant qu'on délibéroit, sa mère, sa propre mère, prend une grosse pierre, la pose à la porte du temple, et se retire sans proférer une seule parole. Le peuple

'imite; *Pausanias*, ainsi enfermé, érit faute d'alimens.

Agis a passé pour un grand poli- que. C'est lui qui disoit *qu'on trom- oit les enfans avec des jouets, et les 'ommes avec des sermens.* On raconte es éphores de son tems une action igne de la maxime d'*Agis*. Les Ilotes : multiplioient quelquefois assez pour onner de l'inquiétude à la république.)ans une de ces circonstances, les 'phores firent publier une promesse e liberté à ceux des Ilotes qui vou- roient servir comme volontaires, ans une expédition qui se préparoit. l s'en présenta deux mille. Cet em- ressément servit à faire connoître les lus vaillans. Des deux mille, on en t périr treize cents secrétement, le ɔste fut envoyé à la guerre. *Agis* con- oissoit les épines de la puissance. Quand on veut gouverner un grand nombre d'hommes, disoit-il, il faut en combattre un grand nombre. » Agis. 2331.

Sous son régne, parurent deux gé- éraux célèbres, *Callicratidas* et *Ly- indre.* Le premier, d'un désintéres- :ment au-dessus de tout éloge. *Cyrus*, ɔnt les Lacédémoniens s'étoient ren- us auxiliaires, en envoyant le prêt de Callicratidas.

l'armée, jugea à-propos d'ajouter des présens pour le général. *Callicratidas* reçut l'argent des troupes, et renvoya les présens. « Il n'est pas nécessaire, « dit-il, qu'il y ait une amitié parti- « culière entre Cyrus et moi. S'il est « fidèle à son alliance avec les Lacé- « démoniens, ils seront tous ses amis, « et je serai du nombre. » Il mourut en héros, comme il avoit vécu. Au moment d'une bataille navale qu'il alloit livrer, le devin lui dit que les Spartiates seroient victorieux, mais que l'amiral seroit tué. « Cela est fort bien, « dit-il, combattons donc. Sparte ne « perdra pas beaucoup en me perdant; « mais elle perdroit son honneur, si je « me retirois à la vue de l'ennemi. » Il nomma son successeur, et mourut dans le sein de la victoire.

Lysandre. *Lysandre* eut la gloire de soumettre les Athéniens. Ce fut lui qui détruisit leurs murailles et brûla leurs vaisseaux. Il ramena à Lacédémone la flotte chargée d'immenses richesses. Les Spartiates en furent embarrassés; ces trésors contredisoient les lois de Lycurgue. Après bien des débats, ils décidèrent que l'état pourroit se servir d'or et d'argent; *mais qu'aucun particulier ne*

ourroit posséder l'un ou l'autre de ces iétaux, sous peine de mort.

Après la mort d'*Agis*, Lysandre ontribua à mettre sur le trône *Agé'las*, frère cadet du défunt. Ce prince éunissoit des qualités qui semblent exclure. Ambitieux et hardi, il étoit oux et aimable. La valeur, la fierté allioient chez lui à la bonté. Il aimoit ı patrie jusqu'à la préférer à sa sureté t à sa tranquillité personnelle. Ses ertus effrayèrent les Ephores, ils le ondamnèrent à une amende, *parce u'ils'attiroit trop l'affection du peuple.* Agésilas.
lgésilas connoissoit le caractère omrageux du peuple, et se mettoit auınt qu'il pouvoit en garde contre les ›upçons et la jalousie, au point de 'avoir pas voulu accepter le comıandement d'une armée, qu'on ne i eût nommé un conseil de trente ersonnes. Il est vrai que cette armée evoit décider du sort de la Grèce. *'gésilas* jouoit alors le rôle d'Agaemnon, chef de la ligue grecque ›ntre Troye. Le roi de Sparte étoit ıef de la ligue Grecque contre les erses. Se trouvant en Aulide, la paé de sa situation lui fit rêver que les eux l'exhortoient à imiter le sacri-

fice d'Agamemnon, dont il étoit successeur. Il ne crut pas devoir se refuser tout à fait à cette inspiration ; mais à une vierge, il substitua une biche, et voulut la faire immoler par son augure. Ceux du pays prétendirent que c'étoit violer leurs droits. Ils renversèrent l'autel et la victime. Ce petit événement coûta dans la suite, aux Spartiates, l'empire de la Grèce, parce qu'il excita entr'eux et les Béotiens une guerre à laquelle toute la Grèce prit part, et que la valeur et l'habileté d'*Epaminondas* rendit funeste aux Lacédémoniens.

Il y eut entre *Agésilas* et *Lysandre* quelque froideur enfantée par la jalousie. Le roi usa un peu durement à l'égard du général, de la supériorité de sa place. Celui-ci plia sans s'abaisser, et ces deux grands hommes, qui n'étoient pas faits pour être ennemis, continuèrent à travailler de concert à la gloire de leur patrie. *Lysandre* finit ses jours dans cette glorieuse carrière. Il fut tué en combattant contre les Thébains. Il avoit eu mille occasions de s'enrichir, et il laissa si peu de bien, qu'un riche citoyen qui avoit fiancé ses filles, les voyant sans dot, refusa de les épouser. Les Ephores le condam-

èrent à une amende, et motivèrent nsi leur sentence : « Parce qu'il a un caractère assez bas pour aimer mieux prendre une femme dans une maison opulente, que dans une maison vertueuse. »

La guerre contre les Béotiens, dont 'hèbes étoit la capitale, et dont on a vu ı cause si peu importante, se contiuoit avec vigueur. Les Lacédémoniens uccombèrent dans les plaines de *Leuc-res*. Ils y firent une perte sans exemple ans la république. Quand la nouvelle rriva à Sparte, on y célébroit les jeux ymniques. Les Ephores ne voulurent as les interrompre. Ils se contentèrent l'envoyer dans les maisons les noms des aorts qui les intéressoient. Alors parut lans tout son éclat la grandeur d'ame les Spartiates. Les parens de ceux qui ıvoient été tués s'embrassoient et se féicitoient réciproquement, pendant que es autres n'osoient se montrer ; ou s'ils toient obligés de paroître, ils alloient es bras croisés, les yeux fixés à terre, lonnant toutes les marques de la honte a plus douloureuse. Ceux qui s'étoient auvés du combat furent dégradés de eurs emplois, condamnés à ne jamais e montrer en public, qu'en habits

Bataille de Leuctres. 2028.

bigarés, la barbe à moitié rasée, et à souffrir les coups et les insultes du premier venu, sans se défendre.

L'exécution de cette sentence, conforme aux lois de *Lycurgue*, causoit de l'embarras. On nomma *Agésilas* dictateur, avec pouvoir de porter à cet égard tel réglement qu'il voudroit. Il parut dans l'assemblée du peuple, et d'un mot il calma les frayeurs des lâches, et conserva aux institutions Lycurgiques toute leur autorité. « Que « les lois, dit-il, dorment aujourd'hui, et « qu'elles reprennent leur autorité. » Il enrôla tout ce qu'il pût trouver de gens de bonne volonté, même parmi les Ilotes, et résolut d'aller lui-même au-devant des ennemis. Mais ils lui épargnèrent le chemin. *Epaminondas* parut devant la fière Sparte, dont les murs n'avoient jamais vu le camp ennemi. *Agésilas* fit si bonne contenance, qu'ils se retirèrent.

Parmi tant de malheurs, on découvrit dans la ville une conspiration. On sut même que deux cents conspirateurs s'étoient emparés d'un poste important. Le sénat vouloit qu'on les attaquât, et qu'on les passât au fil de l'épée. *Agésilas* crut la force dangereuse, parce qu'on

ignoroit le nombre des complices. Il alla, suivi d'un seul domestique, à l'endroit où étoient assemblés les rebelles, et leur dit : « Camarades, ce n'est pas « là ou je vous avois envoyés. » En même tems il leur marqua différens postes pour les séparer. Persuadés qu'ils n'étoient pas découverts, ils s'y rendirent, furent pris et punis.

L'orgueilleuse Sparte eut encore le chagrin de voir les Thébains, sous *Epaminondas*, prêts à pénétrer dans leur ville. Femmes, enfans, vieillards, tous furent obligés de s'armer, et de combattre pour leurs foyers. Ils chassèrent encore une fois les Thébains, mais ils les poursuivirent mal-à-propos, et essuyèrent un échec considérable. Des revers successifs les forcèrent de recourir aux Athéniens, qu'ils avoient tant humiliés. Sur la fin du règne d'*Agésilas*, la mort d'*Epaminondas* leur fit remporter quelques avantages ; mais ils ne purent remonter dans la Grèce à la hauteur de crédit et de réputation dont ils étoient déchus. Dans cet état même de décadence, ils refusèrent de signer un traité avantageux, parce que les Messéniens, leurs anciens rivaux, y étoient compris. *Agési-*

las mourut à quatre-vingt-quatre ans, après un règne de quarante, couvert de gloire par ses actions guerrières, mais reprochable pour avoir engagé sa patrie dans des guerres ruineuses, que moins d'obstination et d'orgueil auroient fait éviter. On l'estimoit aussi pour sa frugalité et la simplicité de ses mœurs; en quoi il ne fut pas imité par *Archidamus*, son fils, qui aimoit la liberté, les plaisirs, et pensoit *qu'un bon repas n'étoit pas incompatible avec la vertu.* Pour s'y livrer sans gêne et sans risque, il se fit donner des commissions qui l'éloignoient de Sparte.

2653. Archidamus. Agis II. Fils d'un père austère, mais peu sévère lui-même, *Archidamus* eut un fils nommé *Agis* qui pratiqua les âpres vertus de Sparte. Jeune, il fut envoyé ambassadeur à *Philippe* roi de Macédoine, auquel les Grecs flatteurs dans le tems de sa grande prospérité, faisoient des députations nombreuses. Ce monarque fut piqué de voir l'ambassadeur de Lacédémone seul. « Quoi, rien qu'un « seul de Sparte ? dit-il, aussi n'ai-je « été envoyé qu'à un seul, répondit « fièrement le jeune *Agis.* » Percé de coups dans une bataille, il renvoya ceux qui vouloient le défendre.

« Réservez-vous, leur dit-il, pour être « encore utiles à votre patrie ». Ne pouvant encore se soutenir, il mit un genou en terre, et tomba sur le corps de ceux qu'il immola en mourant.

Eudamidas, son fils, s'opposa toujours à la guerre. Il desiroit faire goûter aux Lacédémoniens, affoiblis par les expéditions militaires, les avantages de la paix. « Je le veux, disoit-il, afin de « leur faire sentir le tort qu'ils ont eu. » On lui représentoit les avantages de ses ancêtres contre les Perses, afin de l'exciter contre les Athéniens bien moins nombreux. « Vous croyez, ré« pondit-il, que c'est la même chose « de faire la guerre à mille moutons ou « à cinquante loups. « Il entra un jour dans l'école de *Xénocrate*, et remarqua que le philosophe étoit fort âgé. « Qu'elle est sa profession? demanda« t-il, c'est un sage, répondit-on, qui « cherche la vertu. Hélas! dit-il, s'il la « cherche à présent, quand en fera-t-il « usage? » Eudamidas.

Sous *Aréus*, son petit-fils, Lacédémone courut le plus grand danger de la part de *Pyrrhus*, roi d'Epyre, qui fut amené devant la ville par *Cléonyme*, prétendant à la couronne comme fils Siége de Sparte. 2672.

d'*Agis*. *Pyrrhus* bien conduit, se trouva aux premières maisons, sans que les habitans sussent sa marche. On lui conseilloit d'entrer tout de suite; mais il étoit trop tard, son armée étoit trop fatiguée : il remit au lendemain. Quand les Lacédémoniens le virent camper, ils conçurent quelqu'espérance, et délibérèrent sur ce qu'ils avoient à faire. Le premier point de leur résolution, fut d'embarquer les femmes, et de les faire passer en Crète. A la nouvelle de cette décision, les femmes s'assemblent et députent *Archidamie*, une d'entr'elles, au sénat. Elle entre l'épée à la main. « Sénateurs, « leur dit-elle, quelle opinion avez- « vous des Lacédémoniennes? les croi- « rez-vous assez lâches pour survivre à « la perte de la liberté de leur patrie? « ne délibérez pas sur l'endroit de notre « retraite. Nous sommes à Sparte, c'est « à Sparte que nous devons mourir. « D'ailleurs comptez sur nous; il n'y a « rien que nous ne soyons prêtes à « entreprendre. »

En effet, dans les travaux qui furent assignés, elles en prirent un tiers pour elles, qu'elles finirent avec les vieillards pendant la nuit. Pendant l'assaut, elles

se trouvèrent dans les endroits les plus périlleux de la mêlée, elles retiroient les blessés, les pansoient, retournoient aux combattans, les excitoient, leur portoient à boire et à manger. On se battit jusque dans les rues avec un égal acharnement. L'assaut se renouvella à deux jours différens; enfin il arriva aux Lacedémoniens un secours qui força *Pyrrhus* de se retirer avec le regret d'avoir, par le délai de quelques heures, laissé échapper une si belle proie. Il voulut, en se retirant, piller Argos. Déjà il entroit dans la ville, lorsqu'une vieille femme voyant du toît de sa maison ce prince lever l'épée sur son fils qui se défendoit, détache une tuile, adresse le roi à la tête et le tue.

Les malheurs firent revivre dans Lacédémone le zele patriotique, et l'amour des lois de *Lycurgue* qui étoit fort affoibli. Ce retour vers les anciens principes donna lieu à des scénes tragiques dont il faut d'abord connoître les principaux personnages, pour mieux suivre le fil de l'intrigue. *Léonidas* roi de Sparte, fils de *Cléonyme* le rebelle, *Agis* son collègue successeur de son père *Eudamidas*; *Agésilas* son oncle maternel partisan feint de *Léonidas*.

Lysandre Ephore ami d'*Agis*; *Cléombrote* gendre de *Léonidas*, ennemi de son beau père; *Chélonide* fille de *Léonidas* et femme de *Cléombrote*; *Archidamie*, sœur de *Léonidas*, et mère d'*Argésistrate*; *Argésistrate* mère d'*Agis*.

Léonidas avoit passé plusieurs années à la cour brillante et voluptueuse de *Séleucus*. Il en ramena le goût du luxe. Sous un tel roi, un Ephore nommé *Opytadée* crut l'occasion favorable de détruire la loi de *Lycurgue*, qui ôtoit à chaque citoyen la liberté de disposer de ses terres, par don, par vente, ou par testament. L'infraction avoit déjà lieu, mais sans loi qui l'autorisât, et une centaine de familles possédoit toutes les terres.

Agis l'autre roi, jeune homme de grande espérance, doux, modeste, quoiqu'élevé par *Archidamie*, sa grand-mère, et *Argésistrate* sa mère dans la délicatesse et la splendeur, à vingt-ans avoit deja renoncé aux plaisirs, vivoit en vieux Spartiate, et disoit « qu'il ne voudroit pas être roi, si « par l'autorité que ce caractère lui « donnoit, il n'espéroit pas rétablir « l'ancienne discipline. » Il étoit en-

couragé à cette entreprise par *Agésilas* son oncle maternel, homme éloquent, mais peu vertueux.

Il vint, à ce parti, un renfort qu'on ne devoit pas attendre. Ce fut l'accession d'*Arehidamie* et *Argésistrate;* ces deux mères qui avoient donné à *Agis* une éducation si éloignée des mœurs lacédémoniennes. Elles se laissèrent persuader par *Agésilas*, frère de l'une et oncle de l'autre, et entraînèrent, dans leur opinion, les femmes les plus considérables de l'état. Il paroît que le but d'*Agésilas* n'étoit autre que de supplanter *Léonidas*, en se faisant un parti considérable dans le peuple. *Léonidas* s'appuya des riches, et les deux factions commencèrent une guerre ouverte.

La loi favorable aux riches, proposée par l'Ephore *Opitadée*, fut contredite par une loi que *Lysandre* autre Ephore présenta au sénat. Les principaux articles portoient que tous les débiteurs seroient déchargés de leurs dettes, qu'il y auroit une nouvelle distribution des terres, et que, comme le nombre des anciennes familles étoit fort diminué, on y suppléeroit par une espèce d'adoption de voisins et d'étran-

gers, dans la fleur de l'âge, qu'on assujétiroit pour les exercices et les repas à la discipline prescrite par *Lycurgue.*

On conçoit combien cette loi devoit plaire au peuple. Elle ne fut pas non plus désagréable à une grande partie du sénat, puisqu'elle ne fut rejettée que d'une voix. Les deux partis travaillèrent alors à s'étayer chacun d'un roi; les pauvres d'*Agis*, les riches de *Léonidas.* Comme ce dernier avoit de la fermeté et de l'influence même dans le peuple, on ne chercha pas à l'y décréditer; mais l'Ephore *Lysandre* lui intenta procès pour avoir épousé une femme étrangère, crime digne de mort pour un roi de Lacédémone. Ce prince fut tellement effrayé de l'accusation, qu'il chercha un asile dans le temple de Minerve. *Lysandre* mit alors, sur la scène, *Cléombrote*, mari de *Chélonide*, fille de ce roi, lui même prince du sang royal, qui, en vertu de la déchéance de son beau-père, demanda la couronne et l'obtint. *Léonidas* s'enfuit, et *Chélonide* préféra d'accompagner son père malheureux, à l'avantage de vivre sur le trône avec son époux. *Agésilas* vouloit faire tuer le fugitif, mais *Agis* le sauva.

Les deux rois se trouvant dans les mêmes principes, étoient prêts à faire passer la loi en faveur des pauvres, lorsque l'époque du changement des Ephores arriva. Les chefs de la faction opposée trouvèrent moyen de se faire élire, et firent citer, devant eux, *Lysandre*, pour se justifier de ce que contre la loi, lui et les autres Ephores ses collègues avoient proposé l'abolition des dettes, et le partage des terres. Les accusés récoururent aux rois, ils leur remontrèrent, que les Ephores n'ayant été établis que pour décider entre les deux rois quand leurs sentimens étoient partagés, la puissance de ces magistrats devenoit nulle, quand les rois étoient d'accord. D'après ce raisonnement, les deux rois se présentent à l'assemblée, ordonnent aux Ephores de quitter leurs sièges, et en nomment d'autres, à la tête desquels ils mettent *Agésilas*.

Cet homme doué, comme on l'a vu de beaucoup d'esprit, mais rusé et méchant, les jouoit tous. Il étoit venu à bout de persuader à *Agis*, son neveu, jeune homme franc et droit, enthousiaste de la liberté, qu'il ne travailloit que pour elle : à sa sœur, à la reine sa

niéce, aux principales dames de Sparte, qu'il étoit beau de se dépouiller de leurs richesses : au peuple enfin, qu'il ne travailloit que pour ses intérêts, pendant que le trompeur ne songeoit qu'aux siens propres. Il avoit beaucoup de dettes, et possédoit une grande et belle terre. Quand il vit les deux rois d'accord sur l'abolition des dettes et le partage des terres, il fit entendre à ces princes qu'il y auroit du danger à faire ces deux opérations à la fois. Ils le crurent, firent porter toutes les obligations dans la place publique, et y mirent le feu ; sous différens prétextes, l'adroit *Agésilas*, à qui sa terre restoit sans dettes, trouva moyen de différer le partage. Une guerre qui survint força *Agis* de partir. Pendant son absence, *Agésilas*, qui gouvernoit en qualité d'Éphore, commit les violences les plus injustes. Le peuple déjà irrité d'avoir été trompé, le chassa, et rappella *Léonidas*. *Agis*, qui étoit revenu, se réfugia dans le temple de Minerve, et *Cléombrote* dans celui de Neptune.

Léonidas employa toutes sortes de moyens pour tirer *Agis* de son asile, mais aucun ne lui ayant réussi, il aposta des assassins. Un d'entr'eux, nommé

Amphares, avoit un intérêt direct à la mort du roi et à la destruction de sa famille, parce qu'il avoit emprunté, de sa mère, de la vaisselle d'argent et des meubles magnifiques, qu'il comptoit s'approprier par leur mort. Au nombre de trois, ils surprirent *Agis* et le menèrent en prison; de nouveaux Ephores, établis par *Léonidas*, s'y rendirent. Il s'y trouva aussi quelques sénateurs, dont le suffrage étoit acheté. Entre autres interrogations, ils lui demandèrent s'il n'avoit pas été forcé par *Lysandre* et par *Agésilas* à faire ce qu'il avoit fait. « Je n'ai été forcé par « personne, répondit-il, c'est moi qui ai « formé le dessein, et mon intention « étoit de rétablir les lois de Lycur« gue. » --- « Mais, insista un des juges, « ne vous repentez-vous pas? » --- Non, « répondit-il, la mort que j'ai sous les « yeux, ne sauroit me faire repentir « d'une action noble et vertueuse. » Cette réponse fut sa sentence. Les Ephores ordonnèrent qu'on l'étranglât. On eut de la peine à trouver un bourreau. Les gardes pleuroient. « Mon « ami, dit le roi à un d'entr'eux, ne « pleure pas sur moi, je n'ai pas mé« rité le supplice qu'on veut me faire

« subir. Je suis plus heureux que ceux « qui m'ont condamné. » Il reçut la mort avec une fermeté digne du rang qu'il avoit occupé.

Amphares, un des traîtres qui l'avoient arrêté, présidoit à l'exécution. Quand elle fut faite, en sortant du cachot, il rencontre *Argésistrate*, mère d'*Agis*, qui se jette à ses genoux. Il la relève. « Votre fils, lui dit-il, n'a « à craindre aucun mauvais traite- « ment, vous pouvez le voir. » Elle demande, pour *Archidamie*, sa mère, la même permission qui lui est accordée. Elle entre la première dans le cachot; *Amphares* fait fermer la porte, les ordres étoient donnés, elle est étranglée. Quand il juge l'exécution faite, le monstre fait entrer sa mère, elle voit son fils étendu à terre sans vie, et sa mère suspendue au plancher. Après le premier instant de la douleur, elle aide elle même aux exécuteurs, à détacher sa mère, l'étend doucement auprès du corps de son fils, la couvre d'un linge, et se jettant ensuite sur le corps de son fils, elle le baise tendrement, en disant : « O mon fils, c'est « l'excès de ta bonté qui t'a perdu, et « qui nous a perdu avec toi. » *Am-*

phares qui écoutoit à la porte, entre furieux : « Puisque vous approuvez les « actions de votre fils, lui dit-il, vous « en partagerez la récompense. » Il ordonne qu'on l'étrangle. « Veuillent « les dieux, dit-elle, que ceci soit utile « à Sparte. » Elle présente le col au bourreau et meurt.

Léonidas en vouloit encore plus à *Cléombrote*, son gendre, et il auroit eu peine à échapper à sa colère, sans *Chélonide*. On a vu qu'elle avoit courageusement partagé la disgrace et l'exil de *Léonidas*. Elle se présente à ce père irrité en habits de deuil, et en posture de suppliante, tenant ses deux enfans dans ses bras. Voici son discours, trop beau pour n'être pas conservé : « Ces vêtemens lugubres « sont les restes du deuil que j'ai pris, « quand vous avez quitté Sparte; main- « tenant que vous êtes rendu à la pa- « trie et remonté sur le trône, faut-il « que je continue à vivre dans les « larmes? où faut-il que je prenne des « robes magnifiques, lorsque je vois le « mari que vous m'avez donné prêt à « être égorgé dans mes bras, par vos « propres mains? Si Cléombrote ne « peut vous fléchir par les larmes de

« sa femme et celles de ses enfans,
« il sera plus puni qu'il ne mérite,
« lorsqu'il verra mourir avant lui une
« épouse qui lui fut si chère? Et com-
« ment pourrois-je me résoudre à
« vivre, et à me trouver parmi les
« autres femmes de Sparte, moi qui
« n'aurai pu toucher par mes prières,
« ni mon mari pour mon père, ni
« mon père pour mon mari. Malheu-
« reuse ! je suis née pour souffrir éga-
« lement comme femme et comme
« fille, de la part de ceux à qui je
« suis unie par les liens les plus forts.
« Quant à Cléombrote, j'ai assez bla-
« mé sa conduite, quand je l'ai aban-
« donné pour vous suivre ; mais à pré-
« sent, vous le justifierez vous-même,
« en montrant à l'Univers que le desir
« de régner autorise le meurtre d'un
« gendre, et rend insensible aux prières
« et aux larmes d'une fille. » Elle ob-
tint sa grace ; mais comme elle avoit
refusé de partager le trône de son
mari pour suivre son père en exil,
de même, au lieu de jouir de la for-
tune de son père, elle s'attacha au
malheur de son mari, elle le suivit dans
son bannissement. Cette tragédie finit
par un mariage. *Archidamus*, frère

d'*Agis*, fut obligé de fuir. Il laissa sa femme qui venoit d'accoucher. Comme c'étoit une riche héritière, *Léonidas* la força d'épouser *Cléomène*, son fils : son âge et ses charmes lui donnèrent un grand ascendant sur ce jeune époux. Elle lui inspira sur le gouvernement ses sentimens qui étoient bien différens de ceux de *Léonidas* son père. Quant au perfide *Agésilas*, véritable cause de tous ces meurtres, on ne sait ce qu'il devint. Il traîna apparemment une vie trop méprisable, pour que l'histoire en fasse mention.

Après la mort de *Léonidas*, *Cléomène*, son fils, monta sur le trône, avec toutes les vertus des anciens Spartiates, et le desir de les faire revivre. Son règne commença par des victoires qui le firent redouter des Ephores. Ils appréhendoient que l'éclat de ses succès ne lui donnât trop de crédit auprès du peuple. *Cléomène* pensoit, en effet qu'une guerre qui nécessiteroit la levée d'une armée, étoit le vrai moyen d'achéminer son dessein à l'exécution. A force d'argent il engagea les Ephores à recommencer la guerre, et à lui confier le commandement des troupes. *Cratésiclée*, sa

Cléomène. 2783.

mère, veuve de *Léonidas*, bien éloignée des opinions de son mari, appuyoit le partage des terres. Elle se remaria afin de fortifier le parti de son fils de quelqu'un des principaux de Sparte; elle s'engagea de céder ses biens en cas qu'un nouveau partage eût lieu, et fit promettre la même chose à son époux.

Cléomène mena à la guerre ceux qui lui étoient le plus suspects, et se signala par des exploits dignes d'un prince Lacédémonien. Prêt à revenir, il fatigua son armée par des marches et des contre marches, de sorte que plusieurs demandèrent à rester dans les conquêtes. Il ne prit donc avec lui que ceux qui convenoient à ses desseins. Arrivé près de Sparte, il se fit précéder par une troupe sûre qui devoit le débarrasser des Ephores, dont il avoit déjà éprouvé, et dont il craignoit la résistance. De cinq, on en tua quatre, le cinquième se sauva, et on ne s'en embarrassa plus.

Le lendemain *Cléomène* paroît dans la place publique. Il avoit fait ôter les siéges des Ephores, et n'en avoit fait laisser qu'un qu'il occupa. Après avoir rendu compte au peuple de ses vues et de sa conduite, il proteste que c'est

malgré lui qu'il s'est servi de moyens violens, et qu'il ne s'en permettra plus qu'un qui est l'exil de quatre-vingt citoyens, dont il fait afficher les noms. Il fut ensuite le premier à mettre ses biens en commun. Ses amis et son beau-père l'imitèrent. Dans le partage, il assigna une portion à chacun de ceux qu'il avoit banni, et promit de les rappeller, lorsque les conjectures le permettroient. Il nomma son frère *Euclidas*, roi avec lui, ce qui plût beaucoup au peuple, qui craignoit qu'il ne voulût seul occuper le trône. Les autres lois de *Lycurgue*, sur tout par rapport à l'éducation des enfans, furent rétablies ; et pour soutenir ces changemens, il leva un corps de troupes considérable qu'il disciplina, et arma d'une façon nouvelle. Il donna aussi quant au luxe, l'exemple de ce qu'il prescrivoit. On ne trouvoit chez lui ni habits, ni ameublemens précieux : tout y respiroit l'ancienne austérité : elle ne bannissoit cependant pas la gaîté et l'affabilité qui lui étoient naturelles. On remarque qu'ami de la liberté jusqu'à sa table, il ne vouloit pas que des invitations trop pressantes en gênassent les plaisirs.

Malheureusement il s'éleva une ri-

valité entre *Cléomène* et *Aratus*, chef des Achéens. Malgré les efforts et l'habileté du roi des Lacédémoniens, affoiblis par des guerres antérieures, ils eurent le dessous. *Cléomène* pressé par l'ennemi, eut recours à *Ptolémée*, roi d'Egypte, qui lui promit du secours, pourvu qu'il lui envoyât sa mère et ses enfans en ôtage. Cette demande embarrassa cruellement *Cléomène*. Plus d'une fois il fut prêt d'en parler à sa mère; mais il avoit peine à s'y résoudre. Quand enfin il lui eut déclaré la chose, elle se mit à rire : « Quoi ! dit-elle, « c'est donc-là ce que vous n'osez me « découvrir ! Eh ! que ne me jetez-« vous au plutôt dans quelque vaisseau, « pour m'envoyer par-tout où vous « croirez que mon corps pourra être « utile à Sparte, avant que la mort « vienne le détruire »? Quand *Cratésiclée* fut sur le point de s'embarquer, elle tira son fils à part, et le mena seul dans le temple de Neptune, où elle l'embrassa, le baigna de larmes; mais voyant couler celles de son fils, elle lui dit : « Allons, roi de Lacédémone, « essuyons nos larmes, afin que quand « nous sortirons de ce temple, per-« sonne ne nous voie pleurer, ou

« rien faire qui soit indigne de notre « patrie. Nous ne sommes maîtres que « de nos actions; mais les évènemens « sont entre les mains des dieux ». Arrivée en Egypte, elle lui écrivit : « Roi de Sparte, faites hardiment ce « ce qui vous paroîtra utile ou glo- « rieux pour la patrie, et qu'une vieille « femme et un enfant, ne vous fassent « pas craindre *Ptolémée* ». Ce sont-là les derniers élans de la magnanimité Lacédémonienne. *Cléomène*, battu par les Macédoniens, fut obligé d'abandonner Sparte, et de se réfugier en Egypte. Après l'avoir bien reçu, *Ptolémée* conçut contre lui des soupçons; il le fit jeter dans une prison avec ceux qui l'avoient suivis. Ne pouvant s'évader, ils se tuèrent les uns les autres. *Ptolémée* fit mettre son cadavre en croix, aux yeux de sa mère, qu'on massacra avec le reste de sa famille.

La fuite de *Cléomène* avoit livré Sparte et la Laconie au pouvoir des Macédoniens. Ils se contentèrent de les tenir dans une espèce de sujétion; mais ils leur laissèrent élire des rois, qui furent *Agésipolis*, fils de *Cléombrote*, et *Lycurgue*, qui n'étoit pas de la famille royale, et qu'une somme donnée

à chaque Ephore, fit reconnoître. Il chassa *Agésipolis*, et lui-même menacé par d'autres Ephores, fut contraint de fuir. Il laissa le trône à *Machanidas*, qui anéantit la puissance des Ephores, et fut tué en combattant contre les Achéens.

Nabis. 2803. Après sa mort, Sparte gémit sous la puissance de *Nabis*, qu'on regarde comme le plus odieux des tyrans. On ne sait comment il parvint au trône, mais on sait qu'y étant assis, il se montra ennemi de tous ceux qui se distinguoient par leur naissance, leur mérite ou leur courage, massacrant les uns, bannissant les autres, pour les faire ensuite plus aisément assassiner. Il inventa une machine qui représentoit une femme vêtue d'habits magnifiques. Chaque fois qu'il vouloit extorquer de l'argent et qu'on refusoit de lui en donner, il faisoit avancer la machine, qui toute garnie de pointes de fer, embrassoit le malheureux, et le forçoit d'accorder au tyran ce qu'il exigeoit. Sous son gouvernement, tout dur qu'il étoit, Sparte reprit quelque splendeur; ses succès forcèrent les Achéens à appeller à leur secours les Romains. T. Quintius vint comme arbitre. Son arrivée en Grèce,

a marche contre Lacédémone, inquiéta *Nabis*. Il craignoit les ennemis qu'il avoit dans Sparte. Pour prévenir leur soulèvement à l'approche du général romain, il assemble les citoyens hors de la ville, les fait environner par ses troupes, et dans un discours étudié, il leur rappelle les peines qu'il a déjà prises en plusieurs occasions, pour sauver Sparte, qu'il est toujours dans la même disposition de s'exposer pour eux à tous les périls; « mais je me vois « forcé, ajoute-t-il, d'exiger une chose « aussi nécessaire à votre sureté qu'à « la mienne. Il y en a parmi vous dont « la conduite m'est suspecte. J'ai des- « sein de les faire mettre en prison, « jusqu'à ce que le danger étant passé, « j'aie le plaisir de leur rendre la li- « berté ». La multitude étonnée, reste immobile. Ses satellites saisirent quatre-vingt citoyens distingués par leur réputation de gens d'honneur, et la nuit suivante, le monstre les fit égorger dans la prison. Il fit aussi fouetter jusqu'au sang et mettre à mort[1], beaucoup d'Ilotes, dont il se défioit.

Le général romain, selon la politique de sa nation, se permit contre le tyran assez de succès pour l'humilier, mais

pas assez pour le détruire, de peur que les autres parties de la Grèce débarrassées de *Nabis*, ne devinssent plus difficiles à subjuguer. Il se forma contre lui une grande ligue, dont les Ætoliens étoient les chefs. Malgré tant de forces réunies, on ne vint cependant à bout de *Nabis* que par une surprise. Après sa mort, les Spartiates encouragés par *Philopémen*, général des Ætoliens, reprirent leur liberté, et se joignirent à la ligue Achéenne.

On attribue l'esclavage des Lacédémoniens sous les derniers tyrans, à trois causes : 1°. la corruption des mœurs, qui est toujours le premier pas vers la servitude; 2°. la proscription des gens les plus distingués par leurs richesses, leur mérite, et leur autorité, forcés d'abandonner leur patrie; 3°. la patience des gens d'un caractère bon et doux, qui dans le malheur se nourrissoient d'espérance et se croyoient libres, tant que la république asservie par ses enfans, ne plioit pas sous un joug étranger. Ainsi disparut d'entre les puissances celle de Lacédémone, qui avoit tenu un rang si distingué. Elle n'eut même pas l'honneur de figurer avec les républiques grecques, que la ligue

Achéenne soutint quelque tems contre les Romains, et il ne reste plus de Sparte que le nom.

LIGUE ACHÉENNE.

L'Achaïe a été le centre de la plus longue ligue qui ait existée; il faut que le génie de ses habitans et de ceux des pays voisins, il faut que leur position respective aient été bien propres à favoriser une association, pour qu'elle ait commencé dès le tems de *Gigès*, leur dernier roi, c'est-à-dire, au moment où ont fini les tems héroïques, et qu'elle ait continuée jusqu'à *Alexandre;* que détruite par ce conquérant, elle se soit reproduite sous le nom de *ligue Achéenne*, et ensuite se soit soutenue avec éclat, jusqu'au moment qu'elle a succombé sous la puissance énorme des Romains.

Cette ligue embrassoit d'abord les provinces du continent, qu'on appelloit la Grèce: savoir l'Attique, le pays de Mégare, la Locride, la Phocide, la Béotie, l'Ætolie et la Doride. Elle s'est ensuite resserré entre la baie de Corinthe, Sycione et l'Elide.

D'une considération assez médiocre,

l'Achaïe s'éleva insensiblement à un degré de pouvoir supérieur à celui des grands états de la Grèce. Elle ne dut sa prépondérance ni à la population, ni à la valeur des Achéens, mais à la sagesse de ses lois. Après avoir secoué le joug des rois, les Achéens se formèrent le plan d'un gouvernement démocratique, qu'adoptèrent toutes les villes de leur petite république; de telle sorte cependant que ces villes ne formant qu'un seul corps, étoient néanmoins indépendantes les unes des autres. Elles étoient unies par une étroite alliance, et gouvernées par les mêmes lois, avoient la même monnoie, les mêmes poids, les mêmes magistrats; en un mot, tant d'uniformité entr'elles, que toute l'Achaïe ne paroissoit qu'une seule ville. C'est ce qui détermina plusieurs peuples de leur voisinage, à adopter leur forme de gouvernement, et à accéder à leur ligue. Les lois de cette première association ne sont point connues, et peut-être n'y en a-t-il pas eu d'autres, que le besoin de s'entr'aider contre ceux qui vouloient l'assujétir. Quand il s'éleva une puissance à laquelle ils ne purent résister, comme celle d'Alexandre, l'association cessa d'elle-même.

Mais les Achéens n'ayant pas encore eu le tems, sous ses successeurs, d'oublier le prix de la liberté, résolurent de secouer un joug aussi incommode que honteux. Les habitans de *Patra* et de *Dima*, deux assez petites villes, renouvellèrent leur ancienne association. D'autres villes voisines, pas beaucoup plus considérables, s'y joignirent après avoir tué les tyrans qui les opprimoient. Le bon ordre qui régnoit dans cette petite république, dans laquelle la liberté et l'égalité se trouvoient réunies avec un amour sincère pour la justice et le bien public, engagea plusieurs autres villes à imiter leur exemple. Mais sa ligue n'acquit une force notable de résistance et d'agression, que quand les conseils et les exploits d'*Aratus* lui eurent donné quelque consistance.

Il étoit fils de *Clinias*, un des meilleurs citoyens de Sycione. Les habitans avoient choisi *Clinias* pour chef, et vivoient heureux sous son gouvernement, lorsqu'un nommé *Abandidas* trouva moyen de s'emparer de l'autorité souveraine. Son premier soin fut de se défaire de *Clinias* et de toute sa famille. *Aratus*, quoiqu'il n'eût que sept ans, n'auroit pas été épargné, s'il — Aratus. 2723.

ne s'étoit échappé à la faveur du tumulte qu'occasionnoit dans la maison le meurtre de son père. Après avoir erré quelque tems autour de la ville, il entra par hasard dans la maison de la sœur du tyran, pour s'y cacher. Elle regarda comme une inspiration divine que cet enfant eût choisi sa maison comme un asyle, et le fit conduire à Argos, où il fut élevé avec tous les soins possibles, par quelques amis de son père.

Aratus n'avoit que vingt ans lorsqu'il forma le projet de rendre la liberté à sa patrie. Malgré l'attention de *Nicoclès*, successeur d'*Abandidas*, qui surveilloit toutes ses démarches, le jeune Sycionien trouva moyen de lever des troupes. Il escalada la nuit les murailles de Sycione. Le tyran *Nicoclès*, successeur d'*Abandidas*, s'enfuit. Les habitans, réveillés par le bruit, s'assemblèrent. Un héraut parut, et fit la proclamation suivante : « *Aratus*, fils de *Clinias*, invite tous « les citoyens à reprendre leur an- « cienne liberté ». Cette invitation fut reçue avec de vives acclamations de joie. Il n'y eut, dans cette révolution, pas une goutte de sang répandue. Mais *Nicoclès* ne renonça pas à sa puissance;

il eut recours, pour la recouvrer, à *Antigone*, roi de Macédoine. Pour lui résister, *Aratus* ne trouva pas de meilleur moyen que de joindre Sycione à la ligue des Achéens, qui se relevoit. Lui-même l'augmenta de la ville de Corinthe, dont il enleva la citadelle aux Macédoniens. Elle devint un point d'appui important pour la ligue, à laquelle se réunirent plusieurs villes considérables, dont les rois, qu'on nommoit tyrans, résignèrent volontairement leur autorité. C'est-à-peu-près de ce tems qu'on doit dater l'établissement des lois que cette ligue s'imposa.

Toutes les villes étoient soumises à un grand conseil qui s'assembloit deux fois par an. Chacune y envoyoit un nombre de députés, élus par leurs concitoyens à la pluralité des voix. Ce conseil décidoit de la paix et de la guerre, et disposoit des places vacantes. Le président étoit élu dans l'assemblée générale à la pluralité. Il pouvoir réunir la présidence et le commandement de l'armée. Il avoit une grande puissance, mais il étoit comptable et responsable. On lui choisissoit pour conseil dix magistrats, qui s'appelloient *demiurges*. Ils étoient chargés de la direction des

affaires en l'absence du président, et pouvoient même, dans des cas pressans, assembler le conseil général. Quand quelque ville de la ligue n'acquiescoit pas aux résolutions de l'assemblée, ou refusoit de fournir son contingent en tems de guerre, on pouvoit l'y contraindre par la force des armes. On ne pouvoit être incorporé à la ligue, que du consentement de ceux qui la composoient. Nulle proposition des étrangers ne sera faite à l'assemblée, qu'elle n'ait été auparavant communiquée par écrit au président. Défense aux membres du conseil de recevoir des présens, sous quelque prétexte que ce soit. L'assemblée générale ne durera jamais que trois jours.

2778. La première guerre importante de la ligue fut contre les Lacédémoniens, suscitée par *Cléomène*, leur roi, qui avoit besoin d'occuper ses sujets, et aussi contre les Ætoliens. Les succès de ces deux ennemis forcèrent la ligue d'appeller à son secours *Antigone* avec les Macédoniens. Ces forces réunies écrasèrent *Cléomène*. Les Ætoliens, privés de l'appui de Lacédémone, furent forcés de se tenir tranquilles. Les Ætoliens vivoient sur terre, comme les corsaires

sur mer, c'est-à-dire, de rapines. Ils s'ennuyèrent du calme qui avoit succédé à la guerre de *Cléomène*. Las d'une paix qui les ruinoit, ils attaquèrent les Messeniens. Ceux-ci étoient du corps de la ligue; elle prit leur défense. Mais *Aratus*, qui commandoit les troupes Achéennes, éprouva un échec considérable. Il conseilla d'appeller encore les Macédoniens. *Philippe*, successeur d'*Antigone*, vint au secours de la ligue. Pendant qu'il ravageoit l'Ætolie, les Ætoliens pillèrent la Macédoine, et tout étoit en feu dans le Péloponèse.

Une intrigue de cour hâtoit ou ralentissoit les ruines et les massacres. *Philippe*, jeune prince tout entier à la gloire des armes, se reposoit de la conduite des affaires sur *Apelle*, son ministre. Celui-ci prit ombrage de l'estime que son maître montroit à *Aratus*. Il fit entrer plusieurs grands dans ses sentimens, et en forma une cabale qui s'efforçoit, par tous les moyens, de renverser le crédit de l'étranger. Il y eut des entreprises manquées, des projets bien combinés qui échouèrent, parce qu'*Aratus* les avoit conseillés. *Philippe* n'en persévéroit pas moins dans son attachement. Le roi remarqua

dans son ministre des perfidies si claires, qu'il résolut de les punir. Il essaya de la disgrace. *Apelle* revenoit d'une expédition qui avoit été heureuse, parce que la conduisant lui-même, il étoit de son intérêt de la faire réussir : à son retour, tous les courtisans coururent au-devant de lui, et l'accompagnèrent, comme en triomphe, jusqu'au palais; mais lorsqu'il s'attendoit à être reçu avec les marques de la plus grande faveur, la garde lui refusa l'entrée. Aussitôt la foule des flatteurs disparoît, et le ministre gagne tristement sa maison. Mais comme il avoit de la capacité, après ce léger châtiment qui auroit dû le corriger, le roi lui rendit sa confiance. *Apelle* en abusa de nouveau. Ses manœuvres soulevèrent l'armée à laquelle il persuada que de prétendues injustices commises dans le partage du butin, étoient inspirées par *Aratus*. *Philippe* crut alors devoir couper le mal par sa racine. Il dissimula quelque tems, et toutes les mesures étant bien prises, il fit arrêter *Apelle*, qui fut puni de mort, avec un de ses principaux complices : un autre se tua lui-même.

Prophétie d'Agélas.

Les désastres de ces guerres inspirèrent à toutes les parties et à *Philippe*

lui même le desir de la paix. Dans les conférences qui s'ouvrirent à Naupacte, *Agelas* ambassadeur des alliés, fit en présence du roi un discours que l'événement pourroit faire regarder comme une prophétie. « Il seroit à « desirer, dit-il, que les Grecs ne se « fissent jamais la guerre, qu'ils se « tinssent pour ainsi dire par la main, « et unissent leurs forces pour se ga- « rantir des barbares qu'ils doivent « tant appréhender. Si une pareille in- « telligence ne peut être éternelle, « nous devons du moins nous réunir « dans la conjoncture présente, et « veiller à la conservation de notre « liberté, menacée de toutes parts. « L'homme le moins instruit en poli- « tique prévoit que les vainqueurs « Carthaginois ou Romains ne borne- « ront pas leur ambition à l'empire de « l'Italie ou de la Sicile, et qu'ils y « comprendront la Grèce. Tous les « Grecs, et vous-même, ô Philippe! « devez considérer le péril dont nous « sommes menacés. Vous pouvez en « garantir les Grecs, si au lieu de les « attaquer, comme vous avez fait jus- « qu'à présent, et de les affoiblir, vous « prenez leurs intérêts à cœur, et

« veillez pour leur défense. Par ce « moyen, vous gagnerez leur affec- « tion, et vous les engagerez à vous « demeurer fidèlement attachés. Si sou- « pirant après la gloire, vous avez des- « sein de faire quelque grande entre- « prise, tournez les yeux vers l'occi- « dent, profitez des évènemens d'une « guerre qui a mis toute l'Italie en feu. « Sachez saisir l'occasion, et je vous « promets l'empire universel. Si au con- « traire vous souffrez que l'orage qui s'é- « lève du côté de l'occident, fonde sur la « Grèce, il est bien à craindre que « vous ne soyez bientôt plus en pou- « voir de faire la guerre ou la paix, « et de régler vos affaires selon votre « volonté. »

Mort d'Aratus. 2787.

Ce sage discours détermina une paix générale, mais elle ne dura pas longtems. *Annibal* engagea *Philippe* contre les Romains. Ce prince, pour être utile à son nouvel allié, crut intéressant de se rendre puissant en Grèce. Il s'empara d'Ithome, place forte de Messénie. *Aratus* n'étoit point pour cette conquête. « En la gardant, lui dit- « il, vous perdez votre principale cita- « delle, qui est votre crédit. » La franchise du républicain déplut ; il s'en

apperçut, et se retira à Sycione avec son fils, jeune encore, mais déjà très-estimé. *Philippe* craignant pour ses projets ambitieux, les conseils et la bravoure de ces deux hommes, fit donner au père un poison lent, dont les effets pouvoient être regardés comme les symptômes d'une maladie ordinaire. *Aratus* ne s'y trompa pas. Un de ses amis lui témoignant sa surprise, de lui voir cracher du sang, le malade lui dit : « Voilà mon cher *Céphalion*, le « fruit de l'amitié des rois. » Le fils fut traité encore plus inhumainement. On lui donna un de ces poisons qui jettent dans la démence, et qui lui fit commettre des actions abominables, dont il auroit été déshonoré, si on avoit pu les croire volontaires. Les Sycioniens honorèrent les obsèques du père par des hymnes, des cantiques et des jeux funèbres, et lui déférèrent les honneurs divins. On doit le regarder comme le principal soutien de la ligue Achéenne.

Déjà la prophétie d'*Agélas* s'accomplissoit. *Philippe*, dans les villes qu'il assiégeoit, et dans les armées qu'il attaquoit, trouvoit des Romains en tête. Il engagea les Achéens à se joindre à lui contr'eux. La ligue avoit alors *Phi-* 2796.

lopémen pour commandant de ses troupes. Ses succès amenèrent une paix générale, pendant laquelle des ambassadeurs Romains déterminèrent les Achéens à s'unir à eux.

La Grèce déclarée libre. 2807.

Ils joignirent leurs troupes, et eurent ensemble des succès qui forcèrent *Philippe* à accepter la paix aux conditions que Rome et la ligue voulurent lui imposer. La principale fut qu'il ne lui resteroit en Grèce aucune domination, et qu'il rendroit toutes les villes dont il étoit en possession. Les Romains auroient bien voulu en garder quelques-unes qui leur auroient servi de point d'appui en Grèce; mais *Flaminius*, leur ambassadeur, crut qu'il falloit se faire honneur d'un entier désintéressement. Du rôle d'allié, selon le génie orgueilleux de la nation, il passa à celui de protecteur. Il prit occasion des jeux isthmiques, qui rassembloient des députés de toutes les parties de la Grèce, pour faire lire par un héraut ce fameux décret: « Le sénat et le peuple Romain, « et *Quintius Flaminius*, proconsul, « après avoir vaincu *Philippe*, et donné « la paix à la Macédoine, déclarent les « Corinthiens, les Phocéens, les Lo- « criens, les Eubéens, les Magnésiens,

« les Thessaliens, les Perrhèbes, les
« Achéens et les Phitotes entièrement
« libres. Que tous ces peuples vivent
« dans un état d'indépendance, et se
« gouvernent par leurs propres lois. »

Désintéressement de Philopémen. 2812.

Par cette liberté générale, la ligue Achéenne s'augmenta de plusieurs alliés, entr'autres de Lacédémone, que le généreux *Philopémen* délivra de l'affreuse tyrannie de *Nabis*. Des dépouilles trouvées dans le palais de cet usurpateur, les Spartiates tirèrent une somme très-considérable, qu'ils vouloient offrir à leur libérateur. Mais quand il fut question de la présenter, la vénération qu'on avoit pour sa vertu, et la crainte de le désobliger, firent qu'on ne put trouver personne, et on fut obligé d'avoir recours à un décret qui enjoignoit à *Timolaus*, son ami particulier, de s'acquitter de cette commission. Deux fois il se mit en devoir de la remplir, et deux fois il fut si frappé de l'austérité des mœurs de *Philopémen*, de sa grandeur d'ame et de sa frugalité, qu'il n'osa parler du présent. Une troisième fois, toujours forcé par les Spartiates, il gagne sur lui de faire sa proposition. *Philopémen* l'écoute de sang-froid, assemble les ci-

toyens, et après leur avoir témoigné la vive reconnoissance dont il est pénétré, il ajoute : « Gardez cet argent, « ô Lacédémoniens, pour gagner ceux « qui, par leurs discours séditieux, « mettent le trouble dans votre ville, « afin qu'étant payés pour se taire, ils « ne causent plus de désordre ; car il « est bien plus avantageux de fermer la « bouche à un ennemi qu'à un ami. « Quant à moi, vous pourrez toujours « compter sur mon amitié, qui ne « vous coûtera jamais rien. »

Sa mort. 2820. Sous le commandement de *Philopémen*, la ligue Achéenne se soutint malgré les efforts sourds des Romains, pour la miner et la détruire. Ce grand homme qu'on a nommé le dernier des Grecs, fut blessé et pris dans une action contre les Messéniens qui s'étoient détachés de la ligue. Les vainqueurs étoient partagés de sentimens à l'égard de leur prisonnier. Les uns ne pouvoient, sans verser des larmes, voir dans les fers ce héros de la Grèce, sous lequel la plupart avoient combattu et triomphé, et qui les avoit délivré de la tyrannie de *Nabis*. Les autres aimoient à voir en lui un ennemi humilié. Pour jouir à leur aise de ce spec-

tacle, ils demandérent que tout blessé qu'il étoit, il fût placé sur le théâtre; mais ses ennemis remarquant que ce spectacle ranimoit l'estime et l'affection du peuple, le retirérent brusquement, et le firent porter dans un cachot, où blessé, malade et fatigué, il passa une nuit cruelle. Le lendemain le peuple s'assembla. Il desiroit obtenir, des ennemis, des conditions avantageuses en échange du prisonnier; mais ceux qui avoient entraîné le peuple dans la révolte contre la ligue, et qui craignoient de trouver en lui un ennemi implacable, convinrent de le faire mourir. L'exécuteur, par leur ordre, alla porter le poison à *Philopémen.* Quand il le vit entrer, une coupe à la main, il se souleva avec peine, et demanda d'un air tranquille si les jeunes gens qui avoient combattu avec lui, et auxquels il avoit été possible de se sauver, avoient gagné un lieu de sûreté. *Pas un n'a été tué ni pris*, répondit l'exécuteur. *Je meurs content*, dit *Philopémen*, il prit la coupe, et la vuida, la joie peinte sur le visage. Sa mort ne tarda pas à être vengée; les Achéens investirent Messène, et demandèrent que les meurtriers de *Philopémen* leur

fussent livrés. Le peuple n'hésita pas. Le principal d'entr'eux, nommé *Dinocrate*, se tua lui même. Les autres servirent à la pompe funèbre de ce héros. L'urne qui contenoit sa cendre, fut portée en triomphe à Megalopolis, sa ville natale. Toute l'armée l'escortoit. A la suite marchoient enchaînés les Messéniens coupables de sa mort. Ils furent lapidés sur son tombeau; et il y eut peu de villes de la Grèce qui n'élevât quelques trophées en son honneur.

Injustice des Romains. 2736. Les Romains enchaînèrent, pour ainsi dire, la ligue achéenne, par des égards politiques, tant qu'ils craignirent qu'elle ne secourût *Persée*, roi de Macédoine, auxquels ils faisoient une guerre à outrance; mais quand ils eurent vaincu ce prince, ils cessèrent leurs complaisances, ou plutôt ils commencèrent les injustices dont le plan bien combiné, les rendit à la fin maîtres de la Grèce. Non seulement ils excitèrent les villes les unes contre les autres, mais dans le sein même des villes, ils entretenoient une division funeste par des émissaires. Leurs partisans étoient sûrs d'être soutenus, quelque fût l'iniquité de leurs prétentions. Ils soulevoient les esclaves contre les

maîtres, soudoyoient d'infâmes délateurs; bientôt ce fut un crime d'avoir manqué de dévouement aux intérêts des Romains. Il y eut des listes de proscriptions. Ils envoyèrent des commissaires chargés de mettre leurs sentences secrètes à exécution. Dans une assemblée publique des Achéens, ils eurent l'impudence de demander que ceux qui avoient assisté *Persée*, fussent par préalable condamnés à mort, qu'ensuite ils les nommeroient. « Après la « condamnation! s'écria l'assemblée, « quelle justice est ce là? commencez « par les nommer, et qu'ils se dé- « fendent. S'ils ne peuvent rien dire « pour leur justification, nous promet- « tons de les condamner. Vous le pro- « mettez, répliqua le commissaire; « eh bien! tous vos capitaines généraux, « tous ceux qui ont rempli quelque « charge dans votre république, sont « coupables de ce crime ». *Xenon*, homme de grand crédit, et fort respecté dans la ligue, se lève et dit : « J'ai « commandé l'armée; j'ai eu l'hon- « neur d'être chef de la ligue. Je pro- « teste de n'avoir jamais rien fait contre « les intérêts des Romains, et si quel- « qu'un m'attaque, je suis prêt de me

« justifier, soit ici devant l'assemblée « des Achéens, soit à Rome devant « le sénat ». Le Romain saisit cette dernière parole, et dit : » Puisque « *Xenon* a nommé le sénat, lui et les « autres accusés ne peuvent appeller « à un tribunal plus équitable ». Il nomma ensuite ceux qui étoient accusés, et leur ordonna de partir pour aller plaider leur cause à Rome. Ils étoient plus de mille, tous hommes d'un mérite distingué, et c'étoit-là leur crime.

Leur départ fut une plaie bien sensible pour la ligue achéenne. Arrivés en Italie, on les distribua en differentes villes, où ils restèrent prisonniers comme s'ils avoient déjà été condamnés. Le conseil d'Achaie députa à Rome, pour demander qu'ils pussent plaider leur cause. Le sénat répondit avec une insigne mauvaise foi, que les bannis avoient été trouvés coupables en Achaie, et ne s'étoient rendus à Rome que pour savoir quel châtiment leur seroit infligé. Les Achéens envoyérent une ambassade solennelle, qui embarrassa le sénat; mais il répondit qu'il ne lui paraissoit pas qu'il fût de l'intérêt des Achéens que les exilés re-

tournassent dans leur patrie. A une autre ambassade qui s'abaissa à des supplications, le sénat inexorable opposa toujours le même refus. On ne gagna même à ces instances que de rendre l'esclavage des proscrits plus dure. Dix-sept ans se passèrent en prières inutiles. Ils étoient réduits à environ trois cents, lorsque *Polybe*, qui étoit un de ces infortunés, et qui avoit rendu des services à *Paul Emile* dans l'éducation de ses enfans, obtint, par cette protection, que leur affaire fût rappellée au sénat. *Caton*, par complaisance pour le jeune *Scipion*, promit d'appuyer la demande. Quand elle fut présentée, les opinions se partagèrent, le plus grand nombre cependant étoit défavorable. Quand le tour de *Caton* arriva, il prit l'air le plus grave, et dit: « A nous voir disputer avec tant de « chaleur pour savoir si quelques vieil- « lards de Grèce, seront enterrés en « Italie ou dans leur propre pays, ne « croiroit-on que nous n'avons rien à « faire »?

Cette plaisanterie rendit le sénat honteux, et la demande fut accordée. *Polybe* auroit désiré qu'on prononçât, qu'en arrivant, ils seroient rétablis

dans leurs charges et dignités. Avant que de présenter sa requête, il demanda conseil à *Caton.* Le sénateur lui répondit en souriant : « *Polybe*, vous « n'imitez pas la sagesse d'*Ulysse.* Vous « voulez rentrer dans l'antre du Cy- « clope, pour quelques méchantes « hârdes que vous y avez laissées. »

Deux de ces députés, *Crytolaüs* et *Diæus*, revenus dans leur patrie la vengeance dans le cœur, se proposèrent de rendre à la ligue son ancienne autorité; mais ils ne firent que précipiter sa ruine. Ils n'avoient ni la sagesse d'*Aratus*, ni la force de *Philopémen*; et ils entreprirent un ouvrage que ces héros auroient eu peine à imaginer dans les circonstances. L'ancien patriotisme étoit détruit chez les grands. Il ne subsistoit plus dans le peuple, que comme une effervescence passagère. Avec ces dispositions, on ne pouvoit compter sur des efforts grands et durables, qui étoient cependant nécessaires contre l'adresse et la persévérance des Romains. Les deux Achéens eurent la maladresse d'attaquer les Romains de front. Ils se déclarèrent hautement contre eux, décrièrent leurs intentions, et firent insulter leurs députés par le.

peuple. Ne se voyant pas soutenus par les grands, ils les maltraitèrent, et les dénoncèrent à la populace, comme des ennemis de la patrie, et leur attirèrent des persécutions qui les engagèrent à fuir. Les troupes de la république se ressentirent de cette espèce de défection; elles se trouvèrent composées d'une tourbe sans discipline, mais pleine d'audace et de présomption.

Telle étoit l'armée que *Crytolaüs* et *Diœus* opposèrent à *Memmius*, général romain, sous les murs de *Corinthe*. Une bataille décida du sort de la république achéenne. Le courage aveugle balança quelque tems la victoire. Mais l'habileté et l'expérience l'emportèrent. *Crytolaüs* fut tué, *Diœus* s'enfuit à toute bride à Mégalapolis où étoit sa femme; il la tua, mit le feu à sa maison, et s'empoisonna. Il auroit pu se retirer à Corinthe, qui étoit une des plus fortes places de la terre, et y obtenir une capitulation honorable. Les Corinthiens furent tellement étourdis de cette défaite, qu'ils ne songèrent pas seulement à fermer leurs portes. Elles restèrent trois jours ouvertes, et les remparts sans défenseurs. *Memmius* n'osoit y

Prise de Corinthe. 2857.

entrer dans la crainte de quelqu'embuscade; enfin il s'y hasarda, et quand il eut assuré sa possession, il en abandonna le pillage à ses soldats. Les hommes furent passés au fil de l'épée, les femmes et les enfans vendus comme esclaves.

Les trésors qui s'y trouvèrent, sont quelque chose d'incroyable. Corinthe surpassoit toute les villes, tant par la quantité, que par la richesse des meubles, des statues et des tableaux. Plusieurs pièces d'un prix inestimable, tombèrent entre les mains des soldats, qui, n'en connoissant pas la beauté, les détruisirent ou les vendirent presque pour rien. On cite entr'autres un tableau d'*Apelle*, sur lequel les soldats jouèrent aux dés, qu'ils troquèrent pour une table plus commode, et qu'*Attale*, roi de Pergame, acheta une somme qui équivaudroit à plus de cent mille livres de notre monnoie. Le général n'étoit pas plus connoisseur, ni plus habile que les soldats; car, ayant fait porter à bord des vaisseaux, plusieurs statues et tableaux qu'il vouloit faire servir à son triomphe, il menaça très-sérieusement les maîtres des navires, si quel-

ques-unes de ces pièces venoient à se gâter ou à se perdre, de les obliger à en fournir d'autres.

Aprés le pillage, la ville, en exécution des ordres venus de Rome, fut réduite en cendres. L'or, l'argent et l'airain fondus ensemble dans cet incendie, formérent des ruisseaux d'un métal composé des trois que nous venons de nommer, fort fameux et fort recherché dans la suite. Les murailles de la ville furent abattues, et on arracha jusqu'aux fondemens. Avec Corinthe périt la ligue achéenne, dont elle étoit comme la capitale. Les Romains abolirent le gouvernement populaire dans toutes les villes. Elles eurent cependant la permission de se gouverner par leurs propres lois, sous l'inspection d'un prêteur; ainsi la Grèce devint une province romaine, et fut assujétie à un tribut annuel.

Néron rendit à la Grèce ses anciens priviléges, et rejeta, sur la Sardaigne, le tribut de l'Achaie. *Vespasien* la réduisit à son premier état de sujetion. *Nerva* et *Trajan* accordèrent à l'Achaie une ombre de liberté. *Constantin* mit cette province dans le lot de l'empereur d'Orient. Pendant le règne d'*Hono-*

rius et *Arcadius*, les Goths ravagèrent ces provinces, sous le roi *Alaric*, et changèrent les beaux édifices qui restoient, en monceaux de ruines. Dans le dixième siècle, l'empereur *Emanuel* partagea le Péloponèse en sept provinces qu'il donna à ses fils. On l'appella la *Morée*, à cause du rapport entre la figure de cette province, et la feuille d'un mûrier *Morius*. Dans le treizième siècle; quand les princes d'Occident prirent Constantinople, la Morée tomba aux Vénitiens : les Mahométans s'en rendirent maîtres sous *Mahomet II*, la gardèrent jusqu'en 1637, qu'elle revint aux Vénitiens, et retourna en 1715 à l'empire Ottoman, qui la possède actuellement et la gouverne par un sangiac, sous le Beglierbey de la Grèce, qui demeure a Modon.

ÆTOLIENS.

Ætolie, ou la petite Grèce, entre la Locrie et l'Arcananie, l'Epire, et la baie de Corinthe.

On donne les Ætoliens pour un peuple inquiet, turbulent, rarement en paix entr'eux, toujours en guerre avec leurs voisins. On ajoute inaccessibles à l'honneur, prêts à trahir leurs meilleurs amis pour le moindre gain;

en un mot, regardés, par leurs voisins, comme des brigands. Ce caractère, tracé par *Polybe* achéen, par conséquent ennemi naturel des Ætoliens, paroît outré, en ce qu'il a de plus déshonorant. Les Ætoliens n'ont pas été plus brigands, plus avides de butin, plus incommodes à leurs voisins, que les autres peuples de ces contrées. Passionnés pour la liberté, ils s'agitèrent dans leurs liens pour les rompre. Attaqués, ils attaquoient; c'étoit une réaction continuelle, et on ne voit pas qu'ils aient été plus inquiets, plus turbulens que les Achéens.

Il seroit difficile de décider entre ces deux peuples, quels étoient les agresseurs, lequel a donné l'exemple de la confédération, qui a réuni, sous les mêmes lois, des villes voisines, et en a fait un corps fédératif. Les conditions de la ligue ætolienne, sont les mêmes que celles de la ligue achéenne. Excepté, qu'ils ne s'engageoient pas à forcer par les armes ceux d'entr'eux qui ne concouroient pas à une guerre résolue par le plus grand nombre : modération qui fait honneur à leur justice, si elle n'en fait pas à leur politique. Ils n'ont pas eu le bonheur

d'avoir à leur tête des hommes de la réputation d'*Aratus* et de *Philopémen*; mais ils n'ont pas manqué d'hommes de probité pour le conseil, et de généraux habiles, qui ont fait de grandes choses avec des soldats infatigables, intrépides, opiniâtres, et aussi patiens dans une ville assiégée, qu'ardens en campagne, de plus excellens marins.

Action des Ætoliens.

Ils furent les premiers des Grecs qui se laissèrent prendre aux insinuations perfides des Romains. Ils firent alliance avec eux, pour repousser *Philippe* roi de Macédoine dont ils étoient menacés. Lorsqu'ils espéroient que les Romains leur aideroient à terminer cette guerre, de manière à n'avoir plus rien à craindre des Macédoniens, ils se virent trompés par ces alliés infidèles, qui, ayant intérêt de faire la paix, la conclurent, sans s'embarrasser du danger auquel ils exposoient les Ætoliens. Alors ceux-ci acceptèrent le secours d'*Antiochus* roi de Syrie.

Antiochus. 3812.

Ce prince étoit engagé par Annibal, qu'il avoit refugié, à faire la guerre aux Romains. Il falloit décider s'il la porteroit en Italie, ou s'il la feroit dans la Grèce. Annibal toujours persuadé que les Romains ne pouvoient être

vaincus que chez eux, insistoit pour le premier parti ; mais *Antiochus* crut qu'il lui suffiroit, contre l'ambition de ces republicains, de se faire un rempart de la Grèce, sur tout ayant pour lui les Ætoliens qui soutiendroient les premiers efforts. *Antiochus* travailla à les gagner, il envoya des ambassadeurs à une assemblée générale où devoit être discuté le parti à prendre entre un roi et une république. *Flaminius* général Romain, s'y rendit.

Les ambassadeurs du monarque Syrien firent une longue énumération des nations que leur maître ameneroit au secours de la Grèce, en désignant ces peuples chacun par leur nom. *Flaminius* à son tour prit la parole et dit : « On veut vous épouvanter par le « dénombrement de tous les peuples « qui vont inonder la Grèce comme « un torrent. Ceci me rappelle un repas « que me donna Chalcïs, un ami, « d'une humeur gaie, et qui reçoit « parfaitement bien son monde. Il « m'invita à un festin dans un tems où « le gibier étoit fort rare ; cependant « sa table en étoit couverte. Surpris « de cette abondance, je lui demandai « où il avoit pu trouver tant de gibier. Flaminius.

« Ce n'est, me répondit mon ami,
« que du cochon assaisonné diverse-
« ment, et mis à différentes sauces.
« Il en est de même des troupes du
« roi, dont on vient de faire une si
« pompeuse énumération. Daces, Mè-
« des, Caddusiens, Elyméens, noms
« inconnus en Grèce jusqu'à ce jour,
« ne sont qu'un peuple, et encore
« un peuple d'esclaves. Quelque dégui-
« sement qu'on emploie, ils ne for-
« ment tous qu'une même nation : que
« la sauce soit ce qu'on voudra, c'est
« le même mets ». *Flaminius* entra ensuite dans des raisonnemens politiques, qui firent impression sur les Achéens, chez lesquels l'assemblée se tenoit. Ils se joignirent aux Romains, et les Ætoliens à *Antiochus*.

Ce prince ne répondit pas aux espérances de ses alliés. Dans un âge plus que mûr, il épousa une très-jeune femme, auprès de laquelle il oublia pendant plusieurs mois très-précieux, Rome, la Grèce et la Syrie. Il eut d'autant plus grand tort de s'amollir dans ce repos, qu'il auroit dû profiter du premier élan des Ætoliens, peuple redoutable dans le commencement d'une entreprise, et dont l'impétuosité

étoit terrible. Ils avoient montré ce caractère dans une guerre contre Lacédémone, qui ne put leur résister. *Antiochus* fut tiré de sa léthargie, par les succès des Romains; mais poussé de poste en poste, après un échec considérable, il fut obligé de s'embarquer. Les Ætoliens abandonnés se refugièrent dans leurs villes, qu'ils défendirent avec vigueur. Naupacte, une de leurs principales, vit échouer devant ses murs, la valeur des légions. Les Ætoliens profitèrent de la lueur d'espérance que leur donnoit la levée du siège, pour tenter à Rome un accommodement. Ils firent leur proposition d'un ton soumis. Le Sénat les reçut d'un air altier. Il agit, comme il avoit coutume, quand il vouloit retenir tout, en se conservant l'honneur d'une apparence de justice. Ce fut d'imposer une alternative inacceptable; savoir : de payer une somme énorme, ou de se soumettre à tout ce que les Romains voudroient ordonner.

La somme étoit infiniment au-dessus des moyens des Ætoliens. Ils demandèrent quelles seroient les bornes de cette volonté qu'on leur proposoit pour loi irréfragable. On ne leur donna à

cet égard que des réponses très-vagues, qui leur firent voir, que le véritable dessein des Romains étoit de les avoir à discrétion. De rage ils tombèrent en furieux sur les alliés de la république, parcoururent en désespérés la Macédoine, que les Romains protégeoient, y mirent tout à feu et à sang; pendant ce tems, les Romains avançoient insensiblement, faisoient une guerre sage et mesurée, et toujours accompagnée de succès. Ils prirent Lamia capitale d'Ætolie, et enfin se trouvèrent devant Ambracie, la dernière ressource de la république Ætolienne.

Siége d'Ambracie.

Si les Romains employèrent contre cette ville tous les moyens en ruses et en machines qu'avoit fait imaginer l'art des siéges, les Ætoliens ne négligèrent aucun des moyens de les rendre inutiles. On remarque entre autres une machine ingénieuse qu'ils inventèrent pour rallentir le progrès des mines. Elles se faisoient alors, en creusant sous le mur que l'on soutenoit avec des étais de bois. On y mettoit le feu: la muraille tomboit et ouvroit une brêche plus ou moins large, ou entroient les assaillans, qui se tenoient tous prêts.

Les assiégés s'assurèrent par les coups de pioches qu'ils entendoient que la mine avançoit. Ils creusèrent de leur côté rencontrèrent les mineurs opposés, se battirent; mais les assiégeans n'abandonnoient pas la mine. Les Ambrasiens pour les y forcer, apportèrent de leur côté une machine ainsi construite : c'étoit un vaisseau creux avec un fonds de fer percé de plusieurs trous, et garni d'un grand nombre de pointes, afin d'empêcher les Romains d'en approcher. Ce vaisseau étoit rempli de plumes auxquelles ils mettoient le feu, ensuite avec des soufflets, ils chassoient la fumée du côté des assiégeans, les obligeoient de sortir de la mine, pour n'être pas suffoqués, et parconséquent d'interrompre leur travail, ce qui donnoit le tems aux Ætoliens de réparer les fondemens de leurs murailles.

Ambrasie capitula à des conditions dures, qui annonçoit celles que toute la nation, divisée par les intrigues des Romains, se laissa imposer. Elles prescrivoient une vénération profonde pour la majesté du peuple Romain, la remise des prisonniers et déserteurs, une grosse amende dont une partie payable comptant, et l'autre en plusieurs

termes, quarante otages au choix du vainqueur; enfin toutes les obligations qui pouvoient enchaîner un peuple subjugué et conquis.

Après ces conditions dures et vexatoires, les Romains trouvèrent mauvais, non pas que quelques Ætoliens dans la guerre de *Persée*, prissent parti; mais qu'ils inclinassent simplement pour ce prince. Tous ceux qui se trouvèrent tachés de ce soupçon, furent contraints d'aller se justifier à Rome, où on les retint prisonniers, et d'où ils ne revinrent jamais. On compta cinq cents cinquante des principaux de la nation assassinés, sans autre crime que d'être suspects, et les commissaires envoyés par le Sénat, déclarèrent, que justement ils avoient été tués, puisqu'il s'étoient attirés ce malheur, en favorisant le parti Macédonien.

Les Ætoliens restèrent dans un état de servitude stricte, jusqu'à la destruction de la ligue Achéenne. Alors, ils participèrent à l'espèce de liberté qui fut laissée à la Grèce. L'Ætolie, tantôt resta attachée à l'empire d'Orient, tantôt passa entre les mains des princes particuliers. En 1532, *Amurat II*,

en réunit toutes les parties sous sa domination. Le fameux *George Castriot*, appellé *Scanderbeg*, la défendit longtems, comme son patrimoine, contre toutes les forces de l'empire Ottoman, et en laissa une partie aux Vénitiens. Ils la perdirent sous *Mahomet II*, dont les successeurs l'ont gardé jusqu'à ce jour.

ATHÈNES. (Province).

Si l'histoire des nations finissoit, au tems où elles cessent d'être des états politiques; depuis la destruction des ligues Achéenne et Ætolienne, il n'y auroit plus rien à dire d'Athènes, ni de quelques autres républiques qui ont été englouties par celle de Rome; mais dans les débris de ces édifices ruinés, on peut trouver quelques restes de monumens, qui attestent leur ancienne grandeur, et qui intéressent encore. Athènes.

Le peu de liberté qui étoit restée aux Athéniens, après la destruction de la ligue Achéenne, leur fut enviée par *Philippe*, roi de Macédoine. Ce prince les menaça : ils appellèrent contre lui *Attale*, roi de Pérgame, les

Rhodiens, et sur-tout les Romains. Ceux-ci commençoient à goûter les sciences et les arts. Ils se firent honneur d'une alliance avec la ville qui passoit à juste titre, pour le centre des connoissances agréables. Ils envoyèrent du secours; *Philippe* fut battu, et obligé de fuir.

Siége d'Athènes. 2312. Ce service important, qui auroit dû attacher invariablement les Athéniens à la république, n'empêcha pas le peuple de prendre contre elle le parti de *Mithridate*, roi de Pont. Il y fut excité par un philosophe de la secte d'Epicure nommé *Aristion*, qui jouissoit d'un grand crédit dans la ville. Les principaux citoyens n'approuvoient pas cette nouvelle alliance. N'espérant pas les gagner, *Aristion* résolut de les enchaîner en se rendant maître d'Athènes. Il concerta l'exécution de son dessein avec *Archelaüs* général de Mithridate: celui-ci s'empara de l'île de Délos, et pilla le célèbre temple d'*Appollon* Délien. Cette île avoit autrefois appartenu aux Athéniens. *Archélaüs* annonça qu'il feroit porter ce butin à Athènes, comme devant lui appartenir. Les Athéniens charmés de ce trait de générosité, ne songèrent seulement pas

à l'escorte qui accompagnoit le présent : ils laissèrent entrer jusqu'à deux mille hommes ; mais ils n'y eurent pas été plutôt reçus, qu'*Aristion* disposa de tous les emplois, et régna dans Athènes avec une autorité souveraine. Tous ceux qui étoient favorables aux Romains, furent ou massacrés, ou envoyés à *Mithridate*.

La guerre commença à se faire avec une cruauté qu'on reprocheroit aux nations les plus barbares. *Bruttius* général Romain, ayant pris une petite île qui avoit donné asile à quelques vaisseaux de *Mithridate*, fit crucifier les esclaves, et couper le bras droit à tous les insulaires, qui tombèrent entre ses mains. Ce *Bruttius* précéda *Sylla* nommé pour soutenir la guerre contre *Mithridate*. *Sylla* crut devoir ôter la ressource de la Grèce à ce prince, et se proposa de lui enlever Athènes. Cette ville étoit très-forte, composée de trois parties, 1°. la citadelle, 2°. la basse ville, en deux parties séparées par un gros mur, et entourées chacune d'un bon rempart ; enfin les deux ports Munychie et le Pyrée, qui n'en faisoit qu'un, joints à la ville par deux murailles très-hautes et très-épaisses.

Aristion se chargea de la défense de la ville, et *Archélaüs* de celle des ports.

Sylla se flatta de prendre le port d'assaut, et fut repoussé. Il se détermina donc à attaquer Athènes dans les formes. Il la bloqua pendant l'hiver, et employa ce tems à ses préparatifs, sur-tout en machines. Des forêts entières furent coupées. Il n'épargna ni les bocages, ni les arbres du Lycée, abattit tous les édifices qui pouvoient lui nuire, ou dont les décombres pouvoient favoriser les approches. Comme le pays de lui-même assez stérile avoit en outre été ravagé, des vaisseaux conduits par vingt mille matelots étoient journellement occupés à apporter des vivres.

Ces dépenses eurent bientôt épuisé la caisse militaire. Dans sa détresse, *Sylla* eût recours aux trésors sacrés. Il écrivit aux Amphyctions alors assemblés à Delphes, et les pria de lui envoyer les trésors d'*Appollon*, s'engageant solennellement à rendre au dieu qu'il *honoroit véritablement*, la valeur de ce qui seroit avancé. Un certain *Caphis* natif de Phocide, qu'il envoya présenter sa requête, dit aux prêtres, qu'il ne s'en étoit chargé que malgré

lui. Il pleura devant eux, et les supplia de consulter l'oracle. Le dieu ne répondit point, mais le son de sa lyre fut entendu dans le sanctuaire. Quand cette circonstance fut rapportée à *Sylla*, il dit à *Caphis*: « comment ne comprend-« t-on pas que la musique ne peut ja-« mais être qu'une expression de joie. « Partez, rapportez les trésors, et « comptez que vous ferez plaisir au « dieu ». Ce premier pas fait, il n'eut pas plus de scrupule de prendre les richesses d'*Esculape*, dans son temple d'Epidaure. Avec ces secours *Sylla* se mit au printems à serrer la ville de plus près.

Ses principaux efforts se dirigèrent contre le Pyrée. Il fut attaqué et défendu avec une égale valeur. *Sylla* avoit sur *Archélaüs* l'avantage d'être presqu'à chaque heure, instruit par des espions qui étoient renfermés dans la place assiégée, de tous les projets du commandant ennemi. Ces avis lui étoient donnés, inscrits sur des balles de plomb, qu'on lançoit avec des frondes dans le camp de *Sylla*; mais la valeur d'*Archélaüs* rendoit presque toujours la trahison inutile. Surpris, attaqué, contre toute règle et toute

vraisemblance, parce que ses desseins étoient découverts, il n'en repoussoit pas moins les Romains; et il soutint jusqu'à trois assauts en un jour sans pouvoir être entamé.

Pendant ces combats, la famine s'augmentoit dans Athènes. Plusieurs citoyens ne vivoient plus que d'herbes et de racines, qu'ils alloient arracher sur les remparts. Dans cette funeste conjoncture, les sénateurs et les prêtres allèrent se jeter aux pieds d'*Aristion*, le suppliant d'avoir pitié de la ville, et de se rendre à des conditions supportables. Loin de les écouter, il les fit chasser violemment de sa présence. Au milieu de la misère publique, ce tyran et ses complices, passoient en vrais Epycuriens les jours et les nuits dans la débauche, et avoient leurs tables couvertes de mets exquis. Cependant après avoir mangé tous les animaux, chevaux, chiens, chats, on en vint à cette extrémité, de se nourrir de vieux cuirs bouillis, et même de chair humaine.

Alors *Aristion* fit semblant d'avoir pitié du peuple. Il députa à *Sylla*; mais ses envoyés n'étoient que des déclamateurs qui parlèrent de Thésée, des

grands hommes d'Athènes, de leurs anciens exploits contre les Mèdes. Pas une proposition sur les circonstances. « Gardez pour vous, leur dit *Sylla*, « ces fleurs de réthorique. La répu- « blique ne m'a pas envoyé pour en- « tendre vos antiques prouesses, mais « pour punir votre rebellion ». L'excès de la famine faisoit attendre tranquillement au général romain le jour, où quelqu'émeute dans la ville, la lui remettroit entre les mains; mais un hazard précipita ce moment. Il apprit qu'un côté foible de la place étoit peu gardé, il l'attaqua et fit brèche, et entra avec ses troupes; les soldats mirent bas les armes, et le peuple demanda grace. Mais ce peuple insolent et malin s'étoit permis contre *Sylla* des termes de mépris, des railleries piquantes, des propos insultans, dont le vainqueur tira une vengeance exemplaire. Il abandonna le pillage à ses troupes, et fit passer au fil de l'épée, jusqu'aux femmes et aux enfans. Le carnage fut horrible. Le soldat animé du ressentiment de son général, punit également et ceux qui avoient fait l'affront, et ceux qui ne l'avoient pas empêché. Les habitans qui échappèrent à la première

fureur, *Sylla* leur accorda la vie. Il défendirent qu'on ferma jamais la brèche par la quelle il étoit entré, et ôta aux citoyens le droit d'élire leurs magistrats; mais il leur rendit bientôt après ce privilège.

Ils prirent dans la suite le parti de *Pompée* contre *César*, et soutinrent un siége contre ce dernier qui pardonna aux vivans, dit-il, en faveur des morts, et prit Athènes sous sa protection. Après sa mort, ils épousèrent les intérêts de *Brutus*, ensuite ceux d'*Antoine*. *Auguste* les punit de s'être déclarés pour les meurtriers de *César* leur bienfaiteur. *Germanicus* leur accorda un licteur, ce qui étoit une marque de souveraineté. *Vespasien* réduisit l'Attique en province romaine, disant que les Athéniens ne savoient pas être libres; *Adrien* avoit été archonte d'Athènes, par honneur ou autrement. Il s'en souvint étant empereur, rendit à la ville ses privilèges, lui donna une somme d'argent considérable, lui assura une rente en blé, et répara ses ports; bienfaits qui lui méritèrent le titre de second fondateur. Les deux *Antonin*, le pieux et le philosophe, confirmèrent ces privilèges, *Sévère* en

retrancha, *Valérien* fut plus favorable.

Constantin se déclara protecteur et ami des Athéniens, honora leur premier magistrat du titre de grand duc. La générosité de *Constance* alla jusqu'à les mettre en possession de plusieurs îles de l'Archipel. Les Goths les maltraitèrent cruellement sous *Arcadius* et *Honorius*, et ruinèrent presque tout ce qui restoit de leurs bâtimens magnifiques. Dans le trezième siècle, Athènes appartint successivement à des seigneurs latins, à l'empire grec, aux Arragonnois, qui furent dépossédés par un Florentin, nommé *Rainier Acciaioli*. Il laissa Athènes aux Vénitiens, et la Béotie à son fils naturel nommé *Antoine*. Celui-ci reprit l'Attique aux Vénitiens, voulut défendre ses états contre les Turcs, qui les lui enlevèrent avec la vie. En 1787, Athènes retomba entre les mains des Vénitiens, et fut reprise quelques années après par les Turcs qui l'ont gardée jusqu'à présent. Les petits états circonvoisins d'Athènes et dont nous avons déjà parlé, ont subi les mêmes changemens qu'elle.

BEOTIENS.

Béotie, entre l'Attique, la Floride et Corinthe.

Après l'expulsion des rois, les Béotiens se formèrent en république. Elle étoit présidée par un préteur, qui encouroit peine de mort, quand il ne résignoit pas sa charge au bout de l'année révolue. Un conseil de sept, neuf ou onze personnes nommées *Béotarques*, modéroit l'autorité du préteur. Ils possédoient les premières places dans l'armée ; et des magistrats nommés *Polémarques* rendoient la justice. Il y avoit quatre conseils, apparemment composés chacun des députés de leur canton, qui étant réunis, décidoient des affaires générales. On remarque comme une singularité, qu'à Thèbes, capitale de la Béotie, les marchands et les artisans étoient admis au nombre des citoyens, mais ils étoient exclus des emplois publics. Une loi qui fait honneur à leur humanité, défendoit d'exposer ses enfans. Ceux qui se trouvoient hors d'état de les nourrir, devoient recourir au magistrat qui cherchoit quelqu'un de bonne volonté, et l'enfant devenoit esclave de celui qui l'avoit nourri.

Les Béotiens se trouvant entourés de républiques plus puissantes, se laissoient aller au mouvement qu'elles leur imprimoient. Leurs plaines servirent souvent de champ de bataille à leurs ennemis et à leurs alliés. Quelquefois aussi ils figuroient dans les combats, et leurs soldats, plus fermes qu'impétueux, étoient fort estimés. On leur a reproché, lorsque la république tiroit à sa fin, d'avoir été traîtres et assassins, mais un peuple ne devient pas méchant tout-à-coup et sans cause. Ils étoient vexés par les Romains, tyrans de tout ce qui ne courboit pas servilement la tête sous leur empire. Les Béotiens n'étant pas en état de leur résister en corps de nations, s'en défaisoient par parties. Tout romain qui passoit par leur pays pour affaire ou marchandise, étoit tué et jeté dans un lac. On fut long-tems sans deviner la cause de l'absence de ceux qui disparoissoient. On la découvrit enfin. Le proconsul romain chargé de les châtier, imposa d'abord une forte amende à toute la nation; ensuite, mêlant la douceur à la sévérité, il en retrancha la plus forte partie, et exigea seulement qu'on lui livrât les meur-

triers les plus coupables. Ils furent punis de mort, et la Béotie devint province romaine.

ACARNANIENS.

Acarnanie, entre l'AEtolie, l'Epire.

La position des Acarnaniens les attachoit beaucoup plus que les autres grecs aux rois de Macédoine. Cependant le consul *Flaminius* entreprit de leur faire épouser les intérêts de Rome contre *Philippe*, et d'ôter par-là à ce prince ses plus fidèles alliés. Il les assembla à *Corcyre*, où se fit un projet de traité dont la ratification fut renvoyée à une seconde entrevue, qui eut lieu à *Leucade*, capitale d'Acarnanie. Il s'y trouva contre l'attente du négociateur romain, des hommes fermes, qui déclamèrent hautement contre l'espèce d'infamie qu'on vouloit faire commettre à la nation, en violant la foi des traités. Le peuple, très-prévenu contre les Romains, déclara qu'il ne se soumettroit jamais à cette impérieuse république; et le préteur, c'est-à-dire, le chef de l'assemblée, seulement pour avoir proposé l'affaire, fut cassé. Le consul gagna du moins par ses intrigues de jeter le trouble entre les Acarnaniens. Il espéroit que leur

division les livreroit à lui sans défense. Dans cette confiance, il mit le siége devant Leucade; mais il fut étonné en approchant de voir les murailles bordées de soldats préparés à une vigoureuse résistance. Les actions ne démentirent pas la contenance. Trois fois *Flaminius* attaqua les remparts, et trois fois il fut repoussé. Le siége auroit pu durer long-tems, sans la trahison de quelques bannis Italiens, qui pour avoir leur grace, introduisirent les romains dans la place. La prise de la capitale épouvanta tellement les Acarnaniens, qu'ils abandonnérent *Philippe*, et se soumirent aux Romains. Ils laissèrent à l'Acarnanie ses lois, jusqu'à ce qu'elle devînt une province romaine, après la prise de Corinthe.

EPIROTES.

Les Epirotes fournissent un exemple frappant de la barbarie de la république romaine, qui du sein de ses triomphes et de ses plaisirs, envoyoit l'incendie et le carnage chez les nations rebelles à ses volontés absolues, et imposoit à ses généraux la nécessité d'exécuter même

Epire, entre l'AEtolie, la mer Adriatique, la Macédoine, la Tenarie et la mer Ionienne.

malgré eux, les proscriptions qu'elle commandoit.

Ces peuples tenoient leur liberté de *Déidamie* petite-fille de *Pyrrhus*. Elle les affranchit en mourant de toute domination, et ils établirent entre eux le gouvernement républicain, sous le commandement de magistrats élus annuellement dans une assemblée générale. Les rois de Macédoine regrettant que les Épirotes qui avoient été leurs sujets, leur eussent échappés, faisoient des courses continuelles en Epire. Les Romains secoururent les Epirotes contre *Philippe;* mais Persée trouva moyen de les gagner. Ils épousèrent sa querelle contre les Romains; ce qui irrita tellement le sénat, qu'il envoya ordre à *Paul Emile*, après la conquête de la Macédoine, d'abandonner ce pays au pillage, et de raser les villes jusqu'aux fondemens.

Etrange effet du despotisme de la république! *Paul Emile*, en recevant le décret, pleura, mais obéit. Sous prétexte de relever les garnisons, afin que l'Epire pût jouir d'une entière liberté, il envoya dans toutes les villes des corps de troupes proportionnés, qui furent reçus par-tout avec

de grandes démonstrations de joie, et à jour dit, à la même heure, il lâcha la bride à ses soldats, qui pillèrent, volèrent, assassinèrent avec un ordre et des conditions prescrites; de sorte que le butin fut rapporté en commun, et distribué par égales portions aux troupes. Outre l'argent de toutes les recettes, qui avoit été mis à part pour le trésor de la république, on vendit au profit du fisc, cent cinquante mille hommes comme esclaves. Les principaux du pays furent transférés à Rome, et condamnés à une prison perpétuelle; et il y eut soixante et dix villes démantelées.

L'Epire ne s'est jamais relevée de cette terrible exécution. Elle devint sous les Romains partie de la province de Macédoine, tomba après Constantin en partage à l'empire d'Orient, se conserva à des princes Grecs après la prise de Constantinople par les Latins, reçut, par les victoires de *Scanderberg*, un éclat passager, et est enfin possédée par les empereurs Ottomans, sous le nom d'Albanie, d'où ils tirent leurs plus braves soldats.

IONIE.

Ionie, entre l'AEtolie, la mer Egée, la Carie et la Lydie.

Phocée.

L'Ionie contient plusieurs villes célèbres, encore moins par la beauté de leurs édifices, que par les évènemens dont elles ont été le théâtre. Les vicissitudes de chacune de ces villes feront l'histoire de ce pays.

Entre les principales, on distingue *Phocée* qui n'est à présent qu'un petit village nommé *Foggia* sur le bord de la mer, à peu de distance de *Smirne*. Les Ioniens et les Athéniens, s'en disputoient la fondation. Ses habitans étoient regardés comme les premiers Grecs qui eussent entrepris des voyages de long cours. Ils voguèrent jusqu'en Espagne, et trouvèrent dans la baie de Cadix un roi qui les reçut très-favorablement. Ils lui firent le récit des craintes qu'ils avoient d'être inquiétés par *Cyrus*. Le roi leur offrit généreusement un asile, et sur leur refus, il leur donna une grosse somme pour fortifier leur ville.

Les Phocéens furent en effet attaqués par *Harpagin*, général de *Cyrus*. Prêts à être forcés, ils demandèrent une trève de trois jours : quoiqu'*Har-*

pagin se doutât bien de l'usage qu'ils vouloient en faire, il l'accorda. Les Phocéens embarquèrent leurs femmes, leurs enfans et toutes leurs richesses, et cinglèrent vers l'isle de *Chio*. Ils proposoient d'acheter de ces insulaires des petites isles qui leur appartenoient; mais ceux de *Chio* ne voulurent pas du voisinage de gens si habiles. Ils revinrent donc sur Phocée, surprirent les Perses qui s'y étoient établis, et les passèrent au fil de l'épée; mais dans la crainte de ne pouvoir s'y soutenir, ils n'y restèrent pas, et s'engagèrent par un serment solennel à n'y jamais revenir, qu'une masse de fer rougie au feu qu'ils jetèrent dans la mer, ne reparût ardente sur l'eau. Cependant après l'assurance d'une amnistie que les Perses leur promirent, plus de la moitié de la flotte revint à Phocée.

Le reste se mit à exercer la piraterie sur les côtes des Gaules, d'Italie et de Carthage. Ils firent d'*Alerie* en Corse l'asile de leurs brigandages. Chassés par une ligue que les peuples tourmentés formèrent contre eux, ils mirent leurs femmes et leurs enfans à *Rhége*,

les transportèrent ensuite à *Pouzac*, petite ville de la mer de Toscane, où on les perd tous de vue. Ceux de Phocée, tantôt sous la domination des Perses, tantôt sous celle de leurs propres tyrans, exercèrent la piraterie sur les côtes de Phénicie, réfugièrent leurs prises en Sicile, d'où ils firent la course contre les Carthaginois et les Toscans, sans jamais inquiéter les Grecs. *Phocée* se déclara pour *Antiochus* le grand, contre les Romains. Ils la prirent et lui firent grace; elle récidiva en faveur d'*Attale*, roi de Pergame. Sa perte étoit prononcée à Rome; mais les Massiliens, colonie des Phocéens, arrêtèrent l'exécution de la sentence. *Pompée* lui accorda de grands priviléges, qui la rendirent sous les premiers empereurs, une des plus florissantes villes de l'Asie mineure.

Smirne. On croit *Smirne* bâtie par les Eoliens. Les habitans de Colophon, ville d'Ionie, chassés de leurs foyers, on ne sait par qui, furent reçus très-affectueusement par les Smirnéens. Un jour étant sortis pour un sacrifice, ils trouvèrent leurs portes fermées par les Colophoniens. Tout ce qu'ils purent obtenir, fut qu'on

leur rendit leur meubles. Pour eux ils se repandirent dans les villes d'Asie, qui les adoptèrent.

La chimère des Smirnéens étoit de croire leur ville fondée par une Amazone, rebâtie par *Alexandre*, et qu'elle ne seroit détruite que par un tremblement de terre. En effet elle en éprouve souvent; mais sa position avantageuse pour le commerce, la fait bientôt après sortir de ses ruines. C'étoit la *capitale*, *la première*, *la principale ville d'Asie*, *l'ornement de l'Ionie*, ainsi que portent des inscriptions trouvées dans ses décombres. Il s'y est aussi rencontré de très-belles statues, et on y voit des restes assez bien conservés, d'un théâtre de marbre, d'un cirque, de bains, de temples. Un ancien auteur nous apprend que les rues en étoient tirées au cordeau, larges et pavées, qu'il y avoit une bibliothèque publique, et que le port se fermoit.

Elle s'est distinguée par son attachement aux Romains, même dans les tems de détresse, notamment pendant les plus grands succès des Carthaginois. Les Smirnéens poussèrent la flatterie pour leur alliée, jusqu'à bâtir un temple avec cette inscription : *à Rome déesse.*

Après la république, les empereurs lui donnèrent de grands priviléges. *Tybère*, *Marc Aurèle*, se distinguèrent à cet égard. Elle est encore très-peuplée pour une ville d'Asie, et le centre d'un commerce très-actif, quoique sous la domination des Turcs, qui le favorisent peu. Les Smirnéens passoient pour aimer beaucoup leurs plaisirs; mais ils n'en étoient pas moins braves.

Clazomène. Clazomène a appartenu aux Lydiens, après eux aux Perses, enfin à *Alexandre*. Elle a été sur le continent, ensuite dans une île qu'*Alexandre* joignit à la terre ferme par une chaussée. Les Romains en ménagérent toujours beaucoup les habitans, à cause de sa situation propre à favoriser leurs projets sur l'Asie, et à appuyer leurs conquêtes. Ils étoient déclarés peuple libre; *Auguste* embellit cette ville qui est peu de chose actuellement.

Erytrhée, etc. Une Sibylle rendoit ses oracles à *Erytrhée*. *Téos* a été le berceau d'*Anacréon*. *Priene* se glorifioit de la naissance de *Bias*, *Colophon* de celle de *Ménandre*; et prétendoit même avoir vu naître *Homère*.

Ephèse se croyoit bâtie par les Amazones. Mais quand ils abandonnoient les fables, les Ephésiens reconnoissoient

Lysimaque pour leur fondateur. L'emplacement qu'ils occupoient lui déplut. Il construisit une nouvelle ville dans un endroit qui lui paroissoit plus commode; mais il ne convint pas aux Ephésiens. Ils refusèrent de quitter leurs anciens foyers. A leur insçu, *Lysimaque* fit boucher tous les canaux par où l'eau s'écouloit dans les marais voisins: de sorte qu'à la première forte pluie, la ville fut inondée, et les habitans s'estimèrent très-heureux de trouver la ville que *Lysimaque* leur avoit préparée.

Le temple d'Ephèse a été fameux, tant par sa construction, à laquelle tous les états de la grèce concoururent, que par son incendie. *Erostrate* y mit le feu pour faire passer son nom à la postérité. Les Ephésiens défendirent de le prononcer; et c'est peut-être cette défense qui l'a conservé. On traite *Erostrate* de fou parce qu'il a brûlé un temple, et on ne suspecte seulement pas la sagesse de ceux qui, pour se faire un nom, mettent en feu des provinces et des royaumes. C'est que la folie d'*Erostrate* a été plus singulière On construisit ce temple dans un marais, afin qu'il fût moins sujet aux

tremblemens de terre. On y jeta des carrières entières. Il dura deux cent vingt ans à bâtir. Cent vingt-sept rois y envoyèrent chacun une colonne de soixante et dix pieds de haut. Les canaux qui déchargeoient les eaux du marais subsistent encore, et sont pris par les habitans actuels pour un labyrinthe. Les gens de l'art décideront si c'est un moyen bien propre pour le desséchement, que celui qu'on prétend qui fut employé, savoir, de mettre alternativement des couches de charbon de bois, bien battues, et des lits de laine. Le temple et ses cavernes servoient d'asile. Les prêtres étoient fort considérés. On leur confioit les vierges consacrées à la déesse, après les avoir mis en état d'être rendues, comme ils les avoient reçues. La grande Diane d'Ephèse étoit une petite statue d'ébène qu'on trouva dans le tronc d'un arbre. Elle avoit été envoyée du ciel par Jupiter. Au tronc, premier sanctuaire de la déesse, on substitua le fameux temple qui fut brûlé, le même jour qu'*Alexandre* naquit. Ce conquérant proposa de faire toute la dépense d'un second, à condition que son nom seroit gravé sur le frontis-

pice, il y avoit du danger à refuser l'offre. Les Ephésiens s'en tirèrent habilement. « Il ne convient pas, répon- « dirent-ils, qu'un Dieu bâtisse un « temple à un autre Dieu. »

Ephèse a été longtems la principale ville d'Ionie, gouvernée par des rois dont les descendans, quand elle fut devenue république, conservèrent le privilége de porter le manteau d'écarlate, le sceptre et la couronne. Un tyran, nommé *Pytagore*, remplit la ville de sang, et ne respecta pas l'asile du Temple. Ses successeurs furent plus ou moins bons ou méchans. Ils se soutenoient par les Perses. *Alexandre* chassa le dernier, et donna en revenu au Temple ce que la ville payoit aux Persans. Dans la guerre de *Mitrhidate*, les Ephésiens se déclarèrent contre les Romains, et massacrèrent tous ceux qui se trouvèrent dans leur ville. Le sanguinaire *Sylla* ne punit ce crime que par une amende. Ils étoient fort adonnés à la magie. Possesseurs d'un temple fameux, ils avoient ce que gardent de la superstition, ceux qui ont intérêt de l'inspirer à d'autres. La grande Ephèse est réduite à quelques cabanes habitées par trente ou quarante

familles grecques. Son port, cause de ses richesses, est comblé ; le temple, qui les augmentoit, est détruit.

Milet. Si on en croit quelques auteurs, les Milésiens ont fondé, les uns disent quatre-vingt, d'autres trois cents colonies. Leur ville avoit un temple d'Apollon et un oracle. Près de Milet étoit le mont Lathmus, où la lune rendoit des visites secrettes à *Endymion*. *Thalès*, un des sept sages, y est né. Elle fut agitée par des troubles domestiques. Les habitans ne pouvant les terminer, prièrent les Pariens de les accorder. En traversant les campagnes qui entouroient Milet, les députés Pariens remarquèrent qu'elles étoient presque toutes mal cultivées. Ils demandèrent à les considérer de plus près. Après l'examen, les arbitres dirent : « Remettez l'autorité souveraine à ceux « dont les terres sont en meilleur état. « Ce sont ceux qui gouvernent bien « leurs affaires, qu'on doit choisir « pour gouverner celles du public. »

Milet a soutenu avec succès et avec ses seules forces, la guerre contre quatre rois de Lydie, successivement. Les Persans après avoir été amis de Milet, la détruisirent, et exportèrent

les habitans. Les malheurs de ces infortunés parurent à *Phrynique*, poëte dramatique d'Athènes, un sujet propre à la tragédie. Les Athéniens avoient été touchés jusqu'aux larmes, des malheurs des Milésiens. Le souvenir que le poëte en renouvella, fit éclater les spectateurs en sanglots. Les Athéniens n'aimoient pas à être attristés, ils condamnèrent l'auteur à une amende, pour avoir rappelé leur douleur, et ils défendirent de jouer la pièce davantage.

Les Milésiens revinrent de leur captivité, et rebâtirent leur ville; mais ils ne purent jamais lui rendre la splendeur et les richesses, qui la faisoient regarder comme une des premières de l'Ionie. Ils eurent le malheur de se voir souvent assujétis à des tyrans domestiques. On remarque entre les autres *Thrasybule*, qui entretenoit une grande paix et une grande union dans la ville. Celui de Corinthe lui envoya demander quel étoit son secret pour être si tranquille. *Thrasybule* mena le messager dans un champ de blé, et se mit à abattre, comme par amusement, avec son sabre, les plus hauts épis. Le Corinthien entendit la leçon, et en profita.

Alexandre rendit aux Milésiens leur liberté, quoiqu'ils ne se fussent soumis à lui qu'à la dernière extrêmité. Ils jouirent de grands priviléges sous la république romaine, et de plus grands encore sous les empereurs.

Toutes ces villes composoient ce qu'on a appellé la ligue Ionique, dont on ne connoît pas les lois : s'il y en a eu, elles n'ont jamais été beaucoup en vigueur. Il paroît que presque toutes ces villes subsistoient par elles-mêmes. Quelque danger commun de la part des puissances étrangères les réunissoit; et le péril étant passé, l'amour de l'indépendance les isoloit.

Eolide, entre l'Ionie et la Propontide.

Onze villes composoient l'Eolide, où se trouvoit la Troade, le champ où a été Troye, plus fameuse que ces onze villes ensemble. On propose aux artistes de chercher comment les habitans de Pitane faisoient des briques qui nageoient sur l'eau comme du bois.

Doride, Promontoire de la Carie.

Halicarnasse étoit la capitale de la Doride, célèbre par le monument qu'*Artémise* fit élever à son mari *Mauzolle*. Il étoit si admirable qu'on le regardoit comme une des merveilles du monde. De son nom, les monumens

funèbres ont été appellés *Mausolés.* Il ne reste plus de traces de cet ouvrage de l'art, et nous jouissons de ceux de l'esprit dans les livres d'*Hérodote* et de *Denis d'Halicarnasse. Héraclite* et *Callimaque*, deux poëtes fameux, y sont aussi nés. Gnide, autre ville célèbre, conservoit la vénus de *Praxitele.*

Origine des Ioniens, gouvernement, religion, commerce.

Après avoir parlé des principales villes d'Ionie, si on veut remonter au-delà du tems où les Grecs y sont venus, on pourra croire que ces habitans, que les Grecs y trouvèrent, descendoient de *Javan*, quatrième fils de *Japhet.* Mais comment avoir des certitudes sur ces tems reculés; pendant qu'on ne peut démêler quels sont ceux des Grecs, Argiens, Messeniens, Athéniens, ou autres qui ont fondé les premières colonies? On donne la préférence aux Athéniens, mais sans grandes preuves. Du gouvernement monarchique, l'Ionie, dans laquelle il faut comprendre l'Eolide et la Doride, a passé au gouvernement républicain, avec des nuances de démocratie plus ou moins marquées. La religion étoit la même que celle de la Grèce. Les Ioniens, qui avoient été fort vaillans, devinrent voluptueux, efféminés, superstitieux.

On leur donne l'invention des parfums, des couronnes de fleurs dans les festins, et l'art de confire les fruits. Ils étoient excellens en Ionie, un des pays les plus délicieux de la terre, où tout abondoit, productions indigènes et étrangères, et d'où tout se transportoit librement par des flottes nombreuses. Les Ioniens trouvent leur place dans le tableau de ces peuples qu'on a peint par leurs goûts. Les Crotoniates, disoit-on, aiment les jeux olympiques, les Spartiates de belles armes, les Crétois la chasse, les Sybarites les habits magnifiques, les Ioniens les danses lascives.

Histoire. 2551.

Outre les secousses particulières aux villes d'Ionie dont nous avons parlé, il y en a eu de communes au corps de la nation. Ou comme sujets ou comme alliés, les Ioniens se louoient du gouvernement de *Crésus*. Ils prioient son vainqueur *Cyrus*, de les traiter aussi favorablement ; mais ils ne faisoient cette prière qu'à regret et comme contraints; il leur répondit par cet apologue : « Un « joueur de flûte ayant apperçu dans « la mer beaucoup de poissons, s'ima- « gina qu'il pouvoit par ses sons en « attirer un grand nombre sur le ri- « vage, et se mit à jouer. Mais ne

« réussissant pas, il jeta le filet et « en amena un grand nombre. Quand il « les vit sautiller sur terre, il leur dit: « Puisque vous n'avez pas jugé à pro- « pos de danser quand je vous y in- « vitois par musique, il est inutile que « vous dansiez maintenant. » Cela veut dire apparemment, vous ne m'avez pas écouté quand je vous invitois avec douceur, maintenant que je vous tiens par force, je ne vous sais aucun gré de votre soumission.

Les Ioniens furent réduits par les Perses, se relevèrent, devinrent alliés de leurs vainqueurs, les aidèrent contre la Grèce, et au moment d'une action décisive, abandonnèrent les Perses, et se rejoignirent aux Grecs. Ils participèrent à la liberté que les ligues Achéenne et Ætolienne propagèrent dans leur voisinage. Les Romains les flattèrent, et ensuite les maîtrisèrent comme les autres Grecs. Comme les autres aussi, ils détestèrent les Romains et les massacrèrent. *Sylla* tua les hommes, emporta l'argent, et l'Ionie épuisée eut beau jouir de quelque convalescence sous les empereurs, elle n'eut jamais que la santé d'un corps mutilé.

Sicile.

Sicile, île de la Méditerranée, entre l'Italie et l'Afrique.

Comme la Terre-Ferme a eu ses tempêtes, de même les îles ont eu leurs commotions publiques. La *Sicile* est la plus grande de la Méditerranée. Elle est de forme triangulaire, et a à-peu-près deux cents lieues de tour. Son terroir est très-fertile, sur-tout en blé. On l'appelloit pour cela autrefois le grenier de Rome. L'air y est pur et sain, la mer fort poissonneuse. Par sa situation et par ses ports, c'est un des pays du monde le plus propre au commerce. On y trouve des mines. Le mont Gibel lance des feux, vomit des pierres et des cendres. Ses mugissemens effrayent les habitans. Ses secousses ont souvent renversé des villes, et couvert l'île de décombres. Il n'y a point de pays qui ait produit plus d'hommes, de savoir et de génie. *Eschyle*, *Diodore* de *Sicile*, *Empédocle*, *Gorgias*, *Euclide*, *Archimède*, *Epicharme*, *Théocrite*, étoient natifs de cette île.

Dans la mer de Toscane, près de la Sicile, sont les îles Eoliennes et Vulcaniennes, ainsi nommées, parce que Vulcain y avoit ses forges, et qu'Eole y

renfermoit les vents soumis à son empire; c'est-à-dire que le sifflement des vents qui s'échappent des cavernes, et les feux d'une terre volcanique, réveillent l'idée des forges et des tempêtes. Lipari, la principale, est fertile, abonde en alun, souffre et bitume, et a des bains chauds. Strombala aussi fertile, est tourmentée par un volcan très actif. Beaucoup d'autres petites îles environnantes sont désertes. On trouve quelques habitans dans les îles Egéennes, qui sont sur l'autre côte, mais peu considérables.

Les Cyclopes et les Lestrigons, étoient des géans qui descendoient de *Japhet*. Ils abordérent en Sicile après la confusion des langues. Cette histoire n'est pas plus probable que la fable, qui les fait aussi d'une taille énorme, leur donne un œil au milieu du front, et les nourrit de chair humaine. Aux Cyclopes qui se sont détruits, on ne sait comment, ont succédé les *Sicanès*, qui venoient des bords du fleuve *Sicanès* en Espagne. Des Troyens augmentèrent le nombre des habitans après la destruction de leur patrie. Les Sicules ou Siciliens y vinrent, chassés de l'Ausonie, ou transfuges de la Lygutie. Les Grecs y passèrent les derniers de la Colchide, Origine.

de l'Achaïe, de la Doride. L'Italie fournit aussi des colonies; des Crétois, des Rhodiens, beaucoup d'autres insulaires y abordèrent; chacun bâtit sa ville. Delà le nombre prodigieux des villes qui bordoient les côtes.

Les *Sicanés* eurent au commencement autant de rois que de villes. Ils se réunirent par la suite sous un seul, et furent long-tems supérieurs, comme corps de nation, aux peuples qui survenoient. Les *Sicules* jouirent du même avantage qui leur servit à s'entre-détruire. Les Carthaginois mirent la paix entr'eux, en les assujétissant. Enfin *Syracuse*, qui devoit son origine à un Corinthien, envahit la principale puissance, et fut long-tems dominatrice de la Sicile.

Syracuse. *Syracuse* étoit divisée en quatre parties, qu'on regardoit comme autant de villes, chacune fortifiée, et le tout enveloppé d'une triple muraille garnie de tours. Elle avoit deux ports défendus par des châteaux. Son commerce la rendoit une des plus riches villes du monde. Elle eut d'abord des rois; ensuite le gouvernement démocratique s'y établit. Cette alternative s'est perpétuée, et *Syracuse*, pendant plusieurs

siècles, nous offre successivement le spectacle d'un état de liberté sous le gouvernement populaire, et d'esclavage sous les tyrans.

Le premier fut *Gélon*. Ce prince doit reconcilier avec le nom de tyran. Dans notre langue, il présente l'idée d'un oppresseur; mais *Gélon* fut doux, juste, généreux. L'histoire lui reconnoît toutes les vertus, et ne lui reproche aucun vice. Il paroît cependant que son autorité a été sinon usurpée, du moins surprise. Il s'introduisit par adresse dans *Syracuse*, et gagna le peuple, qui lui conféra la puissance absolue. Quelques guerres avec des voisins, tournèrent à l'avantage de la capitale. Il en tiroit tous les riches d'entr'eux, qu'il ramenoit à *Syracuse*, et par ce moyen, il fonda l'immense commerce qui rendit cette ville si opulente. Les esclaves qui se firent dans ces guerres, il ordonnoit qu'on les transportât hors de Sicile. En général, il n'en voulut pas souffrir un trop grand nombre dans les villes, non pas plus que de bas peuple, par cette maxime, *qu'il est plus facile de gouverner mille citoyens riches, qu'un seul qui n'a rien à perdre.*

Gélon. 251 {:

Avec ces moyens, lorsque *Xerxès* fit

sa fameuse invasion en Grèce, *Gélon* se trouva en état d'offrir aux Grecs deux cents galères, quatre mille chevaux, vingt mille fantassins, deux mille archers, deux mille frondeurs, et de nourrir l'armée grecque pendant la guerre, à condition qu'il auroit le commandement en chef. Il fut heureux de ce qu'on refusa ces conditions; car pendant qu'il songeoit à faire sortir presque toutes ses forces de son île, les Carthaginois que *Xerxès* avoit soudoyés, pour une diversion, jetèrent en Sicile une armée de trois cents mille hommes, ramassée de toutes les parties de l'Afrique, sous le commandement d'*Amilcar*. Ils mirent à terre leurs vaisseaux, qui étoient au nombre de cinq mille, et assiégèrent la ville d'*Himère*. *Gélon* les observoit avec inquiétude, d'autant plus que les Carthaginois avoient des partisans en Sicile; entr'autres les habitans de *Sélinonte*. *Gélon* surprit une lettre, par laquelle il sut que le lendemain, pendant qu'*Amilcar* devoit faire un sacrifice à Neptune dans un camp occupé par ses gens de mer, qu'il avoit mis à terre, il lui arriveroit un corps de cavalerie de *Sélinonte*. La lettre, par ordre de *Gélon*, fut exactement ren-

duc à *Amilcar*. Pendant qu'il faisoit son sacrifice, qu'il n'avoit autour de lui que des soldats sans armes, la cavalerie arrive en nombre indiqué, sous le costume des Sélinontins, va droit à *Amilcar*, qui est tué; elle disperse les troupes, met le feu aux vaisseaux. En même tems *Gélon* attaque l'autre camp. L'incendie des vaisseaux jette la terreur. Les Syracusains n'eurent que la peine de tuer, de faire des esclaves qui transportèrent à *Syracuse* le butin. Il n'échappa que huit vaisseaux, qui étoient en mer. Ayant été submergés par une tempête, il ne resta qu'une chaloupe pour aller porter à Carthage la nouvelle de ce désastre. Les Carthaginois consternés, croyant déjà voir *Gélon* à leurs portes, lui envoyèrent une députation suppliante. Il les reçut en grace, et n'exigea que ces conditions : une somme d'argent pour les frais de la guerre, la construction d'un temple où le traité seroit conservé, et l'abolition des sacrifices humains. Il est beau de ne faire usage de sa puissance, que pour imposer de pareilles lois.

Libre de toute guerre, *Gélon* écarta les troupes étrangères de la ville, et indiqua une assemblée générale, avec

ordre à tous les citoyens de s'y trouver armés. Lui seul y parut sans armes ; adressant la parole à cette multitude étonnée et inquiète, il fit un détail circonstancié de sa conduite, à quoi il avoit employé les sommes qui lui étoient confiées, quel usage il avoit fait de son autorité : « Jamais, ajouta-t-il, je n'ai « eu en vu que le bien public. Si néan« moins il m'est arrivé de commettre « quelque faute par ignorance, il ne « tient qu'à vous de m'en punir, puisque « je n'ai ni gardes, ni aucun autre « moyen de me défendre contre vous, « qui êtes armés. » La vérité de son récit, la confiance qu'il marquoit, touchérent tous les cœurs. Jusque-là il n'avoit pris que la qualité modeste de préteur de Syracuse ; on voulut qu'il prît le titre de roi, qui passeroit à *Hiéron* et à *Thrasybule*, ses deux frères.

Les Syracusains ordonnèrent aussi, qu'en mémoire de la confiance qu'il avoit eue de se présenter sans gardes et sans armes, et de remettre sa vie entre leurs mains, on lui érigeroit une statue qui le représenteroit en habit de simple citoyen. Quand, dans la suite, les statues des rois ou tyrans se furent multi-

pliées, un d'entr'eux, plus jaloux de plaire à ses concitoyens que de leur commander, non seulement rendit la liberté à *Syracuse*, mais afin d'éffacer jusqu'aux traces de l'esclavage, il ordonna que toutes ces statues fussent fondues au profit du public. Cette exécution ne se fit pas par une populace aveugle, sans ordre et sans discernement : on instruisit le procès de toutes ces statues, ou plutôt des représentés, comme d'autant de criminels. Toutes furent condamnées, la statue seule de *Gélon* exceptée, comme un juste monument de la reconnoissance que les Syracusains conservoient pour un si digne monarque.

Il est du petit nombre de ceux qui sont devenus meilleurs sur le trône. On loue son attention à ne point charger ses sujets d'impôts. Dans les occasions embarrassantes, il empruntoit. On prêtoit volontiers, parce qu'il rendoit exactement. Il n'aimoit point les arts de plaisir, et se déclaroit ennemi de tous ceux qui peuvent corrompre les mœurs. Souvent il se promenoit dans les champs, et conversoit familièrement avec les laboureurs. *Gélon* ne prenoit de la royauté que les peines et les soins.

On lui entendit plus d'une fois dire : « les Syracusains, en me mettant la « couronne sur la tête, n'ont pu avoir « d'autre objet dans une faveur si mar- « quée, que de m'engager à défendre « l'état, à protéger l'innocence, et à « donner à mes sujets, par une vie « simple, modeste et frugale, l'exemple « des vertus qu'ils doivent pratiquer. » Il fut fidèle à cette espèce d'engagement, et on remarque que dans son lit de mort, sa dernière parole fut un ordre à son frère de ne pas s'écarter, dans ses funérailles, de la simplicité qui étoit prescrite. Le peuple le paya de ce respect pour les lois, par ses larmes et ses regrets, en lui décernant les honneurs qu'on rendoit alors aux héros, ou demi-dieux.

Thrasybule. 253o. Voici deux portraits bien différens, d'*Hiéron*, frère et successeur de *Gélon*. *Diodore de Sicile* le représente comme un prince avare, cruel, très-éloigné de la sincérité de son frère *Gélon*. Il ajoute que, sur de simples soupçons, il tâcha de se défaire de son frère *Thrasybule*, et qu'il opprima ses sujets, au point qu'ils l'auroient déposé, s'ils n'avoient été retenus par le souvenir des vertus de son frère *Gélon*. *Elien*, au con-

traire, exalte la justice, la libéralité, l'excellent naturel de ce prince. Il dit que les plus pauvres sont moins disposés à recevoir, qu'il ne l'étoit à donner; que sa générosité n'avoit point de bornes, qu'il étoit l'ami et le protecteur des sciences et des beaux arts, que rien n'égaloit sa candeur et sa sincérité, et qu'il vivoit dans la plus parfaite harmonie avec ses frères.

On explique ces contrariétés, en distinguant deux époques dans la vie et le régne d'*Hiéron*. La première où, plein de force et de vigueur, il se laissa aller à l'instinct d'un naturel féroce et sauvage; la seconde où, étant attaqué d'une maladie de langueur, il se renferma dans son palais, et y fit des réflexions qui produisirent en lui un changement admirable. Pendant cette indisposition, son plus grand plaisir étoit de converser avec des personnes savantes qu'il faisoit appeller auprès de lui de toutes parts. De ce nombre furent *Bazilide*, *Epicharme*, *Eschyle*, *Simonide*, *Pindare*, trois poëtes et deux philosophes courtisans : c'en est assez pour tailler le crayon de l'histoire, de manière qu'il ne puisse plus tracer que des louanges.

Quant à *Thrasybule*, il n'y a point deux manières de le peindre. Il fut cruel et sanguinaire. On eut dit, à son orgueil, qu'il se croyoit d'une autre nature que ses sujets. Tous ceux qui lui donnoient le moindre ombrage, étoient massacrés. La richesse devint sous lui un titre de proscription. Outrés de ces vexations, les Syracusains prirent les armes. Il se retrancha dans un quartier de la ville, d'où il demanda à traiter. Point d'autres conditions, sinon qu'il abdiqueroit, et sortiroit de la Sicile. Il se soumit, et alla traîner une vie obscure en Italie.

Pétalisme. 2544. Son départ rendit la liberté aux Syracusains. Ils établirent une démocratie qui attribuoit cependant les magistratures aux principaux citoyens. On en excluoit aussi les étrangers auxquels *Gélon* avoit donné les droits de cité, en reconnoissance de très-grands services rendus à la guerre. Ils firent des plaintes, ne furent pas écoutés, s'emparèrent d'un quartier de la ville; on leur coupa les vivres; ils furent obligés de combattre, et succombèrent. La même chose arriva dans plusieurs autres villes, où des étrangers se trouvoient établis pour les mêmes raisons,

avec les mêmes privilèges. Les Siciliens crurent pour lors que, débarrassés de troupes étrangères, ils n'avoient plus de tyrans à craindre; cependant il se montra de tems en tems, parmi les riches, des hommes qui sembloient aspirer à l'autorité. On en réprima quelques-uns avant l'éclat de leurs prétentions; d'autres furent punis après. Enfin, pour se délivrer de l'embarras de la surveillance, les Syracusains firent une loi pareille à l'ostracisme d'Athènes, qu'ils nommèrent le *pétalisme*, parce qu'ils y employoient une feuille appellée en grec *pétales*. On traçoit dessus le nom de celui que ses richesses, son crédit ou son mérite pouvoient élever à l'autorité suprême. D'après la pluralité, sans autre examen, il étoit banni. La rigueur de la loi, l'usage fréquent qu'on en fit, engagea les gens de mérite à ne s'y point exposer. Ils désertèrent. La magistrature se trouva remplie par les derniers du peuple, et des citoyens sans mérite. L'abus appella le remède. On renonça au pétalisme, et les rênes du gouvernement furent remises entre les mains capables de les tenir.

Guerre contre les Athéniens. 2588.

Il n'est pas rare de voir l'esprit de domination se glisser dans les républiques. *Syracuse*, qui n'avoit pas voulu obéir à d'autres, prétendit soumettre les villes voisines. Elles se liguèrent contre l'ennemi commun, et ne se trouvant pas assez fortes, elles appelèrent à leurs secours les Athéniens. Soit par desir de butin, soit par amour de gloire, ils ambitionnoient depuis long-tems un établissement en Sicile. Aussi, quand les villes liguées envoyérent leurs orateurs exposer leurs besoins, à peine se donna-t-on le tems de délibérer. *Nicias*, général prudent, que l'estime publique désignoit pour cette expédition, voulu faire quelques remontrances; sa voix fut couverte par les clameurs de quelques jeunes officiers qui ne respiroient que la guerre; le peuple, enthousiasmé, s'indignoit des retards. On demanda à *Nicias* ce qu'il vouloit. Cent galères; on les arma. Cinq mille hommes de débarquement; ils furent levés. De l'argent; on ouvrit le trésor. Le sénat appella les chefs pour recevoir les derniers ordres. Non moins sûr de la victoire que le peuple, il dit : « Les Syracusains et ceux de

« Sélinonte, leurs alliés, vous les trans-
« porterez hors de leur pays, pour être
« vendus comme esclaves ; le reste
« paiera un tribut annuel, et recevra
« les lois d'Athènes. »

Le lendemain, l'armée, forte de sept mille hommes d'élite, avec cet air de triomphe que prend volontiers la jeune milice, marche depuis la ville jusqu'au Pyrée, où la flotte l'attendoit. Tout ce qu'il y avoit de citoyens et d'étrangers, accourt au port. On s'embarque, la voile se déploye, la trompette donne le signal du départ. On adresse des prières solennelles aux dieux, et les officiers et les soldats boivent suivant la coutume, dans des vases d'or et d'argent à l'heureux succès de l'entreprise.

Elle ne fut pas si facile que les Athéniens se l'étoient imaginé. Ils trouvèrent peu de ressource dans les alliés qu'ils étoient venus secourir. Presque tout le fardeau de la guerre tomba sur eux. Cependant ils la commencèrent d'une manière assez brillante, et arrivèrent devant *Syracuse*, qu'ils assiégèrent par terre et par mer. Déjà la famine, et sur-tout la soif tourmentoient les Syracusains. Ils parloient de se rendre, lorsqu'on leur annon-

ca l'arrivée de *Gylippe*, général des Lacédémoniens. Partout où les Athéniens combattoient, ils étoient sûrs de trouver des Spartiates en tête. Ces auxiliaires ranimèrent les Syracusains abattus; ils remportèrent des avantages, et *Nicias* fut obligé de demander du renfort à Athènes.

Après les espérances qu'on avoit conçues, cette demande étonna, mais ne découragea pas. On fit partir une nouvelle flotte, commandée par *Démosthène*, général audacieux et confiant. Elle étoit chargée de huit mille hommes de troupes, de machines, et d'une quantité prodigieuse de vivres. Elle arriva avec un appareil et un air de victoire. Les poupes étoient couronnées de fleurs, les mâts ornés de bandelettes. Les échos de *Syracuse* assiégée, renvoyoient le bruit des trompettes et des cris qui partoient de la flotte et du camp.

Ces troupes fraiches brûloient de l'ardeur de se signaler. *Démosthène* détermina *Nicias* à un assaut; il ne fut pas heureux. Les Athéniens qui bloquoient *Syracuse*, se trouvèrent bloqués dans le port. La nécessité d'une retraite les engagea aux derniers efforts

dont ils commençoient à sentir le besoin, pour sauver leur flotte, et ce besoin occasionna un des plus rudes combats dont l'histoire fasse mention. Les deux armées de terre étoient rangées sur les bords; les habitans garnissoient les murs, et les endroits élevés de leurs maisons, qui avoient vue sur le port. Les deux flottes s'attaquèrent avec une bravoure qui devint bientôt acharnement. Le massacre étoit affreux des deux côtés. Les cris lamentables des blessés et de ceux qui périssoient dans la mer, joints à ceux que jetoient les deux armées placées sur le rivage, empêchoient d'entendre le commandement. Chacun ne prenoit conseil que de son courage. Comme la bataille se donnoit au bas des murs de la ville, les parens étoient témoins de la mort de leurs enfans, les femmes de celle de leurs maris. Un ami voyoit son ami percé de coups, sans pouvoir le secourir. Après que l'engagement eut duré quelques heures, les deux partis se trouvèrent accablés de lassitude, et hors d'état de pouvoir manier leurs armes. Cependant s'il arrivoit à quelque vaisseau de vouloir gagner le rivage, ceux qui les montoient essuyoient les

plus amers reproches. *Voulez-vous regagner Athènes par terre?* disoient les Athéniens à leurs soldats; et quoique couverts de blessures, ils les repoussoient en mer. Si un Syracusain prêt à couler bas, vouloit aborder; *Sauvez votre vie*, lui crioient ses compatriotes, *en sautant dans un vaisseau ennemi, ou mourez glorieusement en défendant la patrie*. Le combat dura tout le jour. Les Athéniens furent vaincus. Un cri de joie des Syracusains sur la flotte, auquel l'armée de terre et les spectateurs, sur les murs, répondirent par d'autres cris d'alegresse, annonça la victoire.

Il ne restoit aux Athéniens d'autre ressource que de tâcher de gagner quelque ville alliée, où ils pussent attendre du secours d'Athènes, ou des vaisseaux pour y retourner. Ils se mirent en marche, mais avec la consternation d'une armée forcée d'abandonner ses munitions, son bagage, et incertaine sur sa subsistance. La désolation étoit encore augmentée par la vue des morts et des mourans, dont les uns restoient exposés aux bêtes, les autres à la vengeance des ennemis. Les malades et les blessés tenant leurs camarades ou

leurs amis serrés entre leurs bras, les conjuroient avec larmes de les emmener. D'autres se traînant après eux, suivoient aussi loin qu'il étoit possible, et quand les forces venoient à leur manquer, ils demandoient vengeance aux dieux de la cruauté avec laquelle on les abandonnoit. L'air retentissoit de gémissemens; et leur route étoit tracée par des cadavres.

L'ennemi les suivoit avec chaleur, sans leur laisser le tems de reposer. Arrivés à une rivière, l'ardeur de la soif les y précipita sans ordre ni discipline. Les Syracusains y entrèrent avec eux, et en firent un affreux carnage. Les deux généraux furent pris. *Nicias* n'avoit jamais aprouvé cette guerre. Il s'y étoit prêté, parce qu'il savoit que dans une république, il est dangereux de montrer une volonté différente de celle du peuple. Il n'avoit osé faire ni paix ni trève, quoiqu'il en sentît le besoin, parce qu'une république rend ses généraux responsables des évènemens, mais du moins il avait fait la guerre avec égard et humanité. Le peuple syracusain, malgré les réclamations des principaux de la ville, n'en condamna pas moins l'infortuné

athénien et son collègue à être battu publiquement de verges et précipité. Les soldats furent enfouis dans des carrières, où on ne leur donnoit que ce qu'il falloit de nourriture, pour s'appercevoir qu'ils alloient mourir, et qu'à leur tour, ils infecteroient, de leurs cadavres, les survivans, comme ils étoient infectés par les morts.

Deuxième Guerre contre les Carthaginois. 2692.

Si on veut savoir jusqu'où peut s'étendre la cruauté des hommes, il faut lire l'expédition d'*Annibal* en Sicile. Il étoit petit-fils d'*Amilcar*, qui avoit été tué devant Himere, en venant secourir ceux de Sélinonte. Maintenant ses intérêts étoient changés. Ceux de Sélinonte refusérent un accord insidieux que leur proposoient les Carthaginois, et ce fut par eux que ceux-ci commencèrent leurs ravages. Ils étoient appellés en Sicile par la division des insulaires qui leur faisoit espérer d'y réparer, à l'aide d'un butin abondant, les pertes qu'ils avoient faites dans leur première guerre. Par cette raison, ils donnèrent le commandement à *Annibal*, qui avoit la mort de son grand-père à venger. il débarqua avec trois cents mille hommes, presque tous Africains, soldats féroces et barbares.

Ce fut souvent le sort des Siciliens de se défendre en héros et d'être vaincus. Les habitans de Sélinonte l'éprouvèrent. Ils disputèrent leurs murailles, puis leurs rues, les places publiques, leurs maisons. Par-tout le nombre les accabla. Environ deux mille se retirèrent à la faveur de la nuit dans une ville voisine où ils furent bien reçus; le reste fut passé au fil de l'épée. Il ne resta pas un homme en vie. On mit le feu à la ville. Les soldats repoussoient les femmes et les enfans dans les flammes. On en vit porter des pieds, des mains, et d'autres membres à leurs ceintures, et promener des têtes sanglantes au bout des piques; trophées affreux d'une horrible barbarie.

Des ruines de Sélinonte, *Annibal* courut sur Himère. La défense y fut aussi vigoureuse, et aussi inutile, et la prise par assaut suivie des mêmes atrocités. Le général y ajouta ce rafinement de cruauté et de vengeance. Il fit amener trois mille Himériens à l'endroit où son grand-père avoit été tué, et après les avoir exposés aux insultes de ses barbares, il les fit inhumainement massacrer. Couronné de ces lauriers sanglans, il porta à Car-

thage un immense butin, que les tranquilles citoyens de cette ville opulente se partagèrent, sans donner un soupir de compassion à tant de maux qu'ils causoient.

Hermocrate. Dioclès.

Les Syracusains envoyèrent, à leurs voisins attaqués, des secours, mais trop foibles, et pas assez à tems pour empêcher leurs désastres. Ils étoient eux-mêmes peu d'accord entr'eux. Deux factions partageoient la ville. Il paroît que c'étoit comme à l'ordinaire, celle des riches et celle des pauvres. A la tête de la première paroissoit *Hermocrate*, homme de mérite, qui après la défaite des Athéniens, avoit commandé contre eux en Attique, les secours que les Syracusains envoyèrent aux Spartiates, et étoit revenu de cette expédition avec gloire. A la tête du parti populaire se montroit *Dioclès*, homme sévère, dont on estimoit la probité et la sagesse. Les magistrats avant lui se nommoient à haute voix; il introduisit la coutume de les élire par un scrutin secret, méthode plus favorable à la liberté, et plus propre à donner un bon choix. Il fit aussi passer une loi qui portoit que celui qui viendroit armé, dans le sein de l'assemblée géné-

rale, seroit mis à mort, quand même il y passeroit par mégarde. Il survint une alarme aux portes de Syracuse. On s'écria que l'ennemi approchoit. *Dioclès* s'arma pour le repousser. Sans y songer, il passa par l'endroit fatal. On lui fit observer qu'il avoit son épée au côté, et qu'il violoit la loi. *Je m'en punirai*, dit-il, et il se tua. Cette action lui valut une statue.

On ne sait quand elle arriva; mais dans le tems dont nous parlons, il étoit antagoniste d'*Hermocrate*. Il le fit bannir comme suspect d'en vouloir à l'autorité souveraine. Ses amis remontrèrent envain qu'il n'y avoit que son mérite qui avoit engagé des jaloux à animer contre lui l'ingrate multitude; ils ne purent le faire rappeller. Alors ils lui conseillèrent de se faire recevoir par force. *Hermocrate* rassembla une armée, mais qui ne se trouva pas assez forte. Il fut battu, et tué. Tous ses partisans furent condamnés à un bannissement perpétuel, entr'autres *Denis* qu'on a surnommé le *Tyran*.

Agrigente.

Alléchés par le butin, les Carthaginois revinrent en Sicile, toujours avec trois cent mille hommes, levés

en Afrique, disent les historiens. Ils tombèrent sur Agrigente, la plus opulente ville de Sicile après Syracuse. Les récits des exploits de ces hordes de barbare, jetés sur cette malheureuse île, se ressemblent tous. Défense plus qu'humaine des assiégés, succès des assaillans dûs à leur multitude, plaisir cruel à s'abreuver, pour ainsi-dire, de sang humain. Le siège d'Agrigente eut des évènemens. Dès le commencement, les habitans, dans une sortie, brûlèrent les machines des assiégeans, et firent un grand carnage. Les Carthaginois, pour tenir lieu de leurs machines, démolirent les tombeaux autour de la place, et avec les matériaux élevèrent des terrasses à la hauteur des murs. La peste se mit dans leur camp. On auroit pu croire qu'elle étoit causée par les exhalaisons des cadavres exhumés. Mais les devins dirent que c'étoit un châtiment des dieux pour la violation des tombeaux. L'armée se mit en prières. On immola un enfant à Saturne, et afin d'appaiser Neptune, on jeta plusieurs prêtres dans la mer. C'étoit violer, sur le lieu même, la loi imposée par *Gélon*, aux Carthaginois, de ne point faire de sacrifices humains.

A la peste succèda la famine, dont les Carthaginois, après l'avoir vivement ressentie, se délivrèrent en surprenant les blés destinés aux Agrigentins. Le fléau tomba pour lors sur la ville. Entre l'alternative de périr de faim, ou d'aller chercher une mort certaine dans le camp ennemi, le conseil prit un parti mitoyen qui étoit encore pénible, ce fut d'abandonner la ville. Aussitôt que cette résolution devint publique, des cris lamentables partirent de chaque maison. Il n'est pas possible d'exprimer l'accablement, la tristesse dont les citoyens étoient saisis. Perdre en un instant le fruit de leurs travaux, leurs biens, leurs richesses, leur patrie. Et les gens âgés, les malades, les infirmes qu'il falloit laisser à la merci des cruels Carthaginois! Plusieurs ne purent se déterminer à les abandonner. Ils restèrent pour leur donner les derniers soins, et mourir avec eux. Leur triste intention ne fut que trop remplie. Les Carthaginois n'épargnèrent personne, même ceux qui s'étoient réfugiés dans l'asile des temples. Ils trouvèrent des richesses immenses, une quantité prodigieuse de tableaux, de vases et de statues sorties

des mains de plus grands maîtres, et tout ce qu'on peut imaginer dans une ville des plus opulentes, qui n'avoit jamais été pillée, ni même assiégée.

Denis. 2600. Il y avoit, dans Agrigente, des troupes syracusaines qui protégèrent la sortie des expatriés, et les accompagnèrent, une partie à Gêle, l'autre à Syracuse même, où ils furent reçus avec beaucoup de générosité. On leur y donna le privilège de citoyens. Cette faveur ne les empêcha pas de se plaindre hautement des troupes de Syracuse, et sur-tout de leurs généraux ou principaux officiers, qu'ils prétendoient s'être laissés appuyés par les Carthaginois. Ils furent gagner dans leurs plaintes par un jeune homme nommé *Denis*.

On ne sait s'il étoit d'une famille illustre, ou d'une basse extraction. Il est cependant probable que sa naissance n'étoit pas absolument obscure, puisqu'il est compté entre les partisans d'*Hermocrate*, qu'il fut même blessé dans le combat que celui-ci soutint aux portes de Syracuse. On ne le sauva du dernier supplice, qu'en répandant le bruit de sa mort. Il n'eut permission de reparoître, qu'à l'occasion du siége d'Agrigente, où il prit parti. *Denis* se

distingua singulièrement dans la seule action importante qui eut lieu sous les murs d'Agrigente. Il avoit combattu pour les infortunés habitans, il plaida leur cause. Non seulement il blâma les généraux, mais il taxa les magistrats même de s'être laissés corrompre, d'entretenir commerce avec les Carthaginois, afin d'être aidés par eux à concentrer l'autorité souveraine dans la magistrature, et à établir l'olygarchie, c'est-à-dire, la puissance du petit nombre. Que ne fait-on pas croire au peuple quand on flatte ses passions, sur-tout cette jalousie qui le porte naturellement contre les riches? Le discours de *Denis* échauffa les esprits au point que les chefs des troupes furent déposés sur-le-champ, et d'autres nommés à leur place : de ce nombre étoit *Denis*, aussi chéri alors de la populace, qu'il avoit été haï et persécuté auparavant. Sa conduite présentée sans intermèdes, offre une espèce de drame dont le principal personnage hâte les évènemens, et les précipite vers le but, d'une manière bien remarquable.

Denis vaillant et éloquent, d'un côté brave ses collègues, est toujours d'un avis opposé dans les conseils, rend leurs

intentions suspectes, et marque de la répugnance à servir avec des gens qui songent plus à leur intérêt particulier, qu'à celui du public. Il appréhende, dit-il, d'être trahi, s'il concertoit avec eux ses plans d'attaque et de défense. D'un autre côté, il amuse le peuple par de beaux discours, et gagne sa bienveillance, au point que le sénat commence à le craindre, et se propose de lui interdire la tribune. Une loi défendoit d'y paroître tant qu'on n'auroit pas payé une amende à laquelle on seroit condamné. Il est accusé comme perturbateur du repos public, on lui impose une amende si forte, qu'il lui étoit impossible de la payer; mais un citoyen très-riche satisfait pour lui, et promet de payer tant qu'il aura besoin.

Appuyé de ces trésors, *Denis* recommence ses discours. Il étoit question de lever un corps de troupes pour grossir celui qui étoit revenu d'Agrigente, et faire un effort victorieux contre les Chartaginois. On parloit à ce sujet d'une taxe sur le peuple. « Qu'est-il besoin, dit *Denis*, de faire « venir à grands frais des troupes d'I- « talie et du Péloponèse, pendant que

« nous avons des compatriotes, que « nos riches ont bannis, qui soupirent « après leur rappel, et qui ne deman- « deront pas mieux que de l'acheter par « un service gratuit. » On goûte l'expédient; les exilés sont rappellés, et deviennent autant de partisans dévoués à *Denis*.

Toujours actif, il apprend qu'il y a des troubles dans Gèle, ville importante. Il craint que les Carthaginois ne profitent de la division pour s'en emparer. Sur-le-champ il s'y transporte avec un bon corps de troupes. Il décide que les prétentions de la noblesse sont outrées, fait mourir tous ceux que condamne la multitude, rendue juge dans sa propre cause, confisque leurs biens, en distribue une grande partie à ses soldats, et leur promet encore double part de ce qui viendra. On sortoit du théâtre lorsqu'il arriva à Syracuse. Tout le monde se porte en foule vers lui, et lui demande des nouvelles des Carthaginois. « Des Carthaginois? leur ré- « pondit-il d'un air triste : Syracuse a « des ennemis bien plus dangereux « qu'eux. Vos généraux, vos magistrats, « qui au lieu de faire des préparatifs « pour vous défendre, vous amusent

« par de vains spectacles, et laissent
« manquer le nécessaire aux troupes,
« dont ils détournent la paie à leur pro-
« fit particulier. Depuis long-tems je
« soupçonnois la cause de cette con-
« duite. Mais je n'en suis plus aux
« simples conjectures. *Imilcon*, le gé-
« néral des Carthaginois, sous pré-
« texte d'échange de prisonniers, m'a
« envoyé un officier dont le vrai but
« étoit de me prier, si je ne veux pas
« me prêter aux vues de mes collègues,
« du moins de ne pas examiner leur
« conduite avec rigueur. Je ne veux
« plus servir avec des traîtres, et je
« vous déclare que je viens donner ma
« démission.»

Le lendemain le peuple s'assemble; les plus sages proposoient d'examiner la dénonciation de *Denis* contre ses collègues; mais une voix s'écrie qu'on aura tout le tems de faire cet examen, que le plus pressé actuellement et le plus important, est de se donner un bon général contre trois cent mille Carthaginois, dont on est menacé; et que c'est dans une conjoncture à-peu-près pareille, que *Gélon* avoit été nommé généralissime. L'exemple cité détermine la multitude. *Denis* est proclamé

généralissime, et sur-le-champ il fait décréter la double paie aux soldats. Sous prétexte d'une expédition secrette, il fait publier l'ordre à tous les bannis et autres gens de bonne volonté, au-dessus de quarante ans, de se rendre à Léonte, ville des Syracusains, avec des vivres pour trente jours. Il s'y rend lui même à la tête des soldats qu'il venoit d'enrichir de la double paie. Avec cette troupe il campe dans un champ près de la ville. La nuit il se fait un grand bruit autour des tentes. *Denis* se sauve comme en désordre dans la ville, criant qu'on veut l'assassiner. Ses soldats le suivent, les bannis et autres rassemblés à Léonte l'environnent. Tous crient qu'il ne faut pas différer de pourvoir à la sûreté d'une personne si précieuse. On lui décerne six cents gardes. Sur le champ il s'en choisit mille, mande à la garnison laissée dans Gêle, qui faisoit partie de ses premiers soldats, de le venir joindre. Précédé de ce cortège, il entre dans Syracuse, s'empare de la citadelle, et se fait proclamer roi à vingt-cinq ans, fait condamner à mort ses principaux adversaires, et finit par un double mariage entre lui et la fille d'*Hermocrate*, dont

il avoit autrefois soutenu les intérêts au prix de son sang, et entre sa propre sœur, et *Polixène* beau-frère d'*Hermocrate*.

Denis eut beaucoup plus de peine à conserver la royauté, qu'il n'en avoit eu à l'acquérir. Sa vie est capable d'effrayer ceux qui tenteroient d'élever un trône à leur ambition, sans songer que mille bras sont toujours prêts à l'ébranler, et que les marches en sont ordinairement sanglantes. Le premier échec qu'il essuya contre les Carthaginois, donna lieu de publier qu'il étoit d'intelligence avec eux. Le peuple, ce peuple si léger, si inconstant, ajoute foi à cette imputation, se joint à ses ennemis, et l'enferme dans une partie de la ville, où il eut des combats à soutenir. En prolongeant sa défense, des soldats étrangers lui arrivent. Les Carthaginois même semblèrent le seconder en acceptant la paix. Une nouvelle insurrection le met dans un si cruel embarras, qu'il délibère avec ses amis, non pas s'il mourra, mais de quel genre de mort. Un d'entr'eux lui conseille de vivre, de régner, et de ne renoncer à la couronne qu'avec la vie. Cet avis fut appuyé par un renfort

de troupes étrangères qui se firent jour jusqu'à lui. De la partie de la ville où il étoit retiré, il fit une sortie sur les Syracusains, en tua un grand nombre, et eut soin de faire enterrer les morts. Cet acte religieux toucha les cœurs. Les armes tombèrent pour ainsi dire, des mains des habitans, et pour plus grande sûreté, il les leur enleva. Il n'y eut qu'un corps de cavalerie, apparemment composé des principaux citoyens, qu'il ne put jamais gagner.

Afin d'occuper le peuple, *Denis* déclare de nouveau la guerre aux Carthaginois, qui, de leur côté se mettent en posture de défense formidable. Il leur prend la plus importante des villes qu'ils possédoient en Sicile : mais les Carthaginois se présentent devant Syracuse, et l'assiègent. Comme devant Agrigente, ils détruisent les tombeaux, et se servent des décombres pour favoriser les approches. Comme à Agrigente aussi, ils furent attaqués de la peste ; mais on reconnut qu'elle étoit causée par l'infection tant des cadavres exhumés, que de ceux qu'on n'avoit pas le tems d'enterrer.

Pendant que les Carthaginois dépérissoient, *Denis* se trouva exposé au

danger peut-être le plus pressant qu'il eut jamais couru. Il étoit allé avec un détachement de la flotte chercher des vivres. Les Syracusains en son absence avoient remporté un avantage. *Denis* revenant, appelle hors des portes le peuple pour le féliciter, et promet de terminer bientôt la guerre, et de les délivrer de leurs ennemis. « Cela dé-« pend de vous, répond *Théodore*, « citoyen très-estimé, vous n'avez qu'à « résigner le commandement, et nous « remettre en liberté; car quand même « vous nous procureriez la victoire, « à quoi serviroit-elle, qu'à nous ren-« dre les esclaves d'un tyran domes-« tique ? » S'adressant ensuite au peu-ple : « Si la fortune se déclare pour « les Carthaginois, ils nous demande-« ront un tribut, et nous laisseront « vivre selon nos loix; mais si Denis « reste le maître, il pillera nos temples « et nos maisons, s'emparera de nos « terres, se jouera de notre vie et de « tout ce que nous avons de plus cher. « Défaisons-nous d'un ennemi qui loge « dans notre sein, avant que de songer « à repousser un ennemi extérieur et « bien-moins dangereux. Après avoir « mis tout nouvellement en fuite des

« milliers d'hommes, aurons nous peur
« à présent d'un seul ? Nous avons
« nos armes, et contre qui pouvons-
« nous en faire un meilleur usage,
« que contre un tyran ? Si Denis con-
« sent à abdiquer, ouvrons-lui nos
« portes; s'il refuse de résigner son
« autorité usurpée, qu'il éprouve ce
« que peut dans des hommes géné-
« reux, l'amour de la liberté. » L'assemblée restoit suspendue entre la crainte et l'espérance. Les regards se fixèrent sur *Pharacide*, qui commandoit un corps de Lacédémoniens, envoyé au secours de Syracuse. Qui n'auroit cru qu'un Spartiate se seroit déclaré pour la liberté ? Mais il dit qu'il étoit venu pour secourir les Syracusains et *Denis*, et non pas pour faire la guerre à *Denis*, et détruire son autorité. Ce mot arrêta tout. La garde du tyran arriva, et l'assemblée se dispersa.

Jusques dans sa propre famille, il avoit des improbateurs de sa conduite. Dans ses vengeances il ne les épargnoit pas plus que les autres. *Polixène*, époux de *Thesta*, sa sœur, fut obligé de fuir en Italie. Denis voulut faire des reproches à sa sœur de ce qu'elle ne

l'avoit pas averti. Elle lui répondit : « me
« croyez-vous donc femme si lâche,
« que si j'avois su que mon mari vou-
« lût s'enfuir, je n'eusse pas fait tous
« mes efforts pour l'accompagner? Je
« n'ai pas su son dessein, mais s'il me
« l'avoit communiqué, j'aurois par-
« tagé avec lui ses dangers et ses mal-
« heurs. Oui, je me serois trouvé bien
« plus heureuse d'être appellée la
« femme de Polixène banni, que la
« soeur de Denis le tyran. »

Les Carthaginois épuisés par la peste, furent obligés de lever le siége. *Denis* les laissa partir tranquillement, moyennant une grosse somme d'argent qu'ils lui donnèrent. Dans le dessein d'occuper les Syracusains, il tourna ses armes contre l'Italie. Rhége, ville forte, avoit excité sa colère, pour lui avoit refusé une de ses concitoyennes en mariage, et avoir accompagné ce refus de propos désobligeans. La ville résista à ses attaques, mais elle succomba à la famine. Il traita tous les habitans avec son inhumanité ordinaire; mais il se distingua à l'égard de *Python*, leur chef, qui s'étoit bravement défendu. Il fit précipiter son fils dans la mer. Quant au pére, il ordonna qu'on l'attachât à

l'extrêmité d'une des plus hautes machines, et dans cet état, il lui fit dire que son fils avoit été noyé la veille. « Eh bien, dit l'infortuné, mon fils « a été d'un jour plus heureux que « moi. » On le détacha, et on le promena par la ville, en le battant de verges, et en lui faisant essuyer mille outrages. Un hérault le précédoit, et crioit: « C'est ainsi qu'on traite le per-« fide qui a excité à la guerre les habi-« tans de Rhége. Dites plutôt, s'écrioit « *Python*, qu'on me traite ainsi, parce « que je n'ai pas voulu livrer ma patrie « au tyran. » Ce spectacle, contre l'intention de Denis, toucha les soldats, et dans la crainte qu'ils ne délivrassent le malheureux, il le fit promptement jeter dans la mer.

On a droit de remarquer qu'il n'est guères échappé à Denis d'action de clémence que par intérêt. Il semble que l'inhumanité lui étoit naturelle. Il ne paroît cependant pas s'être plu dans les supplices, comme un *Phalaris* et beaucoup d'autres; mais il comptoit la vie des hommes pour rien, et il commandoit la mort d'un ennemi, ou d'un homme qui lui étoit seulement suspect, le massacre d'une troupe, l'in-

cendie d'une ville, comme une de ces choses ordinaires, dont on ne doit même pas s'étonner. Cependant personne n'étoit plus attaché à la vie, si on en juge par les précautions qu'il prenoit ponr conserver la sienne. Il ne haranguoit jamais le peuple que du haut d'une tour, de peur de se laisser approcher. Personne, pas même ses fréres ni ses fils, n'étoit admis en sa présence, qu'il n'eût été fouillé, et lui-même n'alloit dans l'appartement de ses femmes, qu'aprés avoir fait visiter par-tout. Outres les serrures et les verroux, il étoit encore environné d'un fossé, avec un pont levis. Le moindre bruit dans les rues ou dans son palais, le faisoit frissonner. Les services personnels de propreté, qu'il ne pouvoit se rendre lui-même, il les exigeoit de ses filles, encore seulement, quand elles étoient petites. Tant de précautions, si le récit n'en est pas exagéré, prouve combien est misérable la vie de celui qui, ayant fait du mal à tous, a à craindre de tous.

Un pareil état de frayeur, est capable d'empoisonner les plus grands plaisirs. *Denis* le prouva à un de ses courtisans, nommé *Damoclès*, qui,

enchanté des prospérités dont le tyran jouissoit, puissance absolue, richesses, palais magnifiques, lui vantoit perpétuellement son bonheur. « Voulez-vous « le goûter un jour? » lui dit *Denis*. *Damoclès* y consent. Le lendemain il est invité à dîner à la table du tyran, et placé sur un lit d'or, couvert de tapis richement brodés. La table étoit chargée de mets les plus exquis, entourée d'esclaves d'une rare beauté, magnifiquement vêtus, attentifs à ses moindres signes pour le servir. Le courtisan nageoit dans la joie, et convenoit qu'il se croiroit le plus heureux des hommes, s'il pouvoit toujours se promettre la même félicité. Mais dans le moment où il savouroit avec le plus de volupté ces plaisirs, il apperçoit sur sa tête une épée suspendue, qui ne tenoit qu'à un cheveu; une sueur froide le saisit, tout disparoît à ses yeux, excepté l'épée. Il demande avec empressement qu'il lui soit permis de se retirer; et déclare qu'il renonce pour toujours à un pareil bonheur.

L'épreuve de *Damoclès* marque que *Denis* ne s'aveugloit pas sur son état. Il cherchoit quelquefois à y faire diver-

sion par la société de gens d'esprit ; mais il ne falloit pas se fier à ses faveurs. Il appella auprès de lui le célèbre *Platon*, et sur un mot du philosophe qui lui déplut, il le fit mener au marché pour être vendu comme esclave. Il se croyoit grand poëte, et récitoit des vers avec complaisance. *Philoxène*, un de ses courtisans, éprouva qu'il n'étoit pas sûr de ne point applaudir à son talent. Il eut la hardiesse non-seulement de l'écouter froidement, mais de le critiquer. *Denis* l'envoya aux carrières, qui étoit la prison publique. Cependant, à la recommandation de ses amis, il lui fit grace le lendemain. Pour sceller la réconciliation, il l'invita à dîner. Le tyran persuadé que le censeur si bien averti seroit plus complaisant, se met à réciter ses vers. « Qu'en pensez-vous ? » dit-il à son convive ; *Philoxene* se tourne tranquillement vers les esclaves, et dit : « Qu'on me remène aux car- « rières. » *Denis*, pour cette fois, tourna la réponse en plaisanterie, et lui pardonna.

L'amour de la poésie n'étoit pas goût chez *Denis*, c'étoit passion. Il en dis-

puta le prix à Athènes, et marqua plus de satisfaction de l'avoir remporté, que de ses plus belles victoires. Aucun genre de gloire ne lui étoit indifférent. Il ambitionna la couronne des jeux olympiques : le déplaisir d'y avoir échoué, le plongea, pour quelque tems, dans une véritable mélancolie. On a de lui des plaisanteries sur les Dieux. Après une expédition qui avoit été très-heureuse, quoiqu'il eût pillé le temple de Proserpine. Il dit : « Voici « comme les Dieux immortels favo- « risent les sacrilèges. » Il ôta à une statue de Jupiter, un manteau d'or massif. « Il est, dit il, trop pesant en « été, et trop froid en hiver. » Plusieurs statues des dieux tenoient à la main des coupes et des couronnes d'or, il les prit en disant : « Je ne fais « que les recevoir : il y auroit bien de « la simplicité à demander continuel- « lement des biens aux Dieux, puis de « les refuser, quand ils étendent eux- « mêmes la main pour en donner. » Ces dépouilles furent, par son ordre, vendues à l'encan. Le lendemain il fit publier que ceux qui avoient quelque chose chez eux appartenant aux Dieux immortels, en fissent restitution; mais

il ne rendit pas l'argent : malheur à ceux qui avoient acheté.

Denis, le jeune. Dion.

Denis le tyran mourut dans son lit. On l'a aussi surnommé l'*ancien*, pour le distinguer de *Denis* le jeune, son fils, qui le remplaça. A un roi ferme et absolu, succéda un prince foible et irrésolu. Deux cabales se le disputèrent, l'une se parant de l'austérité de la sagesse, l'autre présentant l'appât des plaisirs. Cette dernière l'emporta d'abord. *Denis*, échappé à la contrainte que lui imposoit un père ombrageux, se livra sans mesure à la liberté d'une vie dissolue. De l'excès vint le remède. *Dion*, frère d'*Aristomaque*, femme de *Denis* l'ancien, disciple et ami de *Platon*, fit honte au jeune prince d'une conduite capable de lui attirer le mépris de ses sujets. Il le détermina à chasser les complices de ses désordres, remplit le palais de personnages graves, et l'engagea à rappeller *Platon*. Le philosophe oubliant les mauvais traitemens du père, voulut bien s'exposer à l'ingratitude du fils. Il ne tarda pas à se repentir de sa complaisance. Sur de faux rapports imaginés par la cabale des courtisans que *Dion* avoit fait disgracier, celui-ci fut disgracié à son tour,

et *Platon* renfermé dans la citadelle. Il eut quelques jours après permission de se retirer.

On vit alors développer le système de toute faction dominante, qui consiste à porter les choses à la dernière extrémité, et à rendre ses partisans irréconciliables avec ses adversaires. Tous les amis de *Dion* furent persécutés; mais on auroit bien voulu l'avoir lui-même. Il s'étoit retiré à Athènes, où *Platon* étoit allé le trouver. *Denis* fit semblant d'être repentant de ses injustices à l'égard du philosophe. Il employa ses amis pour l'engager à revenir. On lui présenta la flatteuse espérance de réconcilier *Dion* avec *Denis*. *Platon* ne tint pas contre cet appât. Il revint. Mais quand il voulut parler de l'espèce d'engagement pris avec lui, et du rappel de son ami, les choses étoient changées. *Denis* avoit remporté une victoire qui l'empêchoit de craindre son oncle. Les instances de *Platon* furent mal reçues. Cette troisième fois, il fut non seulement banni de la cour mais il courut risque de la vie.

Son départ, dont il obtint la permission avec peine, fut le signal de

toute espèce de vexations à l'égard de *Dion* lui-même. On lui refusa le revenu de ses biens, que *Denis* lui avoit promis en le congédiant, et il poussa l'outrage jusqu'à forcer *Arête*, femme de *Dion*, que son mari aimoit beaucoup, d'épouser *Timocrate*, un de ses flatteurs. Tant de provocations irritèrent *Dion*, qui seroit peut-être sans cela resté tranquille auprès de ses amis d'Athènes. Il leva une petite troupe, mais brave et résolue, arriva à *Syracuse* pendant que *Denis* etoit occupé à la guerre en Italie, publia qu'il venoit non pas se venger, mais affranchir Syracuse et la Sicile du joug du tyran. Sous cet étendart de la liberté, *Dion* s'empara d'une partie de la ville. La citadelle fut gardée par les troupes du tyran, qui y revint, et livra à *Dion* un combat dans lequel celui ci fut blessé; il pensa tomber entre les mains de *Denis*. Les Syracusains le sauvèrent; mais bientôt ils se dégoûtèrent de leur héros à l'instigation d'*Héraclide*, un des généraux de *Dion*, qui vint à bout de le supplanter dans l'esprit du peuple. Il attaqua son général qui ne voulut pas se défendre contre ceux qu'il étoit venu délivrer, et aima mieux quitter

la ville avec ses troupes. *Denis*, d'un autre côté, étoit allé chercher du secours en Italie, et laissa la citadelle à son fils *Apollocrate*..

Il y souffrit constamment les extrémités de la famine, attendant patiemment l'occasion d'attaquer la ville. Les divisions qui y régnoient, la firent naître. La discipline pendant les troubles étoit oubliée ; une petite victoire que remportèrent les Syracusains, la fit encore négliger davantage. Dans cette circonstance la garnison profite d'une fête que se donnoient les vainqueurs, sort de la citadelle au nombre de dix mille, taille en pièces tout ce qu'elle rencontre, et répand parmi les habitans une frayeur inexprimable : alors tous s'écrient : *Où est Dion ?* On alla le prier de revenir. Il étoit tems. *Nypsius*, général de la garnison, venoit de faire une attaque meurtrière. Les rues et les places publiques étoient jonchées de corps ; il partoit des maisons un torrent de flammes. Derrière cette espèce de remparts, la garnison, fièrement postée sur une brêche faite à l'avant-mur qui défendoit la citadelle, attendoit l'assaut avec intrépidité. Il fut terrible. Après une longue résistance, la

garnison, obligée de se retirer dans la citadelle, capitula, et *Dion* y entra à la tête de ses troupes.

Sa sœur, *Aristomaque*, qui y avoit été renfermée, vint au-devant de lui, elle menoit le fils de *Dion* et sa femme *Aréte*, si cruellement arrachée à son amour. L'infortunée attendoit en tremblant sa sentence. » Comment vous « embrassera t-elle, dit *Aristomaque* « en la présentant? est-ce comme son « époux, ou bien expirera t-elle à vos « pieds, sans avoir jamais manqué vo- « lontairement à la fidélité qu'elle vous « avoit jurée. » *Dion*, le visage baigné de larmes, l'embrassa tendrement, lui remit son fils entre les bras, et la reçut dans sa maison. Il rendit la citadelle aux Syracusains, et congédia ses gardes.

Il songea pour lors à donner un gouvernement à ses concitoyens. Suivant son plan, l'autorité suprême devoit résider dans un conseil dont les membres seroient élus par le peuple et par la noblesse. Ce projet fut encore traversé par *Héraclide*, qui avoit déjà enlevé une fois à *Dion* la faveur du peuple. Fatigué des obstacles que cet homme mettoit à ses desseins, *Dion* permit qu'on le tuât, et avoua le meurtre;

mais il en fut puni par des regrets et des remords qui le jettèrent dans une profonde mélancolie. Il attribua à un juste châtiment des Dieux, le malheur de son fils, qui tomba d'un toit et se tua. Lui même fut puni de cet homicide par une mort violente. *Callype*, son hôte, son ami, mais qui aspiroit à la souveraineté, l'assassina dans sa maison. Il semble que *Dion* ne daigna pas se soustraire à ce malheur, dont il avoit des indices. Sa vertu sévère lui fit peut-être regarder comme une expiation nécessaire le sacrifice d'une vie qu'il avoit souillée par un crime. L'assassin profita peu de sa trahison. Syracuse qu'il avoit asservie un moment, le chassa. Il traîna quelque tems une vie errante et malheureuse, et fut enfin égorgé par deux amis de *Dion*, du même poignard dont il s'étoit servi pour assassiner son ami. La malheureuse *Arête*, arrachée d'abord des bras de son époux qu'elle aimoit, livrée à un hymen involontaire, rétablie auprès de son mari, forcée de pleurer la mort funeste d'un fils, plongée dans le deuil par celle de son époux, tomba entre les mains d'*Icetas*, tyran de Léonte, autre ami perfide de *Dion*.

Pour se débarrasser d'une veuve inutile, il l'embarqua, donna ordre de la tuer et de la jeter dans la mer; ce qui fut exécuté. Qu'il y a de tristes destinées dans le monde!

La mort de *Dion* et la fuite de *Callype* rappellèrent *Denis* à Syracuse. Les citoyens lui opposèrent cet *Icetas* dont nous venons de parler; ils comptoient en même-tems se servir de ses talens et de ses forces contre les Carthaginois qui les menaçoient de nouveau; mais ils découvrirent qu'abusant de leur confiance, *Icetas* avoit fait avec les Carthaginois un traité secret, par lequel ils s'engageoient à le rendre maître de Syracuse. De son côté, il promettoit de ne pas traverser leurs conquêtes en Sicile. Effrayés de cette trahison, les Syracusains envoyèrent demander du secours à Corinthe, dont ils prétendoient tirer leur origine. Les députés furent bien reçus, et on convint de les satisfaire.

Timoléon. 2658. Près de Corinthe vivoit un homme, que le zèle brûlant de la liberté avoit porté à un crime atroce contre son frère. Ce frère, *Timoléon*, l'aimoit tendrement, il lui avoit même sauvé la vie dans une bataille; mais sa patrie

lui étoit plus chère encore. Ayant des indices trop certains qu'il aspiroit à la souveraineté de Corinthe, et tous ses efforts pour l'en détourner étant inutiles, il le fit tuer en sa présence. Les principaux citoyens de la ville louèrent cette action comme un trait d'héroïsme admirable. D'autres la condamnèrent comme un crime détestable, digne d'attirer sur lui et sur sa famille la vengeance des Dieux. Sa mère, quand il alla pour la consoler, le chargea d'imprécations, et refusa de le voir. Le désespoir de sa mère le frappa d'horreur pour lui-même. Ne s'envisageant plus que comme un criminel dévoué à la mort, *Timoléon* prit le parti de s'abstenir de toute nourriture. Ses amis eurent beaucoup de peine à le faire revenir de cette funeste résolution; mais du moins il se condamna à passer le reste de ses jours dans la solitude. Il renonça aux affaires publiques, s'absenta de la ville, n'habita pendant vingt ans que des lieux déserts, toujours livré à une noire mélancolie. Au bout de ce tems, il revint à Corinthe, mais il y vivoit en simple particulier, toujours retiré, sans se mêler du gouvernement.

Il s'agissoit de délivrer Syracuse d'un tyran et peut-être de purger beaucoup d'autres villes de Sicile de ceux qui les dominoient. On crut ne pouvoir mieux choisir pour cette expédition, qu'un homme qui avoit montré tant d'horreur pour la tyrannie. Les Corinthiens le nommèrent chef de l'entreprise; mais avec si peu de soldats, qu'il sembloit qu'ils ne comptassent que sur lui seul. En effet, la ruse lui servit d'abord plus que la force. Il trompa les Carthaginois, qui lui fermoient le passage, surprit *Icetas*, qui se flattoit de le retarder par d'adroites propositions. *Icetas* étoit maître de la ville, l'amiral carthaginois des ports, *Denis* de la citadelle. Celui-ci étoit réduit aux abois. *Timoléon* se détermine à traiter avec lui plutôt qu'avec les autres. Il lui laisse emporter une partie de ses trésors, et le fait escorter jusqu'à Corinthe, qui lui servit d'asile. On dit qu'il se ruinat avec des parfumeurs, des comédiens et des chanteurs, et qu'il fût obligé d'ouvrir une école pour subsister. *Cicéron* prétend qu'il choisit cet état, afin d'exercer du moins sur des enfans une tyrannie qu'il ne pouvoit plus exercer sur les hommes.

Timoléon ne s'enferma pas dans la citadelle, il y laissa quatre cents Corinthiens sous un habile commandant nommé *Léon*. *Icetas* et les Carthaginois réunis, le bloquèrent étroitement; mais lorsqu'ils comptoient emporter *Léon* par famine, il surprit lui-même un quartier de la ville, et s'y établit. En même-tems, *Timoléon* ayant reçu des renforts, se présente en bataille devant les alliés, il trouve moyen de débaucher une partie de leurs troupes. Le général carthaginois effrayé de cette désertion, monte sur ses vaisseaux, et s'enfuit. *Icetas* soutint dans la ville une espèce d'assaut; c'est-à-dire que ses soldats parurent sur les remparts et les abondonnèrent. Il se retira avec eux. *Timoléon* s'empara de la ville.

Le lendemain il fit inviter à son de trompe les habitans à venir avec des outils, pour démolir la citadelle et les autres forteresses, qu'il appelloit les *nids des tyrans*. Ils y accoururent en foule, rasèrent les murs, les palais, jusqu'aux tombeaux, et tout ce qui pouvoit rappeller le souvenir de la tyrannie. Sur cet emplacement, *Timoléon* fit

bâtir des édifices publics destinés à l'administration de la justice. Il s'appliqua ensuite à repeupler Syracuse, que les derniers troubles avoient réduite à un état déplorable. Les bannis y revinrent. Il en arriva de toutes les parties de la Sicile, de l'Italie et de la Grèce. De concert avec deux législateurs que les Corinthiens envoyèrent, *Timoléon* donna de nouvelles lois, dont la base étoit le gouvernement démocratique, présidé par un magistrat annuel.

Après avoir pour ainsi dire ressuscité Syracuse, *Timoléon* parcourut la Sicile en vainqueur, soumit les tyrans de plusieurs villes, et les envoya à Corinthe tenir compagnie à *Denis*. Son dernier exploit fut la défaite des Carthaginois, qui reparurent encore en Sicile. S'il ne put pas les chasser, il les confina dans une partie de l'île, d'où ils ne purent pas nuire aux Syracusains. *Icetas*, meurtrier de la malheureuse *Arête*, femme de *Dion*, n'échappa pas à une juste vengeance. Il fut tué avec son fils, et sa femme et sa fille furent immolées par les Syracusains aux mânes d'*Arête*.

Si la plus grande partie de la vie de *Timoléon*, empoisonnée par le souvenir de la mort de son frère, se passa dans la tristesse, il jouit les dernières années d'une douce et glorieuse tranquillité. Les Syracusains pour reconnoître ses services lui donnèrent la plus belle maison de la ville, et une magnifique maison de campagne où il se retira avec sa femme et ses enfans, qu'il fit venir de Corinthe. Ce fut là qu'il passa le reste de sa vie goûtant le bonheur d'avoir fait la félicité de tant de villes. Il perdit la vue dans sa vieillesse. Ce malheur fournit une occasion aux Syracusains de lui témoigner leur considération et leur respect. Ils lui rendoient de fréquentes visites, lui amenoient les étrangers qui passoient chez eux, afin qu'ils vissent leur bienfaiteur et leur libérateur. Dans les affaires importantes, ils ne manquoient pas de le consulter et de suivre ses avis. Il venoit ordinairement monté sur un char, et étoit introduit dans l'assemblée avec des cris de joie de tout le peuple, qui le reconduisoit jusque hors des portes avec les mêmes acclamations. Rien ne manqua à la magnificence de ses funérailles. Les Syracusains y destinèrent

une somme considérable; mais les larmes mêlées aux bénédictions, dont tous les citoyens honoroient sa mémoire, furent le plus bel ornement de son convoi. Il fut ordonné que tous les ans le jour de sa mort seroit rappellé par une fête funèbre, et que toutes les fois que Syracuse seroit en guerre avec les barbares, elle demanderoit un général à Corinthe.

Agathocle. 2652.

Dans une ville composée de tant de nations, il est plus étonnant que la paix de *Timoléon* ait duré quelque tems, que de la voir rompue au bout de vingt ans. Ce fut au milieu des troubles que s'éleva le plus cruel tyran de Syracuse, nommé *Agathocle.* Il étoit fils d'un potier, d'une beauté extraordinaire, très bien conformé, et en grandissant, il acquit une force prodigieuse ; sa bravoure répondoit à sa force. Nul soldat ne pouvoit porter des armes plus pesantes que lui, et aucun n'étoit plus hardi dans l'occasion. Il plut à un riche Syracusain, nommé *Démas.* Elu chef des Agrigentins, il n'oublia pas son favori, et lui donna le commandement de mille hommes. Sans doute il n'avoit pas déplu à la femme de son protecteur, qui l'épousa après la mort de

son mari, et le mit à la tête d'un bien considérable.

Syracuse étoit alors assujétie à un tyran nommé *Sosistrate*, auquel *Démas* avoit été suspect. Son successeur ne lui inspirant pas moins d'ombrage, il voulut le faire assassiner. *Agathocle* échappa par une ruse, et alla tenter fortune ailleurs. Son ambition éclata dans deux villes d'Italie, qui le chassèrent. Soit que *Sosistrate* le poursuivît dans ses retraites, soit que le hasard les opposât l'un à l'autre, il y eut entre eux et leurs troupes un combat dont *Agathocle*, sortit vainqueur. Par une suite de malheurs, *Sosistrate* fut chassé de Syracuse avec sept cents des principaux citoyens plus que suspects de vouloir substituer l'oligarchie à la démocratie. *Sosistrate* étoit secondé par les Carthaginois qui menaçoient Syracuse. Une victoire déjà remportée sur lui par *Agathocle* devint aux Syracusains une raison déterminante, pour donner à celui-ci le commandement de leurs forces. Il défit les troupes réunies de *Sosistrate* et des Carthaginois, et reçut sept blessures dans le combat. Le crédit qu'un dévouement si bien marqué aux intérêts de la ville

lui donna parmi le peuple lui fit hasarder quelques actes de souveraineté. Les esprits n'étoient pas encore assez préparés; il lui en coûta le généralat qui fut transféré à un Corinthien.

On prit même des mesures pour le faire périr, il se sauva d'une embuche si bien préparée qu'on le croyoit mort. Pendant que les Syracusains étoient dans cette ferme confiance, il reparut sous leurs murs à la tête d'une forte armée, qu'il avoit levée dans le cœur de la Sicile. On négocia. Les habitans consentirent à recevoir *Agathocle*, s'il vouloit renvoyer ses troupes, et promettre de ne rien entreprendre contre la démocratie. Il s'obligea par un serment solennel, de soutenir les intérêts du peuple. C'étoit une espèce d'engagement contre le sénat composé de six-cents des principaux citoyens. *Agathocle* avoit congédié ses soldats, mais de manière à les retrouver. Sous le prétexte d'une guerre avec Erbite, ville voisine, il se fit nommer commandant. Ainsi autorisé à rassembler des troupes, *Agathocle* se vit bientôt à la tête d'une armée; alors il ne connut plus de ménagemens.

« Avant que de tourner vos armes

» contre les habitans d'Erbite, dit-il à
» ses soldats, vous devez songer à pur-
» ger Syracuse de ses six cents tyrans,
» bien plus dangereux que les Erbi-
» tains et les Carthaginois. Jamais Sy-
» racuse ne sera tranquille tant qu'il
» seront en vie, et non seulement eux,
» mais tous leurs partisans. » C'étoit autoriser les soldats, presque tous de la lie du peuple, à massacrer le corps de la noblesse. Pour les encourager, il abandonna au pillage les biens de ceux qui seroient tués. Après cette harangue, *Agathocle* donne le signal. Le soldat égorge tout ce qu'il rencontre, sans distinction de rangs, d'âge, ni de sexe. En peu d'heures, plus de quatre mille personnes tombèrent sous les coups des meurtriers.

Ce n'étoit pas encore assez pour *Agathocle*. Il vouloit non-seulement exterminer les nobles, mais qu'on ne laissât en vie qu'un petit nombre de citoyens aisés, afin de les gouverner plus facilement. Dans cette intention, il fait continuer deux jours le pillage et le massacre; ensuite il assemble ceux qui avoient survécu à cette boucherie.
« Le mal, leur dit-il, étoit grand; il
» a fallu lui appliquer un violent re-

» mède. Mon unique but a été de
» rétablir la démocratie, et d'affran-
» chir la ville du joug de quelques ma-
» gistrats tyranniques. Maintenant je
» veux vivre tranquille, et je me re-
» tire. » Il y avoit peu de ceux qui l'écoutoient, qui ne fussent complices de ses cruautés. Ils sentoient bien qu'ils ne pourroient s'assurer l'impunité, qu'en confiant la puissance souveraine au premier auteur du massacre. Tous le prièrent de prendre l'autorité absolue, et le proclamèrent roi.

Sa première loi fut l'abolition des dettes, et le partage égal des terres entre les pauvres et les riches. Ainsi les nobles se trouvèrent de niveau avec les derniers du peuple, qu'il attacha, par ce moyen, fermement à sa révolution. Quand elle fut bien établie, il devint plus juste et plus humain, fit des lois sages, et s'affermit sur le trône par la conquête de toute la Sicile, excepté les villes qui appartenoient aux Carthaginois.

Quoiqu'il respectât la propriété de ces étrangers, ses succès leur portèrent ombrage. Ils envoyèrent contre lui une armée sous le commandement d'*Amilcar*. Les mécontens et les ennemis

d'*Agathocle*, s'y joignirent en grand nombre, et remportèrent sur lui une victoire complette, qui le força de se renfermer dans Syracuse. Réduit à cette extrémité, il conçoit un projet qui a été imité depuis; mais il en a tout l'honneur, puisqu'il l'a imaginé le premier. Il ne le confie à personne, exhorte seulement les Syracusains à soutenir le siège avec patience, pendant qu'il va leur chercher du secours, embarque ses meilleures troupes, cingle en Afrique, et met à terre.

Il étoit embarrassé de ses vaisseaux. Laisser un corps pour les garder, c'étoit affoiblir son armée déjà peu nombreuse pour les projets qu'il méditoit. Les abandonner sans défense, c'étoit les livrer aux Carthaginois qui étoient maîtres de la mer. Dans cet embarras, *Agathocle* prend un parti digne d'un génie élevé et hardi comme le sien, résolution qui ôteroit tout espoir aux soldats, et les forceroit de vaincre ou de mourir. Il les assemble, après avoir prévenu les officiers, et leur dit : « quand nous partîmes de Syracuse, » poursuivis de près par les ennemis, » je fis vœu à *Cérès* et à *Proserpine*, » déesses tutélaires de Sicile, de brûler

» tous nos vaisseaux, si elles nous em-
» pêchoient de tomber entre les mains
» des Carthaginois, et si elles nous
» faisoient aborder heureusement en
» Afrique. Aidez moi, soldats, à m'ac-
» quitter de mon vœu, les déesses nous
» dédommageront aisément de ce sa-
» crifice. » Il lance le premier un flambeau dans le vaisseau qui l'avoit apporté, chaque capitaine en fait autant. Les tourbillons de flâmes s'élèvent, les trompettes sonnent, et tout le rivage retentit de cris de joie. Mais quand la réflexion vint, qu'ils songèrent qu'ils se trouvoient séparés de leur patrie par une vaste mer, dans un pays ennemi, sans aucun moyen d'en sortir, l'accablement succède au transport. *Agathocle* les ranime par la vue d'un pays délicieux qu'ils alloient parcourir, et sur-tout par la perspective de la *grande ville*, cette Carthage superbe, dont les dépouilles ne pouvoient leur échapper.

La frayeur y étoit grande; on ne savoit que penser de cette subite irruption. *Amilcar* étoit-il battu? ces troupes anéanties ? comment avoit-il laissé passer une armée entière sans coup férir ? En attendant les éclaircis-

semens, les Carthaginois firent sortir de leurs murs une armée commandée par *Bomilcar* et *Hannon*. *Agathocle* qui avoit intérêt de combattre, ne tarda pas à les joindre. *Hannon* fut tué dans l'action. *Bomilcar* retira son aîle sans grande perte. Il vouloit réserver ses soldats pour parvenir dans sa patrie à la souveraine autorité, dont la mort d'*Hannon*, son rival, lui frayoit le chemin. Ainsi *Agathocle* ne dut pas la victoire uniquement à la valeur de ses troupes. Il avoit su les animer par un prestige religieux. Au commencement de l'action, il lâcha des hiboux dont il avoit fait provision. Ces oiseaux, consacrés à *Minerve*, ne pouvant voler loin en plein jour, se perchèrent naturellement sur les boucliers des soldats d'*Agathocle*, qui se sentirent merveilleusement encouragés par cette marque de protection de la déesse.

Syracuse étoit toujours assiégée, et même pressée. *Amilcar* reçut des messages par lesquels il étoit sommé de revenir promptement au secours de sa patrie. Avant que d'abandonner une proie qu'il comptoit prête à lui appartenir, il s'avisa d'une ruse. On lui avoit envoyé quelques ferremens des vais-

seaux Syracusains, trouvés dans les cendres. Il les fit passer à Syracuse, comme une preuve de la défaite entière du roi. Plusieurs le crurent; il y eut un grand parti pour se rendre, mais l'opinion contraire l'emporta. On chassa même ceux qui inclinoient à la capitulation. Ils sortirent au nombre de huit cents, qu'*Amilcar* reçut. *Agathocle* de son côté, envoya à Syracuse la tête d'*Hannon*, dont la vue encouragea les habitans, et leur fit soutenir avec succès un dernier assaut. Ensuite, dans une sortie, ils mirent en déroute les Carthaginois, prirent *Amilcar*, et à leur tour envoyèrent sa tête à *Agathocle*. Il étoit alors campé devant les Carthaginois, qui s'étoient renforcés; mais ce spectacle leur imprima une grande frayeur.

Agathocle les poursuivoit de toutes manières. Il séduisoit leurs alliés, et leur suscitoit des ennemis. Il étoit surtout tenté de s'attacher *Ophellas*, roi des Cyénéens, qui avoit une armée de vingt mille hommes bien disciplinés. Le Syracusain lui fait entendre, que lui *Agathocle*, avec un royaume aussi beau que la Sicile, n'a garde de penser à s'établir à Carthage; qu'il lui assu-

rera ce trône, s'il veut se joindre à lui pour détruire l'orgueilleuse république. *Ophellas* se laisse prendre à cet appât et amène ses troupes. Sitôt qu'il est arrivé, *Agathocle* le fait tuer. Cette armée qui étoit sans chef, et éloignée de son pays, fut forcée de se donner à l'assassin de son roi.

Comme la guerre traînoit en longueur, l'activité d'*Agathocle* lui fit prendre la résolution de repasser en Sicile. Il donne les ordres nécessaires, pour que rien ne souffre de son absence, embarque avec lui deux mille hommes d'élite, arrive à *Syracuse*, y règle les affaires, détruit une ligue qui s'étoit formée dans l'île, entre plusieurs villes, pour se soustraire à son obéissance, et repart. En arrivant, il trouve les choses bien changées en Afrique. *Archagathe* son fils, auquel il avoit laissé le commandement, avoit perdu une bataille. Les vivres manquoient, l'armée étoit prête à se révolter. *Agathocle* examine tout, ne voit point de ressource, et peu soucieux des autres pourvu qu'il se sauve, il prend le parti d'abandonner l'armée. Son dessein perce. Les soldats l'arrêtent; mais bientôt à la faveur d'un tumulte, il se

sauve et met en mer. Les soldats outrés de rage, tuent *Archagathe* et un autre fils qu'*Agathocle* avoit laissé, s'élisent des chefs, et concluent la paix, dont une des principales conditions fut, que les Carthaginois les transporteroient en Sicile, et leur abandonneroient Sélinonte, pour leur demeure.

Arrivée en Sicile, *Agathocle* attaque les Egesthains qui s'étoient révoltés, prend leur ville d'assaut, fait passer tous les habitans au fil de l'épée; les nobles ne furent exécutés qu'après avoir souffert les plus cruelles tortures. Le reste de la vie de ce tyran, n'est plus qu'un assemblage de crimes. A la nouvelle de la mort de ses enfans en Afrique, il ordonna à *Antendre* son frère, gouverneur de Syracuse, de faire mourir tous ceux qui étoient liés par le sang ou par l'amitié, à ceux des Syracusains qui l'avoient accompagné dans cette expédition. La boucherie fut horrible. On ne marchoit que dans le sang. Les eaux de la mer, le long des murailles, en étoient rougies. Tous les parens des soldats ou officiers qui composoient l'armée d'Afrique, depuis le bisayeul jusqu'à l'enfant à la mamelle furent massacrés.

Cette barbarie souleva tous les esprits. les ennemis du tyran qui étoient en grand nombre, se rassemblèrent sous la conduite d'un banni, nommé *Dinocrate*, adversaire digne d'*Agathocle*, par les vices. Celui-ci se trouve réduit à demander la paix, aux conditions de remettre la souveraineté à *Dinocrate*, et de conserver seulement deux forteresses où il vivroit tranquille. Ces propositions sont rejetées. Tirant alors des forces de son désespoir, il attaque le camp des ennemis, et les disperse. Un corps détaché s'étoit retiré sur une hauteur, d'où il proposoit de capituler. *Agathocle* leur promet la vie, s'ils veulent rendre les armes; sitôt qu'ils les ont donnés, il les fait entourer de tous côtés, et massacrer jusqu'au dernier. *Dinocrate* qui étoit un homme de sa trempe, eut la vie sauve. *Agathocle* le prit en amitié, et l'employa dans ses affaires. Sa mort.

De roi, le tyran devint corsaire. Tout métier lui étoit bon, pourvu qu'il trouvât à gagner. Il parcourut les côtes d'Italie, où il fit un grand butin; attaqua les îles de Lipari, dont les habitans vivoient paisibles, sans se mêler des affaires de leurs voisins. Il en arracha

une grosse somme, et quand il ne sentit plus d'argent aux insulaires, il pilla leurs temples, emporta le trésor sacré, et tous les ornemens. Peut-être se proposoit-il alors de jouir tranquillement du fruit de ses crimes; mais la vengeance céleste l'attendoit au moment le plus éclatant de sa prospérité. Un nommé *Ménon* auquel il avoit fait un sanglant outrage, l'en punit de cette manière. Il avoit remarqué qu'*Agathocle*, après le repas, se nétoyoit les dents avec une plume. *Ménon* la trempa dans un poison si violent, que ses dents et ses gencives en furent consumées. Tout son corps ne devint qu'une seule playe, et au moment où il souffroit les plus cruelles douleurs, on le porta sur un bûcher, ou le feu fut mis pendant qu'il vivoit encore. On assure qu'il fit mourir pendant les derniéres années de sa vie, plus de personnes que les tyrans qui l'avoient précédé, pendant tout le cours de leur règne. Si on lui connoît quelques qualités estimables, elles sont bien effacées par sa barbare cruauté.

Il y avoit dans les troupes d'*Agathocle*, un corps de Mammertins, c'est-à-dire, *guerriers invincibles*. A

la mort du roi, ils gagnèrent Messène, dans l'intention de s'embarquer, pour se rendre en Campanie leur patrie. Les Messéniens les reçurent en amis. Ces soldats trouvant ce pays à leur bienséance, la ville commode par son port, et propre à former une république, tuent les hommes et épousent les femmes. Ils travaillèrent ensuite à augmenter leur puissance, pendant que celle de Syracuse déclinoit. Des mains d'*Agathocle*, elle passa dans celles de *Ménon* son meurtrier, qui fut chassé par *Héractas*. Celui-ci prit le titre modeste de préteur. Pendant qu'il étoit absent pour remettre sous le joug les Agrigentins, *Timon* lui enleva l'autorité souveraine, qui lui fut disputée par *Sosistrate*, tous chefs de faction. Les Carthaginois les attaquèrent tous deux, et de concert ils appellèrent à leurs secours *Pyrrhus*, roi d'Epire, qui faisoit la guerre contre les Romains.

Ce prince ne fut pas fâché de quitter un théâtre où sa gloire, quelque tems florissante, commençoit à se flétrir. En arrivant, armée, trésors, autorité, *Timon* et *Sosistrate* lui mirent tout entre les mains. Le peuple, pour lequel il n'avoit encore rien fait, le reçut

Pyrrhus.

avec les plus vives démonstrations de joie. Il gagna les cœurs par sa conduite insinuante, et son extrême affabilité. Son activité à faire rentrer sous le joug les villes qui l'avoient secoué, flattoit l'orgueil des Syracusains. Chaque cité qu'il réunissoit à la république étoit comme un nouveau fleuron qu'il attachoit à leur couronne. On ne tarrissoit pas sur ses louanges. Mais plus politique que complaisant, il se mit en tête pour se délivrer des Carthaginois, d'aller les attaquer chez eux. Les Syracusains auroient voulu qu'il les chassât auparavant de toute l'île, entr'autres de *Lilibée* qui leur offroit toujours un port commode. Son attachement à son projet les choqua. Ses préparatifs où il fit entrer leurs richesses, leur déplurent. Les autres villes prirent les impressions de la capitale. en peu de tems *Pyrrhus* se trouva entouré de mécontens, dont la contenance étoit menaçante. Comme sur l'invitation des Siciliens, il s'étoit trouvé heureux de quitter l'Italie, où sa fortune chancelloit, il saisit volontiers l'occasion de se rendre aux vœux des Italiens qui le rappelloient.

Hiéron. 2738. Il laissa Syracuse dans un état d'anarchie déplorable. Leurs hommes

et les troupes s'emparèrent elles-mêmes de l'autorité, et se donnèrent des commandans, qui par les circonstances, devenoient chefs de la république. L'un deux se nommoit *Hiéron*, d'une naissance distinguée par son père, mais dont la mère avoit été esclave. Son éducation fut soignée. Il fit ses premières armes sous *Pyrrhus*. Une figure aimable, une constitution robuste, une force extraordinaire, et plus que tout cela, une valeur éclatante, beaucoup d'esprit, de la douceur, de l'application, attirèrent sur lui les regards de *Pyrrhus* et ses faveurs. Il jouissoit déjà d'une réputation distinguée, quand ce prince quitta la Sicile. La modération qu'il mit dans l'exercice du commandement que les troupes lui avoient conféré, gagna les citoyens, et quoiqu'ils fussent mécontens de ce que les soldats s'étoient arrogés le droit de leur donner un maître, ils confirmèrent ce choix, et revêtirent *Hiéron* de toute la puissance civile et militaire.

On n'eut, dans toute sa vie, à lui reprocher qu'une cruauté, que les circonstances rendoient peut-être nécessaire. Il y avoit une partie de l'armée

composée d'étrangers qui n'avoient ni respect pour les commandans, ni affection pour un état, dont ils ne faisoient point partie, et qui étoient toujours prêts à se révolter. Ils étoient si unis entr'eux, qu'en entreprenant de punir les plus coupables, leur châtiment auroit irrité tous les autres. Il falloit donc ou leur tout souffrir, ou se défaire de tous à la fois. *Hiéron* en trouva le moyen. Dans une affaire contre les Mammertins, soldats féroces et déterminés, il plaça les étrangers sur le front de son armée, et se mit derriere avec les Syracusains. Les étrangers chargèrent, les Mammertins soutinrent le choc avec leur valeur ordinaire, repoussérent et poursuivirent les assaillans, qui n'étant point secourus par les Syracusains, furent tous taillés en pièces.

En quittant la Sicile, *Pyrrhus* s'étoit écrié : « Quel beau champ de ba-« taille nous laissons aux Carthaginois « et aux Romains! » en effet, ces deux peuples en firent comme une arène, où ils se disputèrent l'empire du monde. *Hiéron* balança quelque tems entr'eux; mais enfin il s'attacha inviolablement aux Romains. Les fâcheux revers qu'ils éprouvèrent à Trasimène et à Cannes,

ne furent pas capables d'ébranler sa constance. Plusieurs fois, il leur fournit des vivres en abondance, et leur fit parvenir gratuitement en Italie des approvisionnemens de blé. Hiéron possédoit l'art de donner, souvent plus agréable que le don même. Soupçonnant que les Romains pourroient bien avoir la délicatesse de ne pas accepter une somme considérable, dont ils avoient pourtant besoin, il la convertit en une victoire d'or dont il leur fit présent. Ils l'a reçurent comme une marque précieuse d'amitié, et comme un augure favorable dont ils le remercièrent. Les Carthaginois eux-mêmes éprouvèrent sa générosité, dans des momens de disette; enfin, il envoya de l'argent, des meubles et des habillemens aux Rhodiens, dont les maisons avoient été renversées par un tremblement de terre.

On parle d'une galère qu'il fit construire à vingt rangs de rames, qui contenoit tout ce qu'on peut désirer dans un vaste palais. Trois corridors, une salle d'exercices, des promenades, des jardins, des tuyaux de plomb et de terre pour l'arrosement, une bibliothèque, des baignoires, un grand réservoir,

huit-tours d'attaque et de défense, une forte baliste, sans parler des décorations extérieures, peintures, dorures, sculptures, parqueteries des bois les plus précieux, et de la main des plus grands maîtres. C'étoit un présent destiné à *Ptolémée Philadephe*, roi d'Egypte. Il fut accompagné de soixante mille muids de blé, vingt mille quintaux pesant de chair salée, dix mille grands vases de terre pleins de poissons salés, et d'une immense quantité d'autres provisions.

Mais cette galère, toute merveilleuse qu'elle étoit, si la renommée n'a pas exagéré, n'approche pas du miracle d'avoir rendu le peuple de Syracuse docile, paisible et reconnoissant de la tranquillité qu'on lui procuroit. La prudence de *Hiéron* étouffa jusqu'aux moindres semences de discorde. Les soldats et les citoyens le regardoient moins comme leur souverain, que comme leur protecteur et leur père. Il s'appliqua particulièrement à mettre l'agriculture en honneur, et ne dédaigna pas d'écrire sur cet objet. Il mourut à quatre-vingt-dix ans, après en avoir régné cinquante-quatre infiniment regretté de ses sujets et des étrangers.

Hiéronyme. 2789. *Hiéron* eu dessein en mourant d'a-

bolir la royauté, parce qu'il prévoyoit des troubles sous *Hiéronyme*, son petit fils, jeune homme de quinze ans, qui devoit lui succéder. Mais il en fut détourné par *Démarate*, sa fille aînée, épouse d'*Andranodore*, grand-seigneur sicilien. Ces époux voyoient avec plaisir la perspective d'une minorité pendant laquelle ils se flattoient de gouverner sous le nom du neveu, en attendant l'occasion de s'emparer peut être eux-mêmes du trône. Une autre fille d'*Hiéron*, nommée *Héradée*, étoit mariée à un seigneur nommé *Zoipe*, homme d'un naturel tranquille, éloignés l'un et l'autre de toute ambition. Le vieux roi nomma, pour son petit-fils, un conseil de quinze personnes, qu'on appella tuteurs, auxquels il recommanda, entre autres choses, de ne se jamais départir de l'alliance des Romains.

Le testament fut écouté par le peuple assemblé, avec assez de froideur; il y avoit déjà deux partis, le royaliste et le républicain. Celui-ci se contenta de de point approuver, et *Hiéronyme* fut proclamé. Peu de jours se passèrent sans que les mesures du sage *Hiéron* fussent rompues. En nommant quinze

des plus grands seigneurs tuteurs, il avoit eu intention de les attacher à son petit-fils, et à sa puissance qu'ils partageroient en quelque manière. Mais ce partage ne convenoit pas à *Andranodore*. Il vouloit commander seul. Sous prétexte que le roi étoit en état de gouverner, il congédia le conseil. Ces seigneurs se retirèrent, et il ne resta à la cour que les deux oncles du roi, et un nommé *Thrason*, courtisan adulateur; mais qui, connoissant bien les intérêts du royaume, faisoit profession d'être partisan des Romains.

Le jeune prince, sans autre frein que la présence de personnes qui avoient intérêt de flatter ses goûts, se livra à la débauche, devint méprisable et bientôt odieux. Il se forma une conjuration contre lui; celui qui la découvrit ne put indiquer qu'un conjuré nommé *Théodore;* mis à la torture, il n'accusa que des amis du roi, entr'autres *Thrason*, qui fut mis à mort sans grand examen. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que les complices se crurent si surs de la fermeté de *Théodore*, que pendant qu'il fut dans les tourmens, aucun d'eux ne jugea nécessaire de s'éloigner.

La mort de *Thrason* donna aux Carthaginois, dans le conseil d'*Hiéronyme*, une supériorité qui ne fut plus contredite. Les Romains firent des démarches pour resserrer les nœuds de l'ancienne alliance. Le jeune roi instruit des victoires d'*Annibal*, les regarda comme perdus. Non-seulement il refusa de traiter avec eux; mais encore il accompagna son refus de railleries piquantes sur leurs défaites. La fierté romaine ne pardonna pas cette insulte, elle déclara la guerre; mais ce ne fut pas le plus grand mal pour *Hiéronyme*. Il y a apparence que le préteur romain, qui commandoit en Sicile, se lia aux conjurés, dont *Théodore* avoit tu les noms dans les plus cruels tourmens, s'associa à *Théodore* lui-même, qui paroît avoir survécu aux tortures. Quelqu'ait été la trame de l'intrigue, *Hiéronyme* fut assassiné en passant dans une rue étroite, et le peuple prit si peu d'intérêt à sa personne, qu'on laissa pourrir le cadavre sur le lieu même où il étoit tombé.

Au premier bruit de cet assassinat, *Andranodore* s'empara du quartier le plus fort de la ville. Le peuple, dans les autres quartiers, restoit immobile

d'étonnement. Les conjurés à la tête desquelles on trouve *Théodore*, le tirèrent de cette espèce de stupeur, en lui promettant les trésors du roi. Alors il se déclara de toutes parts pour les conjurés. Il couroit en foule pour attaquer *Andranodore*. Un citoyen sage et prudent, conseilla de lui faire des propositions. Il les écouta malgré les réclamations de sa femme, qui lui rappelloit ce mot célèbre de *Denis* le tyran, *qu'il ne faut point descendre du trône, qu'on n'en soit arraché par les pieds*. En se soumettant, *Andranodore* n'eut que le dessein de se réserver pour de meilleures circonstances. Il congédia ses soldats, remit au sénat les trésors de son neveu, et après une félicitation aux conjurés, qui n'auroit pas dû sortir de la bouche d'un oncle, il leur dit : « Ne croyez pas que la glo-
« rieuse entreprise de rétablir la liberté
« soit accomplie. Vous n'avez fait que
« commencer. Une populace indomp-
« tée est aussi dangereuse dans une ré-
« publique, qu'un tyran même. »

La soumission d'*Andranodore*, lui valut d'être mis au nombre des nouveaux magistrats que le peuple élut, avec *Thémiste*, mari d'*Harmonie*,

sœur du feu roi. Les agens des Carthaginois, nommés *Hyppocrate* et *Epycide*, s'appercevant que dans ce changement ils étoient vus de mauvais œil, demandèrent à se retirer, et qu'on leur donnât une escorte. Le sénat en consentant à leur départ, négligea d'en fixer le tems. Les Syracusains laissèrent ainsi entr'eux deux hommes très-habiles, politiques adroits, généraux estimés, propres à être la tête et la main d'une intrigue.

On ne peut assurer qu'ils aient été l'ame du complot formé par *Andranodore* pour monter sur le trône. Mais du moins est-il très-vraisemblable, qu'il comptoit sur leur secours. Sa femme, *Démarate*, l'excita sans cesse à lui faire porter la couronne de son père : « Tout « est tranquille dans Syracuse, lui di- « soit-elle, mais les soldats accoutumés « à recevoir la paie du roi, ne sont « pas encore dispersés, et n'ont pas « encore pris l'esprit républicain. Deux « grands généraux, disciple d'*Annibal*, « sont prêts à se mettre à leur tête. « Qu'attendez-vous? pourquoi diffé- « rer ? ».

Andranodore prit ses mesures, s'assura des mercénaires Ibériens et Afri-

cains, qui devoient exterminer les principaux citoyens de Syracuse, dont les biens serviroient de récompense aux assassins. Il confia ses arrangemens à *Thémiste*, ou les fit de concert avec lui. *Thémiste* eut l'imprudence de s'en ouvrir à un comédien nommé *Aristoñ*. Celui-ci alla tout découvrir au sénat. Sur sa simple déposition, *Andranodore* et *Thémiste* sont condamnés en leur absence, et tués en entrant au sénat.

Ce meurtre exécuté si brusquement, cause de la rumeur. Le peuple s'assemble autour de la salle, demande quels sont les coupables et le crime. On leur jette les cadavres. En même tems *Sapater*, orateur véhément, s'avance et leur dit : « Reconnoissez ceux qui « sont cause de nos malheurs, bien « plus criminels qu'*Hyéronime*, qui « n'étoit qu'un enfant. Ce sont ses « tuteurs qui régnoient sous son nom, « qu'il auroit fallu détruire avec le « tyran. L'impunité les a encouragés « à de nouveaux crimes. Ils ont porté « l'audace au point d'aspirer à la sou- « veraineté ; n'ayant pu y réussir par « la force, ils ont mis en œuvre la dis- « simulation et la perfidie. Vous le

« voyez; quoiqu'*Andranodore* ait été
« nommé à la première magistrature
« parmi les libérateurs de la patrie,
« une faveur si distinguée n'a pu
« vaincre sa mauvaise volonté. Ce sont
« leurs femmes qui leur ont inspiré le
« desir effréné de régner. Ces furies
« sont les causes de nos calamités. »
A ces mots, un cri général s'élève qu'aucune d'elles ne mérite de vivre, et qu'il faut extirper entièrement la race des tyrans.

A peine cette cruelle sentence est prononcée, que les préteurs qui auroient dû travailler à empêcher les premiers effets de la fureur du peuple, ordonnent qu'elle soit exécutée. *Démarate* et *Harmonie*, princesses du sang royal, sont massacrées. On court à la maison d'*Héraclès*, femme de *Zoïppe*. Cette princesse étoit la seule de la famille royale, qui n'eût pas trempé dans la conspiration. Son époux, connu par ses sentimens républicains, s'étoit fait nommer à l'ambassade d'Egypte, pour n'être pas témoin des désordres qu'il prévoyoit. Sa vertueuse épouse, toute occupée de l'éducation de ses deux filles, menoit la vie la plus retirée. Avertie qu'on venoit chez elle,

elle se retire dans l'endroit le plus reculé de sa maison où étoient ses dieux pénates; mais cet asile sacré n'arrête pas les assassins.

Elle se présente les cheveux épars, les yeux baignés de larmes. « Qu'ai-je « fait, malheureuse! s'écrie-t-elle, « ne suis-je pas moi-même victime « de ce roi que vous avez eu tant sujet « de haïr et qui m'a séparé de mon « époux. Que peut on craindre de moi « dans l'état d'abandon où je suis ré« duite? Que peut-on craindre de mes « filles malheureuses orphelines, sans « crédit et sans appui? reléguez-moi à « Alexandrie, permettez-moi d'y aller « rejoindre mon époux. » Elle se jeta aux pieds des assassins, les supplia d'avoir pitié de ces innocentes victimes. Féroces et inexorables, les bourreaux lui plongèrent le poignard dans le sein, auprès de ses filles qui furent couvertes de son sang, et aussitôt égorgées elles-mêmes. Lorsqu'elles rendoient le dernier soupir arriva ordre du peuple de suspendre l'exécution. Quand ils surent qu'il étoit trop tard, de la pitié pour l'innocente *Héraclès*, les Syracusains passèrent à la fureur contre les magistrats qui s'étoient si

fort hâtés de faire exécuter une sentence cruelle, sans laisser au peuple le tems d'en sentir l'injustice.

L'horreur de ce meurtre, mit à Syracuse une espèce d'équilibre entre le parti des Romains et celui des Carthaginois. Les premiers outrés républicains, les seconds fauteurs du royalisme. Telle étoit l'opinion qu'ils inspiroient d'eux; mais au fond ni les Romains ne s'embarrassoient que le gouvernement populaire s'établit à Syracuse, ni les Carthaginois que ce fût le gouvernement royal, ou aristocratique, pourvu qu'ils y dominassent, et qu'ils pussènt en exclure leurs adversaires. Les Syracusains croyant que ces rivaux s'armoient pour leurs querelles, n'étoient effectivement que les instrumens et le jouet de deux nations ambitieuses. Qu'ils eussent eu la sagesse de ne se pas livrer plus aux Carthaginois qu'aux Romains, ils auroient pu vivre tranquilles dans une entière neutralité. Mais *Hyppocrate* et *Epycide*, ces deux habiles Carthaginois qu'on avoit négligé de renvoyer, comme ils demandoient, après la mort d'*Hiéronyme*, se firent une faction si puissante, qu'ils furent élûs magistrats, et admis dans le sénat.

Ils agitèrent ensuite la ville par mille faux bruits ; tantôt que les Romains vouloient y entrer; tantôt qu'ils égorgoient ceux qui se réfugioient dans leur camp ; tout cela avoit été précédé de quelques expéditions militaires qui leur avoient servi à entretenir un bon corps de troupes, avec lequel, moitié ruse, moitié force, ils s'emparèrent enfin de Syracuse. Ne doutant pas que le consul *Marcellus* ne vînt bientôt les assiéger, ils chassèrent les personnes suspectes qui étoient les plus considérables de la ville. Quand au peuple, il fut bientôt gagné par quelques largesses ; on procéda à la nomination de nouveaux préteurs, parce que les autres avoient été tués dans le tumulte. *Hyppocrate* et *Epycide* en firent réduire le nombre à deux, et surent faire tomber le choix sur eux. Ils ouvrirent les prisons, affranchirent les esclaves dont ils firent des soldats, et promirent aux déserteurs des troupes romaines un accueil et des récompenses, qui leur en procurèrent un grand nombre.

Marcellus étoit aux portes. Avant que de commencer les hostilités, il envoya une ambassade aux Syracusains, leur dire qu'il n'étoit pas venu pour les

priver de la liberté, mais au contraire pour les délivrer de l'oppression sous laquelle ils gémissoient, et venger la mort de leurs préteurs inhumainement massacrés. Que s'ils permettoient à leurs magistrats qui avoient cherché un asyle dans leur camp de retourner dans leurs maisons, et s'ils remettoient entre les mains du consul les auteurs du dernier massacre, il s'engageoit à ne pas commettre la moindre violence. Mais que s'ils refusoient de si justes demandes, ils seroient traités en ennemis. *Hyppocrate* qui reçut l'ambassade, répondit par une ironie, et la congédia.

Le consul assiégea Syracuse par terre et par mer. Il tenta d'abord un assaut général. Les galères s'avançoient fièrement chargées de machines propres à lancer des traits. D'autres, aussi élevées que les murailles, devoient y décharger les soldats. Mais à leur grand étonnement, une pierre énorme, ou plutôt un rocher lancé des remparts, écrase la plus forte des machines. Une main de fer s'avance au bout d'une poutre, accroche une galère toute chargée d'hommes, l'enlève hors de l'eau, la laisse retomber, et la submerge, en attire une autre, et la fracasse contre

les rochers. Les soldats approchent des remparts pour éviter ces machines; mais d'autres les accablent de traits, de pierres, de masses de plomb, sans qu'ils puissent se garantir, parce que les machines étoient placées derriere les murailles, la plupart hors de vue. Elles étoient l'ouvrage d'un habile mathématicien, nommé *Archimède*. Par la force de son génie, sans faire usage de son épée, un seul homme eut la gloire, en cette occasion, de repousser deux armées romaines. On ne conçoit pas trop des machines qui lancent des pierres de douze cents pesant, et leur font faire effet à une grande distance: qui enlèvent des galères chargées de soldats, qui répandent dans l'air une multitude de grandes flèches, de fortes piques, et les font toucher au but: ces inventions paroissent exagérées; mais exagérées ou réduites à leur vraie proportion, elles suffirent pour forcer *Marcellus* à lever le siège.

Il le convertit en blocus, alla faire dans l'île quelques expéditions contre des villes qu'il soumit, gagna une bataille contre les Carthaginois, qui avoient envoyé une forte armée avec des éléphans, et revint après plusieurs mois

contre Syracuse. Il y retrouva *Archimède.* « Ferons-nous, disoit le romain « à ses ingénieurs, ferons-nous tou- « jours la guerre à ce *Briarée*, à ce « géant à cent mains ? » En effet, c'étoit un ennemi bien embarrassant. Sitôt que les soldats voyoient une corde, une perche sortir des murailles, ils s'imaginoient être déjà enlevés, ils fuyoient sans qu'on pût les ramener. *Marcellus* avoit voulu ouvrir quelque correspondance avec la ville, afin de terminer par négociation un siége qui à plusieurs reprises, duroit depuis deux ans. Mais ses efforts furent inutiles. Les déserteurs romains, ceux qui avoient trempé dans les assassinats, sachant bien qu'il n'y avoit point de grace pour eux, retenoient le peuple, quelqu'ennuyé qu'il fût d'une si longue captivité.

Un heureux hasard servit *Marcellus*. Passant souvent devant la muraille, un soldat s'avisa de compter les pierres; il reconnut qu'elle n'étoit pas si haute qu'on pensoit. Sur son rapport le consul ordonna une escalade qui réussit. Quand il se vit dans la première enceinte, pendant que les officiers le félicitoient sur cet avantage, et sur ceux qu'il avoit droit d'attendre, il considéra

avec attendrissement cette ville infortunée; on dit même qu'il versa des larmes sur le triste sort que ses citoyens autrefois si riches, si heureux, étoient sur le point d'éprouver. On doit dire à la louange de *Marcellus*, que s'il n'épargna pas aux Syracusains tous les malheurs, il fit du moins tous ses efforts pour les diminuer. Il ne put refuser à ses soldats le pillage des parties de la ville prises d'assaut; mais il y mit des régles. Jamais ville ne fut pillée avec tant d'ordre, et si peu de cruauté. Les soldats entroient dans les maisons, prenoient or, argent, meubles, provisions, tout ce qui leur convenoient, sans la moindre violence envers les personnes.

L'Achradine, le plus fort quartier de la ville, n'étoit pas encore prise; elle renfermoit, outre l'élite des soldats étrangers, les déserteurs romains. Le consul ne voulut pas exposer ses troupes contre ces désespérés. Il eut encore recours au blocus. Une peste survint, qui fit de grands ravages chez les assiégeans et chez les assiégés. Tant de malheurs engageoient le peuple à recevoir les conditions justes que proposoient toujours les Romains. Mais ce peuple

n'étoit pas le plus fort. Il étoit obligé de souffrir et de gémir. Cet esclavage finit encore par un assaut, mais il ne fut pas meurtrier : le consul avoit gagné un officier qui lui livra une porte; il arrêta le carnage dès le commencement; et l'humanité lui fit donner l'ordre de laisser échapper les déserteurs romains.

Archimède étoit dans l'Achradine. On raconte qu'occupé d'une démonstration mathématique, il n'entendit pas le bruit de l'assaut. Il traçoit tranquillement quelques lignes. Un soldat se présente, et lui met l'épée sur la poitrine. « Attendez un moment, mon ami, lui « dit *Archimède;* et mon problême « sera résolu. » Le soldat, étonné de la tranquillité de cet homme dans un si grand danger, voulut le mener au consul. Il partoit, mais il prit auparavant une boîte pleine d'instrumens de mathématique. A l'attachement que le géomètre montroit pour cette boîte, le soldat crut qu'elle étoit pleine d'or, et le tua. *Marcellus* très-fâché de cet accident, lui fait faire de magnifiques funérailles, et élever un tombeau.

Le consul traita les Syracusains moins en ennemis qu'en alliés. Il leur rendit le droit d'élire des magistrats, les remit en

possession de leurs anciens privilèges, les exhorta à la paix et à l'union, et répara autant qu'il fut en lui cette ville désolée. Malgré sa bonté indulgente, il fut accusé en plein sénat par ces mêmes Syracusains, d'avoir abusé de son autorité à leur égard. C'étoit une cabale des ennemis de *Marcellus*, qui se servoient de ces ingrats pour les mortifier. Sa justification fut noble et simple. Les Syracusains se repentirent de leur injustice : ils décrètèrent que toutes les fois que quelqu'un de la famille de *Marcellus* aborderoit en Sicile, le peuple iroit au-devant de lui couronné de fleurs, et célébreroit cet heureux jour par des sacrifices. L'île entière resta sous la protection de *Marcellus*, et les Siciliens devinrent clients de cette famille.

Après la prise de Syracuse, il resta encore quelques villes à soumettre. Les Romains, qui, lorsqu'ils abordèrent la première fois en Sicile, ne demandoient pour ainsi dire qu'a être soufferts, prétendoient maintenant qu'on ne leur résistât plus, et punissoient sévèrement l'opposition à leurs volontés. *Agrigente* refusant le joug de ces maîtres impérieux, le consul *Levinus* l'assiégea et,

la prit. Les chefs furent par son ordre battus de verges et décapités, le peuple réduit à l'esclavage et vendu au plus offrant; et l'argent qui provint des dépouilles grossit le trésor de la république. Après ce terrible exemple, il n'y eut plus de résistance, et la Sicile fut réduite en province romaine.

RHODES.

L'île de Rhodes, vue de la mer, présente un aspect riant, des vergers, des vignes qui donnent du bon vin, une ville encore belle, qui s'élève sur un côteau, en amphithéâtre, au bas un bon port, fermé par deux rochers éloignés de cinquante pieds, qui servoient de base aux fameux colosses.

Rhodes, dans la Méditerranée, vis-à-vis la Carie et la Lycie.

C'étoit une statue de cuivre érigée en l'honneur d'Apollon et du Soleil, dieu tutélaire de l'île. On lui donne cent cinq pieds de haut. De sorte que les navires passoient à pleines voiles entre ses jambes. L'ouvrier, nommé *Charès*, fut douze ans à le faire. Le colosse ne subsista de bout que soixante ans. Un tremblement de terre l'abattit, et il resta huit cent quatre-vingt quatorze ans dans l'endroit où il étoit tombé.

Colosse.

Celui qui le dépeça en chargea neuf cents chameaux, et le poids du cuivre évalué, par la charge de chaque chameau, a dû monter à sept cent vingt mille livres. On laisse aux gens de l'art à examiner comment cette énorme pièce a pu être fondue, comment les différentes parties ont été jointes, s'il a été élevé entier, et avec quelles machines; comment on la fixé dans ses bases; quelle connoissance de la statique il fallut avoir pour lui donner l'aplomb, et le mettre dans un tel équilibre, qu'il ait pu résister aux orages, et à tous les efforts de la nature, excepté les tremblemens de terre? On propose d'autant plus volontiers ces recherches, que ce ne seroit pas travailler sur une supposition, puisque le colosse a réellement existé.

Religion. On ne sait rien de la religion des Rhodiens qu'une singularité. Tous les ans ils célébroient une fête, non pas avec des bénédictions, mais avec des imprécations, de sorte que s'il échappoit à quelqu'un un seul mot de bienveillance, on en tiroit un mauvais augure; et il falloit recommencer la cérémonie.

Habitans. Les premiers habitans sont venus de Crète, se sont emparés de la Carie, et

ont établi des colonies tant dans la Terre-Ferme que dans les îles. On leur attribue les premières notions d'astronomie que les Egyptiens ont tiré d'eux. Les émigrations, suite de la guerre de Troye ont aussi fourni à Rhodes des habitans.

Commerce.

Les Rhodiens se sont adonnés de bonne heure au commerce et à la navigation. Pendant plusieurs siécles ils se sont vus souverains de la mer. Leurs lois, connues sous le nom de *Lois Rhôdiennes*, sont devenues une espèce de code, d'après lequel on décidoit toutes les contestations relatives à la marine. Elles ont paru si sages, qu'elles ont été incorporées aux lois romaines, et observées dans toutes les provinces maritimes de l'empire.

Gouvernement.

Le gouvernement a d'abord été monarchique. On a les noms de plusieurs rois de Rhodes, avant la guerre de Troye; mais aucune action qui mérite d'être rapportée. Après cet événement, on trouve un *Cléobule* qui va chercher de la sagesse en Egypte, et est compté entre les sept sages de la Grece : *Cléobulie*, sa fille, très-savante poëte, philosophe astrologue, à qui il laissa sa couronne : *Diagore*, contemporain de *Pindare*, vainqueur dans tous les jeux

Olympiques, Istmiques, Néméens et Argiens, ainsi que son fils; tous célébrés par ce poëte, qu'ils payoient bien. Il étoit défendu aux femmes, sous peine de mort, d'approcher des Jeux Olympiques.

2613. A la royauté succéda le gouvernement républicain; on en ignore la forme. S'il fut démocratique ou aristotique, ou mêlé de l'un et de l'autre; mais quel qu'il ait été, on doit le croire très-analogue au caractère des Rhodiens, puisqu'à peine a-t-on des soupçons de quelques troubles entr'eux; et qu'en paix comme en guerre, on les voit toujours d'accord. C'est sous l'égide de ce gouvernement, qu'ils ont fait un commerce; qu'ils ont eu une marine militaire redoutable; qu'ils ont repoussé avec gloire les ennemis de leurs remparts; et qu'enfin leur république a été quelque tems émule de la romaine.

Arthémise. Il convient de retrancher de l'éloge des Rhodiens ce qui leur arriva avec *Arthémise*. Elle étoit reine de Carie, fameuse par son deuil, ses regrets et le magnifique édifice élevé à la mémoire de *Mausole*, son époux. Ce prince les avoit subjugués. Ils se vengèrent sur sa veuve, et ravagèrent son royaume.

Arthémise sut qu'ils devoient se présenter devant Halicarnasse, sa principale ville ; elle dit aux habitans de se tenir sur leurs murailles, et quand les ennemis paroîtroient, d'exprimer par des acclamations et des battemens de mains, une grande envie de se rendre. Les Rhodiens attirés et flattés par ces démonstrations, descendent, sont reçus dans la place, et laissent leurs vaisseaux vuides. *Arthémise*, qui se tenoit en embuscade, y fait monter ses soldats, y place sa propre chiourme, et cingle vers Rhodes. Les habitans qui reconnoissent leurs vaisseaux, et les voyent couronnés de fleurs, ne doutent pas qu'*Halicarnasse* ne soit prise, et que leurs compatriotes ne leur en apportent le butin. Ils ouvrent leur port, la flotte entre, et les Cariens se rendent maîtres de la ville. *Arthemise* fit mourir les principaux citoyens, parce qu'ils avoient été auteurs de l'expédition en Carie, et punit de mort à Halicarnasse la stupide confiance de ceux qui y étoient entrés. La reine fit dresser un trophée de sa victoire, avec deux statues de bronze, dont l'une représentoit la ville de Rhodes, et l'autre, *Arthémise*, qui marquoit l'effigie d'un fer chaud.

Lés Rhodiens n'osèrent détruire ce monument, parce qu'il étoit consacré; mais ils l'entourèrent d'un mur, afin de cacher du moins leur honte, s'ils ne pouvoient en effacer les vestiges. Rhodes devint libre par le secours des Athéniens qu'elle avoit cependant offensés. Mais quand on délibéra sur la demande des Rhodiens, *Démosthènes* rappella à ses compatriotes ces belles maximes qui avoient fait leur gloire : « oublier « les injures, pardonner aux rebelles, « et prendre la défense des malheu- « reux. »

Siége de Rhodes. 798.

Un des événemens les plus célèbres de l'ancienne Rhodes, est le siège qu'elle soutint contre *Démétrius*, fils d'*Antigone*. Elle n'avoit cependant pas mérité l'indignation de ce prince. Tout son crime étoit d'avoir voulu rester neutre entre lui et *Ptolémée*, roi d'Egypte. Quand *Démétrius* la força d'opter, elle n'hésita pas à se déclarer pour son ancien allié; ce qui attira contr'elle les forces redoutables d'*Antigone*, commandées par son fils *Démétrius*, surnommé *le preneur de villes*. On étoit si persuadé que celle-ci ne lui échapperoit pas, que sa flotte, portant quarante mille hommes, étoit suivie aussi

loin que la vue pouvoit s'étendre de corsaires, de marchands d'esclaves et de tous les infâmes trafiquans qui s'attachent à une armée victorieuse.

Les Rhodiens prirent de sages mesures pour soutenir le siège. Ils mirent dehors les bouches inutiles. Le dénombrement ne leur donna que sept mille hommes en état de porter les armes; mais ils promirent la liberté aux esclaves qui feroient quelque belle action, et la ville s'engagea à rendre à leurs maîtres le prix de ceux qui seroient tués ou affranchis. On déclara que la république feroit enterrer honorablement ceux qui mourroient en combattant, qu'elle pourvoiroit à la subsistance de leurs pères, mères, femmes et enfans; qu'elle fourniroit aux filles une dot; et quand les enfans auroient atteint l'âge viril, qu'on leur donneroit, dans la grande solennité des Bacchanales, une couronne, et une armure complette.

Tant d'encouragemens, d'intérêt et de gloire, allumèrent une ardeur incroyable dans tous les ordres de la ville. Les riches alloient en foule porter leur argent pour les dépenses du siège, tout ce qu'on pouvoit avoir de bois,

de métaux propres pour les armes et les machines, on le fournissoit gratuitement aux ouvriers. C'étoit principalement par son génie inventeur, que *Démétrius* se rendoit redoutable dans les siéges. Les Rhodiens ne lui opposérent pas moins d'industrie et d'intelligence dans cette partie. Quant aux assauts, aux combats de près sur les remparts et dans les mines, si quelquefois les soldats de *Démétrius* eurent des avantages, ils furent promptement repoussés, et au bout d'un an, ce prince s'estima heureux de trouver un prétexte de lever le siége sans déshonneur. En partant, il fit présent de ses machines aux Rhodiens. De l'argent qu'ils en tirérent, ils achetérent le cuivre, qui forma leur colosse.

Protogéne, peintre célèbre, avoit son attelier dans un faubourg hors de la ville, quand *Démétrius* en fit le siége. La présence des ennemis, le bruit des armes qui retentissoit sans cesse à ses oreilles, ne lui firent point quitter sa demeure ni interrompre son travail. Le roi surprit de cette tranquillité, lui en demanda la raison. *Protogéne* lui fit une réponse digne d'être connue des princes, « C'est, dit-il, que je suis

« persuadé que vous avez déclaré la « guerre aux Rhodiens, et non aux « arts. »

Le tremblement de terre qui renversa le colosse, occasionna une quête générale en faveur des Rhodiens. Ils écrivirent de tous côtés, et ce qu'on envoya, peut servir à faire connoître qu'elles étoient les productions et les richesses de chaque pays. Le roi d'Egypte donna de l'argent, un million de mesures de froment, des matériaux pour bâtir vingt galères à cinq rangs de rames, et autant à trois rangs. Il envoya aussi cent maçons, trois cents manœuvres, avec promesse de payer les ouvriers tant que besoin seroit. *Antigone* donna de l'argent, dix mille poutres de seize coudées de longueur chacune, sept mille planches, trois mille livres de fer, autant de poix résine, et mille mesures de goudron. Une dame nommée *Chryseis*, cent mille mesures de froment, trois mille livres de plomb. *Antiochus*, dix galères, deux cent mille mesures de blé, et plusieurs effets précieux. *Prusias*, *Mithridate*, tous les rois d'Asie, les nations grecques, les princes de l'Europe, signalèrent leur générosité, et le moindre

présent, fut celui des monarques qui exemptèrent d'impôts toutes les marchandises que leurs sujets transporteroient à Rhodes. Jamais quête ne fut plus abondante. Le prétexte en étoit le rétablissement du colosse, acte religieux qui encouragea la libéralité; mais les Rhodiens laissèrent l'idôle à terre, et s'appliquèrent les offrandes.

A l'occasion d'une guerre avec *Philippe*, roi de Macédoine, les Rhodiens firent alliance avec les Romains. Ils traitèrent d'égal à égal, et leurs ambassadeurs furent reçus avec déférence par le sénat; cette union leur donna beaucoup de prépondérance dans les états qu'ils avoisinoient. Ces succès leur inspirèrent de l'orgueil. Ils parloient avec hauteur, non-seulement aux républiques de la Grèce leurs égales, mais encore aux plus grands rois. Les services qu'ils rendirent aux Romains dans plusieurs combats sur mer, leur persuadoient que la république ne pouvoit trop payer leur fidélité; mais ils trouvèrent dans *Eumène*, roi de Pergame, un compétiteur, dont les prétentions furent mieux écoutées.

Brouillerie avec les Romains. 2825.

L'un et l'autre après la défaite d'*Antiochus*, demandèrent aux Romains

quelques états conquis sur ce prince qui étoient à leur bienséance. *Eumène* fut le mieux partagé au grand regret des Rhodiens qui n'eurent que la Lycie. Quoiqu'idolâtres de la liberté, ces républicains se permirent d'opprimer cruellement les Lyciens. Ce peuple se plaignit, et trouva protection auprès des Romains. Le sénat écrivit aux Rhodiens une lettre qui sentoit la supériorité. Ceux-ci piqués, traitèrent leurs sujets encore plus durement. Les Lyciens se révoltèrent et furent vaincus. De la dureté, leurs maîtres passèrent à la cruauté. Les opprimés eurent encore recours à Rome. Elle envoya des commissaires chargés de terminer ce différend. On ne les reçut pas avec les marques d'affection ordinaire; cependant on céda, et les Lyciens furent mieux traités.

Il ne seroit pas étonnant que la conduite des Romains, impérieuse à quelques égards, eût piqué les Rhodiens; qu'ils n'eussent pas été fâchés de voir ces fiers républicains humiliés, et qu'ils eussent souhaité des succès à leurs ennemis. Dans cette disposition, peut-être marquèrent-ils de l'inclination pour *Persée* avec lequel les Romains

étoient alors en guerre. Ils furent obligés de se justifier en plein sénat sur ce soupçon; mais ils le firent avec tant de morgue, qu'ils perdirent tout le prix de leur démarche. Pour toute réponse, le sénat fit lire devant eux le décret qui leur ôtoit la Lycie. Dans le premier moment de leur orgueil blessée, les Rhodiens se déclarèrent neutres entre les Romains et *Persée*, et rappellèrent les vaisseaux qu'ils avoient dans la flotte romaine. Cependant pour ne pas se brouiller tout-à-fait, ils envoyèrent à Rome des ambassadeurs chargés d'exhorter le sénat à la paix.

Fâcheuse conjoncture! ils arrivèrent en même-tems que la nouvelle de la défaite entière de *Persée*. Ils voulurent parler: « Allez, leur dit le consul, allez « perfides, dire à votre république que « ses soins pour les intérêts de *Persée* « ne sont plus de saison. » Ce fut alors aux Rhodiens à s'humilier. *Astymède* chef de leur ambassade le fit d'une manière qui dut lui être pénible. Il avoua que la vanité étoit le caractère dominant de ses compatriotes; » mais « regarderez-vous ce trait d'imperfec-« tion nationale, comme un crime qui « ne peut-être expié que par la ruine

« totale de notre pays. Il parla ensuite des services rendus par les Rhodiens à la république. » S'ils ont cessé, ajouta-« t-il, d'assister les Romains, au moins « n'ont-ils jamais commis d'hostilités « contre eux. Au reste, je vous déclare « que nous nous soumettrons entière-« ment au bon plaisir de Rome, et que « nous avons résolu de n'opposer au-« cune résistance en cas d'attaque. » On alla aux voix, un grand nombre opinoit pour déclarer la guerre aux Rhodiens, lorsque Caton prit la parole: » Dieux immortels, s'écria-t-il, vou-» lons-nous donc usurper vos droits? « Irons-nous pénétrer dans le cœur « des hommes, pour y trouver des en-« nemis? Je crois que la défaite et la « captivité de *Persée* ont fait une véri-« table peine aux Rhodiens; j'ajoute-« rai même que leur compassion ve-« noit d'un motif d'intérêt; mais depuis « quand est-il défendu d'aimer sa li-« berté? Rome est une puissance for-« midable en état de subjuguer tout « l'orient. La Macédoine déjà soumise « ne pouvoit plus arrêter le progrès de « ses armes. Faut-il s'étonner qu'un « danger prochain cause de vives « alarmes? Croyez-vous que les Rho-

« diens vous haïssent ? non. Mais ils
« s'aiment eux-mêmes. Y a-t-il quel-
« qu'un d'entre nous qui vit d'un bon
« œil un voisin si redoutable ? Que ne
« ferions - nous pas pour l'éloigner ?
« Tous les moyens à cet égard sont
« légitimes, excepté la violence, et
« c'est ici le cas des Rhodiens. Ils sou-
« haitoient que *Persée* ne fût pas ruiné
« et que la barrière, qui les séparoit
« de nous, continuât de subsister.
« Qu'y a-t-il de criminel en cela ? De
« plus, punit-on de simples desirs ?
« Mais, dira-t-on, l'orgueil des Rho-
« diens a paru par leurs discours ? et
« véritablement un de leurs ambassa-
« deurs s'est permis quelques expres-
« sions arrogantes. Mais que peut-on
« inférer delà ? Sinon qu'il y a un
« peuple encore plus hautain et plus
« impérieux que nous. Une parole peu
« modérée est-elle un attentat qui ne
« peut être expié que par des fleuves
« de sang ? quels seront les effets d'une
« juste sévérité, sinon des sentimens
« de haine, ou du moins de défiance
« de la part de nos alliés ? Les nations
« étrangères nous en craindront da-
« vantage, mais nous en aimerons
« moins. Après tout, les Rhodiens

« n'ont point porté l'ingratitude à un
« si haut degré. *Persée*, dans son plus
« grand éclat, n'a jamais pu les engager à prendre les armes contre vous.
« Ainsi j'estime qu'il faut laisser aux
« Rhodiens la possession de leur île. »
Cet avis l'emporta. Il ne fut plus question de guerre. Le sénat exigea seulement qu'ils banniroient ceux qui s'étoient montrés partisans de *Persée*. Ils obéirent. Cette condescendance désarma le sénat qui déclara les Rhodiens alliés de la république.

Depuis ce tems, Rhodes fut traitée par Rome, en sœur, mais en sœur cadette, dont l'aînée recevoit les prévenances comme une dette. Rhodes se trouva engagée dans une guerre de Carie, sans avoir pu, avant les hostilités, demander à Rome son consentement. Elle fut victorieuse, et envoya porter ses lauriers aux pieds des sénateurs, comme un hommage et une excuse d'avoir vaincu sans leur permission. Le sénat daigna la faire remercier de cette déférence. Rhodes redoubla d'attentions respectueuses, en priant qu'il lui fût permis de placer dans le temple de Minerve, à Rome, une statue de la déesse, haute de trente

coudées. Apparemment on mesuroit la dignité de l'offrande par la hauteur. Cette grace fut accordée, et on y joignit la restitution de la Lycie, que la république romaine avoit enlevée à sa sœur, lorsqu'elle en étoit mécontente.

2911. Les Romains se regardoient à Rhodes comme en famille. Ils s'y rassemblèrent lorsque *Mithridate*, roi de Pont, les chassoit de l'Asie. Ce prince y auroit fait d'illustres prisonniers, s'il avoit pu la forcer à se rendre lorsqu'il y mit le siége ; mais il trouva une résistance opiniâtre, tant de la part des habitans que des réfugiés qui combattoient, tous comme pour leur commune patrie.

Cette espèce de fraternité fut pernicieuse aux Rhodiens, en ce qu'elle ne leur permit pas d'être neutres dans les troubles domestiques de leur alliée. Ils furent pour *Pompée*, ensuite pour *César*, se défendirent avec courage contre *Cassius* son meurtrier, livrèrent deux combats, y perdirent la plus grande partie de leurs vaisseaux. La ville fut livrée par trahison à *Cassius*, qui la dépouilla de ses ornemens, en fit tuer les principaux habitans, et en exigea de fortes contributions. *Mar-*

Antoine lui rendit ses privilèges, et lui annexa comme propriétés des îles adjacentes. Les Rhodiens, ces zélateurs de la liberté, accablèrent tellement de taxes ces différens pays, que le dictateur fut obligé de les reprendre. *Vespasien* imposa un tribut à Rhodes, qui de souveraine, devint seulement la capitale des îles assujéties à Rome dans la Méditerrannée. On verra que depuis elle a recouvré son indépendance, que la puissance Ottomane lui a ensuite enlevée.

Crète.

La Crète, actuellement nommée Candie, est une des plus grandes îles de la Méditerranée, beaucoup plus longue que large. On lui donne environ deux cents lieues de tour. Elle est bien arrosée, produit de bons vins. Le terroire est fertile et l'air excellent. Cette île étoit autrefois couverte de cent villes, dont il reste des vestiges qui présentent encore des curiosités remarquables, quoique le plus grand nombre ait été enlevé par les Vénitiens, quand ils en étoient possesseurs. On y voit des colonnes torses et can-

Crète ou Candie, la première île de l'Archipel, au sud-est.

nelées de granit de dix-huit pieds de circonférence, chef-d'œuvre de l'art, que nous aurions peine à exécuter. La principale montagne est Ida, on y jouit de la vue des mers qui l'environnent.

Habitans. Sur cette montagne et dans les environs, ont vécu les premiers habitans de la Crète, les *Dactyles* qui montrèrent à faire du feu, à fondre le cuivre et le fer, et à les mettre en œuvre, qui ont aussi enseigné la poésie, la musique et les cérémonies sacrés. Ils demeuroient dans les cavernes des montagnes, où sont de grands arbres, et ces hommes si habiles en choses moins utiles, ne savoient pas bâtir des maisons. C'est apparemment lorsqu'ils parvinrent à cette industrie, qu'ils réunirent les hommes en société, qu'ils les formèrent à gouverner les troupeaux, à apprivoiser les chevaux, à chasser, à danser, à faire des épées et des casques, et beaucoup d'autres choses qu'on attribue aux *Curetes*. Les *Titans* autre race indigène, ne furent pas moins utiles au genre humain. Loin de les faire battre contre les dieux, les Crétois tiroient d'eux leurs divinités, *Saturne*, *Jupiter*, *Neptune*, *Rhéa*,

Thétis, *Mnémosine*, *Latone*, *Cérès*; et de ces dieux, ils faisoient descendre *Minos* le premier législateur de la Grèce.

Gouvernement. Minos.

On sait, ou on croit savoir les noms des anciens rois de Crète jusqu'à *Minos*. Ce prince fut le premier qui équipa une flotte, et se fit craindre sur mer. Mais c'est sur-tout à ses lois qu'il doit sa réputation. Elles ont servi de modèle à *Lycurgue* pour Lacédémone. On y trouve les repas communs, le respect pour les vieillards, les peines portées contre le luxe et la paresse, les exercices militaires, la vie dure recommandée à l'enfance, les entretiens politiques des vieillards après les repas publics. Toutes lois Spartiates.

Une autre que les Romains ont imité, étoit l'obligation imposée aux maîtres de servir leurs esclaves pendant quelques jours de fêtes instituées à ce sujet. Un autre établissement de *Minos* admiré par *Platon*, consistoit à inspirer de bonne heure aux jeunes gens un grand respect pour les maximes, les coutumes et les lois de leur pays; à leur défendre de mettre jamais en question, ou de révoquer en doute la sagesse de leur institution, parce qu'ils devoient

les regarder non comme prescrites par les hommes, mais comme dictées par les dieux mêmes; lois qui bien observées, contribueroient infiniment à la tranquillité publique. *Minos* ce grand législateur, est le même qui imposa aux Athéniens le cruel tribut de sept garçons, et d'autant de jeunes filles qu'il faisoit dévorer par le Minautaure, monstre moitié homme et moitié taureau. Cette barbarie, si on peut la croire, feroit penser que ceux qui font des lois pour les autres, auroient quelquefois besoin que d'autres en fissent pour eux.

La fable de *Pasiphaé* amoureuse d'un taureau, se réduit selon l'histoire à une reine libertine, qui s'abandonna à un courtisan de son mari nommé *Taurus*. Le labyrinthe, *Dédale, Icare* qui se tire de ses détours avec des aîles, c'est-à-dire avec les voiles d'un vaisseau, sont les embélissemens de cette histoire. On remarquera que les Crétois possesseurs de si belles lois, devinrent dans la suite les plus débordés des hommes, et qu'en fait de mœurs, leur nom donné à quelqu'un, étoit une injure.

Deucalion, fils et successeur de

Minos, fut père de *Phèdre*, dont l'amour incestueux pour *Hyppolite*, son beau fils, a été transporté avec tant d'intérêt sur notre théâtre. *Idoménée* tuant son fils aîné pour s'acquiter d'un vœu, et ramené à la sagesse par les leçons de *Mentor* dans les murs de Salente, a fourni une épisode instructive à l'auteur de Télémaque. Quelque poëte tragique pourroit aussi nous attendrir sur le sort de l'infortunée *Phronine* calomniée par sa maratre, et condamnée par *Etéargue*, son père, le dernier roi de Crète, à périr dans les flots, d'où cette princesse n'échappa, que pour mener une vie indigne de son rang.

Au gouvernement monarchique succéda le républicain. On ne sait dans quel tems, ni pourquoi. La puissance souveraine résidoit dans le sénat, composé de trente membres. Ses décisions cependant n'obtenoient force de lois que quand le peuple y joignoit son suffrage. Il y avoit dix *cosmes*, ou hommes chargés de maintenir l'ordre dans l'état. On les choisissoit comme les *Ephores* de Sparte, parmi le peuple, les derniers de cette classe pouvoient être élus. C'étoit entr'eux qu'on prenoit les République.

sénateurs qui n'étoient responsables de rien tant qu'ils étoient *cosmes*; mais qui devenoient responsables si tôt qu'ils prenoient place dans le sénat. Ces magistratures étoient assez bien balancées. On ne sait combien de tems elles duroient, ni s'il y en avoit dans chaque ville, ni quel étoit le lien qui unissoit les cités pour en faire un corps politique.

Il y a apparence que depuis l'abolition de la monarchie, jamais il n'y a eu d'union fédérative entre les Crétois. On attribue aux guerres perpétuelles, qu'ils avoient entr'eux, leur grande habileté à se servir de l'arc et de la fronde. Il y avoit peu de puissance belligérante qui ne tâchât d'attirer à son service des archers et des frondeurs Crétois. Une preuve qu'ils n'avoient aucune liaison entr'eux, comme corps de nation, c'est qu'on ne leur voit presque pas de guerre nationale avec les autres insulaires voisins; et que quand ils sortoient de leur isle pour attaquer ou se défendre, ce n'étoit qu'avec des vaisseaux, pour ainsi dire, isolés, et non en flotte, comme il convient à un peuple lié par des intérêts communs.

2929. Les Crétois préféroient la guerre de corsaire à toute autre, ils infestoient

la Méditerranée, et troubloient la navigation jusque sur les côtes d'Italie. Cette conduite fournit aux Romains un prétexte spécieux d'attaquer la Crète, qui avoit toujours été parfaitement indépendante. Mais la vraie raison du sénat, étoit la situation de cette isle, très-commode dans quelque partie du monde, Europe, Asie ou Afrique, que les Romains eussent la guerre. Ils changèrent son gouvernement, lui imposèrent un tribut, et en firent une province de l'empire. Les Ottomans qui, dans presque toutes les isles de ces mers, ont succédé aux Romains après les Grecs, sont devenus maîtres de Candie, arrachée aux Vénitiens, non sans peine, comme on le verra.

CYPRE.

Cypre, où *Vénus*, formée de l'écume de la mer, aborda sur une conque marine, escortée des ris et des amours, étoit aussi favorisée de *Bacchus*. Elle donnoit, et donne encore d'excellens vins, du miel, de l'huile, et suffisamment de blé. Le cuivre de Cypre étoit fort estimé. Il coula de lui- Cypre, vis-à-vis la côte de Cilicie.

même, lorsqu'on mit le feu aux forêts de l'isle pour la rendre propre à la culture.

Habitans. Gouvernement.

On croit que les Phéniciens la découvrirent les premiers, et y établirent une colonie qui la peupla. Plusieurs nations, Athéniens, Macédoniens, Arcadiens, et jusqu'à des Ethiopiens, y abordèrent, et y portèrent leurs différentes mœurs. Ce mêlange ne contribua pas à les rendre pures. Que ce fût par cette confusion d'habitudes et de principes, ou en mémoire de *Vénus*, leur déesse titulaire, les Cypriotes étoient plus que galantes. On raconte que *Pygmalion*, arrivé en Cypre, on ne dit pas de quel pays, ni pour quel motif, fut si peu content de la conduite des femmes, qu'il résolut de ne pas se marier. Comme il étoit très-habile sculpteur, il s'amusa à faire une statue d'ivoire. Elle étoit si belle, qu'il en devint amoureux. Il s'engagea à se marier, si *Vénus* vouloit lui procurer une femme aussi belle que sa statue. La déesse anima la statue elle-même. *Pigmalion* en eut un fils qui fut le premier roi de Cypre. Depuis ce tems, le gouvernement a toujours été monarchique, mais partagé en plusieurs royaumes,

de sorte que presque chaque ville avoit son roi. Quelquefois, mais rarement, ces royaumes se sont réunis, et ont formé de toute l'isle une seule monarchie, qui s'est ensuite démembrée. Il a été facile aux nations voisines de subjuguer chaque partie distincte. Les Perses, à ce qu'il paroît, sont la puissance qui a le mieux profité de cette division. Ils y dominèrent tranquillement jusqu'à ce qu'un roi de Salamine, nommé *Onésile*, forma une confédération de tous les rois de l'isle qui étoient auparavant comme vassaux des Perses, et à la tête de ses forces réunies, se rendit redoutable aux oppresseurs.

Trahi et abandonné par deux rois ses collègues, il fut tué dans un combat. Ses successeurs portèrent patiemment le joug des Perses, cependant sous la protection des Grecs, qui les abandonnèrent tout-à-fait à la paix d'Antalcide. Rois. 2490.

Il y avoit alors neuf rois dans l'isle. Evagore II, roi de Salamine, s'ennuya d'être tributaire des Perses. Aidé de grandes richesses qu'il avoit amassées, il leva une forte armée, équipa une flotte, fut puissamment secouru par les Athéniens, et cependant n'obtint 2660.

la paix qu'en se soumettant encore à un tribut. Sous les successeurs d'*Alexandre*, Cypre passa d'*Antigone* aux rois d'Egypte. *Nicoclès*, un des petits rois de Cypre, devint suspect au monarque Egyptien. Sans autre préalable; celui-ci envoya en Cypre des assassins. Ils environnèrent *Nicoclès*, de sorte que ne voyant aucun moyen d'échapper il se tua lui-même. *Axiathée*, sa femme, instruite du sort de son mari, tua ses filles de ses propres mains, et se perça ensuite d'un poignard. A la nouvelle de ce massacre, les frères de *Nicoclès* furent pénétrés d'une telle douleur, que chacun d'eux mit le feu à son palais, et périt dans les flammes avec sa famille.

2741. On s'attend qu'à la fin la république romaine engloutira l'isle de Cypre, mais ce ne fut pas par conquête. Elle jugea à-propos d'employer plutôt le droit de succession bien ou mal fondé. Un *Alexandre*, chassé du trône d'Egypte qu'il avoit usurpé, s'étoit retiré en Cypre, qui faisoit partie de la domination égyptienne, et fut encore expulsé de cette partie de son royaume, par les *Ptolémée*, deux frères, dont l'un prit le sceptre d'Egypte, et l'autre

celui de Cypre. Ainsi dépouillé, *Alexandre*, pour se venger, fit, en mourant, les Romains ses héritiers. Apparemment le moment n'étoit pas favorable pour faire usage du droit que la disposition testamentaire leur donnoit, ils laissèrent les *Ptolémée* tranquilles, chacun sur leur trône, et firent même alliance avec eux. Mais le *Ptolémée* cypriote eut la maladresse de refuser de l'argent au tribun *Clodius* dans un pressant besoin. Le magistrat romain imagina de faire revivre le droit de testament presqu'oublié. En le présentant au peuple, il eut soin de faire connoître qu'il y auroit de grandes richesses à partager. Cette considération étoit très puissante auprès des citoyens qui vivoient à Rome des dépouilles des nations. Il leur parut très-juste, que l'isle de Cypre, si opulente, appartînt à la république. Ainsi quoique le *Ptolémée* régnant fût reconnu allié et ami de Rome, quoiqu'il n'eût jamais rien fait qui put lui attirer la haine de l'impérieuse république, le royaume de ce prince fut déclaré par un décret appartenir au peuple romain.

Clodius trouva trois avantages dans ce décret, le premier de se venger,

le second de plaire au peuple dont il avoit besoin, le troisième d'éloigner *Caton*, dont la présence nuisoit à ses desseins ambitieux. Sans que *Caton* s'en doutât, le préteur lui fit donner le département de Cypre, et alla lui annoncer la décision du sénat, en ces termes : « Le vice règne en Cypre, et « le trône même en est souillé. Rome « a fait choix d'un homme d'une conduite irréprochable pour y rétablir « l'empire de la vertu. Allez donc, « *Caton*, et faites respecter la pureté « des loix Romaines, dans une isle « deshonorée par la dépravation des « moeurs. » *Caton* apperçut le piége, et répondit : « La patrie elle-même est « exposée à de bien plus grands mal« heurs. Il ne m'est pas possible de « la quitter. Puisque vous vous refusez, « répliqua *Clodius*, aux sollicitations « de vos amis, il faudra donc vous « contraindre. » Sur-le-champ il fit assembler le sénat, et *Caton* reçut ordre de partir incessamment, et d'aller détrôner le roi.

Sans armée, sans gardes, *Caton* se jette sur le premier vaisseau, aborde à Rhodes, écrit de là au foible roi, l'exhorte à se retirer paisiblement, et

lui offre en dédommagement d'une couronne, la souveraine sacrificature du temple de *Vénus* à Paphos, dont les revenus étoient fort considérables. Le monarque effrayé de la seule idée d'une guerre avec les romains, embarque ses richesses avec lui, et part dans le dessein de percer son vaisseau, et de périr avec tous ses trésors. Mais les voir engloutir ! ce spectacle passe ses forces. Il revient à terre, remet précieusement ses chères richesses dans leurs coffres, et avale du poison. *Caton* prend possession de l'isle de Cypre, au nom de la république, et s'empare pour elle des trésors du roi, qui montoient à près de trente millions.

Quand *Clodius* cessa d'être préteur, *Cicéron* proposa de casser les décrets rendus pendant sa magistrature. *Caton* s'y opposa, parce qu'il faudroit, dit il, restituer aux Cypriotes les trésors qui avoient été apportés de leur isle. Ainsi, ce *Caton*, d'une vertu si sévère, opina en républicain avide, qu'il convenoit de ne point rendre à ces insulaires leur liberté, afin de pouvoir garder leur argent. Cypre a encore depuis tenté la cupidité de nouveaux républicains,

aussi peu délicats sur la justice que les anciens.

SAMOS.

Samos, entre le continent de l'Asie et l'Icarie.

Samos peut avoir trente lieues de tour. Le terroir est fertile, l'air sain. On y faisoit autrefois de la poterie recherchée. Il reste des ruines qui attestent la beauté de quelques villes, entr'autres de Samos la capitale. Près d'elle étoit un superbe temple dédié à *Junon*, la déesse tutélaire de l'isle: un aqueduc qui traversoit une montagne, et portoit des eaux saines à la ville: un môle de cent pieds de haut qui s'avançoit de deux stades dans la mer. Un ouvrage si extraordinaire, fait dans des tems fort reculés, prouve le goût des Samiens pour la navigation. On dit qu'ils construisirent les premiers, des vaisseaux propres à transporter la cavalerie.

Habitans. Gouvernement.

Des Cariens et des insulaires voisins, ont été les premiers habitans de Samos. L'isle étoit de la confédération Ionienne. Le gouvernement a été monarchique, ensuite républicain sous un sénat démocratique, oligarchique, et sans doute souvent anarchique, puis-

qu'ils éprouvèrent des troubles domestiques. La guerre civile la plus remarquable, fut occasionné par des nobles nommés *Géomores*, qui privèrent le peuple des terres, et les partagèrent entr'eux. Dans une guerre qui survint, ils confièrent le commandement des troupes à neuf généraux, dont ils n'avoient pas sans doute éprouvé les dispositions; car ces commandans se trouvant à la tête des troupes, passèrent les *Géomores* au fil de l'épée, et rétablirent la démocratie. Elle céda la place à la tyrannie, qu'un nommé *Sylason* eut l'adresse d'établir, en tirant le peuple de la ville, sous prétexte d'une procession, et ne le laissant rentrer dans ses maisons que désarmé et soumis. Le peuple reprit son empire, et fut remis sous le joug par *Polycrate*, fameux tyran de Samos.

Il parvint à la souveraine puissance, par un complot formé avec ses frères, auxquels il promit de partager l'autorité avec eux. On dit qu'ils commencèrent leur entreprise seulement au nombre de dix, qui s'emparèrent de la citadelle, et soutinrent les premiers efforts des Samiens. Le tyran de Naxe, isle voisine, envoya à-propos du secours Polycrate. 2431.

à ces frères. *Polycrate* monta sur le trône, mais il n'y voulut pas de compagnons, et se défit de ses frères, des uns par la mort, des autres par le bannissement, et de même des grands qui lui avoient été contraires. Ainsi il fut maître chez lui, et le devint bientôt chez les autres. On sait le trait d'*Amasis*, roi d'Egypte, son allié, qui lui conseilla de se procurer quelque malheur, pour rompre le cours d'une prospérité trop constante, craignant pour lui un fâcheux retour. *Polycrate* ne put obtenir ce malheur nécessaire à sa prospérité. Il devint conquérant, redouté de ses voisins. Son alliance étoit recherchée : s'il éprouvoit quelques petits échecs, définitivement ils tournoient à sa gloire. Trop de confiance le perdit. Accoutumé à réussir dans toutes ses entreprises, il donna dans un piége que lui tendit un gouverneur Persan, piqué de se voir effacé par le roi d'une petite isle comme Samos. Il l'attira dans son gouvernement, et le fit crucifier. Au titre de tyran près, *Polycrate* fut un grand prince, bon général, politique habile. Jamais *Samos* n'a été si florissante que pendant son règne. *Anacréon* vivoit de son tems.

Une cour qui goûtoit ce poëte, et où il plaisoit, ne devoit pas être dénuée de plaisirs.

Méandre, secrétaire et ministre de *Polycrate*, lui succéda. Il eu dessein de rendre aux Samiens leur liberté. Pendant qu'il en faisoit la proposition dans l'assemblée du peuple, *Télescarque*, un des principaux habitans, se leva, et lui dit : qu'il feroit bien mieux de commencer par rendre compte des deniers publics qu'il avoit maniés. Sur ce propos, *Méandre*, se dit à lui-même : « Si on me tient pa-« reil discours, maintenant que j'ai « l'autorité en main, que sera ce quand « j'aurai abdiqué? » et il garda la couronne. Elle ne lui resta pas long-tems. Un des frères de *Polycrate*, qui n'avoit été qu'exilé, la lui enleva. Plusieurs successeurs régnèrent, les uns peu connus, les autres avec quelque réputation, sous la protection des Perses, et alliés tantôt des Athéniens, tantôt des Lacédémoniens. Cet état déjà dégénéré, fut suivi d'un pire encore, sous les rois de Macédoine, de Syrie, de Pergame. Les Samiens étoient entraînés dans les grandes révolutions, sans être presque remarqués. Ils tombèrent ainsi entre

Méandre. 2476.

les mains des Romains, comme partie des états d'*Eumène*, légués à la république. *Auguste* leur rendit la liberté et l'usage des loix, dont ils avoient joui un moment pendant leur alliance avec les Athéniens; mais *Vespasien* enveloppa Samos dans les isles Grecques, dont il fit une province Romaines.

ILES GRECQUES.

Isles Grecques, Cyclades et Sporades.

Les isles Grecques sont partagées en deux divisions générales: les *Cyclades*, ainsi nommées du mot grec qui signifie *Cércle*, sont celles qui en forment un au tour de Délos, l'isle d'*Apollon*. Les *Sporades* s'appellent aussi du mot grec qui signifie *semer*, parce qu'elles sont loin du cercle de Délos, *Semées* comme confusément sur la surface de la mer. Il y en a qu'il seroit même inutile de nommer, s'il n'en étoit pas quelquefois mention dans l'histoire Grecque.

Proconèse.

La *Proconèse* sur la côte de Thrace, vis-à-vis Cysique, connue par ses beaux marbres, ce sont eux qui reçoivent le poli le plus fini. *Constantin* n'en vouloit pas d'autre pour embellir sa nouvelle ville.

Besbicus.

Besbicus près de Cysique est comptée

parmi les isles qui ont été détachées de la terre ferme.

Ténédos, vis-à-vis l'ancienne Troie, peut avoir neuf lieues de tour. C'est de cette isle que partirent les serpens à longs replis tortueux qui vinrent dévorer *Laocoon* et ses fils; derrière elle se cachèrent les Grecs, quand ils feignirent de lever le siége de Troie. Ses habitans étoient grands justiciers. On disoit en proverbe *la justice Thénédienne*, pour dire une justice sévère. Elle produit le vin muscat le plus delicieux du Levant. *Justinien* en fit un entrepôt pour les blés qui se transportoient à Constantinople. Elle a appartenu aux Perses, aux Athéniens, aux Lacédémoniens, aux Romains, et enfin aux Turcs. **Ténédos.**

Lesbos peut avoir cent vingt lieues de tour; elle a produit *Arion* qu'on regarde comme l'inventeur de la lyre: *Théophraste*, chef de la philosophie Péripatéticienne, après *Aristote*: *Pyttacus*, un des sept sages de la Grèce: *Alphée*, poëte lyrique: *Sapho*, la dixième muse: *Terpandre*, qui donna une septième corde à la lyre: *Hellanicus*, historien célèbre: *Callias*, laborieux commentateur d'*Alphée* et **Lesbos.**

de *Sapho* : *Diophane*, fameux rhéteur, et beaucoup d'autres. Il a été un tems où les Romains qui vouloient se perfectionner dans la belle littérature, se retiroient à Rhodes, à Athènes, ou à Mitylène capitale de l'isle de Lesbos.

Le vin de Lesbos servit un jour à Aristote à apprécier le mérite de deux grands hommes. On lui demandoit auquel il donnoit la préférence de *Ménédème* de Rhodes, ou de *Théophraste* de Lesbos. Il se fit verser du vin des deux endroits, le goûta, et dit, tous deux sont excellens, mais le vin de Lesbos l'emporte.

Elle a été peuplée comme les autres isles par des colonies, dont les chefs ou conducteurs devenoient rois. Ensuite la démocratie s'établit; puis toutes les villes affectèrent la supériorité sur leurs voisines, de-là les guerres civiles qui ramenèrent la royauté, ou comme on l'appelloit en Grec, la *tyrannie*. *Pyttacus* qui avoit chassé un tyran de Mitylène, fut après cela prié par les habitans de prendre le sceptre. Il gouverna avec beaucoup de sagesse, plusieurs de ses jugemens furent gravés sur les murs du temple d'*Apollon* à *Delphes*, comme des oracles de jus-

tice. Une de ses loix paroîtra sévère: c'étoit que toutes les fautes commises dans l'ivresse, seroient doublement punies.

Les Lesbiens ont été engagés dans toutes les guerres des Perses, des Athéniens, des Lacédémoniens, de Mithridate, des Romains. La réputation des hommes pour les mœurs n'étoit pas bonne, celle des femmes encore pire. En générale on disoit *une vie Lesbienne*, pour une vie débauchée. On appelle cette île *Metelin*; elle en a autour d'elle plusieurs petites peu intéressantes.

Les principaux attributs qu'on trouve sur les médailles de *Chio*, ou *Scio*, comme l'appelloient les anciens, sont relatifs au vin; des ceps de vigne, des tonneaux, des coupes. Les poetes n'ont pas cru exagérer en l'appellant du nectar et de l'ambroisie. Si on en croit les habitans, cette délicieuse boisson a échauffé la verve d'*Homère*, qu'ils disent né parmi eux. On montre une espèce d'amphithéâtre qu'on appelle son école, qui est placé dans le meilleur vignoble. Chio.

On ne pourroit que répéter du gouvernement de Chio, ce qu'on a dit des

autres villes, monarchie, république, tyrannie, sujétion à des insulaires voisins, ou à de grands empires; c'est toujours le même cercle, sans aucun trait saillant. On remarque seulement, qu'ayant acquis par une trahison et un sacrilége, un terroir très-fertile, ils se firent long-tems scrupule d'employer dans leurs sacrifices, le produit de ces terres. Ils en regardoient les fruits et les blés comme prophanes, et indignes d'être offerts aux dieux; mais ils ne poussèrent pas la délicatesse, jusqu'à n'en point tourner ces productions à leur profit. Chio est le centre de huit ou dix petites isles.

Icarie, etc. *Icarie*, qui tire son nom d'*Icare*, a de bons pâturages, Patmos d'excellens ports : elle est presque toute composée de rochers, c'étoit un lieu d'exil. Léros donnoit de l'aolès. Pharmacus et Lude étoient des retraites de pirates. Jules César y fut fait par eux prisonnier.

Cos, etc. *Esculape*, dieu de la médecine, avoit un beau temple à *Cos*, et y étoit honoré d'un culte particulier. *Hypocrate*, restaurateur de cette science, y naquit. *Homère* l'honore de l'épithète de *bien peuplée*. *Hypocrate*, *Sénius* et

d'autres fameux médecins qui se sont formés dans cette isle, n'existoient pas encore lorsqu'elle mérita l'épithète d'*Homère*. Le médecin de l'empereur Claude, nommé *Xénophon*, qui se prétendoit descendant d'*Esculape*, obtint de cet empereur, l'exemption de tout impôt pour le lieu de sa naissance. Ainsi *Cos* a plus d'une obligation à la médecine. Cette isle se glorifie de la naissance d'*Apelle*. Il y fit son magnifique tableau de *Vénus* sortant de la mer. Cos a été monarchique, démocratique, et sujette des Romains. On faisoit à Cos une étoffe si fine, qu'elle étoit absolument transparente. Les dames Romaines en faisoit grand cas, les belles avoient le plaisir de se croire vêtues sans l'être. On dit que *Nisnie*, très-petite isle, a été détachée de Cos. *Carpatus*, qui n'est guères plus grande, a eu, dit-on, trois villes. Beaucoup d'autres de ces parages doivent être regardées, pour leur petitesse, plutôt comme des rochers que comme des isles. Cependant la douceur du climat, la fertilité du peu de terre qu'on y trouve y a attiré des habitans.

Théra près de Crète, doit son nom à *Théras*, Lacédémonien qui y trans- Théra.

porta des descendans des Argonautes, dont on raconte l'aventure suivante. Balottés par la mer, ils arrivèrent sur le territoire de Sparte. Les habitans les reçurent bien, et leur donnèrent non-seulement des terres, mais même des femmes. Ces aventuriers conspirèrent contre les propriétaires, ils voulurent se rendre maîtres de tout le pays. On découvrit le complot : ils furent tous saisis et condamnés à mort. La sentence devoit s'exécuter le lendemain. Les femmes demandèrent la permission de dire le dernier adieu à leurs maris. Cette grace leur est accordée, elles en profitent pour changer d'habits avec eux, et les faire sauver. Un roi de Sparte, nommé *Théras*, qui après avoir abdiqué la royauté, s'ennuyoit d'être sujet, proposa de réunir ces étrangers, et de les transporter hors des terres de la république. Il se mit à leur tête, et l'île où il les débarqua, prend de lui le nom de Théra.

Céos. *Céos* étoit si peuplée, qu'on y fit une loi, d'après laquelle, tous ceux qui passoient soixante ans devoient être empoisonnés, afin que les autres eussent de quoi subsister. Il est vrai qu'il étoit permis à ceux qui ne vouloient pas se

soumettre à la loi, de sortir de l'isle quand ils avoient atteint l'âge indiqué, mais ils ne pouvoient rien emporter avec eux. Les habitans de Julie, ville de Céos, étant assiégés par les Athéniens, se proposérent de massacrer tous les petits enfans, afin de n'être pas détournés des travaux de la défense, par l'obligation d'avoir soin d'eux. Les Athéniens, instruits de cette résolution, aimérent mieux lever le siége. Céos est la patrie de *Simonide*, qui fit le premier des vers qu'on chantoit aux funérailles. *Cythus*, près de Céos, a des bains chauds.

Sériphe, hérissée de rochers, semée de mines de cuivre qui en rendent l'air mauvais, fertile uniquement en oignons, sa principale production, étoit le lieu, où les empereurs envoyoient ceux qu'ils vouloient punir de l'exil le plus désagréable. Un de ces exilés demanda un jour à un Sériphien, quel crime pouvoit faire bannir de Sériphe, « le parjure, répon- « dit-il, faites donc bien vîte un faux « serment, reprit l'autre, pour être « banni d'un lieu si exécrable. » *Auguste* y envoya un orateur qui parloit avec trop de liberté. Dix-sept ans d'exil Sériphe.

dans l'île de Crète, n'avoient pu le guérir de ce défaut.

Mélos. *Mélos* pourroit jouir de quelque considération auprès des athées, s'il y en a, parce qu'elle est la patrie de *Diagore* qui a nié le premier l'existence des dieux. On estimoit son alun, son miel, et ses eaux qui guérissoient de la gale, mais donnoient l'hydropisie.

Siphano. l'Argentière, Antiparos. *Siphano* et l'*Argentière* avoient des mines, la première de plomb, la seconde d'argent. Les habitans les cachent, dit-on, de peur que les Turcs ne les forcent d'y travailler. *Tournefort* a décrit les cavernes d'*Oléatus*, plus connu sous le nom d'*Antiparos*. Il paroît que ce sont dans l'origine des carrières de marbre. Elles ont donné des lumières sur la végétation des pierres.

Naxe. *Naxe* a été une île florissante, guerrière, fertile en excellens vins, ornée d'un temple superbe en l'honneur de *Bacchus*. Les fruits y sont délicieux, les plaines y sont couvertes d'orangers, d'oliviers, de mûriers, de figuiers. On y trouve des cèdres. Son marbre, qu'on estime beaucoup, est verd, tranché de veines blanches. Les Athéniens l'ont subjuguée, en ont été chassés, y sont

revenus. Elle a subi sous les Romains le sort commun.

Paros est célèbre par ses marbres. La matière apparemment avoit invité les ouvriers, car il y a peu d'endroits où l'on trouve tant de débris de colonnes, de statues, d'Architraves, de piedestaux, les murailles de Parréchia, bâties sur les ruines de Paros, en sont toutes composées. Elle s'appelloit *Ile opulente*, *puissante*; *heureuse.* Elle étoit fière de ses richesses, qui se réduisent actuellement au produit d'un petit commerce. Elle est la patrie d'*Archilope*, le plus mordant des poëtes satyriques. Paros.

Syros abondoit en vin, en blé et autres comestibles. L'air est très-sain. Elle est la patrie de *Phérécide*, un des plus savans philosophes de l'antiquité, disciple de *Pittacus*, maître de *Pythagore*, le premier, dit-on, qui a écrit en prose, qui observa les révolutions de la lune, prédit les éclipses, enseigna le dogme de l'immortalité de l'ame et de la transmigration qu'il tenoit des Phéniciens. *Mycone*, *Andros*, *Cyrus*, *Théos*, et d'autres des adjacentes n'offrent rien de remarquable que de bon vin, et de belles ruines. Syros. etc.

Délos. Trois temples s'élevoient dans l'île de *Délos*. Le premier consacré à *Latone*, le second à *Diane*, sa fille, et le troisième à *Apollon*. Ce dernier étoit un des plus superbes édifices de l'univers. Ce dieu y rendoit des oracles fort estimés pour leur clarté, pas tant cependant que ceux de Delphes qui étoient fort obscurs, mais après l'événement on les appliquoit plus surement par la raison même de leur obscurité. Ce temple tenoit une grande partie de l'île. L'île elle même étoit un asile, non-seulement pour les particuliers, mais aussi pour les nations. On a vu des armées ennemies s'y rencontrer, et ne commettre l'une contre l'autre aucune hostilité, par respect pour le lieu. Tous les Grecs concoururent à la construction du temple, et de ses magnifiques galeries qui portent encore sur leurs ruines les noms de plusieurs rois qui y ont contribué. Ils y envoyoient des dons présentés par des députations solennelles. Aujourd'hui, quelques curieux y vont chercher les traces des anciens monumens. La terre est si couverte de décombres, de ruines et d'épines, qu'il n'est pas possible de la cultiver. Il n'y a pas un habitant,

voilà *Délos* ancienne et moderne.

Après *Scyros*, où *Achille* vécut quelque tems déguisé en fille dans la cour de *Lycomède*, on passe quatre petites îles peu importantes, et on arrive à *Lemnos* consacré à *Vulcain*, demeure des premiers forgerons. *Junon*, sa mère y étoit aussi invoquée. Tous les ans on lui sacrifioit une jeune femme. Une terre qu'on appelle *Sigillée*, parce que les sacs qui la contient sont marqués d'un sceau, a toujours été regardée comme un excellent remède contre les poisons, les morsures de serpents, les blessures et le flux de sang. C'est une espèce de chaux que les anciens alloient chercher avec des cérémonies religieuses. Les Grecs modernes en pratiquent aussi en la ramassant. Une grande partie de cette terre est envoyée au Grand Seigneur, le reste est vendu à son profit. Il est défendu aux habitans d'en garder sous peine de mort. Il y avoit aussi à Lemnos un labyrinthe, qui étoit un magnifique édifice. *Jmbros* et *Thasos* ont eu des mines d'or. Lemnos, etc.

L'île de *Samothrace* étoit fameuse par les honneurs qu'on y rendoit aux dieux *cabiri*. Les savans ne sont Samothrace.

15

point d'accord ni sur l'origine du mot, ni sur ce qu'il signifioit. Il y a apparence qu'on entendoit par-là des dieux très-puissans. De tous les sermens, celui par lequel on attestoit les dieux de Samothrace, étoit le plus sacré. Les cérémonies de l'initiation ne doivent pas être oubliées, on y trouvera quelque ressemblance à celles qu'on prétend être pratiquées dans une société fameuse de nos jours. On plaçoit celui qui devoit être admis, sur une espèce de trône. On le ceignoit de rubans couleur de pourpre; on le couronnoit de lauriers; ensuite les prêtres et spectateurs dansoient autour de lui. La danse finissoit par des exécrations prononcées contre ceux qui révéleroient ce qui se passoit dans les assemblées. Il est à remarquer que l'attribut d'un *cabiri*, tel qu'il se trouve dans les médailles, étoit un marteau.

Corcyre, Leucade, Cythère.

On chercheroit en vain, dans *Corcyre*, les jardins du roi *Alcinoüs*; mais à côté d'une partie sablonneuse et stérile, on en trouve une autre abondante en arbres fruitiers, oliviers, figuiers, vignes et belles moissons. Ce sont là les vrais jardins. On en trou-

vera de pareils dans *Leucade*, dans *Cythère*, dont le nom réveille des idées riantes ; les *Strophadres*, les *Echinades*, et une multitude de petites îles. La nature, en les parant de ses ornemens les plus précieux, sembloit avoir voulu en faire des asiles de bonheur et de paix, et presque toujours elles ont été le théâtre des guerres étrangères, ou des troubles domestiques, ou envahies par les pirates.

Egine étoit très-pierreuse. L'industrie des habitans la rendit fertile. Comme ce fut à force de travailler la terre qu'ils parvinrent à la féconder, les poëtes ont supposé qu'après une peste qui dépeupla le pays, les dieux y mirent des hommes connus sous le nom de *Mirmidons*; c'est-à-dire, qu'à des fainéans, succédèrent des laborieux. *Solon* étoit de *Salamine*. Enfin la longue énumération des îles grecques finira par l'*Eubée*, belle et grande île, qui a eu, comme toutes les autres, des guerres intérieures et extérieures. Egine, Salamine Eubée.

Toutes ces îles ont éprouvé d'affreux ravages, des incendies, des subversions totales de villes florissantes. Alternativement oppresseurs et opprimés, ces insulaires s'arrachoient tour-à-tour

la palme de la liberté qu'ils arrosoient du sang de leurs voisins ou de leurs concitoyens. Actuellement, flétris en apparence des stigmates de la servitude, sous le gouvernement turc, pourvu qu'ils paient l'impôt, ils mènent réellement une vie douce et tranquille. Les voyageurs qui les ont examiné de près, ont retrouvé dans les hommes, la délicatesse, qui distinguoient les anciens Grecs; dans les femmes, les graces piquantes de leurs ancêtres; dans leurs fêtes, la décence et la gaieté: plus heureux, si on juge par l'histoire, dans une pareille dépendance, que sous l'égide d'une liberté toujours agitée et sanglante.

MACÉDONIENS.

Macédoine, entre la mer Egée, la Thessalie, la mer Adriatique et le Strygmon.

Au fond du golfe qui contient cet Archipel, se trouve la Macédoine. Ses limites ont varié, suivant que la fortune a été favorable ou contraire aux princes Macédoniens. Elle s'est formée en royaume par l'aggrégation de beaucoup de petits peuples dont on a encore les noms. On ne sait quand celui des Macédoniens a prévalu, ni s'il vient d'un roi nommé *Macédo*,

descendant de *Deucalion*, ou de *Migdonia*, province dont on a fait *Macédonia*.

Les montagnes sont commune en Macédoine. Le Mont Athos passe pour un des plus hauts de la terre. Il y avoit autrefois beaucoup d'autels consacrées aux faux dieux. Il est actuellement couvert de monastères. Le mont Pangœus recèle, dans son sein, des mines d'or et d'argent. Non-seulement les montagnes, mais la Macédoine entière fournit des bois de charpente et de marine très-estimés. On n'y connoissoit pas autrefois de déserts, maintenant moins peuplée, elle manque quelquefois de vivres. Elle n'a pas profité autant qu'elle auroit pu pour le commerce des mers qui baignent ses côtes, ni pour la navigation, et pour les transports intérieures des belles rivières qui l'arrosent. On n'y connoît pas d'animaux extraordinaires, ni de raretés naturelles ou artificielles. L'air y est vif et sain. Il s'y trouve beaucoup de vieillards vigoureux. Les plaines qui avoisinent la mer donnent du blé et de l'huile, et sont plus fertiles que le reste du pays, qui est en général trop boisé et trop montueux, Terroir.

mais il nourrissoit de nombreux harras et d'excellens chevaux.

Habitans. Les ancêtres de ces hommes qui devinrent peu à peu maîtres de la Grèce et ensuite de l'Asie, étoient Argiens. Arrivés dans ce pays, sous la conduite d'un chef descendant d'*Hercule*, ils étendirent de proche en proche leur domination, autant par leur prudence que par leur valeur, en n'érigeant point de trophées après leurs victoires, en traitant comme frères ceux qu'ils subjuguoient. Tous ces peuples se fondirent, pour ainsi dire, ensemble, et ne firent plus qu'une nation, dont le caractère distinctif étoit la bravoure, l'éloignement du luxe et de la mollesse.

Gouvernement. Le gouvernement des Macédoniens est l'image d'une monarchie tempérée. Sous l'autorité des rois, ils étoient plus libres que dans la plupart des républiques de la Grèce. Sujets fidèles et même zélés, ils semblent avoir porté trop loin l'affection pour leurs princes, en faisant ou adoptant une loi de Perse, en vertu de laquelle, non-seulement les conspirateurs, mais tous les parens étoient exterminés. Cependant leur attachement pour les rois ne leur inspiroit jamais une soumission idolâtre

Quand ils les abordoient, ils conversoient familièrement avec eux, et les saluoient d'un baiser. Ils les aimoient et ne les craignoient pas, parce que personne ne pouvoit être mis à mort que par le jugement des tribunaux ou de l'armée.

Ces monarques étoient fort modestes dans les ornemens affectés à la royauté. Des armes magnifiques, une chaise de parade étoient tout ce qui les distinguoient de leurs sujets. Leur éducation étoit sévére. Ils tempéroient la majesté du trône par une douce familiarité, mangeoient avec leurs amis, admettoient volontiers leurs sujets en leur présence, et jugeoient les causes, même celles qui n'étoient pas d'une grande importance. Tous ces usages n'ont pas été les habitudes d'un seul roi, mais des vertus qui se sont perpétuées sur le trône de Macédoine pendant plusieurs siècles.

Coutumes et mœurs.

Les Macédoniens professoient la même religion que les Grecs. Leurs principaux dieux étoient *Jupiter*, qu'ils honoroient comme leur protecteur; *Hercule*, comme le dieu tutélaire des vaillans hommes, et *Diane*, comme déesse de la chasse, qui étoit leur oc-

cupation favorite. Ils étoient dévôts et superstitieux. Les rois exerçoient souvent eux-mêmes les fonctions sacerdotales, érigeoient des statues et des autels, et immoloient des victimes. Les Macédoniens ne s'écartoient des règles de la sobriété que dans les grands repas. Les femmes n'y étoient point admises. Les jeunes gens ne pouvoit s'y asseoir, que quand ils avoient tué un sanglier, de bonne guerre, c'est-à dire, avec la lance, sans toile ni filets. Ils aimoient de la chasse, non-seulement l'exercice, mais le danger. Dans les camps, ils prenoient des leçons de force et d'adresse sous les yeux de leurs capitaines, et exécutoient une danse militaire qui ne manquoit pas d'agrémens; mais hardis soldats, ils étoient matelots timides.

Lois et sciences.

Les lois émanoient du prince; mais pour être exécutées, il falloit qu'elles fussent conformes à l'équité naturelle. L'accusé étoit lié, ne conservoit aucune marque de sa dignité, de quelque rang qu'il fût. Jamais on ne le privoit du droit de se défendre. Dans les cas douteux, la torture étoit permise, et la lapidation, le supplice le plus ordinaire. L'année Macédonienne

étoit composée de douze mois inégaux, qui donnoient autant de jours que nous en comptons dans la nôtre. Il est à remarquer, que tous les quatre ans ils avoient une année bissextile. Nous n'avons pas des exemples aussi frappans de leurs connoissances dans les autres sciences. On doit seulement observer qu'ils étoient excellens monétaires. Leurs médailles portent d'un côté le buste du prince, de l'autre, le nom de la ville ou elle a été frappée : usage utile pour l'histoire. L'exergue quelquefois en langue Macédonienne, fait voir qu'elle différoit absolument de toutes les dialectes Grecques.

La valeur étoit naturelle aux Macédoniens. Ils y ont ajouté une excellente discipline, et cet heureux mélange de courage et de docilité, les a rendus à la fin invincibles. Souvent cependant ils ont été moins puissans, quoique toujours aussi braves que leurs voisins ; mais dès qu'une fois le génie de leurs princes se fût ouvert une route à de grandes conquêtes, ils les secondèrent avec une ardeur sans égale, et pour faire réussir leurs projets, ils se soumirent à la plus sévère discipline. Dès-lors la guerre devint une occu-

Discipline militaire.

pation nationale. On naissoit soldat, et on n'avoit d'éducation que celle des camps.

L'armée Macédonienne dans les tems de ses succès et de sa gloire, étoit composée de Macédoniens qui en faisoient les deux tiers, et n'avoient d'autre solde que le butin, d'auxiliaires, Grecs entretenus par leurs républiques, et de mercénaires payés par le roi. L'infanterie avoit trois sortes de soldats légèrement, moins légèrement, et pésamment armés. Ceux-ci formoient la fameuse phalange, corps terrible dans l'attaque, inébranlable dans la résistance, aussi redoutable par la régularité et la prestesse de ses mouvemens, quand il s'ébranloit, que par la solidité de sa masse, quand il se fixoit.

Quoique la plus grande partie de la cavalerie fût d'étrangers, il y avoit cependant des corps Macédoniens. Quand un soldat perdoit son cheval dans le combat, ou par la maladie, le capitaine étoit obligé de lui en fournir un de sa propre écurie, selon cette maxime, que l'avantage public doit l'emporter sur le faste particulier. Il y avoit des récompenses établies pour les infirmes et les vétérans.

Des boucliers et des casques de cuir crud, des épées perçantes et tranchantes, des poignards, des piques, telles étoient les armes offensives des Macédoniens. Quand le roi commandoit, et c'étoit presque toujours, il ne se distinguoit ni par la magnificence des habits, ni par de grands équipages, ni par une table somptueuse. Il vivoit comme le simple soldat, et cette frugalité n'a pas été la vertu de quelques rois, mais celle de tous, depuis le premier jusqu'au dernier.

La phalange campoit au centre, la cavalerie sur une aîle, les troupes légères sur l'autre. Le même ordre s'observoit dans les marches, autant qu'il étoit possible. Quand l'ennemi étoit rompu, la cavalerie et les troupes légères alloient à la poursuite; la phalange restoit constamment sur le champ de bataille, pour empêcher le ralliement. Pendant l'action, les officiers, le roi même adressoit la parole aux soldats. Ils avoient un cri de guerre, qu'ils poussoient tous ensemble en attaquant.

Jamais l'armée ne campoit, qu'elle ne s'entourât d'un fossé. Les tentes ne contenoient que deux soldats. Elles

étoient de cuir, taillées pour être cousues, enflées, et servir de radaux en cas de besoin. Le roi n'en avoit que deux, une pour coucher, et l'autre pour recevoir. Il n'y avoit à la suite de l'armée, ni femmes ni enfans ni équipages de luxe. Le nombre des chariots étoit petit. Chaque soldat portoit son nécessaire. Telles étoient les troupes, qui sorties d'un petit sein de l'Europe, en ont soumis une partie, ont étendu leur domination jusqu'en Afrique, et ont assujéti à leur empire, toute l'Asie connue.

Rois. Caranus. 2205. Trophées. *Caranus* vint d'Argos en Macédoine, avec une colonie. Le pays étoit peuplé. Il prit une ville et se mit à conquérir, pour se former un royaume. Selon l'usage des vainqueurs, il érigeoit des trophées. Un heureux hasard le corrigea de cette vanité inutile. *Caranus* apprit qu'un lion sortit des forêts du mont Olympe, venoit de détruire un de ces monumens, il se persuada que c'étoit un avertissement des dieux de ne pas irriter ses voisins en éternisant leur honte. Dès lors, il se fit une règle qu'il transmit à ses successeurs comme maxime d'état, de ne jamais traiter les peuples vaincus en ennemis, mais

de les regarder comme des sujets.

Cinq rois précédèrent *Æropas*, qui gagna une bataille dans son berceau. Les Macédoniens quoique braves, se trouvoient toujours vaincus par les Illyriens, qui dévastoient leur pays. Ils s'imaginèrent qu'ils combattroient plus heureusement s'ils étoient animés par la présence de leur roi, encore à la mamelle. Les chefs le firent porter dans la mêlée, et soit ardeur nationale, soit honte d'abandonner un enfant, les Macédoniens combattirent avec tant d'obstination, que les Illyriens furent défaits. Æropas.

Sous *Amyntas* arriva l'aventure déjà racontée des jeunes seigneurs Persans, qui forcèrent ce prince à introduire ses filles auprès d'eux dans la licence d'un repas. *Alexandre*, fils du roi, vengea la violence faite à son père, et prévint l'affront dont ses sœurs étoient menacées. Amyntas. Alexandre.

Cet *Alexandre* qui succéda à son père, joua pendant tout son règne le rôle de médiateur entre le roi de Perse et les républiques Grecques. Celles-ci lui reprochèrent quelquefois la duplicité qu'il mettoit dans ses négociations. On lui fit entendre qu'il seroit bien plus noble, et qu'il lui conviendroit mieux

de se déclarer pour le parti qui défendoit la liberté, que de fléchir comme il faisoit quelquefois, sous le joug honteux du monarque Asiatique ; mais cette conduite équivoque lui procura l'avantage de garantir son royaume des ravages de la guerre, et même de l'enrichir par le passage des troupes. On a cependant droit de conjecturer, qu'il inclinoit pour les Grecs ; car se trouvant dans l'armée Persane, il les informa que les Perses devoient les attaquer. Sans cela, ils auroient été surpris et défaits. « J'espère, leur dit-il, que « vous vous souviendrez d'un homme « qui pour l'amour des Grecs, risque « une démarche aussi dangereuse. « C'est l'intérêt que je prends à la con- « servation de la Grèce, qui me fait « agir ainsi, étant moi-même grec « d'origine. »

Perdiccas. *Perdiccas* fils de cet Alexandre, se trouva en montant sur le trône, entre les Thraces, nation barbare, les Perses, les Lacédémoniens et les Athéniens, qui s'efforçoient tous de l'attirer dans leurs querelles, tous ennemis sourds ou déclarés. Il se défit des uns par les autres, les mettant aux prises, les secourant, les abandonnant. On l'ac-

cusoit de perfidie, il récriminoit par des reproches de mauvaise foi, et tous avoient raison. Il n'y eut point de sorte de guerres qu'il n'essuyât, invasion, attaques imprévues, campagnes régulières, guerres civiles. Mais on remarque que quoique brave et habile guerrier, il préféroit la plume à l'épée, la négociation aux armes.

On ne sait à quel titre *Archélaüs* lui succéda; mais il reçut de lui un royaume puissant. Il s'appliqua à le fortifier par des places de défense, et paroît avoir mené une vie douce et tranquille dans la société des savans, qu'il aimoit. Il vit mourir dans sa cour *Euripide*, auquel il éleva un magnifique tombeau; il rechercha l'amitié de *Socrate*. On dit que ce philosophe se refusa à ses empressemens, à cause des cruautés qu'il avoit commises au commencement de son règne, pour assurer l'usurpation à laquelle on croit qu'il dut le trône. En ce cas, il en tomba, comme il y étoit monté, par une conspiration qui lui ôta la vie. La couronne n'en passa pas moins sur la tête d'*Oreste* son fils encore enfant.

Il eut le bonheur de trouver un parent nommé *Erope*, qui gouverna sage- Oreste.

ment le royaume, pendant son enfance sous le titre de protecteur, et rendit le sceptre à son pupille. Pendant ce règne *Agésilas*, roi de Sparte, revenant d'Asie avec un corps de troupes, demanda permission de passer par la Macédoine. *Erope* répondit qu'il y réfléchiroit. *Qu'il y réfléchisse*, répondit le fier Lacédémonien, *pour nous, marchons*. Cette fermeté étonna le protecteur qui envoya par tout ordre de les bien recevoir. Par cette précaution, il exempta la Macédoine du pillage que se seroient permis les Spartiates, dans des pays moins complaisans.

Amyntas II. Alexandre II. Perdiccas II. La suite du récit se couvre ici d'obscurité, par des catastrophes qui placent et déplacent les princes, jusqu'à *Amyntas* qui affermit le trône dans sa famille, et transmit paisiblement la couronne à son fils *Alexandre*. On peut remarquer dans ces deux rois la différence qu'il y a entre la politique et la fourberie. L'adresse d'*Amyntas* ne lui ôta ni l'estime de ses voisins, ni l'amour de ses sujets. Au lieu que la finesse d'*Alexandre*, loin de lui servir, lui ôta la confiance de ceux avec lesquels il traitoit, et l'amour des Macédoniens. Ils se montrèrent

très-indifférent sur la mort violente qui l'arracha du trône, encore jeune. Un de ses parens, nommé *Pausanias*, voulut envahir la puissance souveraine, au préjudice des deux frères du défunt, nommés *Perdiccas* et *Philippe*. Cet usurpateur se rendit le peuple favorable; mais *Euridice* mère des princes, trouva des ressources contre *Pausanias* dans l'affection de *Pélopidas* général Athénien. Il fut pris pour arbitre entre les prétendans; son jugement donna le sceptre à *Perdiccas*. De peur qu'après son départ de Macédoine, les troubles ne se renouvellassent, il exigea des ôtages des compétiteurs.

Ce qu'il demanda à *Euridice*, fut *Philippe*, son dernier fils. Cette tendre mère ne consentit qu'avec une extrême répugnance à remettre un fils chéri en des mains étrangères. Cependant la haute opinion qu'elle avoit de *Pélopidas*, diminua son inquiétude. Elle lui recommanda instamment son éducation; ce grand homme lui promit d'en avoir grand soin, et lui tint parole. En passant par Thèbes, il remit le jeune prince entre les mains d'*Epaminondas*, son ami, qui avoit chez lui un philosophe Pythagoricien, de grande répu-

tation. *Philippe* apprit de ce philosophe, les sciences qui peuvent former l'esprit. *Epaminondas* lui montra l'art de la guerre. Le jeune prince trouva chez ce grand homme des exemples d'une infatiguable activité, d'une fermeté d'ame innébranlable, de tempérance, d'amour de la justice, de désintéressement et de candeur; mais on l'accuse de n'avoir retenu de ces vertus que celles qui étoient favorables à ses desseins.

Philippe. 2639. Tandis qu'il se formoit à l'école d'*Epaminondas*, il apprit la mort de *Perdiccas*, son frère, tué dans une bataille contre les Illyriens, ennemis héréditaires des Macédoniens. Ce prince ne laissoit qu'un très-jeune fils, nommé *Amyntas*. *Philippe* se rendit secrètement en Macédoine, avec la plus grande diligence. Il y avoit déjà deux compétiteurs soutenus par les Illyriens et par les Thraces; ainsi, en arrivant il trouva un désordre affreux dans le gouvernement, un peuple abattu et partagé d'opinions sur les droits d'un roi, des troupes étrangères appellées par les rivaux, et point d'armée à opposer aux ennemis de sa patrie. Quelle carrière pour un jeune homme de vingt-deux ans!

Philippe mit alors en œuvre les grands talens que la nature lui avoit donnés pour négocier et pour combattre. Il finit les troubles domestiques en gagnant le peuple par son affabilité, les grands par d'immenses promesses, dont il ne fut jamais avare, les gens de guerre, par des témoignages d'estime et d'affection. Les prétendans au trône disparurent, ou satisfaits de quelques dédommagemens, ou vaincus. Après tant de succès, la nation lui offrit, ou lui laissa prendre sans peine, la place de son neveu, et il ne fallut à *Philippe*, que très peu d'années, pour devenir le monarque le plus puissant de cette partie du monde, et le plus envié.

La jalousie des états voisins étoit bien pardonnable, à l'égard d'un prince dont on ne pouvoit méconnoître les projets ambitieux, quoiqu'il les cachât avec beaucoup d'adresse. Il avoit toujours des prétextes. S'il attaquoit *Amphipolis*, ville à sa bienséance, il faisoit dire aux Athéniens, qu'il s'y étoit porté seulement pour mettre la paix entre les Amphipolitains. *Potydée*, *Pydne*, ville fortes, il ne les prenoit, disoit-il, que pour en priver les Athé-

niens qui y tenoient garnison, et pour les rendre aux Olynthiens, qu'il desiroit se rendre favorables. Ceux de ses courtisans qui se montroient étonnés de sa générosité, il leur disoit: « Il faut « obliger ceux qu'on ne sauroit vaincre ». Mais *Olynthie* éprouva à son tour que le feint désintéressement de *Philippe*, n'étoit qu'un voile pour ses perfidies : ce prince s'emparoit du pays entre le Nessus et le Stémion; ce n'étoit pas, disoit-il, avec sa sincérité ordinaire, pour s'approprier les mines d'or et d'argent qui s'y trouvoient, mais pour secourir les habitans contre des voisins inquiets qui les menaçoient. Peu lui importoit au reste qu'on développât ses ruses après l'événement, pourvu qu'on ne les déconcertât pas pendant le cours de l'entreprise.

Un de ses grands sujets de haine contre *Démosthènes*, c'est que cet orateur le devinoit, lisoit pour ainsi dire dans sa pensée, et indiquoit si clairement aux Athéniens les motifs de ses actions, et leur but qu'il leur auroit souvent été possible de faire échouer ses desseins, s'ils avoient voulu ouvrir les yeux aux lumières que *Démosthènes* leur présentoit. La ressource de *Phi-*

lippe étoit de payer des orateurs contraires; mais il reconnoissoit la supériorité de *Démosthènes*. « Il n'est pas « à mes gages, disoit-il; s'il vouloit s'y « mettre, je lui donnerois volontiers « de plus grands appointemens qu'à « aucun de ceux qui composent ma « maison. » Pour caractériser l'éloquence victorieuse de cet orateur, il disoit : « *Isocrate* se bat avec un fleuret, « *Démosthènes* avec une épée. »

L'orateur lui rendoit la pareille. C'est ainsi qu'il le peignoit en le faisant craindre : « Je vous ferai voir ce *Philippe* « avec lequel nous sommes en guerre, « je vous le ferai voir couvert de blessures, ayant perdu un œil, estropié « d'une main et d'une jambe, prêt à « braver de nouveaux périls, et fournir à la fortune l'occasion de le priver encore de quelque membre, dans « l'espérance que le reste de son corps « vivra avec gloire et avec honneur. O « Athéniens! tel est *Philippe*. » La circonstance dans laquelle il perdit un œil, est à remarquer, pour faire voir qu'on ne doit mépriser personne, et qu'il n'y a pas de petit ennemi. On lui présenta pendant le siége de Méthoune, *Aster*, excellent tireur, qui

ne manquoit pas disoit-on, un oiseau dans son vol le plus rapide. « Fort bien, « répondit *Philippe*, je le prendrai à « mon service, quand je ferai la guerre « aux étourneaux. » *Aster*, piqué de la raillerie, se retira dans la ville. Quelques jours après, *Philippe* étant dans les travaux avancés, reçoit une flèche sur laquelle on trouva écrit: *à l'œil droit de Philippe*. Elle avoit atteint le but. Le roi en fit jeter dans la ville une autre, avec cette inscription: *Si Philippe prend la ville il fera pendre Aster*; et il lui tint parole. L'ayant pour ainsi dire provoqué, il auroit mieux fait de pardonner, comme il lui arriva dans une autre circonstance, à la vérité moins grave, mais piquante pour un roi. Les Péloponésiens auxquels il avoit rendu des services, sifflèrent son chariot aux jeux olympiques, ce qui étoit une des plus grandes insultes qu'on pût faire. Quelques courtisans l'excitoient à châtier cette insolence. Il répondit noblement: « S'ils nous « sifflent, quand nous leur rendons de « bons offices, que ne feroient-ils pas; « si nous leur en rendions de mauvais. « Il y a encore plus de véritables grandeur dans ce qu'il dit des orateurs d'A-

thènes. « J'ai beaucoup d'obligation à « ces messieurs, qui, en m'indiquant « mes défauts, me donnent occasion « de me corriger. »

Il ne faut pas oublier ce billet précieux écrit à *Aristote* : « Vous savez « que j'ai un fils, j'en rends grâces « aux dieux, non pas tant parce qu'ils « me l'ont donné, que parce qu'ils « l'ont fait naître votre contemporain. « Je compte que vous le rendrez digne « de me succéder, et de gouverner la « Macédoine. » Ce fils étoit *Alexandre*. L'élève d'*Epaminondas* et d'un philosophe de son choix, connoissoit le prix de l'éducation. On doit attribuer à l'efficacité des bons principes gravés dans l'esprit de *Philippe* dès l'enfance, son respect pour la justice. Ce respect lui fit souffrir avec patience la répartie vive d'une femme qu'il venoit de juger en sortant de table. « J'en appelle, s'é- « cria-t-elle ! A qui, dit le roi ? A *Phi-* « *lippe* à jeun. » Il l'écouta de nouveau, et la renvoya contente. Il ne faisoit pas attendre les plaideurs, persuadé de cette vérité : que celui qui se rend coupable d'un délai de justice, abdique par cela même son autorité. Nulle considération humaine ne l'arrê-

toit. Ses courtisans intercédoient fortement pour un homme qui alloit être condamné. « Si le jugement est contre, « lui disoient ils, il sera déshonoré. Eh « bien! répondit-il, j'aime mieux qu'il « soit déshonoré que moi. »

Philippe disoit, et il l'avoit éprouvé, « qu'il n'y avoit pas de ville « imprenable, pourvu qu'un âne « chargé d'or pût y entrer. » Mais il gardoit ce genre de corruption pour ses ennemis. Il ne vouloit pas qu'on l'employât autour de soi, en prodiguant des richesses aux courtisans. « Jeune « homme, écrivoit-il à son fils, com« ment pouvez-vous vous mettre dans « la tête que vous serez servi fidèle« ment par ceux que vous corrompez « chaque jour par votre argent? Vous « risquez par cette conduite que les « Macédoniens ne vous regardent pas « comme leur roi, mais comme leur « trésorier : croyez-moi, quelque bien « que vous pussiez vous acquitter de ce « dernier emploi, vous ne seriez ja« mais qu'un médiocre prince. »

Alexandre fit ses premières armes à l'âge de quinze ans. Il se trouvoit sur une frontière que des voisins turbulens cherchoient à envahir. Sans en donner avis à son père, il ramasse des troupes,

se met à leur tête, et non-seulement garantit la Macédoine des hostilités, mais les porte chez les ennemis. *Philippe* fut très-content du premier essai de la valeur de son fils. Néanmoins, dans la crainte que trop d'ardeur ne le précipitât dans quelqu'entreprise téméraire, il le rappella. Il l'avoit auprès de lui à la bataille de Chéronée, cette fameuse bataille qui décida du sort de la Grèce.

Des négociations où la bonne foi ne présidoit pas entre *Philippe* et les Athéniens, avoient long-tems suspendu une explosion dangereuse. Les Athéniens vouloient d'abord l'empire de la Grèce, ils se retranchèrent ensuite, à ne le pas voir passer entre les mains de *Philippe*, et pour cela ils se servirent tantôt de la ruse, tantôt de la force. *Philippe* marchoit toujours à son but, qui étoit de se faire considérer des Grecs, comme protecteur des foibles, ennemi de la tyrannie, fut-ce celle des républiques, toujours disposé à soutenir les intérêts de ceux qui le réclamoient. Il n'avoit pas manqué d'entrer dans la guerre sacrée, cette guerre qui pour un arpent de terre enlevé au temple de Delphes, avoit mistoute la Grèce

en feu. *Philippe* s'étoit déclaré contre les sacriléges, de manière cependant à ne pas fortifier les dévots.

Les Athéniens ne laissèrent pas ignorer au roi de Macédoine qu'ils le devinoient. On s'étoit écrit des lettres aigres d'un ton affectueux. Les Athéniens faisoient des plaintes, *Philippe* répondoit par des reproches. Plaintes et reproches étoient fondés; mais un roi, qui étoit en même tems son secrétaire, son général, son ministre et son trésorier, avoit bien de l'avantage sur une république, dont les choix sont toujours assujétis à l'intrigue. Tous les ans, elle créoit dix généraux. « Qu'il est heureux « ce peuple, disoit Philippe, qu'il est « heureux de trouver chaque année « dix généraux, pendant que je n'en ai « pu trouver pendant le cours de ma « vie qu'un seul! » C'étoit *Parménion*. Mais une république a quelquefois plus d'influence à l'extérieur, par la multitude de ses agens. Aussi Athènes format-elle une ligue formidable, dont les forces se déployèrent dans les champs de Chéronée, près de la Thèbes de Béotie.

Là se choquèrent les deux corps les plus dignes de se combattre, le *bataillon*

sacré et la phalange Macédonienne. Le premier composé de l'élite des jeunes Thébains, tous frères d'arme qui faisoient vœu de mourir ensemble. On connoît la phalange. Alexandre commandoit l'aile gauche. Le roi qui commandoit la droite, s'apperçut par un coup d'œil de général que les Athéniens, après quelque avantage, s'abandonnoient à la poursuite. *Ils ne savent pas vaincre*, dit-il, et fondant sur eux, il les mit en déroute. Les premiers transports de sa joie eurent quelque chose de ridicule; mais un enfant qui voit couronner son front du premier laurier académique, un général que ses soldats élèvent sur les pavois de la victoire, une femme au premier moment de son triomphe sur un cœur que des rivales lui disputoient, tous éprouvent un sentiment qui repousse la réflexion, une espèce d'ivresse à laquelle on doit pardonner des fautes.

Oui, Philippe fit chanter ironiquement en sa présence, le décret que *Demosthènes* avoit fait passer pour exciter les Grecs contre lui. Il parla avec mépris des états de la Grèce, il insulta ses prisonniers; mais un mot de *Demade*, l'un d'entr'eux, le fit rentrer en

lui-même. « O roi, s'écria *Demade*, « puisque le ciel vous a donné le rôle « d'Agamemnon, pourquoi aimez-vous « mieux jouer celui de Thersite? » Sur le champ le roi lui donna la liberté ainsi qu'à tous les autres prisonniers. Se voyant si bien traités, ils s'avisèrent de demander leur bagage. « Je crois, dit « le roi en riant, qu'ils s'imaginent que « nous ne nous sommes pas battus tout « de bon. » Cependant il accorda leur demande. *Démosthènes* se trouva à Cheronnée, s'enfuit et jeta ses armes, pour courir plus vîte. Un buisson accrocha sa robe. Il crut que c'étoit un ennemi qui l'arrêtoit, et cria, *donnez-moi la vie*. Combiens d'orateurs braves comme lui à la tribune, l'imiteroient dans le combat?

Les Athéniens furent consternés, ils crurent que le vainqueur alloit paroître devant leur ville, et il le pouvoit; mais soit générosité, soit politique, il leur offrit la paix et l'accorda à des conditions avantageuses pour eux. Cette conduite lui mérita les applaudissemens de toute la Grèce. *Philippe* avoit provoqué un armement qui se faisoit contre la Perse. Il en fut déclaré généralissime. Ce n'étoit pas un dessein si téméraire.

Les Grecs appelés par les compétiteurs de l'empire Persan, y avoient plus d'une fois pénétré par gros détachemens, en avoient remarqué le mauvais gouvernement, la foiblesse militaire, et sur-tout l'immense butin qu'on pouvoit y faire. Ces motifs avoient fait concevoir à un simple roi de Sparte, à *Agésilas*, le projet, sinon de renverser le trône Persan, du moins d'en détacher les états qui étoient à la bienséance de la Grèce. On ne sait jusqu'où *Philippe* étendoit son projet; mais il étoit dans la force de l'âge, à la tête d'une confédération puissante, et d'une excellente armée, aidé de bons capitaines, grand général lui-même, que ne devoit-il pas espérer? Un déni de justice arrêta tous ces projets.

Par une disposition particulière de la providence, qu'on peut regarder comme une punition, *Philippe* qui avoit toujours fomenté les troubles dans la Grèce, se trouvoit dans sa cour, en proie à des divisions domestiques. On ne sait ce qui le détermina à répudier *Olympias*, mère d'*Alexandre*, fille de *Néoptolême*, frère d'*Arymbas*, roi d'Epire. Il l'avoit aimée, jusqu'à commettre en sa faveur l'injustice, de mettre après la

mort d'*Arymbas*, la couronne d'Epire, sur la tête d'un fils de *Néoptolème*, nommé *Alexandre*, et par conséquent frère d'*Olympias*, au préjudice d'*Eacidas*, fils d'*Arymbas*. *Olympias* étoit rusée, hautaine et vindicative. Congédiée par son mari, elle se retira en Epire. *Philippe* épousa *Cleopâtre*, nièce d'*Attalus*, seigneur Macédonien. Pendant la cérémonie du mariage, il y eut une vive querelle entre *Attalus* et *Alexandre*. Le premier se permit de dire: « Nous aurons enfin un légitime successeur à la couronne. Suis-je donc bâtard? » s'écrie le fils d'*Olympias*, et il jette à *Attalus* une coupe à la tête. Celui-ci riposte d'une autre. Les épées se tirent. *Philippe* oublie qu'il est boîteux, veut courir sur son fils et tombe. « Les Macédoniens, dit *Alexandre*, « ont là un chef bien en état de passer « d'Europe en Asie, lui qui ne peut « aller d'une table à une autre, sans « courir risque de se casser le cou. » Après ce propos insolent, il se retire en Epire auprès de sa mère.

Cependant le père et le fils se réconcilièrent. *Alexandre* revint à la cour. Sans doute il n'y vit pas de bon œil *Attalus*, et on peut conjecturer que

ceux qui avoient à se plaindre de l'oncle de la jeune reine, trouvoient au moins un consolateur dans le fils d'*Olympias*. Entre les mécontens se rencontroit un jeune courtisan nommé *Pausanias*, auquel *Attalus* avoit fait l'affront le plus sanglant. Il en demandoit continuellement justice au roi; mais *Philippe* ne voulant point chagriner sa jeune épouse, en punissant son oncle, différoit toujours, et tâchoit d'appaiser *Pausanias* par des promesses. Il crut l'avoir gagné en le faisant capitaine de ses gardes; mais cette faveur, au lieu d'étouffer dans l'offensé le desir de la vengeance, opéra seulement de lui en faire changer l'objet, en lui procurant la facilité de diriger contre celui qui lui refusoit justice, le coup destiné au coupable.

Il y eut, dans cet évènement, des circonstances dignes d'être remarquées. D'abord la sécurité de *Philippe* entretenue par un oracle, et la flatterie d'un poëte. Quand l'entreprise de Perse fut décidée, il envoya consulter, sur le succès, la prêtresse de Delphe, elle répondit: « Le taureau est déjà couronné, « sa fin approche, il va bientôt être « immolé. » Le roi de Macédoine ne

manqua pas de voir, dans cet oracle, le monarque Persan qui alloit être offert comme une victime aux dieux de la Grèce. Il se laissa encore bien plus tromper par les vers d'une tragédie destinée à représenter, sous des noms empruntés, *Philippe*, déjà maître de l'Asie. Le poëte y disoit : « Vos superbes espé-
« rances s'élèvent jusqu'aux cieux. Vous
« voudriez étendre votre domination
« jusqu'aux bouts de la terre. Votre
« vie a ses bornes, quoique vous n'en
« mettiez pas à votre ambition. Le mo-
« ment de votre chûte vient, il ap-
« proche ; et rien ne sauroit vous ga-
« rantir du coup fatal dont vous êtes
« menacé. » Le monarque Macédonien se fit répéter ces vers plusieurs fois. Il les appliquoit au monarque Asiatique et savouroit délicieusement le plaisir d'y voir comme dans une prophétie, la certitude de ses triomphes.

Un autre objet de remarque, c'est le danger des conseils tant à donner qu'à recevoir. Tel qui n'a prétendu que faire admirer son esprit en disant une chose extraordinaire, est peut-être cause d'un crime, par la disposition de celui qui l'a écouté. Cette réflexion peut s'appliquer au sophiste *Hermocrate* et à *Pau-*

sanias. Ce jeune homme tourmenté par des pensées sombres, se croyant déshonoré tant qu'il ne sera pas vengé, demande à *Hermocrate* : « Que doit « faire un homme pour se rendre fa- « meux ? » Le sophiste répond sentencieusement : « Tuer celui qui a fait les « plus grandes choses. » Et il ajoute gravement la raison : « Car la réputa- « tion de celui qui aura été tué ne sau- « roit manquer de rappeller le souvenir « de l'auteur de sa mort. » Quelle affreuse célébrité !

Entouré de prospérités, *Philippe* étoit bien éloigné de penser au sort qui le menaçoit. Se trouvant sur son départ pour la Perse, il donnoit pompeusement une audience solennelle aux ambassadeurs de la Grèce, qui venoient lui présenter les vœux de la nation, pour le succès de ses armes. Le monarque jugea à propos de joindre à cette cérémonie, des jeux en l'honneur de l'hymen de sa fille *Cléopâtre*, sœur d'*Alexandre*, qu'il marioit au roi d'Epire, frère d'*Olympias*. *Philippe* lui-même, faisoit partie du spectacle. Il commença par une magnifique procession, où l'on portoit l'image des douze grandes divinités de la Grèce. L'image du roi, aussi su-

perbe que les autres, venoit ensuite, comme une treizième divinité : présomption bien contradictoire avec ce que lui crioit tous les jours un hérault, par son ordre : *Philippe, souviens toi que tu es mortel.* Enfin, lui-même paroissoit seul vêtu de blanc, la couronne en tête. Ses gardes s'écartoient tant pour le laisser voir, que pour faire connoître qu'il étoit moins gardé par eux que par l'affection du peuple. *Pausanias* profite de cette espèce d'ouverture, s'avance vers le roi, tire son poignard de dessous sa robe, le perce au côté gauche, et le fait tomber mort à ses pieds. L'assassin fuit. Déjà il atteignoit des chevaux préparés pour son évasion, mais il s'embarrasse dans un cep de vigne, tombe, est massacré, et sa mort couvre le mystère de cet assassinat. On doute encore s'il fut le crime d'une conjuration, ou celui d'un fanatique d'honneur et de vengeance.

Philippe n'avoit que quarante-sept ans. On connoit ses talens politiques. Il étoit gracieux et affable dans le particulier, et disoit volontiers des choses obligeantes. S'étant levé un jour tard, il dit devant toute sa cour, en se frottant les yeux : « J'ai bien dormi cette

« nuit ; mais je savois qu'*Antipater* veil-
« loit. » Il ne se refusoit pas non plus le plaisir d'un bon mot quand il se présentoit. Deux hommes qui lui avoient livré une ville, vinrent se plaindre que ses soldats les appelloient traîtres. « Laissez-les dire, répondit-il, ce sont des « gens grossiers, qui sont accoutumés « à appeller les choses par leur nom. » Il connoissoit enfin les délicatesse de la bienséance, et savoit les apprécier. Etant assis sur son tribunal, et immodestement découvert, un esclave demande à lui parler en secret. On le fait approcher, et il lui dit : « Seigneur, « laissez tomber le pan de votre robe. « Qu'on donne la liberté à cet homme, « dit-il, je ne savois pas qu'il fût de mes « amis. » Si on pouvoit se dissimuler que l'intépérance qui remplit une cour de scandales, est un vice impardonnable dans un prince, parce qu'il tue les mœurs, que l'ambition qui fait couler le sang des peuples, est un crime, on pourroit regarder *Philippe* comme un des plus parfaits monarques qui aient occupé le trône. Il laissa deux enfans de chacune de ses femmes légitimes, plusieurs autres de ses femmes et con-

cubines, et même d'une danseuse nommée *Larisse*.

Alexandre. 2665. Que l'on puisse être homme et grand homme à vingt ans, *Alexandre* en est une preuve. Il n'avoit guères davantage, quand son père lui laissa le royaume de Macédoine. Il eut pour gouverneur *Léonidas*, parent de la reine, dont les mœurs étoient pures et austères. *Lysimaque*, homme recommandable par sa douceur et sa modération, remplit auprès de lui les fonctions de précepteur. *Aristote* lui donna un goût plus étendu des arts et des sciences. Il puisa dans les poëmes d'*Homère*, dont il faisoit une étude assidue, les sentimens élevés qui distinguent le héros du grand prince; mais ce fut de la nature qu'il reçut le génie qui embrasse le vaste d'un objet, la justesse d'esprit qui dirige une entreprise, et le discernement qui fait choisir les meilleurs moyens.

En montant sur le trône, *Alexandre* s'entoura des ministres et des généraux de son père. Il les consultoit, mais après les avoir entendu, il décidoit de lui-même et exécutoit rapidement. Il eut même en abordant le trône, des difficultés à vaincre. Sujets et étrangers le

regardoient comme un enfant incapable d'exécuter les grands projets de *Philippe*. Les Athéniens, sur-tout, avoient cette idée, et la répandoient. Le jeune roi commença par se faire craindre dans sa propre cour, en poursuivant vivement un conspirateur, qu'on lui conseilloit de ménager. Il étonna les Macédoniens, et gagna la confiance de ce peuple guerrier, par des succès éclatans contre les habitans de la Thrace, nation valeureuse et opiniâtre. Il les poursuivit à travers les plus grands périls, et les força de demander la paix. Les ambassadeurs vinrent le trouver dans son camp. Le jeune vainqueur, plein de la haute opinion qu'il croyoit avoir inspirée, leur demanda, comptant s'attirer une réponse flatteuse, « ce qu'ils craignoient le plus « au monde. Ils lui répondirent, nous « ne craignons que la chûte du soleil « et des astres ». Cette fierté plut à *Alexandre*. Il les en estima davantage, et les traita avec honneur.

Alexandre achevoit cette glorieuse campagne, lorsqu'il apprit que toute la Grèce étoit prête à fondre sur son royaume. Cet orage se formoit par les soins de l'ardent *Démosthènes*, l'an-

cien et irréconciliable ennemi de la Macédoine. Beaucoup d'états entrèrent d'autant plus volontiers dans cette ligue, que le bruit s'étoit répandu qu'*Alexandre* avoit été tué dans sa dernière expédition. Sur ce bruit, les Thébains, obligés, sous *Philippe*, de recevoir garnison Macédonienne dans leur citadelle, en attirèrent les deux commandans sur la place de la ville, et les y égorgèrent. A cette nouvelle, *Alexandre* marcha sur Thèbes. « *Dé-*
« *mosthènes*, dit il, m'a appellé enfant
« dans ses harangues, pendant que je
« pacifiois l'Illyrie, jeune homme pen-
« dant que je faisois la guerre en Thes-
« salie; mais je lui ferai voir aux pieds
« des remparts d'Athènes, que je suis
« un homme fait. »

La ville de Thèbes se défendit avec opiniâtreté, et n'en fut que plus malheureuse. *Alexandre* offrit amnistie, à condition qu'on lui livreroit les coupables. Les habitans entraînés par leurs orateurs, ne voulurent pas y consentir. A la manière des républicains présomptueux, ils insultèrent même les assiégeans. *Alexandre* les prit d'assaut, fit raser la ville, vendre à l'encan tous les habitans qui échappèrent au mas-

sacre, et défendit de donner l'hospitalité ni aucun secours aux Thébains, qui se seroient sauvés par la fuite. On dit qu'il se repentit de cette rigueur, et qu'il traita dans la suite avec une douceur et une humanité distinguées, ceux des fugitifs qu'il put rencontrer.

Ce terrible exemple effraya, et engagea les Grecs de donner leur généralat à celui qui pouvoit le prendre. Les Athéniens envoyèrent des députés, il les reçut bien ; mais exigea q'on lui livrât *Démosthènes*, et huit autres orateurs, comme auteurs de tous les troubles de la Grèce. Cependant il souffrit qu'on laissât évader ceux-ci; mais il poursuivit *Démosthènes*, qui fut réduit à s'empoisonner, sort ordinaire des factieux, quand ils ne périssent pas par une mort plus cruelle. Ce fut à Corinthe qu'*Alexandre* reçut le généralat de la Grèce. Il y vit *Diogène*, ce cynique, que la visite de ce prince a peut-être rendu plus fameux qu'il ne méritoit. Les sentimens peuvent être partagés sur la réponse qu'il fit au roi de Macédoine, et sur la réflexion du prince. Celui ci demanda au philosophe ce qu'il desiroit de lui. *Que tu t'ôtes de mon soleil*, dit le cynique. Les courti-

sans étoient choqués de ce qu'ils prenoient pour insolence. *Alexandre* les regardant gravement, leur dit : « Si je « n'étois pas Alexandre, je voudrois « être Diogène ». Est ce dans Diogène indifférence louable pour les richesses, ou complaisance dans l'orgueil du refus ? Est-ce dans le monarque admiration du mépris des vanités, ou desir de se rendre illustre de quelque façon que ce fût ?

En partant pour sa grande expédition, *Alexandre* distribua à ses soldats et à ses courtisans tous ses biens patrimoniaux, et fit une infinité de largesse. *Perdiccas* auquel il vouloit faire un présent, lui demanda : « Que réservez-« vous donc ? Il répondit, l'espérance. « Eh bien ! seigneur, lui dit *Perdiccas*, « en refusant son présent, permettez « que parmi ceux qui partagent vos « dangers, il s'en trouve aussi qui par-« tagent vos espérances. En passant par Delphes, il voulut consulter l'oracle. La Pythie refusoit de s'asseoir sur le trépied. Il s'efforçoit de la placer. « Mon « fils, lui dit-elle, on ne peut vous « résister. C'est assez, répliqua *Ale-« xandre*, j'en accepte l'augure. » Il ne se débarrassa pas moins adroite-

ment du nœud gordien, qu'il coupa, ne pouvant le délier.

Arrivé sur les ruines de Troye, *Alexandre* fit immoler des victimes en l'honneur des héros couchés dans les tombeaux autour d'Ilion, particulièrement d'*Achille*, dont il se prétendoit descendu. *Achille*, disoit-il, fut doublement heureux, et par un ami comme *Patrocle*, et par un poëte comme *Homère* pour chanter ses exploits. *Ephestion*, favori d'*Alexandre* par une secrète allusion à l'amitié du roi, couronna de fleurs le tombeau de *Patrocle*. A l'imitation d'*Agamemnon* qui avoit été comme lui généralissime des Grecs, le Macédonien donna à son armée des fêtes, des jeux funèbres, auxquels il présida, toujours accompagné d'un prêtre ou devin qui tenoit auprès de lui la place de *Calchas*.

Après le passage du Granique, *Alexandre* fit éprouver à la ville d'Halicarnasse, défendue par les Perses, le sort de Thèbes. Elle fut réduite en cendre, et rasée jusqu'aux fondemens. Les Marmariens, habitans d'une petite ville sur les confins de la Lycie, éludèrent les efforts du conquérant, mais d'une manière bien cruelle. Ils avoient

soutenu deux assauts, leurs vieillards les exhortoient à se rendre. « Vous ne « voulez pas, s'écrièrent-ils, eh bien, « mettez-nous à mort avec vos femmes « et vos enfans, et faites-vous jour à « travers les ennemis ». Ils ne furent que trop bien obéis. Chacun des guerriers se rend chez lui, fait un festin à sa femme et à ses enfans, après le repas, ferme la porte de sa maison, y met le feu, et dès que l'embrâsement devient général, ils sortent de la ville, passent à travers le camp des Macédoniens, et se sauvent. Cruelles extrémités ! dont ceux qui les causent sont aussi coupables que ceux qui s'y livrent. Le roi de Macédoine ne se trouvant pas encore fort éloigné de son royaume, y renvoya les Macédoniens mariés dans l'année, passer le quartier d'hiver auprès de leurs épouses. Dès lors il commença à distribuer des royaumes. Une reine de Carie, nommée *Ada*, fut replacée par lui sur le trône, d'où un protégé de *Darius* l'avoit fait descendre. Au défaut d'autres moyens, elle voulut reconnoître ce service par des mets délicats qu'elle lui envoyoit, et elle lui offrit d'excellens officiers pour sa table. Il répondit à *Ada* : « Mon « gouverneur m'a pourvu de Cuisiniers

« plus habiles que tous ceux qu'on pour-
« roit me donner. Beaucoup marcher,
« dès le lever du soleil, me prépare un
« bon dîner, et dîner sobrement me
« prépare un souper aussi exquis. »

Un homme qui auroit parcouru autant de pays qu'*Alexandre* en a conquis, pourroit passer pour un grand voyageur. De la Macédoine il cotoye la Méditerranée, s'avance en Egypte, s'enfonce dans les sables de la Lybie, voit la mer Rouge, et le grand océan persique, pénètre dans l'Inde, attaque les Scythes, reconnoît la mer Caspienne et les Palus méotides. Enfin il parcourut en tous sens, l'intérieur de cette vaste partie du monde, prenant les villes, livrant des batailles, gravissant les rochers, affrontant également le froid âpre des montagnes, et les chaleurs brûlantes des plaines, souffrant patiemment la faim, la soif, les fatigues, la douleur des blessures, à la tête d'une armée intrépide à son exemple, et rendue invincible comme lui. Puisque l'opinion a attaché l'idée d'héroïsme à la grandeur, au nombre, à la difficulté des exploits, on peut dire qu'aucun homme n'a été si héros qu'*Alexandre*, sur-tout quand on con-

sidère que dix ans lui suffirent pour former un empire des plus étendus qui ait jamais existé.

Mais à l'admiration succède un sentiment pénible, une espèce d'indignation lorsqu'on se demande quel étoit le but et le motif de ses expéditions guerrières? Quelle rage d'attaquer des nations paisibles, de ravager les campagnes, de brûler les villes, et de traîner leurs malheureux habitans en captivité. Ces jeux des héros sont bien condamnables aux yeux de la raison. Sous ce point de vue, *Alexandre* n'est qu'un fléau, dont la mémoire devroit être effacée des annales du monde. Son histoire devroit finir ici, si elle ne présentoit pas quelques traits moins révoltans que ces atrocités sanguinaires, qu'on nomme conquêtes.

Après la bataille d'Issus, on put soupçonner qu'*Alexandre* perdroit aisément les mœurs austères de la Macédoine, et ne seroit pas insensible aux délicatesses et au luxe Asiatique. Maître du camp de *Darius*, il se plût à se voir environné du faste des vaincus. « Allons, dit-il, nous rafraîchir dans les « bains de Darius ». Après le bain, et un repas somptueux, on le conduisit

dans un magnifique appartement. Frappé de l'éclat et des richesses qui y étoient prodiguées, il ne put s'empêcher de dire avec une espèce de transport : *Cela s'appelle être roi.* Pareille observation put se faire à l'occasion de son voyage au temple de *Jupiter Ammon.* Il exposa une partie de son armée à périr dans les sables, pour la seule satisfaction de se faire déclarer fils du dieu qu'on y adoroit. *Olympias* sa mère, ne fut pas contente que la vanité de son fils réveilla d'anciens soupçons, qu'elle auroit autant aimé voir oubliés. Elle lui écrivit qu'elle le prioit de ne pas la brouiller avec *Junon. Olympias* demeuroit en Macédoine avec beaucoup d'agrémens, mais sans autorité. *Antipater* qu'*Alexandre* y avoit laissé comme gouverneur, avoit bien de la peine à contenir dans les bornes prescrites, une mère hautaine et impérieuse, et sûre de la tendresse de son fils. Il en faisoit un jour ses plaintes au roi, dans une longue lettre. Après l'avoir lue, *Alexandre* dit : « Antipater ignore qu'une seule larme « d'une mère peut effacer mille lettres « comme celle-là »; cependant il soutint toujours le gouverneur.

Mais ses inquiétudes sur des objets éloignés, n'étoient rien en comparaison de celles que lui causa un complot contre sa vie et ses suites. Le mécontentement devenoit contagieux dans son armée : des chefs que les prodigalités peu mesurées du roi, rendoient jaloux les uns des autres, il passoit aux soldats, qui ne se trouvoient pas assez récompensés. *Alexandre* instruit de ces dispositions, se contenta de dire : « L'apanage des princes est de faire le « bien, et d'être blâmés ». Mais il se trouva entre les mécontens un homme plus hardi, qui ne s'en tint pas aux murmures ; il conçut le dessein de tuer le roi, et en fit part à quelques amis. Cette confidence circula, et arriva à un homme qui effrayé du projet, alla trouver *Philotas*, fils de *Parménion*, lui découvrit le complot, et le pria de lui procurer une audience du roi. *Philotas*, de remise en remise, traîna trois jours le dénonciateur. Celui-ci s'adressa à un autre qui avertit le roi. L'indifférence que *Philotas* avoit mise à écouter la dénonciation, ses délais à en instruire, causèrent de l'inquiétude à *Alexandre*. *Philotas* interrogé, répondit que le projet lui avoit paru si

mal concerté, qu'il l'avoit regardé comme inexécutable, et qu'il n'avoit pas cru devoir allarmer le roi. *Alexandre* prit ou parut prendre cette excuse pour bonne, et invita même *Philotas* à sa table.

Ce seigneur étoit un brave officier, généreux, prodigue même pour ses amis. On rapporte qu'un d'entr'eux étant venu lui demander une somme à emprunter, son intendant lui dit qu'il n'y avoit pas d'argent en caisse. « N'a-« vez-vous pas, lui dit il, ma vaisselle « et mes habits? Vendez tout, plutôt « que de laisser un de mes amis dans le « besoin ». Il étoit d'ailleurs fier, hautain, très prévenu de son mérite, et très imprudent dans ses paroles, s'il est vrai ce qu'on rapporte de lui, qu'il dit un jour : *Sans Parménion qu'auroit été Philippe?* Aussi son père effrayé de la hauteur à laquelle il s'élevoit, et prévoyant sa chute, lui disoit : *Mon fils fais-toi petit.*

Les envieux ne manquent jamais dans les cours. Du caractère dont étoit *Philotas*, il ne pouvoit manquer d'être en butte à leurs traits. On réveilla les soupçons d'*Alexandre*. Il le fit arrêter et appliquer à la torture. Il avoua la

conspiration, nomma des complices, et chargea même son père; mais traduit devant le tribunal de l'armée, selon la coutume des Macédoniens, il rétracta les aveux qu'il dit lui avoir été arrachés par la force des douleurs. Il n'en fut pas moins condamné et exécuté. Soit que le roi crût *Parménion* coupable, soit qu'il crût dangereux de le laisser survivre à son fils, il envoya assassiner le père dans son gouvernement, où il vivoit retiré et tranquille.

Tout le monde ne fut pas convaincu du crime de *Philotas*. On pardonna encore moins à *Alexandre* la mort de son père. On supposa que ce prince, déterminé à se faire rendre des honneurs que la hauteur macédonienne ne pouvoit souffrir, avoit saisi avec plaisir l'occasion de se défaire de ceux qui pouvoient s'opposer à ses desseins. Ce qui arriva ensuite, ne confirma que trop ce soupçon.

La cour d'Alexandre étoit devenue extrêmement brillante par le concours des grands seigneurs, des princes, des rois même, qui venoient solliciter ses faveurs. Leurs flatteries empoisonnèrent l'esprit du monarque. L'excès de leurs louanges, leurs adorations la

charmèrent. Il trouva mauvais de n'être pas traité avec les mêmes démonstrations de respect par les Macédoniens. Au contraire, ceux-ci, plus ils le voyoient abandonné à la mollesse persanne, prêter l'oreille aux adulations, qui l'élevoient au dessus de la nature humaine, plus ils s'efforçoient de le rappeller à l'austérité de ses premières habitudes, et de chasser de son cœur le levain d'orgueil qui y fermentoit. Heureux s'ils avoient su mêler à leurs remontrances les adoucissemens propres à guérir cet esprit blessé!

Mais la franchise militaire connoît peu ces menagemens. *Clitus*, ce soldat qui avoit sauvé la vie à Alexandre au Granique, se trouvant à la table du roi entendant qu'on l'élevoit au dessus de *Castor* et de *Pollux*, et même d'*Hercule*, ne put contenir son impatience. Il se leva avec précipitation, et dit: « Je « ne puis entendre des discours si in« sensés, ni souffrir qu'on affecte d'in« sulter aux Dieux, et de déprécier les « anciens héros, pour chatouiller les « oreilles d'un prince vivant. » Il ajouta d'autres reproches qui piquèrent vivement *Alexandre*. « Qu'on l'arrête, s'écrie-t-il. » Personne ne bougea. « Me

« voilà donc, dit le roi outré de dépit,
« me voilà comme Darius enchaîné
« par Bessus. Je n'ai plus que le vain
« titre de roi. » En même tems, il saisit la javeline d'un de ses gardes, et perce *Clitus* qui tombe et meurt. le crime ne fut pas plutôt commis, que le repentir succéda. *Alexandre* déploroit à grands cris son malheur; il se rouloit dans sa chambre comme un forcéné, repoussoit toute nourriture, et ne consentit enfin à vivre que sur les prières et les instances de toute l'armée. Il eut encore le malheur, dans cette circonstance, d'être rassuré contre ses remords, par les flatteries et les raisonnemens spécieux d'un sophiste nommé *Anaxarque*, un faux philosophe qui vint lui dire : « Est-ce
« donc là cet Alexandre, sur qui
« tous les peuples ont les yeux ouverts?
« Il fond en larmes comme un homme
« foible qui s'est rendu l'esclave de
« l'opinion du vulgaire. Celui qui est
« la loi suprême de ses sujets, pour-
« roit il craindre les reproches de qui
« que ce soit? Avez-vous oublié que
« Jupiter est représenté assis sur un
« trône, ayant à l'un de ses côtés la
« loi, de l'autre la justice; pour faire

« connoître que toutes les actions d'un « souverain sont toûjours justes et lé- « gitimes. » *O flatteurs empoisonneurs des rois, fléaux du peuple!* s'écrie avec un juste sentiment de douleur l'historien d'*Alexandre*.

Ces odieux principes étouffèrent bientôt les germes de repentir. Il fut même question d'amener les Macédoniens à fléchir le genoux devant le roi comme faisoient les Perses. Ce complot se forma entre des bas courtisans, des poëtes, des parasites rampans, des sophistes, de ces hommes qui trafiquent l'esprit contre la faveur des grands. Ils résolurent qu'*Alexandre* seroit Dieu, et qu'on lui rendroit les honneurs divins. La proposition en fut faite à table, par le même *Anaxarque*, cet effronté adulateur. *Callisthène*, ami d'*Aristote*, attaché depuis l'enfance à *Alexandre*, voyant que les Macédoniens consternés gardoient le silence, prend la parole, distingue les honneurs qu'on doit aux Dieux et aux hommes quelque grands qu'ils soient; « des temples, des autels, « des libations, des sacrifices, des « hymnes à ceux-là; des louanges à ceux - ci. Les dieux n'ont-ils pas un

« juste sujet de s'irriter, lorsqu'on
« offre à de simples mortels les hon-
« neurs de l'adoration? Hercule ne les
« eut qu'après sa mort. On attendit
« même que l'oracle de Delphes eut
« parle. O Alexandre, n'oubliez pas
« la Grece! lorsque vous y retour-
« nerez, pourriez-vous forcer des
« hommes libres à vous adorer comme
« un Dieu. Si vous m'objectez que
« *Cyrus* a été adoré par ses sujets,
« que depuis ce tems cette coutume
« a subsisté chez les monarques Médes
« et Persans, dont vous tenez la place,
« rappellez vous comment les Scythes,
« peuple pauvre et grossier, réprimè-
« rent son chimérique orgueil; com-
« ment d'autres Scythes forcèrent
« *Darius* lui-même à reconnoître qu'il
« n'étoit qu'un homme. *Xerxès*, *Ar-*
« *taxerxès*, ces rois honorés comme
« des Dieux par leurs sujets, ne les
« a-t-on pas vu fuir devant les armées
« Grecques, et tout récemment *Da-*
« *rius* devant *Alexandre*? »

L'amour-propre du roi souffroit infiniment en écoutant un discours si hardi. Cependant il ne voulut point, ou n'osa trop presser les Macédoniens ses convives. Il y eut une espèce d'ac-

commodement, il fut décidé que ceux à la santé desquels le roi feroit l'honneur de boire, devoient se lever, le saluer, et s'approcher pour recevoir de lui un baiser. *Alexandre* commença par des seigneurs Persans, qui le saluèrent à leur manière par l'adoration. Des Macédoniens, les uns éludèrent la cérémonie, les autres s'en mocquèrent ouvertement. *Frappez donc plus fort*, dit un Macédonien à un Perse, qui touchoit la terre du front en se prosternant. *Callisthène* vint à son tour. Comme il ne se prosterna pas, *Alexandre* le repoussa rudement. *Callisthène* s'en retourna en disant : *J'ai perdu un baiser*. Il paya cher cette plaisanterie.

Ceux qui cherchent à excuser *Alexandre*, disent qu'il n'étoit pas assez insensé pour se regarder comme un Dieu. Ils citent même un mot qui lui échappa dans la douleur d'un pansement. « On m'appelle fils de Jupiter; « mais ma blessure me crie que je « suis homme. » Ils disent donc qu'il n'avoit d'autres desseins que de familiariser les Grecs avec les mœurs Persanes, afin de n'en faire qu'un même peuple; que ce fut dans la même in-

tention qu'il fit instruire de jeunes Perses de la tactique Macédonienne ; mais cette intention même étoit un crime aux yeux des vainqueurs, qui s'indignoient de ce qu'on vouloit leur égaler les vaincus. Cette disposition des esprits fit trouver à un nommé *Hermolaus*, , un de ses gardes, des complices pour se venger d'une injure particulière.

Alexandre étoit très coupable envers lui. Ce jeune homme voyant dans une chasse, un sanglier qui venoit au roi, court à lui, et le perce de sa lance. Le roi irrité de ce que la précipitation de son garde lui avoit enlevé l'occasion de montrer son courage et son adresse, le fit fouetter publiquement, et ordonna qu'on lui ôtât son cheval. Ses compagnons témoins de cet affront, entrèrent dans sa peine ; il ne lui fut pas difficile de leur faire épouser son ressentiment. Ils consentirent de tuer le roi pendant son sommeil. Le crime auroit été consommé sans le plus grand des hasards.

Il y avoit dans le camp une Syrienne qui suivoit l'armée, qui agissoit et parloit, comme si elle avoit perdu la raison. Cette femme faisoit profession de pré-

dire l'avenir; mais elle débitoit ses prédictions d'une manière si bizarre et si ridicule, que tout le monde la prenoit pour une insensée. Quelquefois l'événement avoit répondu à ses prophéties, et le roi dont l'esprit penchoit vers la superstition, voulut que cette devineresse eut toujours accès auprès de sa personne. La nuit même que les conspirateurs avoient marquée pour l'exécution de leur dessein, *Alexandre* ayant prolongé le repas avec ses amis rentroit dans son appartement. La Syrienne lui barre le chemin, et comme agitée d'un mouvement convulsif, lui ordonne de retourner, et de passer la nuit à boire. Il obéit sur-le-champ. Les conspirateurs furent déconcertés, un d'eux révéla le complot. On arrêta *Hermolaus* et ses complices. Voici ce qu'il dit devant ses juges.

« Un homme ferme et courageux, « ne souffre pas sans desir de vengeance « l'indigne traitement que j'ai reçu du « roi, mais je ne suis pas le seul contre « lequel il ait fait éclater son injuste « fureur. Ma patrie a essuyé des ou- « trages sanglans. Le malheureux *Phi-* « *lotas* a été condamné à mort, sans « qu'on ait pu produire aucune preuve

« satisfaisante contre lui. A-t-on eu « même le moindre prétexte, pour justifier l'assassinat de *Parménion*? combien de victimes ont été immolées sur « de simples soupçons. Nous avons vu « dernièrement *Clitus* massacré dans « un festin; les usages et les vêtemens « des Grecs remplacés par ceux des « Perses et des Medes, et des édits qui « ordonnent d'adorer comme Dieu, un « homme qui se plonge dans l'ivresse, « la luxure, et d'autres vices aussi honteux, pour lui, que funestes à ses « sujets. C'étoit pour affranchir les Macédoniens et moi-même que je voulois donner la mort à un tyran si « odieux. » Ces paroles qui étoient plutôt une récrimination qu'une justification, précipitèrent la condamnation d'*Hermolaus* et de ses complices. Les soldats les lapidèrent. On arrêta en même tems *Callisthène*, comme ayant eu part à la conspiration; il paroît qu'il n'y eût contre lui que des présomptions, fondées sur ce qu'il étoit l'ami particulier d'*Hermolaus*. Mais son crime fut de jouir d'une grande estime, et par conséquent d'un grand crédit auprès de la jeunesse Macédonienne, à laquelle il étoit soupçonné d'inspirer des

sentimens contraires au vœu du roi sur les honneurs divins qu'il se destinoit. Le genre de sa mort est incertain, mais toujours fort cruel; puisqu'il n'y a de différence, qu'entre avoir été mis à la torture, et attaché à une croix, ou chargée de fers, à la suite de l'armée, dans un chariot découvert où il mourut.

Le caractère d'*Alexandre* paroît s'être aigri depuis ce tems. Il ne montra plus d'autre passion, que de ravager, subjuguer, détruire tout ce qui lui resistoit. On lui vit employer le feu comme le fer, se plaire dans les dangers, s'y jeter avec une espèce de fureur aveugle. A la vérité, la témérité lui procura souvent des succès inespéres; parce que ses soldats animés par son exemple, et craignant de le laisser périr, faisoient des efforts surnaturels. Ce fut à travers ces périls, qu'il arriva sur les frontières de l'Inde. Il y trouva deux rois dont la conduite obtient des éloges, selon le genre de mérite dont on fait le plus de cas. Ceux qui estiment par dessus-tout la fierté, la hauteur, ce qu'on appelle magnanimité, admirent *Porus*, qui osa résister à l'impétuosité d'*Alexan-*

dre. Ceux qui prisent les vertus douces, une politique insinuante et utile aux peuples, préfèrent *Taxile*, qui ouvrit ses états à ce torrent, et le laissa écouler avec le moins de dommage possible pour son royaume. « Seigneur, lui « dit il, pourquoi laisserois-je détruire « mes sujets, puisque vous n'avez pas « dessein de nous enlever nos fruits et « notre eau, les seules choses néces- « saires pour la conservation de la « vie, et par conséquent les seules qui « méritent que nous combattions, pour « n'en être pas privés? Quant à ces « biens qu'on appelle ordinairement « richesses, si j'en ai plus que vous, « vous me ferez plaisir de vouloir les « partager avec moi. Si au contraire, « vos richesses surpassent les miennes, « je n'aurai pas l'orgueil de refuser de « vous avoir obligation, ou la lâcheté « de payer vos bienfaits d'ingratitude. » *Alexandre* touché de la franchise du monarque Indien devint son ami, et laissa ses sujets en Paix. *Porus* déploya ses forces, combattit, fut défait, perdit deux fils dans la bataille, fut lui même blessé et auroit vu son royaume ravagé sans la générosité du vainqueur qui se piqua de répondre à la noble fierté

du vaincu. « Comment voulez-vous « que je vous traite, lui dit *Alexandre* ; « en roi, répondit *Porus*. » Non-seulement *Alexandre* lui rendit ses états ; mais y ajouta des provinces, et s'en fit un allié fidèle.

Toujours brûlé de l'ardeur des conquêtes, *Alexandre* en méditoit de nouvelles. On eut dit qu'il prétendoit ne s'arrêter qu'aux limites du monde. Ses soldats n'étoient pas dans les mêmes dispositions. Au lieu d'aspirer à d'autres victoires, ils ne demandoient qu'à s'éloigner de ces climats étrangers, pour retourner dans leur patrie. Sur la connoissance qu'ils eurent des desseins d'*Alexandre*, le mécontentement éclata dans l'armée. « Sommes-nous donc « de fer, disoient-ils, pour soutenir « les fatigues qu'on nous prépare. On « nous traite comme des dogues, qu'on « nourrit pour les lacher sur ceux « qu'on veut déchirer. Non, nous n'i- « rons pas plus loin : insensés ceux qui « voudroient sacrifier leur vie pour le « caprice d'un seul homme ! » Instruit de ces murmures, le monarque harangue son armée, lui présente les motifs de gloire qui devoient l'animer, après avoir subjugué l'Asie, à ne point

poser les armes, qu'elles n'eussent conquis l'univers. Il étoit éloquent et chéri de ses soldats; néanmoins son discours ne fit aucune impression sur eux. Ils gardèrent un morne silence.

Cependant ils tournèrent les yeux sur un de leurs officiers nommé *Cœnus*, dont toute l'armée et le roi lui-même connoissoient le mérite. Touché de la tristesse des soldats, il eut la générosité de plaider leur cause. Il représenta au roi, que les hommes ne se déterminoient à essuyer de grandes fatigues, que dans l'intention de goûter un jour les douceurs du repos. « L'armée n'est « plus si nombreuse, presque tous « ceux qui la composent, soutiennent « à peine le poids des armes, daignez, « Seigneur, les regarder comme des « invalides. Ils espèrent de votre bonté, « qu'en considération de leurs anciens « services, vous les reconduirez dans « leur patrie. C'est là que vous trou- « verez une jeunesse, qui s'enflammant « par l'exemple de vos vertus, sera « prête à vous suivre dans les nou- « velles expéditions que vous voudrez « entreprendre. »

Ce discours ne plut nullement à *Alexandre*. Il rompit l'assemblée. Dans

une autre qu'il convoqua le lendemain, il déclara qu'il étoit résolu de pousser plus loin sa marche avec les soldats qui voudroient le suivre. « Que ceux qui « desirent tant leur pays natal, dit-il, « retournent en Macédoine. Allez, sol- « dats, allez dire que vous avez laissé « votre roi au milieu de ses ennemis. » Cette tentative ne réussit pas davantage. Personne ne se présenta. *Alexandre* irrité se renferme dans sa tente, et y reste deux jours, sans vouloir recevoir ses plus intimes amis. Il en sortit le troisième avec un air grave, et ordonne un sacrifice. L'aruspice déclare que les augures ne sont pas favorables. « Il faut « donc s'en retourner, dit le roi, puis- « que les dieux et mon armée exigent « que je n'aille pas plus loin. » D'une profonde tristesse, l'armée passe à des transports de joie. « Qu'il soit béni à « jamais, s'écrioient les soldats ! invin- « cible pour le reste de l'univers, il « s'est laissé vaincre par nos prières. » La contenance de toute une armée qui se montre mécontente sans menace, sans plaintes audacieuses, et avec une respectueuse fermeté : cette sensibilité du soldat, chagrin d'être forcé de déplaire à son général, la joie d'avoir re-

couvré ses bonnes graces, c'est là un évènement peut-être plus glorieux à *Alexandre* que ses plus belles victoires.

Il se mit à leur tète pour le retour; mais ne les mena ni par le plus court chemin, ni par le plus exempt de périls et de fatigues. En se retirant, il eut soin de chercher des peuples à combattre. Lui-même, pensa laisser la vie dans les murs des *Oxidraques*, où il se précipita témérairement, et d'où il fut retiré avec peine à demi mort. Les marches furent longues et pénibles. Les soldats souffroient tantôt de la disette des vivres, tantôt de la privation d'eau; quelquefois de l'un et de l'autre. Après un jour de chaleur, sous un soleil brûlant, dans une plaine aride, toute l'armée haletant de soif, on apporta au roi dans le creux d'un bouclier un peu d'eau bourbeuse, comme un présent précieux, il la reçut avec reconnoissance et la répandit à la vue de ses soldats. Pénibles extrêmités; mais privation encourageante!

En repassant par les endroits qu'il avoit déjà parcourus, lorsqu'il les soumit, *Alexandre* examina la conduite des gouverneurs, punit les uns, récompensa les autres, s'informa de la jus-

tice, des finances, ordonna des embellissemens dans les villes, traça des routes, fit construire des ponts, et montra partout une intelligence supérieure pour le gouvernement.

Plus il approchoit de Babylone, où on croit qu'il vouloit fixer son séjour, plus il s'efforçoit, pour ainsi dire, d'incorporer les Perses aux Macédoniens, afin de ne faire qu'une nation des deux. Dans ce dessein, il épousa deux princesses du sang royal, dont une nommée *Statira*, étoit fils de *Darius*; il avoit déjà épousé une Persane d'une beauté parfaite, nommée *Roxane*. Il donna en mariage à *Ephestion* une autre fille de *Darius*. Ses favoris imitèrent cet exemple; il y eut environ quatre-vingt filles choisies dans les plus nobles familles de Perse, pour être leurs épouses. Tous ces mariages se firent le même jour. Le roi combla les époux de présens, ainsi que ceux de ses soldats qui avoient pris des femmes persanes, dont le nombre passoit dix mille. Il paya leurs dettes. Des bureaux étoient établis, où on donnoit de l'argent sans s'informer à qui, ni pourquoi il étoit dû, de peur que la honte de certaines dépenses n'empêchât d'en demander.

Il décerna d'après le suffrage général, des couronnes d'or à ceux qui s'étoient le plus distingués, et fit passer en revue devant lui trente mille jeunes Persans, qu'on avoit formé par ses ordres aux exercices militaires : il en fut très-content. On les nomma *Epigones*, c'est-à-dire successeurs.

Cette dénomination n'étoit pas politique, elle faisoit entrevoir aux Macédoniens, que s'ils causoient quelques mécontentemens, ou s'ils vouloient se retirer, il y avoit des troupes prêtes à les remplacer. Ils marquèrent bien leurs soupçons, lorsqu'ayant réglé les affaires de Perse, avant que de passer en Médie, le roi voulut faire une espèce de triage dans ses troupes. Il publia que ceux qui ne vouloient plus servir par âge, blessures, infirmités ou toute autre raison, pouvoient se retirer; mais qu'il récompenseroit noblement ceux qui continueroient de porter les armes. Une grande partie de l'armée, jalouse des faveurs qu'il accordoit aux Perses, déclara qu'elle vouloit s'en retourner. « Puisque les barbares, lui « dirent ils, sont les seuls à qui vous « accordez vos bonnes graces, qu'ils « vous aident à subjuguer les nations.

« Quelques-uns ajoutèrent insolem-
« ment : vous pouvez faire la guerre
« avec votre père Ammon, si vous vou-
« lez ; pour nous, nous sommes résolus
« de ne plus vous servir. »

Alexandre s'élance précipitamment de son trône, fait saisir les principaux mutins qu'il indique lui-même, et en fait traîner treize au supplice. Les autres restent muets et consternés. Il leur dit deux mots sur leur ingratitude, et rentre brusquement dans sa tente. Il reste deux jours sans vouloir recevoir personne. Le troisième il paroît, admet à lui baiser la main les Perses devenus ses parens par alliance, et leur donne les principaux postes de son armée. Le bruit se répand en même tems qu'il va casser sa garde Macédonienne, et en prendre une Persane. Toute cette garde menacée accourt en foule autour de la tente du roi, il offre de livrer les auteurs de la révolte. Voyant qu'on ne leur répond pas, ils jettent leurs armes, et protestent qu'ils ne se retireront point, qu'ils n'aient obtenu leur pardon. *Alexandre* enfin sort de sa tente; voyant leur repentir, il ne put retenir ses larmes. Ils n'eurent pas non plus la force de lui parler. Après

quelques momens de silence, *Eatine*, officier distingué, prit la parole en ces termes : « O roi, vos Macédoniens sont « pénétrés de la plus vive douleur, de « ce qu'à leur exclusion vous avez per- « mis aux Perses de venir vous baiser « la main, et de ce que vous les avez « traité comme vos parens. Vous êtes « tous mes parens, reprit le roi, et je « prétends que désormais vous me gar- « diez comme tels ». Il présenta aussitôt sa main aux Macédoniens, qui s'empressèrent de la baiser. Ensuite il donna un festin, où se trouvèrent huit mille convives. Il fit placer à côté de lui les Macédoniens, ensuite les Perses, et auprès les soldats des autres nations. Cette nombreuse assemblée but, dans une même coupe d'or, à la prospérité et à l'union de tous les peuples, dont *Alexandre* étoit le souverain.

C'est sous ces favorables auspices, et avec l'espérance d'un règne rendu heureux par une concorde générale, qu'*Alexandre* arriva à Babylone. Il y forma trois projets : le premier de dessécher les marais qui entouroient la ville, le second de rendre l'Euphrate et le Tigre navigables pour des galères, et d'y creuser un port. Le troisième de

porter la guerre chez les Arabes. S'occupant avec ardeur de ces trois projets, il présidoit lui-même aux travaux des ingénieurs appellés pour le desséchement. Un voyage sur le fleuve lui procura les lumières nécessaires pour la navigation qu'il vouloit établir. Des provinces il recevoit des recrues, ou plutôt des troupes déjà formées dont il composoit l'armée destinée contre l'Arabie. Tout lui prospéroit, lorsqu'il fut attaqué d'une maladie qui se déclara par une fièvre ardente. Il combattit le mal, ne discontinua pas d'assister aux sacrifices, et de se livrer avec ses amis au plaisir de la table, qui pris à contretems, fut sans doute le vrai poison qui abrégea ses jours, quoiqu'on en ait soupçonné d'autres, mais sans preuves. Quand les soldats accoutumés à jouir de sa présence, en furent privés, le chagrin s'empara d'eux. Ils demandèrent à le voir. Ce fut un spectacle bien touchant, que celui de ces vieux guerriers, approchant avec la timidité du respect, du lit où leur monarque, si grand et si jeune, luttoit contre la mort. Déjà ses ombres l'environnoient. La voix, l'aspect de ses compagnons d'armes le raniment un moment. Il se relève sur le coude,

leur tend à baiser sa main défaillante ; ils y collent les lèvres avec l'attendrissement de la douleur, et il expire presqu'entre leurs bras, à l'âge de trente-deux ans. Les préparatifs de ses funérailles durèrent deux ans. On dit qu'il avoit ordonné qu'on l'enterrât dans le temple de *Jupiter Ammon* : mais *Ptolémée Lagus*, maître de l'Egypte, par où devoit passer le convoi funèbre, l'arrêta, et lui fit élever un magnifique sépulcre, dans Alexandrie, qu'il avoit fondée.

Quelqu'extraordinaire qu'aient été les actions d'*Alexandre*, il s'est encore trouvé des écrivains qui se sont plu à les outrer, même de son vivant. Tant l'exagération et la flatterie sont naturelles à l'homme ! En écoutant un de ces récits qu'on lui lisoit à lui-même, il se retourna vers *Lisimaque*, un des capitaines qui l'avoit le moins quitté, et lui dit : « où étois-je donc quand je « faisois de si belles choses ? Je voudrais « bien, ajouta-t-il, revenir après ma « mort, pour voir ce que la posté- « rité pensera de ces histoires. » En se contentant du vrai et du vraisemblable, cette postérité dont il envioit le jugement, a mis le sceau à sa répu-

tation, en le présentant par-tout comme un des hommes les plus étonnans qui aient existé, et en faisant de son nom pour les guerriers un titre d'éloge.

On ne sait quelles furent les dispositions d'*Alexandre*, ni même s'il en fit. Dans le dernier cas, il se douta que ses volontés seroient peu respectées, puisqu'il dit : « mes funérailles seront « sanglantes. « Il eut de *Barsine* un fils nommé *Hercule* qui vécut peu. La belle *Roxane* lui en donna un posthume qu'on appella *Alexandre*. Il lui restoit un frère nommé *Aridée* fils de la danseuse *Philine*, et un autre appellé *Ptolémée*, qui ne se targua jamais de ce titre, mais qui étoit véritablement son frère; puisque *Arsinoé* sa mère, une des maîtresses de *Philippe*, étoit enceinte, lorsque *Philippe* la donna en mariage à *Lagus*. *Alexandre* avoit encore un frère nommé *Caraunus*, fils de *Cléopatre*, la rivale d'*Olympias*, et une sœur nommée *Thexa*, qui épousa dans la suite *Cassandre*. Cette généalogie est nécessaire pour l'intelligence de ce qui va suivre. Interrègne. 2576.

Alexandre donna en mourant son anneau à *Perdiccas* un de ses plus intimes confidens. Cette faveur auroit Successeurs d'Alexandre.

pu être regardée comme un droit à la couronne, mais *Perdiccas* eut la modestie, ou plutôt la politique de ne s'en faire qu'un titre de protection pour la famille royale, qu'on réduisit d'abord à *Aridée*, en attendant quel seroit l'enfant que *Roxane* mettroit au monde. A quelque confusion près, inséparable de la première surprise, il y eut assez d'accord entre les capitaines : ils se distribuèrent les provinces comme gouverneurs, sous l'inspection de *Perdiccas*, qui présida au partage comme *protecteur*; mais ce titre n'étoit déjà qu'illusoire. *Perdiccas* plein d'ambition, enchaînoit *Aridée* en paroissant le défendre. Ce prince foible de corps et d'esprit, avoit été conseillé de s'appuyer de *Méléagre* commandant de la phalange Macédonienne. *Perdiccas* jaloux de toute autorité, qu'il ne maîtriseroit pas, fit assassiner *Méléagre* aux pieds des autels, où il s'étoit réfugié. Ce fut là son premier forfait. Le second fut le meurtre de *Statira* et de *Drypetis*, les deux dernières épouses d'*Alexandre*, à la sollicitation de *Roxane* qui craignoit qu'elles ne fussent enceintes. Le troisième le massacre d'un corps de mercenaires

Grecs, de vingt mille fantassins et de trois mille chevaux, qui se croyant quittes du service après la mort d'*Alexandre*, s'en retournoient tranquillement dans leur patrie. Le quatrième l'assassinat de *Cynane*, sœur d'*Alexandre*, qui étoit venue proposer le mariage de sa fille *Ada* ou *Euridice* avec *Aridée*. Cependant malgré la mort de la mère, le mariage eut lieu. Peu s'en fallut que *Perdiccas* ne commît un cinquième crime en faisant mourir *Antigone* dont le crédit l'offusquoit; mais il se sauva très-à tems en Macédoine auprès d'*Antipater*. Il ne resta plus auprès de *Perdiccas* d'homme estimé par *Alexandre*, qu'*Eumène* son secrétaire, personnage d'un très-grand mérite, aussi expérimenté à la guerre, qu'habile dans le conseil. Encore ne s'unit-il au protecteur, que parce qu'il le croyoit sincèrement dévoué à la famille royale. Pour se l'attacher davantage, *Perdiccas* alla lui-même à la tête d'une armée, mettre *Eumène* en possession de la *Cappadoce*, qu'il lui donna à titre de gouvernement, après avoir fait mourir *Ariarathe* qui en étoit roi. Ptolémée, 2678.

Perdiccas donnoit les ordres et dis-

tribuoit des royaumes sous le nom d'*Aridée*, et du petit *Alexandre* dont *Roxane* étoit accouchée; mais on savoit que c'étoit un détour pour arriver plus surement à l'empire. Ses projets n'étoient pas ignorés. Ils réunirent contre lui tous ceux qui avoient à craindre de son ambition. De son côté, il résolut de ne se point laisser surprendre, et de porter les premiers coups. Il les dirigea contre *Ptolémée*, le plus puissant de ses rivaux, nommé gouverneur d'Egypte, par *Alexandre* lui-même, persuadé que s'il abattoit celui là, les autres tomberoient d'eux-mêmes. Ce prince par sa sagesse, sa clémence et sa justice, entretenoit l'Egypte dans une paix profonde. Il s'y étoit fortifié, et *Perdiccas*, quand il vint pour l'attaquer, le trouva dans un état de défense redoutable. Il y avoit aussi cette différence entre les deux généraux, que *Ptolémée*, doux et insinuant, étoit adoré de ses soldats, et *Perdiccas*, fier et impérieux, avoit aigri les siens par des hauteurs déplacées. Il y eut dans l'Egypte même, sur les bords du fleuve, une bataille meurtrière. La phalange macédonienne fut maltraitée. Elle s'en prit de son malheur aux

mauvaises dispositions de *Perdiccas.* Des soldats coururent à sa tente, et le tuèrent.

A *Perdiccas* succédèrent deux tuteurs ou protecteurs. Ils furent traversés par *Euridice*, femme du roi *Aridée.* Il paroit qu'elle auroit voulu tirer son mari de tutelle. Comme elle prenoit du crédit dans les troupes, on lui opposa *Antipater*, qui réunit en lui seul, l'autorité de protecteur. Il fit un nouveau partage des provinces. L'Egypte resta à *Ptolémée; Seleucus* eut le gouvernement de Babylone, *Antipater* la Susianne, *Cassandre* la Carie, *Antigone* la grande Phrygie avec le commandement des troupes de la maison du roi. Ce sont là les principaux généraux qui se construisirent des trônes des débris de celui d'*Alexandre.*

Eumène.

Antigone fut le premier qui fit voir par sa conduite qu'il ne seroit pas longtems sujet. Il attira auprès de lui, par ses largesses, les meilleurs soldats d'*Alexandre,* et se composa une armée qui lui étoit absolument dévouée. *Antipater* étoit mort. *Polisperchon* lui succéda dans les fonctions de protecteur. Il forma, pour ainsi dire, une

espéce de croisade de tous les gouverneurs et commandans particuliers, qu'il appella à la défense de la famille royale, contre *Antigone*, et mit à la tête de ce rassemblement *Eumene*, dont l'attachement à cette famille, étoit connu. *Polisperchon*, au titre de général, voulut joindre de grandes sommes, des honneurs, des dignités. *Eumène* répondit : « Tout homme qui « veut rester fidèle à son souverain « n'a pas besoin ni de grandes richesses « ni de titres éminens. »

Deux campagnes dans lesquelles ces deux grands généraux déployèrent leurs talens et toutes les ressources de l'art, furent terminées par une bataille définitive. *Antigone* étoit sûr de son armée, celle d'*Euméne*, composée en grande partie de soldats dont les chefs étoient réunis seulement par une espèce de point d'honneur, n'avoit point d'affection pour sa cause. Tous rendoient justice au mérite et à la capacité d'*Euméne*, c'est pourquoi ils le jugeoient nécessaire dans le moment du combat où ils se trouvoient; mais ils en étoient jaloux, et ils convinrent de s'en défaire après la bataille, quelqu'en fût l'évènement, afin de finir à leur volonté

cette guerre, dont ils le croyoient l'instigateur et le principal soutien. *Eumène* sut cet affreux complot. Il auroit pu s'y soustraire, en se retirant dans la Cappadoce, mais il réfléchit que renoncer au commandement, c'étoit abandonner la famille d'*Alexandre*, et il se détermina à mourir plutôt généreusement.

Dès qu'il eût pris cette résolution, il sortit de sa tente et exhorta les soldats à faire leur devoir. La plupart ignorant la trahison de leurs chefs, lui répondirent par des acclamations de joie. Il se montra sensible à ces témoignages de bienveillance, mais il ne put s'empêcher de dire aux amis dont il étoit environné, qu'il vivoit parmi des bêtes féroces, et que tôt ou tard il en seroit dévoré. La bataille ne fut pas décisive; il y eut un évènement plus funeste à *Eumène* qu'une défaite. Pendant l'action, *Antigone* détacha une partie de sa cavalerie, qui par un détour, surprit le camp ennemi, enleva femmes, enfans et butin. La plus grande perte tomba sur les *Argyraspides*, anciens soldats d'*Alexandre*, ainsi nommés, parce qu'il leur avoit donné des boucliers d'argent. Quand

ils se virent ainsi privés de ce qu'ils avoient de plus cher, et du fruit de leurs travaux, ils entrèrent en fureur, et voulurent massacrer les généraux. *Tentame*, qui les commandoit, suspendit leur colère, en leur faisant entendre qu'il espéroit de l'ancienne liaison qu'il avoit avec *Antigone*, pouvoir l'engager à leur rendre le butin. On députe vers lui, il répond qu'il le rendra volontiers, pourvu qu'on lui livre *Eumène*.

Eumène parloit bien, il harangue les soldats, leur représente l'injustice de leur procédé, les funestes malheurs qui en seront la suite, l'infamie dont ils vont se couvrir, « tuez-moi plutôt « que de me livrer à *Antigone*, mon « ancien ennemi et le vôtre. » Il les ébranloit lorsque les Argyraspides s'écrient : « laissons-là tous ces beaux « discours, si nous ne voulons perdre « nos femmes et nos enfans. » Ils le mènent au camp ennemi. Ceux auxquels ils le livrent lui demandent comment il veut être gardé, il répond : « comme un éléphant, ou comme un « lion. » Il y eut deux sentimens dans le conseil d'*Antigone*, sur le sort de cet illustre captif. *Démétrius*, fils d'*An-*

tigone, soutenu de la jeunesse de l'armée, desiroit qu'on lui sauvât la vie, pourvu qu'il promît de ne plus agir pour la famille royale. Les amis du pére, les politiques opinoient fortement à se défaire d'un homme, peut-être le seul capable de traverser les desseins d'*Antigone*. Pendant cette discussion, celui-ci faisoit traiter son prisonnier avec tous les égards possibles. Il souffroit que ses domestiques le servissent, que ses amis le visitassent. Cependant *Eumène* s'ennuioit de l'incertitude où on le laissoit. « Je suis « étonné, disoit-il, qu'*Antigone* me « laisse si long tems dans la prison, et « qu'il n'ose ni me faire mettre à mort « comme son ennemi, ni me forcer à « être son ami en me rendant la li- « berté. » L'incertitude fut bientôt terminée. Le parti le moins généreux l'emporta. Il fut mis à mort dans la prison. *Antigone* et toute son armée, lui firent des funérailles magnifiques. On enferma ses cendres dans une urne d'argent, qui fut envoyée en *Cappadoce*, à sa femme et à ses enfans. Témoignage éclatant d'estime et de respect donné à la fidélité d'un homme qui périt victime de son attachement à la famille de son bienfaiteur.

Antigone étoit un politique sombre, qui calculoit froidement, dans son cabinet, les avantages d'un meurtre ordonné à propos. La ruse, la dissimulation, la mauvaise foi, ne lui coûtoient rien pour attirer dans le piége ceux dont il vouloit se défaire. Il y mettoit tout le tems nécessaire. Dans une de ses armées, reculée sur les frontières, étoit un général, nommé *Python*, qu'il soupçonnoit de vouloir se rendre indépendant. Bien d'autres avoient de lui la même idée, et on en parloit assez ouvertement à la cour. *Antigone* prenoit vivement son parti, défendoit qu'on lui dît du mal d'un homme qu'il estimoit, que bien loin d'ajouter foi à ces calomnies, il lui destinoit le commandement dans la haute Asie, le plus beau de ses gouvernemens. *Python*, informé de ces dispositions, obéit volontiers à un ordre du roi, qui l'appelloit à la cour. A peine est il arrivé, qu'*Antigone* le fait accuser de haute trahison, dans un conseil de guerre. En un seul jour, il est jugé, condamné et exécuté. Autre trait de cruauté exécrable; *Cléopatre*, sœur d'*Alexandre*, déterminée à donner la main à *Ptolémée*, s'étoit mise en route. *Antigone*,

craignant que ce mariage ne donnât quelques droits au gouverneur d'Egypte, la fait arrêter à Sardes, et donne ordre de la faire mourir. Le crime fut exécuté par les dames même qui servoient la princesse. *Antigone* déclare ensuite, qu'il a été commis à son insçu, fait couper la tête aux femmes qui avoient été les instrumens de sa barbarie, et célèbre les funérailles de *Cléopatre*, avec la plus grande magnificence.

Il y avoit un contraste marqué entre *Antigone* et *Démétrius*, son fils. Celui-ci étoit humain, clément, d'un caractère franc et ouvert, si bien connu pour être incapable de perfidie ou de trahison, que son pére, même tout ombrageux qu'il étoit, vivoit avec lui dans la plus intime confiance, et s'en faisoit honneur. *Démétrius* approchoit de son pére à toute heure, et avec ses armes, ce qu'on souffroit rarement alors. *Antigone* le fit remarquer à des ambassadeurs auxquels il donnoit audience. « Vous aurez soin, leur dit-il, de rap-« porter à vos maîtres de quelle ma-« nière nous vivons mon fils et moi. » Ces ambassadeurs étoit ceux de *Ptolémée*, *Cassandre* et *Lysimaque*, avec lesquels *Antigone* partagea presque

tout l'empire d'*Alexandre*. Il se réserva l'Asie, *Ptolémée* conserva l'Egypte, la Macédoine fut abandonné à *Cassandre*, la Thrace à *Lysimaque*; les villes grecques devoient garder leur liberté. Cet arrangement n'étoit, selon la lettre de leur traité, que provisoire. Ces généraux se reconnoissoient seulement dépositaires, jusqu'à ce que la famille d'*Alexandre* se trouvât en état de soutenir ses droits. Mais ils firent bientôt disparoître jusqu'à cette ombre de déférence; et chacun prit le titre de roi dans les parties qui lui étoient échues.

Antigone et Démétrius. 2698.

Antigone traita les peuples avec plus de douceur depuis qu'il se fut déclaré roi : il en donnoit cette raison : « qu'il « vouloit conserver de bon gré, ce « qu'il avoit acquis par la force. » Mais il étoit, pour les impôts, bien éloigné de la modération d'*Alexandre*. Sur la remontrance qu'on lui en fit, il répondit : « oh! *Alexandre* a moissonné toute l'Asie, moi je n'y « trouve qu'à glaner. » On peut conclure du trait suivant, qu'il aimoit la justice. Il avoit à juger une cause dans laquelle son frère étoit intervenu. Ce prince le sollicita de l'entendre

en particulier, apparemment pour n'être pas exposé à la honte d'une condamnation; « mon frère, lui dit« il fermement, je vous entendrai en « public, parce que je dois rendre « justice sans distinction de person« nes. » Il vivoit paisiblement dans le sein de sa famille, aimoit sa femme et ses enfans, et en étoit sincérement aimé. Aux apophthegmes ou dits mémorables d'*Antigone*, on peut ajouter ce mot gai et délicat. On avoit en voyage logé son fils chez une veuve qui avoit trois filles remarquables par leur beauté. Il envoya chercher le fourrier, et lui dit : « ayez la bonté, « je vous prie, de tirer mon fils de « ce mauvais pas. »

Les nouveaux rois établis, tant sur le royaume héréditaire que sur les conquêtes d'*Alexandre*, ne tardèrent pas à se faire la guerre. L'incertitude de leurs droits et de leurs limites, présentoit des motifs suffisans. *Antigone* fut de plus excité par un desir de vengeance contre *Ptolémée*, qui avoit donné asile et protection à *Séleucus*. Cette homme étant simple gouverneur de Babylone, inspira des craintes à *Antigone*. Il voulut le faire

arrêter. *Séleucus* se sauva en Egypte. Les devins prédirent à *Antigone* que le fugitif deviendroit pour lui un ennemi dangereux. La prophétie s'accomplit, peut-être par la faute d'*Antigone* ; car *Séleucus*, aigri par l'opiniatreté de son ennemi à le poursuivre, d'abord aida beaucoup *Ptolémée* à le repousser, ensuite forma une ligue de tous les princes, satrapes et autres, dont l'ambition d'*Antigone* menaçoit les états.

2698. Bataille d'Ipsus. *Lysimaque* et *Séleucus* d'un côté, de l'autre *Antigone* et *Démétrius* son fils à la tête chacun d'une puissante armée se rencontrèrent près d'Ipsus dans les plaines de la Phrygie. Le destin de l'Asie dépendoit de la bataille qu'on alloit livrer. Elle fut sanglante entre des chefs également habiles, et des troupes également aguerries. La victoire se déclara pour *Séleucus*. *Antigone* percé de traits, mourut sur le champ de bataille, âgé de quatre-vingt quatre ans. *Démétrius* s'enfuit très mal accompagné, et se sauva jusqu'en Grèce. Malheureux, il essuya des humiliations de la part de la république d'Athénes qui lui avoit prodigué des flatteries dans sa prospérité.

Séleucus devint tout-à-coup maître de l'Asie, et *Démétrius* se trouva réduit à la Cilicie pour tout asile, encore ne s'y établit-il que par surprise. Pendant qu'il erroit sur les côtes de Grèce, entretenant sa petite armée de butin, *Séleucus* qui l'avoit dépouillé, lui demanda en mariage *Stratonice* sa fille, princesse d'une grande beauté, et lui procura lui même *Ptolémaide* fille de *Ptolémée*. Beau-frère du .u-verain de l'Asie, gendre du souve de l'Egypte, on croiroit que *L trius* va devoir quelque couronne a ses alliances. Mais des prétentions le brouillent avec *Séleucus*; *Ptolémée* le regarde avec indifférence. Son armée devient encore sa ressource.

Deux compétiteurs se disputoient la Macédoine. Il est appellé par *Alexandre* fils de *Cassandre*. Pendant qu'il alloit à son secours, les deux rivaux s'accommodent. *Alexandre* craignant alors *Démétrius* plus qu'il ne le desiroit, va au-devant de lui pour le détourner d'entrer dans ses états. Il étoit trop tard : *Démétrius* avançoit. *Alexandre* ne sachant comment s'en débarrasser autrement, se détermine à le faire assasssiner, Les ordres étoient

donnés; *Démétrius* découvre le projet, fond avec l'élite de ses troupes sur les gardes d'*Alexandre*, et le tue au milieu d'eux. « Vous nous prévenez « d'un jour, s'écrièrent les Macédo- « niens. « L'armée d'*Alexandre* s'attendoit à être attaquée par *Démétrius*. Elle fut agréablement surprise, lorsqu'il demanda à se justifier devant elle de la mort du roi. Il plaida si bien sa cause, que tout d'une voix, les soldats le proclamèrent roi de Macédoine.

Rétabli sur un trône, *Démétrius* songea à se replacer sur celui d'Asie dont on l'avoit chassé. Ses apprêts furent formidables. On lui doit l'honneur, d'avoir le premier fait construire des vaisseaux d'une grandeur, d'une force, d'une magnificence inconnues jusqu'à lui. Ses préparatifs avertirent ceux qu'il vouloit attaquer. Ils le prévinrent. On lui suscita des ennemis de tous côtés. Il se forma des partis dans son royaume, et les Macédoniens lui otèrent la couronne aussi légèrement qu'ils l'avoient donnée. Il lui resta cependant une armée peu nombreuse à la vérité, mais composée de bons soldats. Avec ce secours, il

crut pouvoir pénétrer en Asie, qui étoit toujours le but de ses espérances. Il eut des succès dans des rencontres; mais resserré par des armées nombreuses, il demanda qu'on lui laissât un chemin libre, pour aller s'établir chez quelque nation barbare, où il pourroit terminer ses jours en repos. Il s'adressa sur-tout à *Séleucus* son gendre, qui eut quelque compassion de son triste état, et fournit des vivres à ses soldats qui en manquoient. *Séleucus* auroit fait pour lui d'avantage, sans *Patrocle* son premier ministre, qui lui représenta ce qu'il risquoit à ménager le prince le plus ambitieux et le plus entreprenant qui exista; que c'étoit un lion dont on ne pourroit être sûr, que quand on le tiendroit enchaîné.

Persuadé par ce raisonnement, *Séleucus* renforce son armée, enveloppe *Démétrius* de tous côtés, le resserre dans les gorges du Mont-Taurus. *Démétrius* réduit au désespoir, fait un dernier effort, et s'ouvre un chemin en Syrie. Une fièvre aigue le force de s'arrêter. Pendantsa maladie, ses soldats qui perdoient espérance, désertent en grand nombre. A peine convalescent,

vivement pressé par *Séleucus*, il lui dérobe une marche, et laisse l'armée de son gendre bien loin derrière lui. Il forme alors le projet de surprendre le camp ennemi. Son dessein auroit réussi, s'il n'avoit été trahi par un transfuge. *Démétrius* n'avoit plus d'autre parti à prendre, que de risquer un coup de désespoir. Il s'y détermine, fond sur l'avant-garde ennemie et la renverse du premier choc. *Séleucus* accourt, se montre à ses soldats vainqueurs, à la tête de sa nombreuse armée prête à combattre. Il leur représente qu'il n'a si long-tems différé de les attaquer, que pour ne pas répandre leur sang inutilement. Il les exhorte à mettre bas les armes, et à ne plus s'exposer pour un prince aveuglé par l'ambition, et mis hors d'état de résister plus long-tems. Ces soldats applaudissent à son discours, y répondent par les acclamations redoublées de *vive le roi Séleucus*, et abandonnent l'infortuné *Démétrius*.

Il se retire dans une épaisse forêt avec le petit nombre de ceux qui lui étoient restés fidèles. Pendant la nuit, *Sosigène* un de ses anciens amis lui apporte une petite somme d'argent.

Avec ce foible secours, il essaye de se sauver, dans l'intention de gagner le bord de la mer ; mais tous les passages étoient trop bien gardés. Sa petite escorte ne voyant plus de ressource se dissipe. Quelques-uns restent, mais pour le livrer à *Séleucus*. Il les prévient, envoye à son gendre des députés qui le trouvent dans les meilleures dispositions. « La fortune, « dit-il, veille moins à la sureté de « *Démétrius*, qu'aux intérêts de ma « gloire, puisqu'aucune victoire, ne « pouvoit être plus glorieuse, que « l'acte de clémence, dont elle me « fournit l'occasion. «

Séleucus fidèle à ses principes, envoye au-devant de *Démétrius* les personnes qu'il croit devoir lui être les plus agréables. A ce cortège se joint la foule des courtisans persuadés que le génie du beau-père, alloit prendre un entier ascendant sur l'esprit de son gendre. Les ministres eurent la même idée, sur-tout *Patrocle* qui travailla à réveiller les soupçons et les craintes qu'un premier élan de générosité avoit écartés. Au milieu des félicitations, *Démétrius* se voit environné d'une garde nombreuse. Elle le

conduit non devant le roi, comme il s'en étoit flatté, mais dans un château situé dans une presqu'île, où il fut soigneusement gardé. D'ailleurs rien ne lui manquoit pour les commodités et les agrémens de la vie. Il pouvoit prendre l'exercice de la chasse, dans un parc très-étendu. Pour tout le reste, ses desirs étoient prévenus et remplis. On le flatta de l'espérance, qu'on n'attendoit que *Stratonice* sa fille, et quelques autres parens, pour régler les conditions auxquelles la liberté lui seroit rendue.

Il se berça quelques tems de cet espoir; mais voyant que les délais se multiplioient, et qu'il ne pouvoit pas même obtenir de voir *Séleucus*, comme il ne cessoit de le demander, il se livra aux plaisirs qu'on lui présentoit, sur-tout à la bonne chère, qu'il crut un moyen de se distraire des regrets de sa grandeur passée. On crut qu'il se résignoit à son sort, peut-être le crût-il lui-même. On a de lui une lettre à *Antigone* son fils, qui est comme une renonciation à tout ce qui pouvoit l'attacher à la vie. Il lui remet ses droits sur les états qu'il possédoit encore en Gréce, l'exhorte à en prendre

un soin particulier, à observer constamment envers ses sujets les lois de la justice et de la modération. « Regardez-moi, ajoute-t-il, comme « mort; ne cherchez point à racheter « ma liberté par aucun sacrifice de « villes ou de provinces, et n'ajoutez « foi à cet égard à aucune lettre, « même écrite de ma main ou scellée « de mon sceau. »

Démétrius éprouva que les plaisirs quand l'espérance manque, sont une foible ressource contre le malheur. Plongé dans une sombre tristesse, les soins qu'il prit pour en sortir, furent inutiles. Ses éfforts à cet égard, lui causèrent une maladie qui le conduisit au tombeau à l'âge de cinquante quatre ans. Prince grand dans l'une et l'autre fortune, le plus habile ingénieur de son siècle, d'une société douce et agréable, aimant les lettres, noble dans ses procédés, généreux et bienfaisant, adoré de sa famille. On doit remarquer qu'il eût quatre femmes; qu'elles vécurent dans le même tems avec lui, et qu'elles ni lui, ne se donnèrent jamais réciproquement des sujets de plainte.

Son fils *Antigone*, modèle de piété

filiale, comme l'avoit été *Démétrius* lui-même, s'offrit en otage pour son père, proposa pour prix de sa délivrance, les états qu'il possédoit en Grèce. Quoique refusé, il persista à demander sa liberté, prit le deuil, et n'assista à aucuns festins, pendant tout le tems que son père fut détenu prisonnier. Qand il sut qu'il étoit mort, et qu'on lui apportoit ses cendres, il alla au-devant d'elles, accompagné d'une flotte nombreuse, les renferma dans une urne d'or. Lorsqu'il rentra dans le port de Corinthe où étoit sa résidence, il fit placer cette urne sur la poupe de sa galére, la fit couvrir d'un dais de pourpre, et posa dessus sa couronne. Lui-même vêtu d'habits de deuil, les yeux baignés de larmes, se tenoit auprès de cette urne précieuse. Presque toute les villes de la Grèce envoyèrent des guirlandes pour la couronner, et des députés pour assister à la cérémonie des funérailles. De Corinthe, les cendres de *Démétrius* furent transportées à Démétriade qu'il avoit bâtie, et enfermées dans un magnifique tombeau. Il est rare de voir de pareils regrets, de la part de l'héritier d'un trône.

Les désastres déplorables des conquêtes d'*Alexandre* en Asie, nous préparent à des scènes encore plus sanglantes en Macédoine. Il en avoit laissé le gouvernement à *Antipater*, ministre singulierement estimé de *Philippe* son pére. Il étoit d'une famille illustre, ami particulier d'*Aristote*, qui lui inspira un goût vif pour les sciences. Un certain air de grandeur accompagnoit toutes ses actions. Dans le train ordinaire de la vie, comme dans ses vêtemens il paroissoit de la plus grande simplicité, et sembloit n'être qu'un simple particulier, quand il donnoit des ordres à des rois. Enfin on peut dire, qu'il étoit ou le plus grand homme, ou le plus grand hypocrite de son tems. Macédoine.

Le gouvernement qu'*Alexandre* lui confia, avoit une difficulté de plus que les autres, c'étoit l'embarras de vivre avec *Olympias*, de ne point lui laisser prendre trop d'autorité, sans cependant que le fils pût blâmer la contrainte imposée à sa mère. Ce rôle étoit délicat. Il paroit qu'*Antipater* s'en acquitta long-tems avec l'approbation d'*Alexandre*; cependant au moment où les mœurs de ce conquérant changèrent, 2676.

on croit que l'amour inflexible d'*Antipater* pour la vérité commença à lui déplaire, et qu'il étoit disposé quand il mourut, à lui faire éprouver une disgrâce éclatante. Cependant, on peut dire qu'*Alexandre* lui eut en quelque manière obligation de ses conquêtes. Car si le gouverneur n'eût pas entretenu la paix dans la Macédoine, non-seulement le roi auroit manqué des recrues qu'*Antipater* lui envoyoit, et qui soutinrent son armée; mais encore il auroit été forcé de quitter l'Asie, pour ne pas risquer sa couronne héréditaire contre des espérances.

La nouvelle de la mort d'*Alexandre* suscita de grands embarras à *Antipater*. Une partie des villes de la Grèce chassa les garnisons macédoniennes. Il fallut négocier avec les unes, user de rigueur avec les autres. Les Athéniens sur-tout lui donnèrent beaucoup de peine. Ils le réduisirent, se voyant bloqué, au point d'être obligé de demander la paix. Mais ils refusèrent de l'entendre qu'il ne se rendît à discrétion. *Antipater* se tira de ce mauvais pas, et à son tour exigea la condition que les Athéniens lui avoient imposée. Ils la subirent, mais ils n'abusa pas de sa victoire, et

se contenta de les obliger à bannir les dangereux orateurs qui séduisoient ce peuple léger et volage. On appella cette guerre, la guerre *Lamiaque*, parce que la principal bataille se livra auprès d'une ville nommée *Lamia*.

Antipater passa en Asie, appellé par le desir d'être utile à la famille d'*Alexandre*. Il y eut le titre de protecteur qu'il rapporta bientôt dans la Macédoine, ou il mourut âgé de quatre-vingts ans. Sa délicatesse ne lui permit pas de donner son gouvernement à *Cassandre* son fils, qui malgré sa jeunesse, s'en seroit bien acquitté. Il nomma *Polisperchon*, le plus ancien des capitaines d'*Alexandre*, qui se trouvoient auprès de lui. Cet homme qui succédoit à *Antipater*, sous le titre de gouverneur général de la Macédoine, et de tuteur des rois, n'avoit que des talens médiocres. Son fils nommé *Alexandre* n'étoit guères plus habile. Ils commencèrent leur administration par une faute qu'ils firent contre les conseils que leur avoit laissés *Antipater*, ce fut d'appeller *Olympias* en Macédoine, d'où *Antipater* avoit trouvé moyen de l'éloigner. Cette femme artificieuse s'empara de l'esprit de

Polisperchon, lui conseilla dans le gouvernement des villes des changemens qui mécontentèrent. Il donnoit ses ordres avec hauteur, au nom d'*Aridée* frère d'*Alexandre*, qu'on avoit reconnu roi, avec le petit *Alexandre* fils de *Roxane*.

Aridée avoit épousé *Euridice* petite fille de *Philippe* et de son frère aîné. Soit que le droit de cette princesse à la couronne offusquât *Olympias*, soit qu'il y eût entre elles ou rivalité d'autorité, ou cette jalousie qui n'est pas rare entre les femmes, elles montrèrent non-seulement de l'éloignement l'une pour l'autre, mais encore de la haine et de l'envie de se nuire. *Olympias* étoit soutenue par *Polisperchon* : *Euridice* chercha un appui dans *Cassandre*, fils d'*Antipater*. Il n'avoit pu voir sans inquiétude le penchant de *Polisperchon* pour *Olympias*, l'ennemie déclarée de son père. Il communiqua ses craintes à ses amis, et se forma un parti puissant. Ses premiers efforts pour supplanter le gouverneur ne réussirent pas. Il fut obligé de fuir en Asie : loin de renoncer à son dessein, dans sa retraite, à l'aide des princes jaloux de l'autorité de *Polis-*

perchon, il leva une armée, et étoit près de rentrer de lui même en Macédoine, lorsqu'*Euridice* l'appella à son secours.

La guerre civile y étoit alors établie. Les deux héroïnes, chacune à la tête d'une armée, se montroient résolues de hasarder une bataille. La communication naturelle entre les habitans du même pays, quoique dans des partis opposés, fut favorable à *Olympias*. Les soldats d'*Euridice* s'étoient engagés volontairement à elle, et avec toutes les marques du zèle et de l'affection; mais *Olympias* s'étant présentée à eux au moment de l'action, son air majestueux, l'idée qu'ils alloient combattre contre la veuve de *Philippe* mère d'*Alexandre*, leur fit tomber les armes des mains. Ils abandonnèrent la malheureuse *Euridice* et son mari. *Olympias* maîtresse de leur sort, les fit enfermer dans un lieu si étroit, qu'ils ne pouvoient s'y retourner qu'avec peine, ordonna qu'ils fussent nourris des alimens les plus ordinaires. Avec ce couple infortuné beaucoup de partisans de *Cassandre* étoient tombés entre ses mains, entre autres *Nicanor* son frère. Elle fit tuer et massacrer cent de

ses amis. Elle voulut en même tems qu'on ouvrît le tombeau d'*Iolas*, autre frère de *Cassandre*, et qu'on jetât les restes de son corps à la voirie.

Ces cruautés commencèrent à exciter quelque compassion en faveur d'*Aridée* et de son épouse. *Olympias* en craignant les suites, résolut de se défaire de ses prisonniers. Des Thraces armés de poignards, entrent par son ordre, dans la prison du roi, et le percent de plusieurs coups. Un moment après, elle charge un messager d'aller offrir à *Euridice* un poignard, une corde et une coupe de poison. « Que « les dieux, dit l'infortunée princesse, « offrent un jour à *Olympias* un pa- « reille présent. » Elle déchire son mouchoir, essuye les plaies de son époux qui venoit de rendre le dernier soupir, le couvre de quelques vêtemens, et sans marquer la moindre foiblesse, ni laisser échapper aucune plainte, elle présente le col au fatal cordeau et est étranglée.

Cassandre. Mort d'Olympias.

• *Cassandre* arriva trop tard pour empêcher ses cruautés; mais assez-tôt pour les punir. Il pénétra en Macédoine; *Olympias* s'y promenoit de ville en ville, escortée d'une cour magnifique. Elle

avoit pris avec elle *Roxane* et le petit *Alexandre*, persuadée que la vue de la veuve, du fils, de la mère de ce conquérant, dont les victoires faisoient tant d'honneur au nom macédonien, rangeroient les meilleurs soldats sous ses étendards; maisson armée ne grossit point. Toujours poursuivie par *Cassandre*, elle fut forcée de se renfermer dans Pydna, où *Cassandre* l'assiégea par terre et par mer. La famine devint si horrible, que les soldats mangeoient les corps morts de leurs compagnons. Après plusieurs tentatives inutiles pour s'évader, *Olympias* se rendit à discrétion. Les parens de ceux qu'elle avoit si cruellement fait mourir l'accusèrent devant l'assemblée des Macédoniens. Sans qu'on l'entendît, elle fut condamnée à mort. *Cassandre* alors lui offrit un vaisseau pour la transporter à Athénes. Elle le refusa dans la crainte que quand elle seroit en pleine mer, on ne la fit précipiter dans les flots. Elle dit qu'elle vouloit se justifier dans une nouvelle assemblée. Il parut dangereux à *Cassandre* de lui accorder cette permission. En effet, deux cents hommes qu'il envoya pour la tuer, furent si déconcertés par son air ma-

jestueux, qu'ils revinrent sans avoir exécuté l'ordre. A plus forte raison, auroit-elle touché une multitude, où il se rencontre toujours des gens enclins à la pitié. On ne trouva d'autre moyen de s'en défaire que de la livrer aux parens de ceux qu'elle avoit fait périr. Ils l'égorgèrent, et en mourant, elle excita encore par sa fermeté l'admiration de ses bourreaux. Ainsi périt la mère d'*Alexandre*. Il seroit inutile de tracer son caractère : ses actions la peignent assez. *Cassandre* envoya *Roxane* et son fils à Amphipolis. Il les fit séparer de ceux qui avoient coutume de les accompagner, et ordonna que le jeune prince fût élevé comme un particulier. Delà il les fit transférer dans un château isolé, et quand il eut accoutumé les Macédoniens à les oublier, il s'en défit, quitta le nom de protecteur qu'il avoit gardé jusqu'alors, et prit celui de roi.

2698. Si les talens militaires, des victoires, un gouvernement sage et modéré peuvent justifier une usurpation, *Cassandre* mérita le trône. Il ramena dans la Macédoine l'abondance et la paix, rétablit les villes détruites, joignit à sa couronne celle d'Epire, soutint avec

éclat et avantage la guerre contre *Antigone :* maître de l'Asie, il imposa des lois aux Ætoliens et aux Illyriens, se rendit maître du Péléponèse, et mourut de maladie au milieu de ses triomphes. Il laissa trois fils, *Philippe*, *Antipater* et *Alexandre.* Le premier lui succéda, mais mourut presqu'aussitôt. *Antipater* alors se fit proclamer roi ; mais *Alexandre* s'opposa à son installation, soutenu d'un parti puissant, et en secret de la reine sa mère ; du moins le persuada-t-on à *Antipater.* Ce prince dénaturé, craignant la prépondérance d'un pareil suffrage, entre chez sa mère avec des bourreaux. Envain elle lui demande grace, le conjure par les mamelles qui l'ont allaité, il demeure inflexible, et la fait massacrer sous ses yeux ; trait de la plus affreuse barbarie, dont l'histoire puisse fournir l'exemple.

Après plusieurs années de guerre où les étrangers prirent part, guerres très-funestes au royaume, deux frères se le partagèrent. *Alexandre* l'aîné fut supplanté par *Démétrius* qu'il vouloit tuer. Il paroît que *Démétrius* n'eut pas assez d'égard au caractère de ses nouveaux sujets. Il montra sur le trône de Macédoine un goût de luxe qui pouvoit

2705. Démétrius. Pyrrhus.

p 6

plaire en Asie, qui pouvoit se souffrir en Grèce, où les arts étoient en honneur, mais qui contrastoit trop avec la simplicité agreste des Macédoniens. On croiroit qu'il se conduisit dans ce royaume, comme dans un pays conquis. Il commandoit avec hauteur, rejetoit les remontrances et les plaintes avec un air de mépris, plus révoltant que le refus. Ses sujets se lassèrent, le chassèrent et donnèrent la couronne à *Pyrrhus* roi d'Epire. Ainsi la Macédoine qui s'étoit annexé l'Epire sous *Cassandre*, fut à son tour annexée à l'Epire sous *Pyrrhus*. Ce dernier la quitta pour aller faire des conquêtes en Italie. Avant que de partir, il la partagea avec *Lysimaque*, souverain de la Thrace, qui pendant son absence s'empara de tout.

2714. Lysimaque. Céraunus.

Des intrigues de femmes remplirent sa cour de dissentions funestes. *Arsinoé* qu'il épousa étant âgé, lui inspira des soupçons odieux contre *Agathocle* son fils aîné, prince généralement aimé et estimé. Il fut mis en prison sans être entendu, et empoisonné. *Lysandra* sa veuve, fille de *Ptolémée*, se sauva avec ses enfans et son frére *Céraunus* à la cour de *Séleucus*. Ce prince arme pour cette famille infortunée, livre à

Lysimaque une bataille, dans laquelle le roi de Macédoine périt avec treize de ses fils. Le vainqueur alloit placer *Céraunus* sur le trône, lorsque le protégé l'assassine, et a encore l'adresse malgré la noirceur de son crime de se faire proclamer roi par les Macédoniens. Il songea alors à se venger d'*Arsinoé*, meurtrière de son beau-frère *Agathocle*. Elle s'étoit retirée dans Cassandrie place très-forte. *Céraunus* la leurre de l'espérance de l'épouser et d'adopter ses enfans. Elle ouvre les portes de Cassandrie. Le jour pris pour les noces, *Céraunus* fait égorger ses deux fils devant elle, et la relègue dans Samothrace, accompagnée seulement de deux femmes pour la servir. Elle se sauve en Egypte, plaît à *Ptolémée Philadelphe*, frère de *Ptolémée Céraunus*, l'épouse et devient la belle-sœur de celui dont elle avoit fait mourir le beau-frère, et qui avoit assassiné ses enfans. Quelles alliances!

Sous *Ptolémée Céraunus*, les Gaulois, nation jusqu'alors inconnue dans ces contrées, firent une irruption en Macédoine. Il n'y avoit que l'avidité du butin, ou le desir de se procurer des demeures plus avantageuses qui ar- Invasion des Gaulois.

rachât ces hordes barbares de leurs forêts. Ainsi elles commençoient par piller, et s'établissoient ensuite, si le lieu leur convenoit. Dans l'un et l'autre cas, les pays envahis étoient fort malheureux. *Céraunus* à la tête d'une armée puissante les attendoit sur ses frontières, mais il fut battu et tué. Ils se répandirent pour lors sur tout le royaume, comme un débordement, et y exercèrent d'autant plus aisément leurs brigandages, que les Macédoniens se trouvèrent sans chef. Dans le premier moment de la surprise, ils avoient élu *Méléagre* frère de *Céraunus*. Il se montra incapable, ils le déposèrent deux mois après. *Antipater* petit-fils de *Cassandre* choisi ensuite, ne régna que quarante-cinq jours. *Sosthène*, seigneur Macédonien, ramassa ses compatriotes épars, les forma à la discipline, et à leur tête battit les barbares en plusieurs rencontres. On lui offrit la couronne, il la refusa et se contenta du titre de général, qu'il porta glorieusement pendant deux années. Un nouvel essain de Gaulois vint renforcer les premiers. *Sosthène* et sa petite armée furent accablés par le nombre. Ces deux invasions achevèrent de rui-

Méléagre.
Antipater.
Cassandre.

ner la Macédoine, les Gaulois l'abandonnèrent pour aller promener leurs fureurs en Grèce.

Ce royaume dans le misérable état où il se trouvoit n'en excita pas moins l'avidité des trois concurrens, *Antigone Gonarus*, ainsi nommé du lieu de sa naissance, fils de *Démétrius*; *Antiochus Soter* fils de *Séleucus*: les deux pères avoient porté la couronne de Macédoine; et *Pyrrhus*, troisième prétendant, revenu de son expéditon d'Italie. Aidés tant de leurs propres troupes que de mercenaires, ils se disputèrent les débris de ce royaume dévasté. *Pyrrhus* digne par ses idées chevaleresques, de commander aux Gaulois qu'il avoit en grand nombre dans son armée, offrit le combat en champ clos à *Antigone*. Celui-ci répondit: « Si « *Pyrrhus* est fatigué de la vie, il trou- « vera mille manières de s'en délivrer.» En effet il fut tué à Argos, de la main d'une femme qui lui jeta une thuile sur la tête. *Antigone* devint seul maître de la Macédoine, se défit insensiblement du reste des Gaulois qui l'infestoient encore, et commença un règne qui auroit dû plaire aux Macédoniens par sa douceur et sa justice; mais ils se

Antigone.

laissèrent éblouir par la valeur brillante d'*Alexandre* fils de *Pyrrhus*, qui vint revendiquer les droits de son père. Les Macédoniens passèrent presque tous de son côté. *Antigone* abandonna ce peuple ingrat et se retira dans ses états de Grèce. Mais *Démétrius* son fils, se soutint dans un coin du royaume. Ses exploits attirèrent l'attention des Macédoniens : toujours épris de la bravoure, ils retournèrent à *Démétrius*. Il vainquit, et rappella son père *Antigone*. Petit-fils d'*Antigone*, tué à la bataille d'Ipsus, fils de *Démétrius*, mort prisonnier, ce prince n'oublioit pas les vicissitudes de la fortune, qu'il éprouva lui-même si souvent. Qand *Pyrrhus* fut tué, le fils d'*Antigone* dans les transports du premier moment de la victoire, lui présenta la tête du roi d'Epire. Le roi de Macédoine détourna les yeux avec horreur, « Malheureux, dit-il à « son fils, avez-vous pu croire qu'un « prince, dont le grand père a été « tué de la même manière, dont le » père est mort dans les fers, goûteroit « du plaisir au spectacle que vous me « présentez? » Il reçut avec beaucoup de bonté le fils de *Pyrrhus*, que le sien lui amena. Mais le voyant couvert d'un

mauvais habit, il dit à son fils qui lui recommandoit le jeune prince : « Votre « conduite me plait plus que celle que « vous avez tenue après le combat : « mais vous n'en faites pas encore assez ; « car l'habit qui le couvre, n'est « propre qu'à déshonorer votre vic- « toire. »

Démétrius II, fils et successeur d'*Antigone*, fut assez heureux pour se trouver dans une situation à imiter plutôt les vertus douces de son père, que ses talens militaires. Son règne fut tranquille, mais très-court. Sa mort excita des regrets. Ils auroient été plus vifs, sans les belles qualités d'*Antigone Doson*, son frère, qui le remplaça d'abord comme tuteur d'un très-jeune fils nommé *Philippe*, que son frère laissoit, ensuite comme roi, lorsqu'il eut épousé la veuve. Les soins qu'il donna à l'éducation de son neveu, la tendresse qu'il lui marqua toujours, prouve que s'il prit la couronne, ce n'étoit pas pour l'enlever, mais pour la lui rendre plus brillante. La Macédoine prospéra sous son gouvernement. Il étoit aussi bon guerrier qu'habile politique. *Antigone* avoit l'art des promesses, comme il paroit par son sur-

Démétrius II. 2756. Antigone Doson. 2762.

nom *Doson*, c'est-à-dire *qui donnera*. Il mourut d'un crachement de sang, causé par un effort qu'il fit, en encourageant ses soldats dans une bataille. Avant que de rendre le dernier soupir, il supplia l'armée de garder une fidélité constante à *Philippe* son neveu et son pupile, qui alloit monter sur le trône, dans un âge très-peu avancé.

Philippe. 2778. *Philippe*, ainsi que son prédécesseur, étoit brave, éloquent, versé dans toutes les connoissances nécesssaires à un roi; mais il fut ombrageux et cruel; deux défauts qui furent cause des malheurs qui empoisonnèrent sa vie, et déshonorèrent son règne. il tenta avant que d'être parvenu à un âge mur, une découverte peut-être la plus difficile de toutes, sur-tout pour un roi; savoir, de discerner les faux amis des véritables.

Dans le dépit de ne pouvoir se satisfaire, il trancha la difficulté, en faisant mourir indistinctement ceux de ses courtisans avec lesquels il avoit eu quelque liaison intime. On le sait aussi coupable de la mort d'*Aratus*, cet estimable chef des Achéens, qu'il fit empoisonner, et d'avoir fait donner au fils d'*Aratus*, un breuvage qui le rendit fou. Tel fut le père de *Démétrius* et de

Persée, célèbres, le premier par son attachement, le second par son antipathie pour les Romains.

Ces républicains avoient déjà porté leurs armes en Grèce. Ils y mettoient en usage cette politique astucieuse, qui les rendit enfin maîtres du monde. Elle consistoit à secourir les foibles contre les forts. Quand ils avoient abattu la puissance d'un roi, qu'ils lui avoient enlevé quelques contrées, et une partie de ses moyens d'aggression ou de résistance, pour consumer ses forces, sous prétexte de dédomagement, ils lui donnoient un autre pays à soumettre. Ainsi après avoir forcé *Philippe* à leur livrer ses vaisseaux, après lui avoir interdit des conquêtes commencées, et prêtes à terminer, ils lui permirent d'attaquer les *Thraces*, qu'ils savoient difficiles à vaincre. Une de leur ruse étoit encore de demander en otage les enfans des souverains et des grands, afin de les élever dans leurs principes, et de leur inspirer de l'admiration pour la république. Ce dernier genre d'adresse fut aussi pratiqué contre *Philippe*. Les Romains exigèrent son fils *Démétrius* en otage, et le renvoyèrent pénétré d'estime pour eux, et d'une affection

qui ne devoit pas plaire au roi de Macédoine, après la manière impérieuse dont on le traitoit.

Démétrius avoit un frère aîné, nommé *Persée*, né d'une concubine. Le vice de sa naissance, ne lui ôtoit ni le desir du trône, ni l'espérance d'y parvenir. *Démétrius* tâchoit en toute occasion d'amortir le ressentiment de son père contre les Romains. Il le prenoit par son intérêt, lui remontroit la grande puissance des républicains, comparée à la sienne, ce qu'il risquoit à les choquer; qu'il vaudroit bien mieux chercher à les gagner par des procédés francs, que de vouloir les tromper par des finesses qu'ils découvriroient tôt ou tard. *Philippe* sentoit la solidité de ce raisonnement, mais il ne l'écoutoit pas sans dépit, et ce dépit le portoit souvent à croire que son fils insistoit moins pour l'avantage de son père, que par un penchant de préférence pour les Romains. *Persée* ne manquoit pas de fortifier ses soupçons, et quelques tendresse que *Philippe* eût pour *Démétrius*, prince orné de toutes les vertus, insinuant, gai et caressant, il y avoit des momens où l'identité de sentiment donnoit de l'ascendant à *Persée*, d'un

naturel sombre, artificieux et malin.

Il se présenta une occasion de reconnoître ces deux caractères. *Philippe* voulut amuser sa cour du spectacle d'une espèce de tournois. Les deux princes furent mis à la tête des deux partis, composé chacun de leurs amis. Mais bientôt de simulé qu'il devoit être, le combat devint sérieux. Il fallut toute l'autorité du roi, pour le faire cesser. Les deux frères traitèrent ensuite chacun leurs champions. Des partisans de *Persée* se glissèrent dans la salle du festin de *Démétrius*. Les convives les regardant comme espions, les chassèrent. *Démétrius* marqua à ses courtisans du mécontentement de l'affront qu'ils venoient de faire à son frère, et pour le réparer en quelque manière, il proposa d'aller amicalement le surprendre à table, persuadé que cette marque de confiance l'appaiseroit. C'étoit une imprudence : ses amis s'efforcèrent de la lui faire sentir. Ceux surtout qui avoient chassé les espions vrais ou prétendus, refusoient de s'exposer. *Démétrius* l'exigea ; mais il ne s'opposa pas à la précaution qu'ils prirent de mettre des poignards sous leurs robes, pour se défendre en cas d'attaque. Soit que *Persée* eût une véritable crainte,

soit qu'il imaginât tout d'un coup de profiter de l'occasion pour rendre son frère odieux, quand il vit approcher la troupe, il fit fermer la porte, et cria à l'*assassin*. Le roi dont chaque parti réclama le jugement, blâma l'imprudence de *Démétrius*, mais condamna les soupçons odieux que *Persée* avoit conçus; quant à l'affaire du tournois, savoir quel parti avoit commencé à faire d'une fête un carnage, il ne voulut rien décider; se contenta de recommander l'union et de défendre, d'un ton absolu, qu'on troublât jamais sa tranquillité par de pareilles scènes.

Mais s'il lui resta du doute sur le choix du coupable, les ressorts qu'on fit jouer le tirèrent bientôt d'incertitude, à son grand malheur. Par une de ses finesses, dont son fils *Démétrius* le conjuroit de s'abstenir, *Philippe* s'étoit attiré un grand désagrément de la part des Romains. Il tenoit une garnison Macédonienne dans *Maronée*, ville maritime de Thrace. Le sénat sur la réquisition des habitans, lui ordonne de la retirer: après bien des tergiversations, il obéit; mais il prend ses mesures de manière qu'en même tems que la garnison sort de Maronée, des Thraces

apostés y entrent, pillent, saccagent, et exercent les plus horribles cruautés. Cette noirceur ne fut pas ignorée à Rome, *Philippe*, en reçut ordre de justifier sa conduite devant le sénat, d'envoyer le commandant de la garnison, pour en tirer la vérité. *Philippe* le fit partir et empoisonner en route. Comme il ne se trouvoit pas en état de résister aux forces qu'on préparoit, il chargea *Démétrius* de détourner l'orage. Le jeune prince arrivé à Rome, fut étonné et déconcerté des preuves accumulées contre son père. Il tâcha de le justifier. On voulut bien admettre ses raisons; mais dans la lettre que le sénat écrivit au père, il lui manda expressément que ces excuses n'avoient été regardées comme valables, qu'en considération de son fils.

Cette restriction déplut à *Philippe*. Il en tira des conséquences contre la fidélité de *Démétrius*; il le crut d'intelligence avec les Romains, pour se soutenir contre lui, et peut-être envahir le trône. *Persée* fortifia ces soupçons par de fausses lettres qu'il fit venir de Rome, dans lesquelles les prétendus projets de son frère étoient présentés avec tant de vraisemblance, que le

roi y fut trompé. Il donna ordre d'arrêter son fils, ce fut un nommé *Didas* qu'il en chargea. Cet homme étoit partisan secret de *Persée*. Il mit dans l'exécution un air de regret, tant d'égards, que le jeune prince prit confiance en lui. Il lui avoua que s'il pouvoit obtenir sa liberté, son dessein étoit de se sauver à Rome, pour éviter les effets de la mauvaise volonté de son frère. *Didas* le fit savoir au roi qui lui ordonna d'empoisonner son prisonnier, mais discrètement de peur que les Macédoniens et les Romains dont il étoit également estimé et aimé, ne prissent des soupçons. *Didas* mêla du poison dans les alimens du prince; mais voyant que l'effet se faisoit trop attendre, et que les douleurs violentes qui agitoient *Démétrius*, commençoient à élever des doutes, il le fit étouffer.

Aussitôt que *Démétrius* eût rendu les derniers soupirs, *Persée* changea de conduite. Il ne se mit plus en peine de faire comme auparavant la cour à son père, et laissa éclater sa joie de la mort de son rival. *Philippe* en conçut le plus vif chagrin, et commença à soupçonner qu'on l'avoit trompé. Il chercha à s'éclaircir, et s'adressa à un

de ses parens nommé *Antigone*, dont la probité étoit connue. *Antigone* dit franchement au roi qu'il croyoit *Démétrius* innocent, et le mit sur la voie pour en découvrir davantage. Il fut prouvé que des lettres écrites à Rome sous le nom de *Démétrius*, pour s'y procurer un asile, étoient supposées. Le faussaire même convint de son crime : son aveu soutenu par d'autres, jeta le roi dans un désespoir mortel. Les coupables qu'on pût saisir furent condamnés à mort. *Persée* se sauva, et établit sa résidence sur la frontière, où il espéroit voir bientôt paroître le moment qui le rendroit maître de la couronne. Il n'attendit pas long-tems. *Philippe* dévoré de remords, termina dans les regrets d'un repentir douloureux une vie que son caractère ombrageux avoit rendu malheureuse pour lui et pour les autres.

Dans sa dernière maladie, il révéla la conduite infame de *Persée* à l'égard de son frère, et recommanda à ses sujets de reconnoître pour roi, *Antigone* fils de *Démétrius*; mais *Persée* avoit pris ses mesures. Il fut instruit à tems de la mort de son père, arriva à la tête d'un corps de troupes, s'empara

Persée. 3821.

du trône, et fit mourir *Antigone*. La suite de son régne répondit parfaitement à ce commencement. Il seroit difficile de trouver dans l'histoire un homme qui ait commis le meurtre avec plus d'aisance, on diroit avec plus de spontanéité, s'il étoit permis d'appliquer ce terme à pareilles actions. Le lecteur s'attend de voir *Persée* aussitôt qu'il est assis sur le trône, aux prises avec les Romains. Il est certain que ces républicains le traitèrent avec une hauteur dédaigneuse. *Philippe* s'étoit engagé avec eux par un traité, à ne point faire la guerre sans leur permission. Ils étendirent cette clause, jusqu'à prétendre que *Persée* n'avoit pas le droit d'armer contre ses sujets rebelles, sans leur approbation. En général ils agirent contre lui, comme on fait avec un homme qu'on veut piquer. Toutes ses actions leur étoient suspectes. S'il avoit des différens avec ses voisins, ils lui reprochoient de montrer un caractère inquiet, et ennemi de la paix. S'il vivoit avec eux en bonne intelligence, ils l'accusoient de vouloir augmenter sa puissance par des alliances secrètes, afin de se mettre en état de leur faire la guerre.

Cette dernière imputation n'étoit pas sans fondement. Si *Persée* en avoit été cru, les Grecs opprimés par la puissance Romaine, auroient chassé les armées de cette république ambitieuse, qui ne mettoit au nombre de ses amis, que ceux qui se soumettoient entièrement à sa volonté. *Persée* à force de remontrances, souleva quelques états Grecs contre les Romains, forma des alliances avec des rois voisins, fit la paix avec les Thraces, à condition qu'ils lui fourniroient des troupes, accumula une prodigieuse somme d'argent, acheta des vivres pour plusieurs années et leva une forte armée. *Eumène*, roi de Pergame, jaloux du crédit que ces préparatifs donnoient à *Persée* chez les Grecs, le dénonça au sénat. Le roi de Macédoine envoya contre lui des assassins. Ils l'attendirent dans un chemin creux, et l'accablèrent d'une grêle de pierres. Ils crurent l'avoir tué; mais il en revint, et acquit des preuves, que *Persée* étoit l'auteur de l'entreprise formée contre sa vie. Les recherches d'*Eumène* donnèrent encore lieu à une autre découverte; savoir que *Persée* avoit chargé un homme d'aller à Rome empoisonner les sénateurs qui

se montroient le plus contraires à ses intérêts.

Les hostilités suivirent de près les provocations respectives. Les Romains furent défaits dans une première bataille, mais *Persée* ne sut pas profiter de la victoire : la guerre traîna en longueur, mêlée d'événemens peu décisifs. Dans une de ces alternatives, il craignit qu'une grosse somme d'argent qu'il avoit destinée à bâtir une flotte dans le port de Tessalonique fut prise par les Romains. Il envoya ordre à deux de ses généraux, *Andronic* et *Nicias* qui y commandoient, de brûler l'un l'arsenal, l'autre les matériaux de la flotte, et de jeter l'argent dans la mer. Le dernier obéit, *Andronic* crut devoir différer, il se trouva qu'il avoit eu raison. Le général romain n'avança pas. *Persée* remis de la frayeur, fit venir des plongeurs, pour recouvrer ses trésors, et immédiatement après, pour récompenser *Andronic* de sa sagesse, *Nicias* de son obéissance, et les plongeurs de leur peine, il les fit tous tuer.

A côté de ces actes de cruauté, on peut mettre deux tromperies insignes, auxquelles certains politiques pourront

applaudir. *Eumène*, roi de Pergame, jouissoit d'une grande considération auprès des Romains, et par-là d'un grand crédit en Grèce. *Persée* imagina de lui enlever l'une et l'autre par une feinte négociation de neutralité, qui choqueroit la fierté de la république, et la refroidiroit à l'égard d'*Eumène*. Il lui fit donc proposer une somme d'argent considérable, s'il vouloit rester neutre dans la guerre existante entre Rome et lui. *Eumène* donna dans le piège, et quand *Persée* eut assez de preuves pour compromettre le roi de Pergame, il en donna connoissance aux Romains, lui enleva ainsi leur amitié, et garda son argent. Même fourberie sous une autre forme, à l'égard de *Gentius*, roi d'Illyrie. Celui-ci étoit neutre, mais il s'agissoit de le faire déclarer contre les Romains pour opérer une diversion. *Persée* met selon son ordinaire ses trésors en avant, bien déterminé à ne point lâcher. Il stipule avec *Gentius*, que si-tôt qu'il aura reçu la somme convenue, il rompra ouvertement avec les Romains, et lui envoye dix talens comme arrhes de la totalité, montre à ses embassadeurs des caisses scellées à l'adresse de *Gen-*

tius, qu'il dit contenir le reste, et les fait partir avec eux; mais il donne ordre aux conducteurs d'aller lentement. *Gentius* ayant reçu les arrhes, sachant que le reste approchoit de ses frontières, rompt brusquement avec les Romains, et fait arrêter leurs ambassadeurs. *Persée* sûr qu'après cette violation du droit des gens, le roi d'Illyrie est engagé sans pouvoir reculer, fait revenir ses caisses, et se procure ainsi, presque sans bourse déliée une diversion avantageuse.

Défaite de Persée. 2832. On voit que les Romains avoient affaire à un ennemi fécond en ressources, qu'il méritoit toute leur attention. Aussi envoyèrent-ils contre lui le plus habile de leurs généraux, le célèbre *Paul Emile*. Sous ses ordres, une opération bien combinée décida du sort de *Persée* et de la Macédoine. Ce prince couvroit son royaume par une bonne armée retranchée derrière le mont Olympe. Les Romains ne pouvoient l'attaquer qu'en se fortifiant sur cette montagne. On croyoit qu'il étoit impossible d'y subsister faute d'eau. *Paul Emile* pensa qu'abondante en herbe et ornée de beaux arbres, elle devoit nécessairement renfermer des sources

dans son sein, il y mène son armée, et fait creuser des puits qui donnèrent de l'eau en abondance : il envoya en même tems par un détour un corps de troupes, qui surprit les Macédoniens et les contraignit d'abandonner leurs retranchemens. *Paul Emile* descendit dans la plaine, et tout se disposa à une bataille générale.

L'armée Macédoniene étonnoit par l'ordre de sa disposition. Les Thraces, les mercénaires et les auxiliaires formoient autant de corps de troupes choisies, mais la phalange étoit le corps le plus remarquable. La beauté des hommes dont elle étoit composée, la richesse de leurs habits qui étoient tous d'écarlate, et l'éclat brillant de leurs armes, offroit un coup-d'œil imposant. Il ne manquoit à cette armée qu'un bon général. On ne sait qui la commandoit, si *Persée* resta dans Pidna d'où on voyoit combattre, ou s'il se trouva à la bataille. La plus commune opinion, est qu'il avoit été frappé la veille par un cheval, que malgré la douleur de sa blessure, il se mit à la tête de ses troupes, qu'il fut même blessé légérement; mais on s'accorde généralement à dire qu'il fut le premier à fuir, qu'il

plia son manteau de pourpre sur l'arçon de sa selle, et qu'il quitta son diadême pour n'être pas reconnu. Il courut jusqu'à Pella sa capitale, où il entra vers le milieu de la nuit, peu accompagné, parce que la plus grande partie des seigneurs de sa cour, sachant qu'il ne se faisoit aucun scrupule de punir les autres des fautes qu'il avoit commises, aimèrent mieux tomber entre les mains des Romains que de le suivre. Ils dûrent se féliciter de leur prudence, lorsqu'ils apprirent que deux serviteurs fidèles ayant voulu lui donner des conseils sur les circonstances, il entra contre eux dans une telle fureur, qu'il les tua de sa propre main. Tout le monde alors l'abandonna, il ne lui resta qu'un corps de Crétois. Ils demeurèrent moins par attachement pour sa personne, que dans l'espérance de partager ses trésors; dont ce malheureux se fit suivre, et sur lesquels il avoit sans cesse les yeux attachés. De villes en villes, *Persée* se retira dans l'île de Samothrace où il y avoit un temple très-respecté, dédié à *Castor* et *Pollux*.

Il y fut suivi par *Evandre*, un de ceux dont *Persée* s'étoit servi au com-

mencement de son règne, pour faire lapider *Eumène*, roi de Pergame. Lui et son maître trembloient que les Romains ne respectassent pas leur asile. Les habitans d'Halicarnasse se voyant environnés de flottes et d'armées romaines, n'étoient pas moins inquiets sur la conservation de leurs priviléges. Pendant qu'ils en conféroient sur la place, un jeune Romain se glisse dans l'assemblée, et leur demande d'un air ingénu, « est-il vrai que l'île de Samo-« thrace est un île sacrée ? sans doute, « s'écrièrent tous ensemble les assis-« tans. Mais, continue le jeune homme, « croyez-vous qu'elle seroit souillée, « si elle servoit d'asile à un infame « assassin ? tous en conviennent. Eh « bien, ajoute-t-il, dans votre temple « se trouve actuellement, avec *Persée*, « *Evandre*, » dont il raconte l'histoire. On frémit à ce récit, et il est sur-le-champ décidé qu'*Evandre* sortira de l'asile, ou viendra se justifier. *Persée* est fort embarassé de cette résolution. Permettre à *Evandre* d'aller se justifier ? il ne le pourra qu'en l'accusant lui-même. Le roi lui conseille amicalement de se tuer plutôt. *Evandre* ne goûte pas la proposition. Mais feignant

d'y consentir, il dit qu'il aime mieux prendre du poison, que de périr par le fer. *Persée* se doute qu'il ne choisit le poison que pour tirer en longueur, et peut-être le charger. Il prend le moyen le plus expéditif, et le fait tuer par ses serviteurs.

Cette atrocité fait fuir tous ceux qui pouvoient lui être utiles. *Persée* ne se trouve plus entouré que de misérables, propres seulement à le trahir. A leur instigation, il fait marché avec un Crétois, capitaine de vaisseau, qui se charge de le passer en Crête avec sa famille et ses trésors. *Persée* envoie le soir au vaisseau ce qu'il a de plus précieux. Lui-même se rend sur le bord de la mer, à l'heure convenue, vers le milieu de la nuit; mais le Crétois étoit parti. Le malheureux monarque se cache dans un petit bois, d'où il envoie dire à *Paul Émile*, qu'il se rend à lui.

Le consul le reçut sous son pavillon ouvert, entouré de licteurs, et de tous les attributs de la grandeur romaine. Le prince parut en habit de deuil, comme accablé de son malheur. Après quelques reproches assez modérés sur sa conduite, à l'égard de la républi-

que, « le peuple Romain, luit dit *Emile*, « n'est pas moins célèbre par sa clémence que par sa valeur. Espérez, « Prince, et soyez même assuré qu'il « ne sera pas moins généreux envers « vous, qu'il l'a été envers plusieurs « princes soumis à sa domination : » ces paroles consolantes, il les dit à *Persée* en grec, et se tournant vers les Romains, il leur parla ainsi dans sa langue naturelle : « Jeunes Romains, « vous voyez quelle est l'instabilité des « choses humaines; profitez de la leçon « que vous donne un exemple si frappant. Apprenez que la prospérité ne « peut jamais s'affermir par la fierté « ou par la violence, et souvenez-vous « que notre sort pouvant changer d'un « moment à l'autre, on ne doit jamais « compter sur le bonheur présent. Le « vrai courage est celui qui ne s'élève « pas dans la fortune, et ne se laisse « point abattre dans l'adversité. »

La suite ne répondit point aux espérances que le consul avoit données. *Persée* sut qu'on le destinoit au triomphe de son vainqueur. Il l'envoya supplier de lui épargner la honte d'être donné en spectacle aux Romains. « La « grace qu'il demande, répondit froi-

« dement *Paul Emile*, est en son pou-
« voir, il ne tient qu'à lui de se la
« procurer. » C'est-à-dire qu'il étoit le maître de se donner la mort. Grande indulgence, après la promesse, d'un bon traitement, qu'on lui avoit faite! il fut donc traîné en triomphe avec deux de ses fils, *Alexandre* et *Philippe*, et sa fille en bas âge, accompagnés des officiers de leurs maisons. Tous avoient les yeux baignés de larmes, ils saluoient le peuple en suppliant, et apprenoient à leurs jeunes princes à lui tendre aussi leurs mains innocentes. Le roi de Macédoine, couvert d'un habit de deuil, marchoit seul après eux, suivi d'un grand nombre de Macédoniens, portant dans leur contenance, tous les signes de la douleur et du désespoir; outre les trésors de *Persée*, et les riches dépouilles des soldats, on vit celles de tout le monde, puisque les rois d'Asie ayant souvent pillé la Grèce, avoient transporté chez eux les plus beaux ouvrages de l'industrie, et les monumens des arts les plus estimés. Ils furent envoyés par *Alexandre* en Macédoine, et *Paul Emile* à son tour enleva de toutes les villes, ce qu'elles avoient de plus précieux, pour enrichir Rome.

La somme d'argent qu'il mit dans le trésor de la république, étoit si considérable, qu'elle dispensa de la nécessité de mettre aucun impôt sur le peuple romain, pendant beaucoup d'années.

Après le triomphe, *Persée* fut jeté dans un cachot infect, avec les plus vils scélérats destinés au supplice. On passa plusieurs jours sans lui donner aucune nourriture. Il en demanda par grace à ses compagnons de misère, qui voulurent bien partager leur portion avec lui. Ils lui offrirent une corde et une épée; mais il ne voulut pas s'en servir. Les uns disent qu'il mourut dans cette prison, d'autres qu'il fut transféré dans une maison commode, qu'il y vécut deux ans, mais que sa mauvaise humeur le rendant insupportable à ses gardes, ils se relayèrent pour l'empêcher de dormir, et le firent mourir d'insomnie. Ses deux fils et sa fille qui l'accompagnoient au triomphe, étoient en bas âge. *Philippe*, et la petite princesse, moururent, *Alexandre* fut mis en apprentissage chez un charpentier. Il s'appliqua dans la suite à l'écriture, et fut clerc ou secrétaire du sénat. Dans le même tems *Gentius*, roi d'Illyrie,

sa femme et ses enfans étoient aussi prisonniers à Rome; mais traités avec moins de dureté. Enfin les villes d'Italie et de Grèce, soumises aux Romains, virent arriver chez elles les principales familles macédoniennes, qui eurent ordre de quitter leur pays, sans qu'on sache, si les revenus des biens qu'on leur enlevoit, leur furent conservés.

Quant à la Macédoine elle-même, *Paul Emile* déclara qu'il la faisoit libre. Et voici en quoi consiste cette liberté. Il divisa le royaume en quatre gouvernemens, défendit sous rigoureuses peines aux habitans d'un gouvernement d'avoir le moindre commerce avec les habitans d'un autre, leur donna de nouvelles lois, enleva les richesses les plus précieuses, imposa l'obligation aux grands, sitôt qu'ils acquéreroient l'âge de quinze ans, de quitter leur patrie, défendit de travailler aux plus riches mines. De deux cents talens que les Macédoniens payoient aux rois, le consul romain n'en exigea que cent pour la république; mais les deux cents se consommoient dans le royaume, et y faisoient profit, les cent au contraire s'exportoient tous les ans en pure perte pour les Macédoniens. Voilà la liberté

que le vainqueur leur donna. *Persée*, homme odieux et méprisable, méritoit sans doute un châtiment; mais ses enfans, sa famille, les principaux seigneurs, le peuple enfin blessé dans ses lois, dans ses mœurs, entravé dans ses correspondances commerciales, pillé méthodiquement comme il le fut par *Paul Emile*, et de la manière atroce qu'on a rapportée! Qu'on vante après cela la modération de la république romaine.

Après *Paul Emile*, le sénat envoya des commissaires chargés de donner une forme à cette république composée de parties incohérentes; car les villes se gouvernoient, sans liaisons entre elles, non plus que les quatre gouvernemens. Les garnisons que les Romains avoient laissées à titre de protection, sans aucun droit en apparence, sur le gouvernement civil, influoient ou par force ou par persuasion dans l'élection des magistrats ou autres officiers civils. Ce n'étoit pas les plus honnêtes et les plus capables qu'ils faisoient choisir, mais ceux qui se montroient les plus dévoués aux Romains. Le gros de la nation réellement asservie sous une ombre de liberté, tourmentée par le

souvenir de son ancienne grandeur, soupiroit après le moment de se revoir dans l'indépendance, et il n'y avoit que le gouvernement monarchique administré avec sagesse, qui pût lui plaire.

Dans ces dispositions, elle vit avec plaisir paroître sur la scène un prétendant au trône. Il se disoit fils de *Persée*, il publioit que le prince l'avoit eu d'une concubine nommée *Cyrthèsa*, et l'avoit fait élever en secret, afin qu'il restât un rejeton de la famille royale, s'il échouoit dans la guerre contre les Romains. Ce prétendu prince portoit le le nom d'*Andriscus*, et quand il se montra il prit le nom de *Philippe*, et est également connu sous les deux. Sa première tentative ne fut pas heureuse. Il se retira en Syrie chez *Démétrius Soter*, qui avoit épousé une sœur de *Persée*. Apparemment ce prince ne fut pas content des preuves de sa naissance, il le livra aux Romains pour ne pas s'attirer leur inimitié. Ceux-ci, soit mépris, soit indifférence, le gardèrent négligemment. *Andriscus* se sauva en Thrace, et ramassa quelques troupes, entra en Macédoine, où son armée se grossit, et conquit le royaume en aussi peu de tems que *Paul Emile*

avoit mis à le soumettre. Sa principale qualité étoit la bravoure poussée jusqu'à l'intripidité, vertu qui plaisoit singulièrement aux Macédoniens. D'ailleurs, il avoit tous les vices de *Persée*, cruauté, avarice, orgueil dans la prospérité, bassesse dans l'infortune.

Comme lui, après avoir remporté des avantages, il eut l'imprudence d'exposer sa couronne au hasard d'une bataille générale. Il la perdit, fut pris, et orna le triomphe de *Cécillus Métellus*, son vainqueur. L'opinion la plus probable sur ce *faux Philippe*, comme l'appelloient les Romains, le range avec les imposteurs. L'abandon de *Démétrius Soter* qui auroit été son oncle, le parti qu'il prit de le livrer aux Romains, paroît une preuve concluante contre lui. Deux autres prétendans lui succédèrent; le dernier prit aussi le nom de *Philippe*. Il trouva comme le premier, dans la haine des Thraces contre les Romains, dans le mécontentement des Macédoniens, des ressources qui le soutinrent quelques tems. Enfin il périt dans une bataille. Ce fut le dernier qui souleva les Macédoniens contre les vainqueurs, dans l'intention de les rétablir dans leur liberté, ou de faire

valoir des droits à la couronne, soit en qualité de fils de *Persée*, soit comme descendant des anciens rois de Macédoine.

Elle devint province romaine, et fut plus heureuse que lorsqu'elle étoit alliée. Telle étoit la conduite des Romains. Adorateurs de la liberté pour eux, ils ne l'aimoient pas, et la persécutoient chez les autres. Mais comme ils connoissoient l'empire du mot *liberté* sur les esprits, ils la proclamoient avec faste dans leurs conquêtes, et ils y mettoient des conditions et des restrictions qui la rendoient importune et dangereuse. Il en naissoit des querelles entre citoyens, et entre villes voisines, quelquefois des guerres civiles dans lesquelles les garnisons protectrices interposoient leur médiation ou leurs forces. Enfin, il arrivoit des défenses, des résistances qu'on traitoit de révoltes : les armées romaines marchoient, le pays étoit subjugué, les alliés devenoient sujets. Pour lors on les traitoit avec la plus grande douceur. Il étoit enjoint à ceux qu'on chargeoit du gouvernement, de leur faire aimer le joug. On révoquoit des proconsuls mal habiles, et on punissoit les coupables.

Il y a un exemple de cette dernière sévérité, dans l'histoire même de Macédoine. *Junius Syllanus*, d'une naissance illustre, s'y comportoit mal. Sa conduite mêlée d'exactions et de cruautés, excite les plaintes des Macédoniens. Ils les portent à Rome. Le sénat ordonne à *Syllanus* de comparoître devant lui. *Manlius Torquatus*, père de l'accusé demande qu'il lui soit permis de juger la cause de son fils. Le sénat qui connoissoit son intégrité lui accorde cette grace. Le fils comparoit, est convaincu, condamné, chassé de la maison paternelle comme infâme, et se pend de désespoir. Le père sut cette affreuse catastrophe, n'en fut pas plus ému que si elle fût arrivée à un inconnu, fit ouvrir les portes de sa maison, et vaqua à ses occupations ordinaires, regardant *Syllanus* comme un homme étranger à sa famille, depuis qu'il avoit renoncé à la vertu. *Manlius* n'auroit-il pas pu être magnanime, sans être insensible?

Les vicissitudes du royaume de Macédoine sont remarquables. Il dura environ sept cents ans, commença par une colonnie d'Argiens qui se formèrent un petit empire, dans un centre

environné de barbares qui peu à peu se joignirent à eux. La politique des premiers rois de ne point se déclarer contre la Perse, fit qu'ils conservèrent la paix pendant que la Grèce étoit en feu. Ainsi les trésors des villes attaquées abondèrent chez eux comme dans un asile, et les monarques persans augmentèrent le royaume de Macédoine, pour se l'attacher davantage. La jalousie des républiques grecques troubla souvent la paix des Macédoniens. *Philippe* inquiéta ces républiques à son tour, et s'empara de la suprême autorité dans la Grèce. Il s'en servit pour frayer à son fils la conquête de l'Asie. Après la mort d'*Alexandre*, la Macédoine rentra dans ses premières bornes. Elle se rétrécit par des guerres étrangères malheureuses, et par des guerres civiles, jusqu'à ce que, réduite en province romaine, cet état revint à la petite étendue possédée par les Argiens ses fondateurs, et enfin elle a perdu jusqu'à son nom sous les Turcs.

L'Asie après Alexandre

Sous les Séleucides, on l'a nommé Syro-Médie.

Les Séleucides ont été les rois successeurs d'*Alexandre* dans la Syrie et la Haute-Asie, du descendant de *Séleucus* qui fonda cet empire, appelé *Syro-Macédonien*. Il étoit fils d'*Antiochus*, un des principaux capitaines de *Philippe*, père d'*Alexandre*. Il suivit ce monarque dans ses conquêtes d'Asie, et reçut le commandement en chef des éléphans, qui étoit une charge considérable dans l'armée. Après la mort d'*Alexandre*, il fut nommé par les protecteurs, général de la cavalerie, ensuite gouverneur de Babylone. Dans cette place, il lui prit envie de devenir souverain, comme les autres capitaines d'*Alexandre*. *Séleucus* y travailloit adroitement, en se ménageant entre les rivaux acharnés l'un contre l'autre. *Antigone*, comme on l'a dit, découvrit sa ruse, et voulut le faire arrêter. Il se sauva en Egypte, d'où il revint avec une petite armée, et rentra dans Babylone. De ce centre, il s'é-

L'Asie après Alexandre. Sous les Séleucides, nommée Syro-Médie. 2587.

tendit dans la Médie; mais, pendant qu'il s'occupoit de conquêtes, *Démétrius*, fils d'*Antigone* lui reprit Babylone et la pilla avec inhumanité. Les excès commis par ce prince, firent regretter aux Babyloniens, *Séleucus* qui les avoit toujours traités avec douceur. Ils le rappellèrent. Il en repartit encore pour étendre ses possessions, outre la Médie, la Bactriane, l'Hircanie et toutes les provinces envahies autrefois par *Alexandre*. Ces nombreuses conquêtes lui firent donner le surnom de *Nicanor*, c'est-à-dire, *Vainqueur*. Il y ajouta le titre de roi de Babylone et de Médie. La journée d'Ipsus, où *Antigone* fut tué, consolida pour toujours son empire.

On compte seize grandes villes bâties par ce prince. Les plus considérables sont Antioche sur l'Oronte, Séleucie, Apamée, Laodicée, ainsi appellées des noms de sa femme et de ses enfans. D'autres moins importantes, reçurent aussi le nom d'autres personnes qui lui étoient chères : attention qui marque que ce prince se complaisoit dans sa tendresse, et desiroit en perpétuer le souvenir. Il fixa sa demeure dans Antioche sur l'Oronte. L'exhaussement

du lit de l'Euphrate, avoit occasionné l'épanchement de ses eaux dans les plaines de Babylone. Elles y formèrent des marais qui rendirent la ville inhabitable. Il n'en resta bientôt plus que les murs. Dans le quatrième siècle de notre ère, ils servoient de clôture à un parc, où on gardoit des bêtes sauvages. Maintenant, à peine on peut en distinguer les vestiges. On dispute même sur la place où Babylone a existé.

Anthiocus. Stratonice.

Séleucus avoit un fils nommé *Antiochus* qu'il aimoit tendrement. Ce prince fut attaqué d'une maladie de langueur, dont on ignoroit la cause. *Erasisthrate*, son médecin, qui s'étoit attaché à connoître les maladies de l'âme, talent plus nécessaire à un médecin qu'on ne pense, découvrit que celle d'*Antiochus* venoit d'une passion, que cette passion étoit de l'amour, que cet amour regardoit *Stratonice*, sa belle mère, la plus belle femme de son tems. Il en tira l'aveu du malade, qui lui dit en même tems que tous ses efforts se trouvant inutiles pour se guérir de son amour, il étoit déterminé à mourir. Fort de cette découverte, *Erasisthrate* va trouver le roi, et lui dit que le mal de son fils n'est que de l'amour; mais qu'il est

sans remède, parce qu'il lui est également impossible de jouir de l'objet aimé, et de vivre sans lui. « Comment,
« impossible de posséder l'objet aimé,
« répond le roi, eh! quel est-il donc ?
« C'est ma femme, répond *Erasis-*
« *thrate*, et certes je ne suis pas disposé
« à la lui céder. Quoi ? réplique *Sé-*
« *leucus*, vous, mon cher *Erasis-*
« *thrate*, vous verrez périr un fils,
« mon unique espérance, en lui refu-
« sant votre femme ? Quel attachement
« avez-vous donc pour moi ? Mais,
« répondit le médecin, supposez que
« le prince aimât passionnément *Stra-*
« *tonice*, renonceriez-vous à elle, et
« prendriez-vous pour vous-même le
« conseil que vous me donnez. O dieux,
« s'écrie le père, que ne puis-je acheter
« la vie de mon fils par le sacrifice de
« *Stratonice*, je la céderois aussitôt,
« et tout mon empire, pour sauver
« une vie qui m'est si chère. » *Erasisthrate* le prend alors par ses paroles.
« *Antiochus*, lui dit-il, ne peut avoir
« d'autre sauveur que vous : car
« c'est *Stratonice* qu'il aime. » *Séleucus* n'hésita pas, il céda sa femme. Auroit-il cédé sa maîtresse ?

2719. Il ne restoit que deux de trente-six

capitaines d'*Alexandre*, *Séleucus* et *Lysimaque*. Les beaux débris qu'ils possédoient de ce vaste empire, ne purent les satisfaire. Ils cherchèrent à s'en arracher des parties, qu'ils auroient dû s'abandonner réciproquement, pour passer leur vieillesse en paix. L'ambition les arma jusqu'à la fin, l'un contre l'autre. *Lysimaque* périt dans une bataille. *Séleucus* lui survécut peu, assassiné par *Ptolémée Céraunus*, auquel il étoit prêt de faire un petit état en Macédoine. Ce monarque se distingua entre tous les rois de son siècle, non-seulement par ses vertus guerrières, mais aussi par son amour pour la justice, par sa clémence et par un profond respect pour la religion. Il aimoit les belles lettres, et encouragea les savans. La superbe bibliothèque que *Xerxès* avoit enlevée aux Athéniens, leur fut renvoyé par *Séleucus*. Il disoit:
« Si les hommes savoient combien
« sont pénibles les devoirs de la royauté,
« aucun d'eux ne seroient assez insensé
« pour accepter une couronne, et ne
« voudroit pas même la ramasser,
« quand même on la jeteroit à ses
« pieds. »

Sous *Antiochus Soter* son succes- Antiochus Soter.

Antiochus Théos. 2738.

Invasion des Gaulois.

seur, les Gaulois vinrent en Asie, appellés par *Nicomède*, roi de Bythinie, et s'y formèrent un état qu'on appella *Gallogrece* ou *Galatie*. Sept cents ans après, au rapport d'un auteur contemporain, on parloit encore dans ces contrées la même langue que dans les environs de Trèves. Le roi de Syrie eut des chagrins domestiques; un de ses fils se révolta et fut puni de mort. Savoir si la cause de sa rebellion ne fut pas la prédilection du père pour le fils de *Stratonice*, qu'il nomma son successeur. En montant sur le trône, celui-ci prit le nom de *Théos*, *Dieu*. On l'avoit donné à son père, à son grand-père, à leurs femmes; mais du moins c'étoit après leur mort. Sous lui vécut *Bérose*, historien de Babylone, qui lui dédia son ouvrage. L'amour et ses fureurs occasionnèrent la guerre entre *Antiochus* et *Ptolémée Philadelphe* roi d'Egypte. *Magus*, roi de Cirène et de Lybie, avoit promis au fils de l'Egyptien, *Bérénice* et ses états pour dot. Il mourut. *Apamée* sa veuve, refusa de tenir un engagement fait malgré elle. Elle appella pour sa fille, *Démétrius*, frère d'un roi de Macédoine. Ce prince, un des plus beaux hommes de son tems,

plut à la veuve. Elle résolut d'en faire son époux au préjudice de *Bérénice.* Sûr du cœur de la mère, il montra peu d'égards pour la fille, encore moins pour les courtisans et les ministres. Tous résolurent de se défaire de lui. *Bérénice* conduisit elle-même les conjurés à l'appartement de sa mère. Ils tuèrent *Démétrius*, malgré les efforts de la reine, qui le couvroit de son corps, pour le parer des coups des assassins. *Bérénice* alla achever son mariage en Egypte. Le roi s'empara de Cirène et de Lybie qui avoient été promises en dot à son épouse. *Apamée* se retira auprès d'*Antiochus Théos*, qu'elle excita à ne point laisser entre les mains de son gendre, les états que sa fille y avoit portés.

De-là une guerre furieuse, qui fut suspendue, du côté d'*Antiochus*, par la révolte des Parthes et des Bactriens. Les premiers sous la conduite d'*Arsace*, jeune seigneur du pays; les seconds sous celle de *Théodote* leur gouverneur, pour le roi de Syrie. L'embarras que lui donnèrent les rebelles, le força à une paix dont le sceau fut un mariage. Les suites lui en furent bien funestes. Il avoit deux enfans de

Parthes. 3741.

Laodicé sa femme, qui étoit aussi sa sœur. Néanmoins il se soumit à la répudier, pour épouser une *Bérénice*, fille du roi d'Egypte, qui lui apporta de très-grandes richesses en mariage. Tant que le père vécut, *Antiochus* eut des égards pour sa fille, que *Ptolémée* aimoit au point de lui envoyer, jusqu'à Antioche, de l'eau du Nil, qu'on croyoit propre à sa santé. Malheureusement pour *Bérénice*, il mourut deux ans après le mariage de sa fille. Aussitôt *Antiochus* la répudia, et reprit *Laodicé*. Elle revint auprès de lui avec ses enfans, *Séleucus* et *Antiochus Hiérax*, et aussi avec la ferme résolution de ne plus éprouver l'inconstance de son mari. Elle en prit un moyen bien sûr, ce fut de l'empoisonner. Tout étoit prévu pour rendre son crime utile. Elle fit mettre dans le lit du défunt, un homme nommé *Artemon*, qui ressembloit parfaitement au roi, de visage et de la voix. L'imposteur recommandoit aux seigneurs qui venoient le visiter, *Laodicé* et ses enfans. Elle fit aussi faire au nom de son mari, que le peuple croyoit encore vivant, une proclamation par laquelle *Séleucus* son fils aîné, étoit nommé successeur à la couronne.

Séleucus. Callinicus. Antiochus. Hierax. Séleucus. Céraunus. 2770.

Bérénice se sauva avec un fils à la mamelle à Daphné, lieu de délices, situé presqu'aux portes d'Antioche, où se trouvoit un temple dédié à *Apollon*, qui étoit regardé comme un asile inviolable. La cruelle *Laodicé* n'eut pas plus d'égards pour l'innocence de sa rivale, qu'elle n'avoit respecté les liens sacrés de l'hymen. Elle la fit massacrer avec son enfant. Le roi d'Egypte accouru à la tête d'une armée, arriva trop tard pour empêcher le meurtre, mais assez tôt pour punir *Laodicé*, qu'il fit mourir. *Séleucus* et *Antiochus*, dignes fils de cette mégère, passèrent leur vie à se disputer le trône, où ils montérent alternativement. Par une singularité remarquable, tous deux moururent dans les fers; *Antiochus* en Egypte, presque sur le seuil de sa prison, d'où il s'échappoit; *Séleucus* captif d'Arsace, roi de Parthes. Il fut surnommé *Callinicus*, *astucieux* par ironie, parce que rien ne lui réusissoit. *Antiochus Hiérax épervier*, parce que toute espèce de proie lui convenoit; *Séleucus* fils du *Callinicus*, qui lui succéda, *Ceraunus*, *le foudre*, aussi nommé par anti-phrase, parce qu'il n'étoit pas moins foible d'esprit, que débile de corps. Il ne régna

que trois années; encore pendant ce court espace, se trouva-t-il exposé aux efforts perfides d'une conjuration qui pensa le renverser du trône. Il s'y soutint par les conseils d'*Achecus* son cousin, fils d'*Andromaque*, frére de sa mére. Mais ce fidèle parent ne put le garantir du poison. *Achecus* punit les coupables. La couronne lui fut offerte au préjudice du frére du feu roi; mais il la refusa, et s'occupa avec succès du soin de l'assurer à *Antiochus*, âgé de quatorze ans, qu'il prit sous sa tutelle.

Antiochus le Grand. 2775. Ce prince a reçu dans l'histoire le surnom de *Grand*, et il peut le mériter également par ses belles actions et par ses fautes, par ses prospérités, et par ses malheurs. On peut compter entre ces derniers, la confiance aveugle qu'il eut long-tems dans *Hermias*, qui avoit été ministre de son père *Céraunus*, et qu'il prit pour le sien. *Hermias* étoit obstiné, jaloux d'une faveur exclusive, impérieux, cruel, ennemi de tous les talens qui pouvoient offusquer le sien, ne souffrant ni la contradiction ni la remontrance, mais habile au souverain degré, dans l'art de captiver l'esprit de son maître.

Dans les arrangemens pris au commencement du règne, *Achecus*, se chargea des provinces de l'Asie mineure, *Molon* fut envoyé gouverneur en Médie, *Alexandre* en Perse, tous deux frères, et généraux habiles. *Epigène* aussi expérimenté qu'eux, homme d'ailleurs d'un sens profond et d'une probité intacte, resta auprès du jeune monarque pour commander l'armée attachée à sa personne. Ses belles qualités lui attirèrent la haine et la jalousie d'*Hermias*. On croit aussi que ce fut la hauteur et les vexations du ministre, qui provoquèrent la révolte de *Molon* et d'*Alexandre*. Elle éclata au moment où *Antiochus* entroit en guerre contre *Ptolémée Philopater* roi d'Egypte. Il paroissoit prudent de soumettre les rebelles, et de pacifier son royaume avant que d'en attaquer un autre. C'étoit le sentiment d'*Epigène*, et parce que s'étoit son opinion, ce ne fut pas celle d'*Hermias*. Il prétendit qu'il n'étoit pas de la dignité d*Antiochus* de se mesurer avec des révoltés, que cette tâche ne convenoit qu'à son lieutenant; que roi, il ne devoit combattre que contre des rois. Cette forfanterie l'emporta sur les bonnes rai-

sons d'*Epigène*. Le ministre eut même l'adresse de donner à la persévérance d'*Epigène* dans son avis, un vernis de collusion avec les coupables. *Antiochus* laissant son lieutenant s'exercer contre ce rebelle, alla lui-même attaquer le roi d'Egypte, mais celui-ci ne daigna lui opposer que ses lieutenans. Ils ne le laissèrent pas approcher des frontières.

Pendant cette honteuse expédition, les rebelles se fortifièrent et gagnèrent une bataille. On agita encore dans le conseil si le roi se porteroit contre eux en personne, ou s'il continueroit à tourmenter l'Egypte. *Hermias* et *Epigène* avancèrent de nouveau dans cette discussion des avis contraires. Celui d'*Epigène* prévalut, mais *Hermias* ne tarda pas à se venger de la préférence. L'expédition inutile contre l'Egypte avoit épuisé le trésor. Quand il fallut marcher, il ne se trouva pas d'argent. Les troupes murmurèrent; le roi se trouvoit fort embarrassé. Alors *Hermias* lui offrit de payer l'armée de ses propres deniers, s'il vouloit renvoyer *Epigène*. Il colora cette insolente proposition du prétexte qu'après la dissention qui avoit éclaté entr'eux, ils ne pourroient jamais être d'accord, et

que les affaires en souffriroient. A son grand regret, *Antiochus* laissa *Epigène* dans Apamée, avec défense d'en sortir. *Hermias* ne se contenta pas de simples arrêts, après le départ du roi, il fit conduire *Epigène* à la citadelle dont le gouverneur étoit à sa dévotion. Il le chargea de trouver quelque crime à son prisonnier. Lui supposer des lettres d'intelligence avec les rebelles, l'accuser à son seul tribunal, le condamner, l'exécuter, fut pour le gouverneur l'affaire d'un jour, et pour *Hermias*, obtenir l'approbation du roi, l'affaire d'un moment.

Antiochus battit les rebelles. *Molon* se tua après une battaille malheureuse. Un de ses frères nommé *Molus* s'échappa, et alla porter à son autre frère *Alexandre*, la nouvelle de sa défaite. Se trouvant sans ressource, ils tuèrent d'abord leur mère, ensuite leurs femmes et leurs enfans, et enfin eux-mêmes. Ces cruelles tragédies, ont été ordinaires en Asie, où le vainqueur a coutume de n'épargner personne de la famille des vaincus, de peur qu'il ne reste des vengeurs, et dans la crainte que cette destruction ne soit accompagnée de tourmens, les

malheureux aiment mieux s'exterminer tous eux-mêmes. Aux provinces qu'il venoit de reconquérir, *Antiochus* conçut le dessein d'ajouter un royaume limitrophe, la médie, habitée par des peuples belliqueux. *Hermias* s'opposa d'abord à cet expédition, dans laquelle pouvoit périr le roi, dont il tenoit toute son autorité; mais ayant appris que la reine venoit d'accoucher d'un fils, il pressa vivement le roi d'entreprendre la guerre, dans la pensée qu'il s'y feroit tuer, et qu'alors lui-même seroit nommé tuteur du jeune prince. Il fut trompé dans son attente. Les prétentions ambitieuses d'*Antiochus* se bornèrent à un traité de paix, dont le roi attaqué, affoibli par l'âge, préféra le désavantage au danger des hostilités.

Hermias régnoit toujours avec un despotisme insolent, qu'il étendoit jusqu'à son maître. Il lui arriva quelquefois de parler à *Antiochus* d'un ton fort éloigné du respect. Ces manières avoient élevé dans l'esprit du roi des ombrages contre son ministre, mais il n'osoit s'en ouvrir à personne. Ce fut un soulagement pour lui, quand *Apollophane* son médecin, le mit, par quelques avances, dans le cas de s'expliquer. Il

reconnut avec lui l'orgueil, l'obstination, la cruauté d'*Hermias* ; mais le médecin fit de plus sentir au roi, qu'abandonner tant d'autorité à un pareil ministre, c'étoit s'exposer lui-même ; il n'en fallut pas davantage; sa perte fut résolue. *Antiochus* l'attira dans un endroit écarté, et le fit assassiner par ses gardes. Toute la Syrie eut une joie extrême de sa mort. Quand la nouvelle arriva à Apamée, les habitans accoururent furieux dans la maison où logeoit sa femme, et la lapidérent avec tous ses enfans.

Un des grands crimes d'*Hermias*, c'est d'avoir rendu *Acheus* coupable, et *Antiochus* cruel. Fidèle à son pupille auquel il avoit procuré l'empire, *Acheus* s'étoit appliqué à faire fleurir son gouvernement de l'Asie mineure. Il entreprit contre des voisins usurpateurs des expéditions qui furent heureuses. Ses succés excitèrent la jalousie d'*Hermias*. Il entreprit de perdre *Acheus* dans l'esprit d'*Antiochus*, lui prêta des vues ambitieuses, et lui supposa des liaisons avec *Ptolémée* ; crime irrémissible auprès du roi de Syrie, qui en vouloit toujours à l'Egypte. *Acheus* sut que la calomnie s'accrédi-

toit. Les complots formés par le ministre, lui parurent de nature à exiger les plus grandes précautions pour la sureté de sa vie; il n'en trouva pas de meilleures que de prendre la couronne qu'il avoit refusée auparavant, et il se fit proclamer roi d'Asie.

2780. Ainsi, ce qui avoit été supposé, devint une réalité. *Acheus* prit des engagemens avec *Ptolémée*, qui pouvoit le soutenir. *Antiochus* se vit par là une guerre très-importante sur les bras. Il y fut puissamment aidé par *Théodote*, Ætolien. Les intrigues de cour l'avoient forcé de quitter le gouvernement de la Cels-Sirie, qu'il tenoit pour *Ptolémée*, et de se jeter dans l'armée d'*Antiochus*. C'étoit un homme non-seulement de conseil, mais d'exécution, comme il paroît par le trait suivant. L'habitude qu'il avoit de la langue et des manières égyptiennes lui fit venir l'idée de se venger sur le roi d'Egypte, même des injustices éprouvées de la part de son ministère. Il se glisse un soir dans le camp, accompagné seulement de deux soldats, pénètre jusqu'à la tente du roi. Heureusement *Ptolémée* en étoit sorti. *Théodote* ne le trouvant pas, veut du moins laisser des traces de sa

hardiesse. Il tue son médecin, blesse dangereusement deux autres personnes. Cette action intrépide jette l'alarme et l'épouvante dans l'armée. A la faveur du trouble, *Theodote* se retire sain et sauf.

La bataille de *Raphia*, dans laquelle *Antiochus* éprouva une très-grande perte, devoit entraîner celle de la Syrie entière, s'il avoit eu affaire à un prince moins indolent, moins ami de ses plaisirs, que le monarque Egyptien. Il semble que ce prince ne voulut de la victoire que le triomphe. Après avoir promené ses lauriers dans plusieurs provinces qui se soumirent, entr'autres en Palestine, jusqu'à Jérusalem, dont il visita le temple; pressé de jouir dans la mollesse de ses palais, il accorda une paix avantageuse à *Antiochus*. Cette paix fut un coup mortel pour le malheureux *Acheus*. Son ancien pupille eut tout le tems et les moyens de le poursuivre. Il l'obligea de se renfermer dans la citadelle de Sardes. Une trahison habilement ourdie par trois Crétois, le tira de cet asyle. Ils le livrèrent pour une somme promise. *Antiochus* le vit, laissa couler des larmes, et lui fit trancher la tête. Il travailla ensuite à réta-

blir l'empire Syrien dans son ancienne splendeur, chassa les Parthes de la Médie, les poursuivit dans leur pays, força leur roi *Arsace*, de fuir jusqu'en Hircanie, dont il prit la ville capitale, et lui donna la paix. De là, ils se transporta dans la Bactriane, qu'il auroit réuni à son empire, s'il n'avoit mieux aimé la laisser sous la domination d'un roi, pour servir de barrière contre les irruptions des Scytes. Dans ces guerres qui durèrent sept ans, *Antiochus* montra autant d'intelligence que de valeur. Il y fut blessé, fit des marches pénibles à la tête de son armée, souffrit comme ses soldats, la faim, la soif, les froids cuisants des montagnes d'Arménie, et la chaleur étouffante des déserts. Par cette expédition, qui doit le mettre au nombre des guerriers célèbres, il acquit le surnom de *grand*, qu'il auroit porté avec gloire jusqu'à la fin de sa vie, s'il n'eût pas entrepris une guerre contre les Romains.

3797. Il paroît, ce qui est à remarquer, que cette guerre fut juste de la part de la République. Les Romains, dans le principe, n'y furent que protecteurs, d'abord du fils de *Ptolémée Philopater*, enfant en bas âge, dont *Antiochus*,

allié pour cette injustice avec *Philippe*, roi de Macédoine, vouloit envahir les états ; ensuite protecteurs des villes libres de l'Asie mineure, sur-tout du royaume de Pergame, qui tentoient la cupidité du roi de Syrie. La première conquête qu'il se proposa pour parvenir aux autres, fut celle de la Thrace. Les Romains prétendoient qu'elle leur appartenoient comme dépendante de la Macédoine, et comme dédommagement de la guerre qu'ils avoient soutenue contre *Philippe*. *Antiochus* faisoit remonter son droit à la conquête de cette province par *Séleucus*, son arrière grand-père, sur *Lysimaque*, un des successeurs d'*Alexandre*. S'ils avoient voulu l'un et l'autre parler clairement, sans s'envelo per dans des discours hautains qu'on admire, mais qui ne sont au fond que des combats de fierté, *Antiochus* auroit dit: « J'ai besoin de la Thrace pour arriver « en Grèce, et assurer l'empire que je « prétends établir sur les états à ma « bienséance; » les Romains auroient répondu : « vous pourriez de Grèce « avancer en Italie, nous ne souffri- « rons pas que vous mettiez le pied en « Europe. » C'est-là en deux mots le

motif de cette guerre, qui procura aux Romains l'entrée en Asie, et les porta dans cette vaste contrée, par la suite du tems, beaucoup plus loin qu'ils n'avoient pensé.

La guerre d'Egypte se suspendit ou se termina, par une promesse de mariage entre deux enfans de quatre ou cinq ans. Le petit *Ptolémée*, et une fille d'*Antiochus*. La minorité du jeune prince fut troublé par la révolte de *Scopas*, Ætolien. Simple chef des troupes auxiliaires, il aspira au trône; mais il fut prévenu et puni. *Dicéarque*, un de ses principaux complices, étoit sans foi, sans pudeur, et s'en faisoit gloire. Ayant été mis par *Philippe*, roi de Macédoine, à la tête d'une expédition, contraire à un traité solennel, il fit élever deux autels à l'injustice et à l'impiété, et offrit des sacrifices à l'une et à l'autre. A la différence des scélérats et des hypocrites ordinaires, du moins il adoroit publiquement les déesses qu'il portoit dans son cœur.

2304. Comme il avoit suspendu la guerre d'Egypte, *Antiochus* auroit peut-être différé celle qui méditoit contre les Romains, si son incertitude n'avoit été fixée par *Annibal*. Ce grand général,

chassé par la haine de Rome des débris de Carthage, où il faisoit encore trembler la rivale de sa patrie, se réfugia dans la cour de Syrie. Il fit connoître à *Antiochus* les ruses du sénat, lui remontra que les Romains ne cherchoient qu'à l'amuser par des ambassades, que toutes leurs propositions étoient captieuses; que jamais ils ne reviendroient du parti une fois pris de s'opposer à ses armes, et de lui faire subir leurs lois. *Antiochus* n'en étoit que trop persuadé, il faisoit de grands préparatifs, et n'hésitoit que sur la manière et le tems de les employer.

Mais cet *Annibal* si connoisseur, si instruit des astuces romaines, se laissa jouer par leurs ambassadeurs. Ils allèrent le trouver à Ephèse où il attendoit le roi pour décider de la guerre. Ils le prévinrent de toutes sortes de politesse et de marques de déférence, lui reprochèrent amicalement la haine enracinée qu'il conservoit contre la république; que les sentimens des Romains étoient bien différens, qu'on ne prononçoit jamais son nom à Rome, qu'avec respect et des tranports d'admiration, et que leur plus grand desir seroit de trouver l'occasion de l'obliger. Ces

flatteries eurent leur effet. *Annibal* buvant à longs traits le poison de la louange, rechercha avec empressement ceux qui le versoient. Il tira gloire de leur assiduité auprès de lui, et pour ne pas perdre un instant de ces entretiens si doux, il leur donna un appartement dans sa maison. Il en arriva ce que les perfides vouloient et avoient prévu. *Antiochus* prit de l'ombrage. Il crut les Carthaginois réconconciliés avec les Romains, et lui retira sa confiance.

Amnibal sentit sa faute, il s'ouvrit avec peine auprès du roi un passage que les intrigues des ambassadeurs, et la jalousie lui fermoient. « Prince, lui « dit-il, dès l'âge de neuf ans, j'ai juré « sur les autels, entre les mains de « mon père *Amilcar*, de n'entrer ja- « mais en alliance avec les Romains, « et de porter ma haine contre eux « jusqu'au tombeau. C'est le desir de « remplir des engagemens si solen- « nels, et de causer leur ruine, qui « m'a engagé à quitter Carthage, et « à venir en Syrie. Si vous dédaignez « l'offre de mon bras, j'irai dans tous « les lieux où on trouve des soldats « et des armes, et je susciterai des

« ennemis aux Romains. Je les hais
« autant qu'ils me haissent. Si vous
« persistez à leur déclarer la guerre,
« vous n'avez pas de plus grand ami
« qu'*Annibal*; mais si vous penchez
« vers la paix, n'attendez rien de moi.
« Je ne respire que la guerre, et si je
« ne puis la fomenter ici, j'irai par
« tout où je pourrai en allumer les
« feux. » Il entra ensuite en explication sur la manière de la faire. « Ce
« n'est pas dans la Grèce, mais en
« Italie que vous pourrez les com-
« battre avec succès. Là vous trouverez
« des nations entières impatientes
« de leur joug, qui alimenteront vos
« armées. Vous vous flattez qu'il leur
« sera difficile de transporter leurs lé-
« gions en Orient, mais ils savent sur-
« monter les obstacles. Dans peu de
« tems, vous les verrez inonder votre
« royaume comme un torrent qui a
« rompu ses digues. Ce que je vous
« dis ici en particulier, je le soutien-
« drai s'il est nécessaire, en présence
« de toute votre cour. Ne m'appar-
« tient-il pas de montrer à vos géné-
« raux, comment ils doivent faire la
« guerre aux Romains? ces fiers répu-
« blicains m'ont toujours trouvé in-

« vincible, tant que je les ai combattus « en Italie ; mais Carthage eut l'imprudence de me rapeller en Afri- « que, et je fus forcé de plier sous un « vainqueur qui n'avoit pu me faire « face en Italie. Suivez mes conseils, « menez vos troupes dans le pays « même des Romains, et arrêtez ainsi « dans sa source l'inondation dont vous « êtes menacé ». *Annibal* traça ensuite un plan d'attaque combiné avec les Gaulois, les Carthaginois, leurs alliés d'Afrique, et les villes grecques mécontentes, que l'ennemi des Romains proposoit de mettre en mouvement. Il plaça les armées et les flottes, fixa les points d'appui, et développa une invasion générale qui auroit fort embarrassé les Romains, si elle avoit été adoptée toute entière, et si les opérations avoient été commencées avec célérité.

2808. Mais *Antiochus* se laissa prévenir. A l'âge de cinquante ans, il devint amoureux d'une belle calcidienne, et s'amusa à des nôces. Pendant qu'il s'oublioit dans les plaisirs, le consul *Acilius*, força le passage des Thermopyles, gagna contre lui une bataille, et l'obligea de retourner en Asie. Peu de

tems après, sa flotte fut défaite; alors la terre et la mer ouvrirent également un chemin libre aux Romains. Le roi de Syrie crut les retarder par des excursions chez leurs alliés, entre autres chez le roi de Pergame, dont il pilla le royaume ; mais ils ne prirent pas le change, et continuèrent toujours leur route droit à lui. Il s'agita pour leur susciter des ennemis. « Ces despoti-
« ques républicains, disoit-il à *Prusias*
« roi de Bithynie, sont les plus impla-
« cables ennemis des monarques, et
« veulent les renverser tous de leurs
« trônes. Colorant leur injustice du
« spécieux prétexte de rendre la li-
« berté aux peuples, ils les engagent
« à se révolter contre leurs légitimes
« souverains. Après avoir asservi la
« Thrace et la Macédoine, ils vien-
« nent maintenant m'attaquer, et si je
« ne suis pas assez fort pour leur ré-
« sister, attendez-vous à les voir entrer
« dans la Bithynie. » Ce raisonnement étoit juste et fondé sur l'expérience. Mais *Antiochus* reculoit, les Romains avançoient toujours; *Prusias* leur donna la préférence, et accepta leur alliance.

Antiochus désespéré de ses défaites qui se multiplioient, ne savoit plus quel

parti prendre. « Je ne sais, disoit il, « dans sa douleur, quel dieu a jeté un « voile sur mes yeux ; tous mes des- « seins ont un funeste succès. Le ciel « s'obstine à me persécuter, et tout « me présage une ruine prochaine ». Il avoit alors contre lui les deux *Scipions*. L'Africain s'étoit volontiers engagé sous son frère cadet dans une guerre où il devoit avoir *Annibal* pour adversaire ; mais ce grand général ne jouissoit que d'une demi confiance auprès d'*Antiochus*, et il ne lui fut pas donné de se mesurer à armes égales contre son ancien rival. Toutes les prédictions du Carthaginois se réalisoient. Les Romains, qu'il auroit fallu contenir chez eux, passèrent l'Hélespont, et se trouvèrent en Asie. *Antiochus* en pâlit d'effroi. Il se vit prêt à être attaqué au centre de ses états, et exposé à en hasarder le sort dans une bataille.

2809. Soit politique, soit bonté qui lui étoit assez naturelle, il avoit traité avec beaucoup d'égards le fils de *Scipion* l'aîné, encore adolescent, que son père s'étoit trouvé forcé de laisser malade dans une ville qui tomba ensuite entre les mains d'*Antiochus*. Sachant que le père étoit retenu au lit par une indisposition, il

lui renvoya son jeune prisonnier. La présence de cet enfant chéri rendit la santé à l'Africain. Le roi avoit fait accompagner son présent de propositions de paix. *Scipion* ne les trouva pas acceptables, mais il lui fit dire que tout ce qu'il pouvoit lui conseiller dans le moment, c'étoit de ne point songer à livrer bataille, que lui-même ne fût arrivé au camp. Sans doute, il se sentoit quelque compassion pour ce prince, et il se flattoit de pouvoir, sans nuire aux intérêts des Romains, ménager au roi un accommodement. Mais l'autre *Scipion* craignant que s'il attendoit son frère, toute la gloire de la conquête de l'Asie ne revînt encore à l'Africain, présenta la bataille dans la plaine de Magnésie. *Antiochus* l'accepta. Son armée quoiqu'infiniment plus nombreuse fut entièrement défaite. *Scipion* le jeune dut moins sa victoire à son habileté et à ses efforts, qu'à ceux d'*Eumène* roi de Pergame, dont *Antiochus* avoit ravagé le royaume. Il combattit en ennemi qui se venge, et les Romains en vainqueurs fiers de leurs anciens succès. Ils trouvèrens, parmi les Asiatiques, des soldats dignes de leur être opposés; mais l'habitude de l'exacte

discipline l'emporta. Le pillage du camp peut être le plus somptueux qui ait jamais existé, enrichit l'armée victorieuse. Le butin fait dans les villes qui se rendoit à l'envi, forma une masse de trésors dont Rome même se trouva surchargée. « Le luxe, dit un de ses « poëtes, paré des dépouilles de l'Asie, « entra dans Rome en triomphe, traî- « nant tous les vices à sa suite. Il fit « plus de mal aux Romains que la « guerre la plus meurtrière, et vengea « seul l'univers conquis ».

Le malheureux *Antiochus* fut obligé de souscrire un traité peut être le plus humiliant qui ait jamais été dicté à une grande puissance. On exigea en outre des renonciations à ses droits, qu'il livreroit ses éléphans, ses galères, vaisseaux et chiourmes, dix proscrits, entre lesquels devoit être *Annibal*, vingt otages de dix-huit à quarante-cinq ans au choix des Romains, et dans ce nombre son propre fils, cinq cent quarante mille boisseaux de froment, quinze mille talens, répartis en douze ans, comme un tribut; mais deux mille cinq cents comptant pour les frais de la guerre. On borna ausi sa navigation, le nombre de ses troupes, ses relations

avec ses voisins, et ses alliances. *Antiochus* se soumit à tout, il laissa brûler ses vaisseaux; il assista au sacrifice qui devoit mettre le sceau au traité. Tel étoit le rit de cette cérémonie : chaque contractant frappoit une victime et disoit : « Si je viole l'engagement, que « Jupiter me frappe, comme je frappe cette victime ».

Depuis ce tems, *Antiochus* erra dans son royaume, passa de ville en ville, comme s'il eût craint en s'arrêtant de fixer quelque part les vestiges de sa honte. On dit que le but principal de ses courses fut de ramasser la première somme d'argent qu'il devoit aux Romains. On croit aussi qu'il se cacha derrière le mont Taurus, dans des contrées délicieuses qui s'y trouvent, pour s'abandonner plus librement à toutes sortes de débauches : ressource infâme, et trop ordinaire d'une vieillesse malheureuse. Y fut-il tué ou par ses propres officiers, qu'il avoit un jour maltraités après avoir bu avec excès ? ou de la main d'un peuple irrité de voir enlever les trésors de ses temples pour payer les Romains, c'est ce qu'on ignore. *Antiochus* le grand finit comme ces fleuves qui après un cours

majestueux s'enfouissent ignominieusement dans les sables.

Séleucus. Philopator. 3812. *Séleucus Philopator* fils et successeur d'*Antiochus*, embarrassé à fournir le tribut promis par son père, passa presque tout son règne à chercher de l'argent : aussi est-il appellé dans l'écriture sainte, *collecteur*. Sous lui arriva l'aventure d'*Héliodore*, trésorier du roi de Syrie. Il fut envoyé par lui pour prendre des sommes considérables qu'on disoit être dans le temple de Jérusalem ; fut repoussé par une puissance céleste, meurtri de coups de verges qu'il avoit reçus, il revint sans argent. « Si vous avez « quelqu'ennemi, dit-il au roi à son « retour, envoyez-le dans ce lieu, « vous êtes sûr de ne plus le revoir, « Car celui qui habite dans le ciel, « s'est déclaré lui-même défenseur du « temple, contre tout homme qui sera « assez téméraire pour vouloir le profaner ». Ce même *Héliodore*, châtié pour un sacrilège, ne craignit pas de s'exposer de nouveau à la vengeance céleste pour un meurtre. Il empoisonna *Séleucus*, dans le dessein d'usurper la couronnne. Peut-être auroit-il réussi à la mettre sur sa tête sans l'arrivée d'*Antiochus* frère du roi défunt.

Ce prince avoit été donné en otage aux Romains par *Antiochus le grand*, son père. Son frère le redemanda, et renvoya en échange *Démétrius* son fils. *Antiochus* apprit en chemin le crime d'*Héliodore* et ses projets. Il fut aussi instruit qu'il auroit un concurrent dans *Ptolémée* roi d'Egypte, neveu du feu roi. Heureusement *Eumène*, roi de Pergame, lui fournit une armée, le mena lui-même en Asie, et le plaça sur le trône, quoique selon la loi de la succession, il dut être réservé à *Démétrius*.

2823. Antiochus Epiphanès.

Les historiens font de cet *Antiochus* un portrait bizarre. Il aimoit, dit-on à courir les rues d'Antioche avec deux ou trois domestiques, passoit des jours entiers dans les boutiques des graveurs et des orfèvres à s'entretenir de leur métier, qu'il prétendoit savoir mieux qu'eux. S'il rencontroit des gens du peuple attroupés, il se mêloit de la conversation, buvoit avec les derniers de ses sujets, se mettoit des parties de plaisir des jeunes gens, dansoit, chantoit sans aucun égard pour sa dignité. Voilà des péchés contre la bienséance; voici des ridicules. On le voyoit quelquefois vêtu à la romaine courir de

maison en maison, comme il se pratiquoit à Rome aux comices. Il pressoit les citoyens de lui donner leurs suffrages, présentoit la main à l'un, embrassoit l'autre, briguoit tantôt la place d'Edile, tantôt celle de Tribun. Selon la magistrature qu'il avoit obtenue, il faisoit appeller des causes de halle, minutieuses et peu séantes qu'il jugeoit avec une gravité affectée. Il aimoit le vin et la bonne chère jusqu'à la débauche, et quand il étoit ivre, il jetoit ou de l'argent à pleines mains, ou des pierres dont il faisoit auparavant provision. C'est ce prince qu'on a nommé *Epiphanes l'illustre* : et qui auroit été mieux appellé *Epiphanes l'insensé*. Cependant, comme tout s'allie dans certaines têtes, on doit avouer qu'*Antiochus* sut mêler de grande choses à ces petitesses.

Quatre expéditions qu'il entreprit contre l'Egypte, furent préparées avec adresse, conduites avec valeur et habileté. Il envoya des espions sous le titre d'ambassadeurs, examiner de près les forces du royaume, l'état des troupes, le caractère des ministres, pendant la minorité d'un très-jeune roi, et de quelle manière ses affaires étoient con-

duites. Quand il sut qu'il n'y avoit que négligence, indiscipline, mollesse; sous des prétextes qui ne manquent jamais, il entra dans le royaume, prit des villes, gagna des batailles. Le jeune roi éperdu, se jeta entre ses bras. C'étoit son proche parent. Il se nommoit *Ptolémée Philometor. Antiochus* le reçut bien, mais l'emmena prisonnier. Tout ce qu'il put tirer de ce royaume opulent, or, argent, vases précieux, il l'emporta. Autant de ramassé pour payer le tribut dû aux Romains. En leur envoyant ce qu'il devoit, il eut soin d'ajouter quelques-unes des raretés de l'Egypte, pour faires goûter au sénat les raisons qu'il avoit eues de l'attaquer. Le sénat reçut ses présens, mais n'ouvrit pas son sentiment pour son expédition; de sorte qu'*Antiochus* s'enhardit à en faire encore une, qui grace au pillage des villes maritimes, fut aussi lucrative.

Cependant les Egyptiens n'espérant plus voir relâcher les fers de *Ptolémée Philométor*, mirent sur le trône son frère cadet, nommé *Ptolémée Evergetes*, ou *Physcon*, c'est-à-dire *gros ventre*. Ce fut une occasion à *Antiochus* de rentrer dans ce royaume. Le conseil du nouveau roi imagina de ré-

clamer la protection des Romains pour un mineur infortuné que son parent persécutoit. Ces républicains fiers d'une pareille supplique, ambitionnant déjà le titre de *tuteurs des rois* qu'ils prirent depuis, envoyèrent des ambassadeurs pour prendre connoissance du différent. La cause fut plaidée solennellement dans le camp d'*Antiochus*. Ce prince se détermina à un accommodement : mais il dit que pour certains éclaircissemens, et pour régler les conditions, il lui manquoit deux hommes : deux hommes qui étoient alors très-éloignés, et qui ne pouvoient arriver de long-tems. Les arbitres lui firent honte de la défaite qu'il employoit, alors il dit : « laissons les dis-« cours : l'Egypte appartient à *Pto-« lémée Philométor*, l'aîné des deux « frères, qu'on le rappelle, qu'on le « remette sur le trône, et la guerre « sera terminée. »

Il espéroit que les deux frères ne voudroient pas se céder, qu'ils se brouilleroient, qu'il seroit rappellé par l'un ou par l'autre, et qu'il profiteroit de l'occasion pour les perdre tous deux. En effet, il y eut entr'eux de la discorde ; mais le germe en fut étouffé

par *Cléopatre*, leur commune sœur. Elle les fit consentir à tenir ensemble le timon du gouvernement. Cette union causa une grande joie aux Egyptiens, et un vif dépit à *Antiochus*. Il se hâta de venir ou la troubler ou la combattre. Mais il trouva encore en son chemin les anciens arbitres. Jamais la majesté romaine ne brilla avec plus d'éclat. Trois ambassadeurs arrivent avec un simple cortége sans flotte, sans armée. *Popilius* étoit à leur tête. *Antiochus* l'avoit connu dans le tems qu'il étoit en otage à Rome. Il s'avance et lui présente la main : « je ne me prêterai « à ce signe d'amitié, lui dit le Ro- « main, que quand vous aurez lu le dé- « cret du sénat. Ce décret lui défen- « doit la guerre. » *Antiochus* le lit sans émotion apparente, et dit qu'il rendra réponse, quand il aura consulté son conseil. *Popilius* tenoit une baguette à la main, il trace autour du roi un cercle sur le sable, et lui dit : « vous « ne sortirez pas de ce cercle que vous « n'ayez déclaré, si vous acceptez ou « si vous refusez les propositions con- « tenues dans le décret. J'espère que « vous respecterez les ordres du sénat « et du peuple Romain. »

Ils furent respectés et même avec des circonstances qui tenoient de la bassesse. *Antiochus* envoya à Rome des ambassadeurs chargés de faire à la république un humble hommage de son obéissance. « L'Egypte, dirent ils, en « son nom, étoit prête à me recon- « noître pour son souverain. Vous « l'avez défendu ; j'ai obéi à vos or- « dres, comme à ceux des Dieux im- « mortels. » *Popilius*, et les autres ambassadeurs, furent par lui, menés en pompe dans ses états d'Asie. Il leur fit tous les honneurs qu'une basse flatterie peut imaginer. Par-tout où ils paroissoient, ils étoient les seuls souverains. Il leur cédoit ses palais, et ne se permettoit pas d'y loger avec eux.

On se défie ordinairement et avec raison des déférences excessives. Les Romains apprirent qu'*Antiochus* faisoit des armemens. *Tiberius Gracchus*, envoyé par le sénat pour visiter les rois, les républiques, et les villes libres de la Grèce, crut devoir aller à Antioche, examiner de près la conduite d'un Prince dont la puissance pouvoit devenir redoutable. Le roi de Syrie de son côté crut devoir amuser les Romains par des fêtes. C'étoit peu con-

noître le sévère *Gracchus*. *Antiochus* fit venir les plus célèbres acteurs, les meilleurs ouvriers de l'Europe et de l'Asie, invita une foule innombrable, donna des spectacles, des repas; mais ce qui le déshonora aux yeux des moins délicats, il prit lui même un rôle dans un divertissement, flatté de faire rire le peuple par des bouffoneries et des indécenses qui révoltoient la pudeur. L'ambassadeur dans tous les momens, paroissoit l'objet de son culte et de son adoration. Il ne savoit comment lui prouver son extrême dévouement. Il alla jusqu'à lui offrir son diadême. *Gracchus* le refusa avec dédain. De retour à Rome, il dit qu'après ce qu'il avoit vu, il pouvoit assurer qu'on n'avoit rien à craindre du roi de Syrie.

Les principaux ornemens qui parurent à cette fête, vases d'or et d'argent, tissus précieux, étoient les dépouilles des Juifs. *Antiochus* vendoit au plus offrant la dignité de grand-prêtre, à laquelle la souveraine puissance étoit jointe. L'acquéreur retiroit sur le peuple l'argent qu'il avoit avancé. Cause inévitable de ruine, le schisme amena des dissentions, des guerres auxquelles *Antiochus* prit part, pour sou- Les Machabecs.

tenir ceux qui achetoient sa protection. Il s'enflamma du zèle des schismatiques, de ce zèle meurtrier et destructeur, qui voit avec plaisir souiller les objets de sa vénération, pourvu que ses adversaires en frémissent de dépit. Il prit Jérusalem, fit passer quarante mille hommes au fil de l'épée, en vendit quarante mille autres comme esclaves. Introduit par le faux grand-prêtre *Ménélas*, il pénétra dans le sanctuaire, appellé le saint des saints, lieu interdit à tous les mortels, fit immoler sur l'autel des holocaustes une truie, animal en horreur aux Juifs; de l'eau dans laquelle on l'avoit fait bouillir, il en fit arroser le temple, afin de le rendre impur, enleva tout, autel des parfums, table des pains de proposition, chandelier à sept branches, et pour comble de malheur le vainqueur établit gouverneur un Phrygien nommé *Philippe*, tyran, vexateur et féroce.

Les violences exercées contre les Juifs, les forcèrent à prendre les armes. Les Machabées se mirent à leur tête et remportèrent de grands avantages sur *Lysias* bon général, homme de confiance d'*Antiochus*. Ce prince l'avoit envoyé en Judée avec une armée

qu'il croyoit suffisante pour soumettre les révoltés. Mais il fut vaincu. A cette nouvelle, *Antiochus* entre dans une colère furieuse; il jure d'exterminer jusqu'au dernier, cette nation rebelle et opiniâtre, et d'anéantir le culte du dieu qu'elle adore. Il marchoit avec précipitation, ou plutôt il couroit pour exécuter son dessein, lorsqu'il se sent frappé d'une vive douleur dans les entrailles. La violence des tourmens ne rallentit pas son ardeur. Il fait hâter ses chevaux. La rapidité du mouvement le précipite de son char. Ses chairs meurtries par la chûte tombent en lambeaux. Il en sort des vers et une odeur infecte qui le rend insupportable à lui même. En proie aux douleurs les plus cuisantes, il reconnoit le doigt de dieu, promet, si la santé lui est rendue, de réparer les désastres qu'il a causés aux Juifs, de faire reporter les vases sacrés dans le temple, d'embrasser même la loi des circoncis. Repentir inutile! le *scélérat*, comme l'appelle l'écriture, le scélérat meurt, modèle des impies audacieux, et des pénitens tardifs.

Antiochus laissa un fils en bas âge, nommé *Antiochus Eupator*. Mais il avoit aussi un neveu nommé *Démétrius* Démétrius Soter. 2836.

qui étoit en otage à Rome. Ce jeune prince apprenant la mort de son oncle, demanda la permission d'aller recueillir la succession de son père *Séleucus*, dont *Antiochus* s'étoit emparé, lorsque le neveu fut échangé contre l'oncle. Il proposoit que son cousin *Eupator* vînt prendre sa place d'otage, pendant qu'il iroit prendre le trône, qu'*Antiochus* laissoit vacant par sa mort. La demande du jeune prince étoit juste; il l'exposa en plein sénat. Mais les pères conscrits considérèrent qu'il étoit plus intéressant à la république de maintenir l'Asie sous la puissance d'un mineur, que de la mettre sous la main d'un jeune prince, vif, ardent, qui connoîtroit ses forces, et pourroit être tenté de les employer. Ils refusèrent *Démétrius*, déclarèrent qu'ils prenoient *Eupator* sous sa protection, et s'en donnèrent la tutelle. Ils nommèrent trois hommes de grande expérience, pour remplir cet emploi. Le sénat ne borna pas sa politique à maintenir sur le trône un enfant, on recommanda aux tuteurs de gouverner le royaume de la manière la plus propre à l'affoiblir, de brûler tous les vaisseaux, et de faire couper les jarets aux éléphans. *Octavius*, le premier des trois

tuteurs, partit sur-le champ, et prit son chemin par la Cappadoce.

Arrivé dans ce pays, *Ariarathe* qui y régnoit, fut très-étonné de voir le romain sans troupes, sans gardes, sans précaution, disposé à s'enfoncer dans l'Asie et aller prendre le gouvernement d'un peuple qui ne l'avoit pas appellé, sur-tout sachant que le jeune monarque avoit déjà un tuteur nommé *Lysias*, homme habile, rusé, peu scrupuleux, qu'on ne trouveroit certainement pas disposé à se laisser enlever son emploi. *Ariarathe* offroit à *Octavius* de l'accompagner à la tête d'une armée, de lui en laisser à lui-même le commandement; il le pressa d'accepter du moins une escorte. Mais quelle escorte au jugement du fier républicain valoit le nom de Rome ? Il refuse, et entre dans la Syrie sans autre suite, que celle qui l'avoit accompagné dans l'Italie. Sans daigner seulement faire avertir le régent de son arrivée, il va droit à *Laodicée*, fait brûler les vaisseaux en sa présence, et mettre les éléphans hors d'état de servir. Un procédé si impérieux indigne le peuple; un assassin envoyé par *Lysias* profite de l'occasion, et tue *Octavius*. Sa con-

duite étoit imprudente, mais on a besoin d'enthousiastes dans les républiques. Il fut canonisé à Rome, et on plaça sa statue parmi celles des grands hommes qui avoient versé leur sang pour la patrie.

Démétrius crut que ce meurtre irriteroit le sénat, et qu'il en obtiendroit facilement la permission d'aller détrôner le pupile de *Lysias*, qu'on savoit être l'auteur de l'assassinat. Il la demanda une seconde fois contre lés sentimens de *Polybe* l'historien, un des plus grands politiques de son tems. Il disoit au prince : « Croyez-moi, n'allez « pas vous heurter contre la même « pierre. N'avez-vous qu'un seul moyen « de passer en Syrie? Un prince de « votre âge et de votre expérience, « doit-il se soumettre comme un en-« fant à la volonté d'un sénat composé « d'hommes ambitieux et injustes? « Rompez vos fers, et vous serez roi. » *Polybe* l'avoit prévu, *Demetrius* fut refusé. Il prit alors des mesures pour s'échapper. La veille de son départ, il donna un grand festin à des jeunes gens, sa compagnie ordinaire : c'étoit une espèce d'adieu qu'il vouloit leur faire, sans leur dire son secret. *Polybe*

craignant que le jeune prince ne se laissât entraîner au plaisir, pour lequel il avoit un penchant très-vif, et ne perdît l'occasion d'exécuter son dessein, lui envoye une lettre, quand elle seroit tombée en main ennemie, elle ne pouvoit compromettre son auteur. *Démétrius* en saisit le sens, fait le malade, quitte le repas et part. Arrivé en lieu sûr, il écrit au sénat, des excuses, des remercimens et des promesses. Le sénat fait l'indifférent, laisse les rivaux se débattre. Le combat ne fut pas long. A l'aide du bruit que *Démétrius* fit répandre, qu'il venoit envoyé par les Romains, le peuple tourna de son côté, il se défit de *Lysias* et de son jeune pupille. Le sénat les laissa massacrer, et *Démétrius* monté sur le trône, les Romains le reconnurent pour roi.

On remarque dans la vie de *Démétrius Soter*, qu'il favorisa une imposture, et qu'il fut victime d'une imposture. *Ariarathe*, roi de Cappadoce, avoit épousé *Antiochis*, fille d'*Antiochus* le grand. Cette princesse à peine sortie de l'enfance quand elle se maria, passa plusieurs années sans avoir d'enfant. Elle se crut stérile. Craignant que ce défaut ne lui fît perdre l'amour de

son mari et de ses sujets, elle feignit deux fois d'être enceinte, et eut l'adresse de donner au roi deux fils supposés ; mais elle devint réellement enceinte, mit au monde successivement deux filles et un fils. Elle déclara alors, et prouva à son époux la supposition des deux autres. Le roi les fit conduire hors de son royaume avec une pension suffisante. L'aîné nommé *Ariarathe*, alla à Rome. Sans talens et sans courage, il s'embarrassa peu de son infortune. Le second nommé *Holopherne*, actif et entreprenant, y fut plus sensible. On l'envoya en Ionie, avec défense de mettre le pied en Cappadoce.

A la mort d'*Ariarathe*, le vrai fils nommé aussi *Ariarathe*, succéda sans difficulté à son père. *Démetrius* lui offrit *Laodicé* sa soeur en mariage. Elle étoit veuve de Persée, ce roi de Macédoine, flétri par les Romains. Cette alliance déplut au roi de Cappadoce. Il s'en défendit : son refus choqua celui de Syrie. Il écouta les prétentions que formoit *Holopherne*, les encouragea, et le plaça sur le trône de Cappadoce. *Ariarathe* reconquit sa couronne. *Holopherne* trouva un asile à la cour de son bienfaiteur. *Démétrius* dégagé de soins,

s'étoit mis à mener dans des réduits obscurs, une vie dissolue, qui lui attiroit le mépris de son peuple. *Holopherne* remarquant ces dispositions, conçut le dessein de monter sur le trône de Syrie, déshonoré par un prince avili. Il forma une conjuration, qu'*Attale*, roi de Pergame, et *Ptolémée*, roi d'Egypte, devoient seconder. Elle fut découverte, et *Démétrius* échappa pour cette fois au danger où l'avoit jeté sa déclaration en faveur d'un imposteur. Mais il se préparoit un autre péril, aussi fruit de l'imposture, qu'il n'évita pas.

Les deux rois de Pergame et d'Egypte restèrent ses ennemis. A eux se joignoit naturellement celui de Cappadoce. Pendant qu'ils cherchoient ardemment les moyens de le molester, se présente un homme qui avoit la mort d'un frère et son propre exil à venger. Il se nommoit *Héraclide*. *Timarque* son frère étoit gouverneur de Babylone, quand *Démétrius* monta sur le trône, et lui trésorier de la province. Tous deux fort considérés d'*Antiochus Epiphanes*, et par conséquent attachés à *Eupator* son jeune fils. Que ce fût attachement ou malversation reprochée par le peuple, *Démétrius* fit trancher

la tête au gouverneur, et bannit le trésorier. Celui-ci se retira à Rhodes. Comme il avoit su les secrets de la cour de Syrie, qu'il en connoissoit les manières et les usages, il cherche un jeune homme propre par l'esprit et la figure, au rôle qu'il vouloit lui faire jouer, et le trouve dans un nommé *Bala* : le forme, l'instruit, lui fait prendre le nom d'*Alexandre*. On gagne *Laodice*, fille véritable d'*Epiphanes* : elle le reconnoît pour son frère. Sûr de l'appui des trois rois confidens, et instigateurs du projet, *Héraclide* mène son disciple à Rome, et le présente au sénat.

Quelles comédies jouent souvent les hommes les plus graves ! Comme ils se plaisent à s'en laisser imposer ! *Héraclide* rappelle aux pères conscrits leur alliance avec *Anthiochus*, leurs soupçons contre *Démétrius*, leur répugnance à lui ouvrir le chemin au trône. « Vous ignoriez cependant qu'*Antio-*
« *chus Epihanes* eût laissé d'autre
« enfant qu'*Eupator*, qui a été cruel-
« lement assassiné, et que cet enfant
« vécut encore ». Puis se tournant vers *Bala* : » ne craignez donc point de
« paroître, dit-il, illustre descendant
« d'un des premiers rois de Syrie. Je

« vous ai tiré de la misère où vous étiez « enseveli, pour vous conduire au pied « du plus puissant et du plus équitable « des tribunaux. Parlez vous-même, « soyez persuadé qu'une cause aussi « juste que la vôtre, ne peut qu'être « approuvée et soutenue par l'auguste « assemblée qui nous écoute ». La harangue de *Bala* roula en peu de mots sur l'attachement ancien du père, la reconnoissance future du fils, et l'union inaltérable qui s'établiroit entre Rome et la Syrie.

Quoique le sénat eût joué l'indifférence sur l'évasion de *Démétrius*, il en avoit conservé un dépit secret, il étoit d'ailleurs intéressant pour la république, que les pays éloignés eussent toujours quelque germe de discorde qui fît réclamer son secours. Ainsi au grand étonnement de toute la ville, convaincu de l'imposture de *Bala*, le sénat donna un décret en ces termes: » Le sénat et le peuple Romain ayant « ouï la demande d'*Alexandre* et de « *Laodice*, enfans d'*Antiochus Epiphanes*, roi de Syrie, l'ami et l'allié « de la république, permettent au fils « de faire valoir les droits que lui donne « sa naissance, et nous recommandons

« à nos alliés de l'aider dans cette en-« prise ». Cette dernière clause autorisa *Bala* à rassembler des troupes, et suscita tout d'un coup à *Démétrius*, une multitude d'ennemis, entre autres *Jonathas*, chef des Juifs, alliés des Romains, dont la prudence et la valeur mirent un grand poids dans la balance des forces. *Démétrius* trop convaincu de la supériorité de son rival, envoye ses deux fils, *Démétrius* et *Antiochus*, en sureté chez un ami habitant de Gnide, ville de Carie, et se détermine à une bataille décisive. Son aîle gauche enfonce les troupes opposées et s'abandonne malheureusement à la poursuite. Le prince soutient longtemps le choc du centre et de l'autre aîle de l'ennemi, espérant voir revenir la sienne. A la fin il commande la retraite, et reste des derniers à la couvrir. Son cheval tombe dans une fondrière, ses soldats l'abandonnent au moment que les ennemis l'investissoient. Il combat seul à pied contre la foule qui l'environne, s'entoure de morts, et tombe sur eux percé de flèches.

Alexandre Bala. 2845. Le roi d'Egypte ne pouvoit ignorer l'imposture de *Bala*, cependant il lui donne Cléopatre, sa fille, en mariage.

Un sceptre à mettre dans sa famille, est bon, quelque main qui le porte. La prospérité fit prendre l'essor au caractère vicieux du nouveau roi. Il se plongea dans la débauche et l'indécence, abandonna les rênes du gouvernement aux caprices d'un favori nommé *Ammonius*, homme féroce et ombrageux. Les principales victimes du monarque et du ministre, furent *Laodice*, sœur de *Démétrius*, et *Antigone*, un des fils de ce prince, qui étoit resté en Syrie dans le tems que les deux autres furent conduits à Gnide. D'autres violences exercées sur toute sorte de personnes, rendirent le gouvernement odieux. *Démétrius* l'aîné des enfans fugitifs, apprend dans sa retraite, le mécontentement du peuple. *Lasthène*, son hôte, lui procure quelques compagnies de Crétois; il entre avec eux en Cicile. Sa troupe se grossit; la province se rend à lui. *Appollonius*, gouverneur de la Phénicie et de la Céls-syrie, embrasse son parti. Cet homme lui rendit un grand service en contenant *Jonathas*, chef des Juifs, qui accouroit au secours d'*Alexandre Bala*.

Ce prince se trouvant pressé, appella Ptolémée, son beau père. Il arrive traî-

nant sous ses drapeaux une foule innombrable que le prophète compare à la multitude des grains de sable de la mer. On croiroit qu'il va protéger *Bala*, mais il lui retire sa fille, et la donne à *Démétrius*. Cet échange fut, dit-on, le châtiment d'une conspiration du gendre contre son beau-père. Quelqu'ait été la cause de cet événement, les suites en furent très-funestes à *Bala*. Les habitans d'*Antioche*, enhardis, déchirèrent *Ammonius*, son ministre qu'ils trouvèrent caché sous un habit de femme. Le roi n'éprouva pas un sort plus heureux. Il perdit une bataille décisive, et s'en fuit aussi loin qu'il put aller. Le malheureux crut trouver un asile sous la tente d'un Arabe, nation ordinairement hospitalière, mais il fut tué.

Démétrius Nicanor.

Le roi d'Egypte avoit eu de la peine à faire agréer *Démétrius* pour roi, par les habitans d'Antioche. Ils craignoient de trouver en lui les vices de son père, sur-tout l'indolence du gouvernement, et l'abus de l'autorité. Leur appréhension n'étoit que trop fondée. Le nouveau roi laissa toute la puissance à *Lasthène*, l'ami de son beau père, qui l'avoit élevé. Il se trouva cruel et im-

politique. Cruel, il rechercha tous ceux qui avoient été attachés à *Bala*, et les fit mourir : impolitique, il dégoûta les vieux soldats qui composoient la garde ordinaire des rois, et la réduisit à quelques compagnies de Crétois, qui ne pouvoient pas être d'un grand secours. D'un côté, la mal-adresse de s'attirer le mépris et la haine des peuples, de l'autre, l'imprudence de s'être privé de sa meilleure défense, inspirèrent à un homme hardi, la facilité de détrôner *Démétrius*.

Il se nommoit *Diodote*, et fut dans la suite surnommé *Tryphon*. Sa naissance étoit commune. *Bala* l'avoit fait gouverneur d'Antioche. On ne sait s'il jouit de cette place sous son successeur ; mais son habileté peut faire croire qu'il ne fut pas mis par *Lasthène*, au nombre des disgraciés. Il est au contraire vraisemblable qu'il gagna la confiance du ministre, et qu'il lui ferma les yeux sur un commerce de piraterie qu'il exerçoit. Ce commerce consistoit à avoir des vaisseaux qui couroient les côtes d'Asie, où ils faisoient des esclaves que *Diodote* vendoit à grand prix aux Romains, curieux alors de se faire suivre par un nombreux domestique,

Ce trafic procura à *Diodote* de grandes richesses. Il porta l'assurance de l'impunité jusqu'à se bâtir, peu loin d'Antioche, une espèce de forteresse, où il enfermoit ses trésors. En effet, il ne paroît pas que le roi ni son ministre en ayent pris d'ombrage. Il ne se réveillèrent l'un et l'autre de leur assoupissement, que quand *Diodote* éclata.

Bala avoit laissé un fils, encore enfant de sa femme *Cléopâtre*. *Tryphon* se montra tout-à-coup avec ce jeune *Antiochus*, publia un manifeste où étoient exposées les prétentions du prince, dont il se déclara tuteur. A cette nouvelle, tous les soldats que *Démétrius* avoit renvoyés sans raison, et une foule d'autres mécontens, se joignent au prétendant. *Démétrius* surpris, est obligé de se renfermer à Séleucie. *Diodote* s'empare d'Antioche, des éléphans qui faisoient alors la principale force des armées d'Asie, de l'argent des recettes, et fait proclamer son pupile. Il eut aussi l'adresse d'attirer à son parti *Jonathas*, chef des Juifs, précédemment attaché à *Bala*, et qui se crut sans doute obligé de suivre les drapeaux de son fils. Mais il fut mal récompensé de sa fidélité.

On présume bien que *Tryphon* ne s'étoit pas donné tant de peine, pour conserver la couronne sur la tête d'un enfant. Il vouloit la mettre sur la sienne. Quand il vit la plus grande partie de la Syrie soumise à son obéissance, il se défit en même tems et de *Jonathas*, qu'il savoit affectionné au sang de *Bala*, et de son pupile. Ce jeune prince étoit attaqué de la pierre; il n'y eut qu'à ordonner qu'on fît mal l'opération. Il mourut, et *Tryphon* prit le diadême. Les combats entre lui et *Démétrius*, furent fréquens, et ne se suspendirent que par une résolution étrange de ce dernier. Sollicité par les habitans du pays situé entre l'Inde et l'Euphrate, continuellement exposés aux incursions des Parthes, il se détermina à faire la guerre à ces peuples, persuadé que s'il revenoit vainqueur, il auroit bientôt reconquis sur *Diodote*, le reste de son royaume. Il eut d'abord de grands succès, mais les Parthes lui dressérent une embuscade, et le firent prisonnier. *Mithridate*, leur roi, après l'avoir promené, comme captif, dans les provinces disputées, pour les détacher d'un roi esclave, le traita avec toutes sortes d'égards, lui assigna l'Hircanie

pour lieu de sa résidence, avec un revenu conforme à sa dignité, lui donna même sa fille *Rodogune*, en mariage; mais le retint dans les fers.

A la nouvelle de sa prison, *Cléopâtre*, son épouse, s'étoit retirée à Séleucie, avec deux enfans qu'elle avoit de lui. Craignant d'y être assiégée par *Tryphon*, elle écrivit à *Antiochus*, frère cadet de *Démétrius*, de venir à son secours, et lui offrit la couronne et sa main. Sans doute elle fut portée à cette dernière proposition par la connoissance qu'elle eut du mariage de *Rodogune*. *Antiochus*, qu'on a nommé *Sidetes*, *Chasseur*, vint, l'épousa, monta sur le trône, battit *Tryphon*, mit son armée en déroute. En fuyant, il semoit, dit-on de l'argent derrière lui, afin d'arrêter ceux qui le poursuivoient. Il fut ou tué dans un assaut, ou pris et condamné à mort par *Antiochus*, ou il se perça de sa propre épée, ou enfin il se précipita dans les flammes qui consumèrent la ville d'Achosie, où on l'assiégeoit.

Antiochus Sydetès.

Sydetès, gouverna avec justice et douceur, et se concilia à un degré rare l'amour et l'estime de ses sujets. Il n'avoit qu'un défaut, savoir la passion de

la chasse portée à l'excès. Il lui fut reproché par un simple paysan dont la cabane lui servit d'asile un jour qu'il s'étoit égaré en poursuivant quelques bêtes. Cet homme ne le connoissoit pas. Dans la conversation, *Antiochus* fit venir des questions sur le roi. « C'est un « bon prince, répondit l'homme des « champs, mais sa passion trop vio- « lente pour la chasse l'empêche de « donner toute son application aux af- « faires, et l'oblige à s'en reposer sur « des courtisans, qui n'agissent pas « toujours selon ses vues ». A cette oc- « casion Plutarque s'écrie : « O rois « n'espérez pas entendre un mot de vé- « rité, ni connoître ce que vos sujets « pensent de vous, tant que vous ne « serez environnés que de courtisans, « dont la principale occupation est de « vous tromper, et de vous persuader « que vos sujets sont toujours con- « tens ! »

Ce prince auroit pu vivre heureux et régner avec gloire sans le desir qu'il eut de reprendre les provinces dont les Parthes s'étoient emparés. Il publia, pour prétexte de la guerre, le dessein de tirer son frère de la captivité, comme si l'on eût dû le croire bien

empressé à rompre les fers d'un monarque dont il possédoit la femme et le royaume. On juge par ses préparatifs, que s'il aimoit ses aises, il ne les refusoit pas aux autres. Il laissa pour ainsi dire encombrer son camp par l'attirail du luxe. Vivandiers, cuisiniers, comédiens, musiciens, femmes, enfans et leur suite : de sorte que l'armée où il se trouvoit à peu-près quatre-vingt mille combattans, étoit de plus de trois cent mille personnes. Tout alla bien tant qu'il n'y eut qu'à se promener sous un ciel d'été, dans les plus belles plaines de la Médie et de la Babilonie. *Antiochus* gagna trois batailles : mais quand il fallut prendre ses quartiers d'hiver, la nécessité de loger tout ce monde, fit diviser l'armée en petits corps. Les Parthes actifs et vigilans se glissèrent dans les intervalles. Les habitans ennuyés de ces fâcheux hôtes, concertèrent avec les Parthes un massacre général. En un même jour tous les Syriens furent égorgés ou chargés de fers, et *Antiochus* périt avec eux emportant tous les regrets de ses sujets.

Les défaites qu'essuya le roi des Parthes lui avoient fait prendre le parti de relâcher *Démétrius* pour tâcher d'opé-

rer une diversion par la concurrence des deux frères; mais aussitôt après la catastrophe de *Sydetès*, il fit courir après son prisonnier. Le prince craignant ce retour, avoit hâté son départ. La cavalerie envoyée après lui ne put l'atteindre. Il rentra dans son royaume, et pour son malheur, il trouva sa femme *Cléopâtre*. Une captivité de neuf années pour s'être imprudemment jeté dans une guerre étrangère, ne le corrigea pas. Il se mêla d'une querelle entre *Ptolémée Physcon*, roi d'Egypte, et *Cléopâtre*, sa femme répudiée. Elle proposa à *Démétrius* le trône et sa main : l'offre le tenta. Il fit une invasion en Egypte. Pendant qu'il assiégeoit Péluse, les habitans d'Antioche, d'Apamée et de plusieurs autres villes, irrités de son gouvernement tyrannique se révoltèrent. ils reçurent avec acclamations un prétendu fils d'Alexandre *Bala* que le roi d'Egypte leur envoya. L'imposteur étoit fils d'un fripier d'Alexandrie, se nommoit *Zébina*, et se décora du prénom d'*Alexandre*. On étoit si mécontent de *Démétrius*, que *Zébina* se trouva tout d'un coup à la tête d'une armée. Le roi forcé de fuir devant lui après une défaite, crut trou-

ver une retraite dans Ptoléméaide, où résidoit son épouse *Cléopâtre*; mais elle fit fermer les portes à l'époux de *Rodogune*. Il se réfugia à Tyr. Le gouverneur qu'il avoit établi lui-même dans cette ville, le fit mettre à mort. Le royaume de Syrie se trouva pour lors partagé entre *Zébina* et *Cléopâtre*.

Séleucus, qu'elle avoit eu de *Démétrius Nicanor*, prit le titre de roi dans les provinces limitrophes de celles que gouvernoit sa mère. Dans la crainte que l'envie ne prît à ce prince d'étendre sa domination, et peut-être de venger la mort de son père, dont elle n'étoit pas fort innocente, *Cléopâtre* invita son fils de venir conférer avec elle sur une affaire importante, et au moment qu'il y pensoit le moins, elle lui enfonça un poignard dans le sein. Cette mégère appella auprès d'elle un autre fils, dont l'âge lui fit espérer qu'il seroit longtems sur le trône sans songer au gouvernement. Il se nommoit *Antiochus*, on lui donna le surnom de *Grypus*, par allusion à son nez aquilin. La Syrie partagée entre *Cléopâtre* et *Zébina*, fut assez tranquille.

Zébina. *Zébina* étoit doux, clément, juste, et inspiroit la confiance par la fidélité à

ses promesses. Trois de ses principaux officiers s'étoient révoltés, il n'employa pour les ramener à lui que l'espérance qu'il leur donna d'obtenir grace et même de rentrer dans leurs charges. Ils déposèrent les armes sans demander d'autre sureté que sa parole. Pour lui il vécut avec eux comme auparavant, sans leur faire aucuns reproches. Quoique de basse naissance, il avoit de la grandeur dans l'ame. Jamais il ne voulut soumettre son royaume à un tribut ni même à un simple hommage que le roi d'Egypte exigeoit. De bienfaiteur, l'Egyptien devint son persécuteur. Il arma *Grypus* contre lui, et pour arrhes de sa vengeance, donna au monarque Syrien sa fille *Tryphène* en mariage. Pressé de deux côtés, *Zébina* succomba. Après une bataille perdue, il se jeta sur un vaisseau corsaire pour fuir en Grèce. Le capitaine le livra à *Grypus*, qui le fit mourir. D'autres disent qu'il fut tué dans un combat; mais quelqu'ait été son sort, les historiens s'accordent à dire qu'il fut généralement regretté. Il est du petit nombre de ceux que l'usurpation n'a fait ni redouter, ni mépriser, ni haïr.

La guerre contre *Zébina* mit en quel- Cléopâtre.

que manière *Grypus* hors de la tutelle de sa mére. *Cléopâtre* trouvant mauvais qu'il s'affranchît de son autorité, résolut de faire passer le sceptre à un troisième fils qu'elle avoit eu d'*Antiochus Sydetès*. Il étoit en très bas âge, et elle avoit lieu d'espérer que ses foibles mains lui en laisseroient long tems la disposition. Elle prend le moment où *Grypus* rentroit dans son palais, après un exercice violent. Sous prétexte d'attention, elle lui présente à boire. On prétend qu'il étoit averti. Comme par déférence, il veut l'engager à boire la première; elle s'en défend, il insiste, et lui déclare devant toute sa cour qu'il n'y a que ce moyen de détruire le soupçon, qu'elle veut l'empoisonner. Elle avale la coupe et meurt. *Cléopâtre* avoit été femme de trois rois, mère de de quatre. Elle causa la mort de deux de ses maris, tua un de ses enfans de sa propre main, et voulut empoisonner l'autre. On trouveroit peu d'hommes aussi méchans.

Antiochus Grypus.

Pendant huit ans, le règne de *Grypus* fut assez calme. Pour s'assurer cette tranquillité, digne fils de *Cléopâtre*, il voulut faire empoisonner un de ses fréres, fils de sa mère, et d'*Antiochus*

Sydetès, lequel, appellé aussi *Antiochus*, demeuroit à Cyzique. Voyant sa vie menacée, le prince se mit en défense. Un heureux hasard lui fournit un secours inattendu. *Lathyre*, fils de *Physcon*, roi d'Egypte, avoit épousé sa sœur *Cléopâtre*. Quoique ce prince aimât tendrement son épouse, il fut contraint par sa mère de la répudier, et d'épouser *Sélène*, sa sœur cadette. L'une et l'autre étoient sœurs de *Tryphène*, femme de *Grypus*. La princesse répudiée, se voyant libre, offrit sa main au Cyzicénien, et lui apporta en dot une armée. Elle fut défaite. Il se sauva, et sa femme tomba entre les mains de *Grypus*. *Tryphène*, sa sœur, demande à son mari la prisonnière, pour avoir le plaisir de la faire mettre à mort. Le roi révolté de cette prière, remontre à sa femme, tout ce qu'elle a de cruel, et proteste que jamais il ne lui accordera pareille chose. *Tryphène* croit voir dans cette fermeté de son mari, la certitude d'un amour qu'elle soupçonnoit déjà. Sa malheureuse sœur s'étoit réfugiée dans un asyle. Pendant que l'époux insiste pour faire goûter ses raisons, l'épouse envoie des assassins. Ne pouvant arracher *Cléopâtre* de

l'autel qu'elle tenoit embrassé, ils lui coupent les mains. Elle expire en prononçant mille exécrations contre les auteurs de sa mort, et en suppliant le dieu dont la statue étoit placée sur l'autel, de venger par un châtiment exemplaire le meurtre sacrilége que l'on commettoit sous ses yeux.

Il semble que ces exécrations attirèrent tous les fléaux de la vengeance céleste, sur la malheureuse famille des Séleucides. Leur histoire n'est plus qu'un mélange dégoutant et affreux de tous les crimes. Poisons, assassinats, incestes, fratricides. Cinq fils de *Grypus* régnent et périssent successivement de mort violente. Le Cyzicénien expire dans les flammes, victime d'une sédition. Le royaume se divise : une partie reconnoît *Antioche*, l'autre *Damas*, pour sa capitale, quelques villes s'érigent en républiques, d'autres se soumettent à la puissance d'un seul, qu'on appelle tyran. Les femmes, les sœurs des monarques usurpent, et se forment des espèces de principautés. Elles se les transmettent par des mariages. Deux sont soupçonnées d'avoir épousé jusqu'à leur propre fils. Enfin, la confusion, le débordement devint tel, que

les Syriens eux-mêmes, le peuple, peut être le moins délicat sur les mœurs, s'en lassent. Ils chassent tous ces rois acharnés les uns contre les autres, et appellent pour les gouverner *Tigrane*, roi d'Arménie.

Les Romains souvent réclamés par les compétiteurs, s'étoient bien gardé de donner à aucun des secours prépondérans. Ils recevoient les ambassades, acceptoient les présens et les laissoient ruiner les uns par les autres. Arriva le moment de recueillir les fruits de leur politique. *Pompée* vainquit *Tigrane*. Lorsque l'Arménien reçut des peuples le sceptre de Syrie, *Sélène*, enlevée par sa mère à *Lathyre* de la même manière qu'elle lui avoit ôté sa première femme, et donné à *Grypus*, étant devenue veuve de ce dernier, s'étoit fait un petit état, où elle élevoit deux fils, qu'elle avoit eu d'*Antiochus*, le pieux fils du *Cyzicénien*. L'aîné, nommé *Antiochus* l'Asiatique, l'autre *Séleucus Gybiosacte*. *Tigrane* dispersa cette famille. Il prit la mère qu'il fit mourir. Les deux fils peu en état de se mesurer avec un si puissant prince, se soutinrent comme ils purent, tantôt dans une partie du royaume, tantôt dans l'autre;

se flattant par les présens qu'ils prodiguoient aux sénateurs, dans les courses qu'ils faisoient à Rome, d'obtenir la bienveillance de la République. Mais quand l'*Asiatique* vint proposer à *Pompée* ses pretentions et ses espérances, après quelques reproches assez durs sur la négligence que le Syrien avoit mise dans la poursuite de ses droits, le général Romain lui dit: « Le « royaume de Syrie appartenoit à Ti- « grane, nous l'avons vaincu, et par « conséquent ses droits sont devenus « les nôtres. Ainsi l'empire de la Syrie « appartient à la république Romaine, « qui saura mieux la défendre que « vous ». Par cette décision, le royaume de Syrie, si riche, si puissant, un des plus beaux fleurons de la couronne d'*Alexandre*, devint une province Romaine. Des deux frères, derniers rejetons des *Séleucides*, *Antiochus* mourut en langueur, *Séleucus* épousa *Bérénice*, reine d'Egypte, sa parente. Cette princesse s'en dégouta et prit le plus court moyen, pour se débarrasser d'un mari désagréable, elle le fit mourir. L'empire Syro-Médie dura deux cent soixante-trois ans. Livré à des agitations et à des ébranlemens perpétuels,

ce ne fut pas des secousses qu'il éprouva, mais des bouleversemens. Il semble que le centre de l'Asie, la plus belle et la plus riche partie de cette vaste contrée, la plus belle elle-même et la plus riche des quatre parties du monde, ait été destinée à des révolutions perpétuelles. Ninus, Sémiramis et leurs successeurs, promènent leurs drapeaux sanglans, dans les plaines qu'arrosent le Tigre et l'Euphrate. Ces conquérans donnent naissance à la monarchie des Assyriens, qui s'étend dans celle des Mèdes et des Perses. Alexandre, l'impétueux Alexandre, foudroie, ravage, disperse, et avant que d'avoir consolidé sa conquête, la laisse à ses capitaines : à force de se détruire, un seul reste maître des royaumes Asiatiques. Ses descendans, connus sous le nom de *Séleucides*, se détruisent eux-mêmes. Leurs divisions livrent leur empire aux Romains, qui en tirent les fruits et le gouvernent par des préteurs, proconsuls, généraux, jusqu'au moment ou sans être le centre de l'empire d'Orient, il en devient la partie la plus riche, et passe ensuite comme tributaire et sujette aux Ottomans, qui le possèdent encore.

EGYPTE.

2698. Ptolémee Lagus.

A la mort d'*Alexandre, Ptolémée Lagus*, se trouvoit gouverneur d'Egypte. On dit qu'*Arsinoé*, sa mére, étoit enceinte, lorsque *Philippe*, roi de Macédoine, dont elle étoit concubine, la donna en mariage à *Lagus*, seigneur Macédonien. Ne voulant pas nourrir dans sa maison un enfant dont il n'étoit pas le père, *Lagus* fit exposer celui dont sa femme accoucha. Une aigle en prit soin, le réchauffa de ses ailes, et lui donna, au lieu de lait, le sang des animaux de sa chasse. Ce prodige, sans doute, imaginé pour toucher *Lagus*, l'engagea à faire revenir l'enfant et à l'élever. Il paroît par-là qu'il auroit été frère d'*Alexandre*. Aussi lui fut-il toujours très-attaché. Le conquérant lui montroit une amitié de préférence. Il l'éleva aux premiers grades de l'armée, qu'il méritoit d'ailleurs par sa bravoure, et lui confia le gouvernement important de l'Egypte. Se trouvant à la mort du monarque de l'Asie, éloigné du centre des intrigues, il sut profiter de sa position, et du bonheur des circonstances pour passer de la seconde place à la

première, et s'y maintenir. *Ptolémée Lagus* a été le chef de la dynastie Macédonienne régnante en Egypte. Il institua à l'honneur de son père, un ordre militaire, qui est le premier que l'on connoisse.

On doit à *Ptolémée* le témoignage qu'il n'a jamais fait que des guerres nécessaires et forcées. Différent de plusieurs des anciens rois, ses prédécesseurs, qui, dans leurs monumens, sembloient se proposer plutôt l'admiration des peuples que leur avantage, les siens étoient en même tems somptueux et utiles. On compte entre les principaux la ville d'Alexandrie, fondée par *Alexandre*, sur le bord de la mer, dans une position propre à réunir dans ses murs le commerce des trois parties du monde. *Alexandre* l'avoit bâtie dans cette intention. *Ptolémée* la rendit par sa population, ses richesses, et la magnificence de ses édifices, *la ville des villes, la reine de l'Orient.* Il y éleva ce fameux phare, modèle de tant d'autres. C'étoit une tour de marbre blanc, prodigieusement haute, sur laquelle on allumoit des feux pour guider les marins dans l'obscurité de la nuit : Il y fit mettre cette inscription :

Le roi Ptolémée aux Dieux sauveurs, pour le bien de ceux qui vont sur mer. Mais l'architecte qui vouloit perpétuer son nom, n'appliqua ces mots que sur un enduit. L'enduit tomba, et tant que le phare a existé, on y a lu ceux-ci : *Sostratre le Gnidien aux Dieux sauveurs, pour le bien de ceux qui vont sur mer.*

Ptolémée apporta le plus grand soin à former la fameuse bibliothèque d'Alexandrie. Il l'a porta au nombre de quatre cent mille volumes, et la plaça dans un bâtiment superbe, sous l'inspection de plusieurs savans, réunis eux-mêmes dans un palais orné de jardins et de portiques, où les amateurs des lettres trouvoient dans toutes les saisons les ressources de l'amusement et de l'instruction. Il paroît qu'ils vivoient en commun aux dépens du public, qui leur fournissoit un honnête entretien. Ils mangeoient à la même table, et étoient servis assez abondamment pour exciter la jalousie et les railleries de ceux qui n'y étoient pas admis. On doit donc à *Ptolémée* et les ordres militaires, et les communautés de savans. La bibliothèque, quoique si nombreuse, avoit un supplément de trois cent mille vo-

lumes, qu'on appelloit *la fille*. *La mère* fut consumée par accident, et *la fille* livrée aux flammes, par le fanatisme d'*Omar*. Après qu'il eut pris Alexandrie, on le pria de sauver la bibliothèque, il répondit : « Ou ces livres « contiennent la même doctrine que « l'alcoran, et ils sont inutiles, ou ils « en renferment une contraire, et ils « sont dangereux. » D'après ce raisonnement, il les fit livrer aux bains publics qui étoient en grand nombre, et ils les chauffèrent pendant six mois.

Outre le surnom de *Lagus*, celui de *Soter* ou *sauveur* fut donné à *Ptolémée* par les Rhodiens, en reconnoissance de ce qu'il les avoit garantis des fureurs de *Demetrius Poliorcète*. Ses propres sujets auroient pu lui donner des épithètes non moins honorables, s'ils avoient voulu exprimer toutes ses belles qualités. Il étoit doux, bienfaisant, d'un abord facile. Il vouloit qu'on laissât approcher les gens du peuple. « Ce sont mes amis, disoit-il, ils me « découvrent des vérités que les cour« tisans me déguisent. » Ce prince avoit une modération rare pour les railleurs, sur-tout les railleurs couronnés. Un grammairien qu'il avoit

plaisanté, lui ayant répondu d'une manière très-piquante, tous les assistans, les yeux fixés sur le roi s'attendoient à quelque châtiment, et trembloient pour l'imprudent. *Ptolémée* leur dit : « Un roi jaloux de « son rang ne doit pas mettre les au- « tres dans le cas de lui manquer. Je « suis aggresseur, il a autant de droit « d'être mécontent de ma question, « que moi de sa réponse, ainsi tout « doit rester égal entre nous. » Il rassembloit volontiers ses sujets à sa table, et s'il lui manquoit de la vaisselle, il leur en empruntoit. Joignant ainsi l'économie au plaisir, qu'on goûte mieux lorsqu'il n'est pas accompagné des remords de la profusion.

Ptolémée, en quarante ans qu'il régna, changea presque toute la face de l'Egypte. Les anciens rois l'avoient chargée de colosses et de monumens gigantesques. Le bras de fer du soldat plus que la main du tems broya ces masses, et les réduisit en éclats. Ces débris couvroient les villes, combloient les canaux, et substituoient aux guérets des décombres stériles. *Ptolémée* fit sortir des cités de dessous ces ruines, rendit des canaux à la navigation, les terres à l'agri-

culture, et joignit dans ses bâtimens la délicatesse grecque à la solidité Egyptienne. Par ses soins, des ports furent ouverts sur la mer Rouge, ceux de la Méditerranée devinrent plus surs. Il rendit le *Delta*, cette belle partie de son empire qu'il habitoit, centre du commerce, et laissa très florissant un royaume qu'il avoit trouvé dévasté par les orages d'une longue anarchie.

Noms et qualites.

Ses successeurs, nommés presque tous comme lui *Ptolémées*, ont été distingués par des surnoms qui exprimoient leurs vertus et leurs vices, et jusqu'aux défauts naturels. *Philadelphe*, amateur de ses fréres, *Vergetès*, bienfaiteur, *Philopator* amateur de son père, *Epiphane*, illustre, *Philometor*, ami de sa mère, *Physcon*, gros ventre, *Lathyre*, pois chiche, *Auletès*, joueur de flûte. Leurs épouses, qui selon l'usage du pays, étoient presque toujours leurs sœurs, se nommoient *Arsinoé*, *Bérénice*, *Cléopâtre*. On croiroit que ces alliances perpétuées dans la famille de race en race, auroient dû être un gage permanent d'amitié et de concorde, ce fut au contraire le germe des haines, qui non-seulement ensanglantèrent le trône, mais qui firent encore le mal-

heur des peuples, entraînés par leurs princes dans de fréquentes guerres civiles. Il y eut aussi des guerres étrangéres que nous crayonnerons, des crimes et des vertus, des actions d'éclat, de ces évènemens politiques qui changent le sort des nations, et des catastrophes particulières, que l'histoire pourroit offrir également au pinceau du peintre, et à la verve du poëte.

Philadelphe. 2728. *Ptolémée Soter* associa à sa couronne deux ans avant de mourir *Philadelphe* son second fils, au préjudice de *Céraunus*, l'aîné. Il paroît, vu les mauvaises qualités de celui-ci, que ce fut de la part du père, moins un acte de prédilection, que de sage prévoyance. *Céraunus* se réfugia en Macédoine auprès du roi *Séleucus*, dont il fut bien reçu, et qu'il assassina. Après ce meurtre, il épousa la veuve nommée *Arsinoé*, qui étoit sa sœur, et étoit maîtresse de la capitale du royaume. Pour obtenir sa main, comme on l'a vu, il lui promit des soins paternels pour ses enfans, et il les égorgea le jour même du mariage, presque entre ses bras. L'indignation du peuple rendit *Arsinoé* encore veuve. On ne sait si elle attendit ces évènemens, pour

épouser son frère *Philadelphe* chez qui elle s'étoit réfugiée en s'arrachant des bras de *Céraunus*. Elle étoit plus âgée que *Philadelphe*, cependant elle prit et conserva jusqu'à la mort un empire absolu sur son esprit.

Le fils de *Soter*, retraça une grande partie des vertus de son père. Il est renommé pour son habileté dans le gouvernement. Il régloit avec proportion les impôts et ses générosités. Toujours en armes, mais s'en servant peu, il en imposoit à ses voisins, dont il fut le conciliateur et l'arbitre. Il étendit la navigation, fit fleurir le commerce, attira les étrangers par les priviléges qu'il crut propres à les fixer dans ses états. *Alexandrie* contenoit beaucoup de Juifs, auxquels un long séjour avoit fait oublier leur langue originaire. Pour leur rendre le séjour d'Egypte plus agréable, et leur faire, s'il se pouvoit, oublier la Judée, il fit traduire la bible en grec, et c'est à lui qu'on doit *la version des Septantes*. Gouvernement.

Philadelphe protégea les sciences et ceux qui les cultivoient; aussi se trouvoient-ils en grand nombre à sa cour. *Aratus*, chargé d'augmenter la bibliothèque d'Alexandrie, *Aristophane* qui Sciences.

en avoit lu tous les livres, *Théocrive Licophron* et cinq autres commentateurs, nommés les sept Pléyades; *Aristarque*, grammairien sévère, *Ménéthon*, historien; *Conon* et *Hipparque*, mathématiciens; *Zenodote*, le premier commentateur d'Homère, et deux hommes qui ne mériteroient pas d'être inscrits dans cette liste, *Sotade*, poëte obscène, et *Zoïle*, satyrique, dont le nom est devenu une injure. *Philadelphe* en s'amusant quelquefois de sa malice, ne lui marquoit ni considération ni estime. Ces deux poëtes moururent, l'un de misére, l'autre de mort violente, chargés de la haine et du mépris public. On reproche à *Philadelphe* de n'avoir pu pardonner à *Démétrius* de *Phalere*, le conseil donné par lui à son père, de mettre *Céraunus* son fils aîné, sur le trône, et de ne point accorder au cadet une préférence que *Démétrius* regardoit comme injuste. Ses qualités de savant illustre, de ministre et de confident de *Soter*, ne lui servirent de rien auprès de *Philadelphe*. Il confina l'imprudent conseiller dans une forteresse, et il alloit le condamner à mort, lorsqu'un aspic qui piqua le prisonnier, épargna un crime au monarque.

Sa prévoyance lui fit entrevoir la grandeur future des Romains. Il leur envoya des ambassadeurs et en reçut. Ceux-ci s'appelloient *Quintus Fabius Gurges, Quintus Ogulinus et Cneius Fabius Pictor.* La mémoire de leur conduite noble et adroite mérite d'être conservée. A la fin d'un repas splendide, le roi leur offrit à chacun une couronne d'or. Ils les acceptèrent, et le lendemain on les vit posées sur les statues du roi, qui étoient dans les places publiques. Ce désintéressement et cette manière délicate de faire sa cour, donna aux Egyptiens une haute idée des Romains. *Philadelphe* redoubla ses présens et voulut qu'ils les emportassent; mais en arrivant, ils les déposèrent dans le trésor de la république. La politique de l'Egyptien, le tint toujours en équilibre entre les Romains et les Carthaginois. Ceux-ci lui demandèrent de l'argent pour soutenir la guerre contre les premiers. Il répondit : « je ne puis asssister un ami « contre un ami. »

Romains.

En général on remarque une sage circonspection dans le gouvernement de *Philadelphe.* On ne l'approuvera

pas d'avoir poussé les précautions tendantes à la paix, jusqu'à se défaire de deux de ses frères, qui pouvoient la troubler. Cette action lui a mérité ironiquement le nom d'*amateur de ses frères*. Un troisième nommé *Magus*, échappa à sa cruelle prévoyance, en s'emparant, à titre de roi, de la Libie et de la Cirénaique, dont il étoit gouverneur. Sous ce diadème, il brava les menaces et les efforts de son frère. *Philadelphe* est reconnu fondateur d'un grand nombre de villes. Il érigea beaucoup de monumens si superbes, que dans la suite les ouvrages d'une grandeur extraordinaire et d'un goût précieux, furent nommés *Philadelphiens*. Il entretint des flottes considérables dans la Méditerranée et sur la mer Rouge.

Ce prince fit un canal qui joignoit la mer Rouge au Nil, sauf un petit intervalle qu'on franchissoit sur des chameaux. Par-là se transportoient les productions de l'Arabie, de l'Inde, de la Perse et de l'Ethiopie. Elles aboutissoient à Alexandrie, qui a retenu pendant dix sept siècles le plus grand commerce du monde : commerce qu'il seroit aisé de lui rendre. On doit aussi à ce *Ptolémée*, l'idée de faire tenir un

cercueil suspendu par l'aimant, à la voûte d'un temple. Il avoit dessein de tenter cette expérience dans Alexandrie, en l'honneur d'*Arsinoé*, cette sœur et épouse si chérie ; mais la mort le prévint. Ce prince très-peu belliqueux, avoit cependant toujours sur pied une armée de deux cent mille fantassins, quarante mille chevaux, trois cents éléphans, deux mille chariots de guerre, un arsenal pour armer trois cent mille hommes, et un trésor capable de faire face à ses dépenses. Toutes ces troupes, dit-on, étoient mal disciplinées, livrées dans le sein des villes, comme leur roi, à la molesse. Il s'énerva de bonne heure et encore assez jeune, mourut de vieillesse dans les plaisirs.

Le règne d'*Evergetes*, son fils, commença par une guerre heureuse contre la Syrie. Il en rapporta beaucoup d'idoles que *Cambyse* avoit ravis aux Egyptiens, et les replaça dans leurs temples. Cette acte religieux lui gagna l'amitié du peuple, et le fit surnommer *Evergetes*, *Bienfaiteur*. Une inscription qui s'est conservée, lui donne avec la souveraineté d'Egypte, celle de Syrie, de Lybie, de Phénicie, de Chypre, de l'Illyrie, de la Carie, des Ciclades, lui Evergetès. 2785.

fait soumettre les provinces au delà de l'Euphrate, la Cilicie, la Pamphilie, la Thrace, la Mésopotamie, la Perse, la Médie, jusqu'à la Bactriane. On y ajoute les deux rives de la mer Rouge et des provinces d'Ethiopie. Si cette énumération est exacte, peu de monarques ont été aussi puissans. Doit on après cela être surpris qu'il ait été exposé aux ruses de l'adulation?

Chevelure de Bérénice. *Bérénice* son épouse, le voyant partir pour son expédition de Syrie, fit voeu s'il revenoit sain et sauf, de consacrer aux dieux ses cheveux, qu'elle avoit très beaux. Il rentra victorieux dans son royaume. Fidèle à son engagement, *Bérénice* se fit couper les cheveux, et les déposa sur l'autel de *Vénus*, dans le temple bâti à Alexandrie, par *Philadelphe*, en l'honneur d'*Arsinoë* son épouse chérie. Peu de tems après, par la négligence des gardiens du temple, les cheveux disparurent. Le roi très-irrité, alloit les faire punir. *Conon*, habile astronome, se présente au déclin du jour. « Prince, lui dit il, « levez les yeux, voyez les sept étoiles « à la queue du dragon; c'est la che- « velure de *Bérénice* qui a été enlevée, « et placée au ciel comme une cons-

« tellation favorable. » Sans doute le roi voulut bien être trompé ; car la connoissance du ciel a été familière aux *Ptolémées*. Ils sont même les auteurs d'une Ere qui a porté leur nom. Les courtisans à l'exemple du maître, se montrèrent persuadés du miracle, et les poëtes, autre peste de cour, le célébrèrent dans leurs vers. Il nous reste sur la chevelure de *Bérénice*, une hymne de *Callimaque*, que *Catulle* a traduite.

Evergètes, non-seulement fut amateur des sciences, mais il écrivit lui-même des mémoires historiques, qui étoient fort estimés. La bibliothèque d'Alexandrie s'augmenta par ses soins. Pendant ses conquêtes, il y faisoit passer tout ce qu'il rencontroit de précieux ; revenu dans son royaume, il envoyoit de tous côtés des hommes instruits, chargés de lui trouver des livres, à quelque prix que ce fût. Quand il ne pouvoit obtenir que de se les faire prêter, à l'exemple de *Philadelphe*, son père, il en faisoit tirer de superbes copies qu'il renvoyoit, et gardoit les originaux. Littérature.

Revenant de son expédition de Syrie, il passa par Jerusalem, voulut voir les cérémonies, et offrit des sacrifices au

Dieu d'Israël. Le collecteur de ses impôts étoit un Juif, nommé *Joseph*, qu'on peut regarder comme le patriarche des traitans. Il étoit neveu du grand prêtre *Onias*, et venoit en Egypte excuser son oncle auprès du roi, auquel on avoit porté quelques plaintes. Dans son voyage il fit rencontre de riches financiers qui venoient à la cour se proposer pour adjudicataires de la ferme des impôts de la Célésyrie. Ils voyageoient somptueusement, lui au contraire marchoit avec beaucoup de simplicité. La modestie de son équipage attira leurs railleries. Comme ils le trouvèrent à cet égard de bonne composition, ils l'admirent dans leur compagnie. *Joseph* les écouta, pénétra leurs projets, découvrit les moyens, les inconvéniens, les ressources, se présenta à l'adjudication, fit son enchère, et obtint la préférence. Il mit apparemment, dans la perception, des raffinemens qui ne plurent pas aux contribuables, puisque le roi fût obligé de lui donner deux mille hommes de garde pour l'appuyer. Il s'enrichit prodigieusement, et bien rempli, il s'en retourna en Judée, jouir de sa fortune, loin de la malédiction des peuples qu'il avoit ruinés.

L'esprit fatigué des horreurs de la Syrie, a pu se reposer pendant ces trois régnes Egyptiens, qui ne sont cependant pas exempts de tout reproche; mais les régnes qui suivent, préparent au lecteur de nouvelles angoisses. *Ptolemée Philopator*, cet *ami de son père*, est soupçonné de l'avoir fait mourir pour régner plutôt. L'imputation, quand elle seroit mal fondée, est une preuve qu'on ne croyoit pas l'amour filial, sa vertu favorite, et que si on lui a donné un nom qui lui en faisoit honneur, c'étoit par ironie. On l'a appellé ausi *Tryphon l'efféminé*, et noté d'une molesse infâme. Il avoit un frère estimable, nommé *Magas*; il le craignoit et le fit mourir. Le glaive fut quelque tems suspendu sur la tête de ce malheureux, par les remontrances de *Cléomène*, roi de Sparte, auquel *Evergetès* avoit donné un asile en Egypte. La prudence et les rares qualités de ce prince, le rendirent redoutable à *Sosibe*, ministre et favori de *Ptolémée*. Les efforts qu'il fit par raisons et prières, pour sauver *Magas*, offrirent au jaloux *Sosibe*, l'occasion de perdre, dans l'esprit du roi, le monarque réfugié. Le crime suivit de près le soupçon, *Cléomène* fut immolé.

Philopator. 27 2.

Ce n'étoit qu'un homme sacrifié; grand crime, sans doute! mais une nation entière condamnée à la flétrissure ou à la mort, voilà ce qui caractérise le monstre, le monstre qui se joue de l'honneur et de la vie des autres. Pour un refus fait à *Ptolémée*, par le grand prêtre des Juifs, d'entrer dans le temple de Jérusalem, il résolut de se venger sur tous les Juifs de ses états, de l'affront qu'il prétendoit lui avoir été fait en Judée. Ils étoient en grand nombre, sur-tout à Alexandrie. Il leur ordonna par un édit solennel, ou d'adorer les dieux, ou de se laisser marquer par un fer chaud qui imprimeroit sur leur front, la figure d'une feuille de lierre, simbole de Bacchus. Tous, à trois cents près, préférèrent cette ignominie, à l'apostasie. Outré de cette résistance presque générale, il ordonne que tous les Juifs résidens en Egypte, soient chargés de fers, et transportés à Alexandrie. On les renferma au nombre plus de quarante mille, dans le lieu destiné aux spectacles. On devoit y introduire des éléphans, pour les écraser sous leurs pieds. Le jour et l'heure étoient fixés. Le peuple toujours avide des spectacles sanglans, environnoit

l'enceinte. Deux fois les fumées d'une digestion crapuleuse, plongèrent *Ptolémée* dans le sommeil, et suspendirent l'exécution. *Philopator* regarda cet événement comme un avertissement de la divinité. Il renvoya chez eux les malheureux Juifs, convaincus qu'ils devoient leur délivrance à un miracle opéré en récompense de la fidélité à la loi de leurs pères. Mais ils gâtèrent leur belle action, en massacrant les trois cents qui avoient fléchi le genou devant les idoles. Malgré cette amnistie, on compte qu'il périt plus de quarante mille Juifs dans la seule Alexandrie.

Malheureusement, le roi avoit dans *Sosibe*, un ministre très-propre à servir ses fureurs, quelqu'en fût l'objet. *Arsinoé*, femme et sœur de *Philopator*, l'avoit suivi dans ses expéditions guerrières, haranguant les soldats, combattant à ses côtés. Après plusieurs années de stérilité, elle donna un fils à son époux. Sa fécondité l'enhardit à demander des grâces; elle devint importune, le roi s'en plaignit, il montra le desir d'en être débarrassé. *Sosibe* avoit un asssassin d'office, nommé *Philammon*; il le détacha contre la reine, et elle fut tuée. Les femmes de cette mal-

heureuse princesse profitèrent d'une émeute, pour tomber à leur tour sur le meurtrier, et le firent périr sous les pierres et le bâton.

Sosibe. *Sosibe* tint les rênes du gouvernement pendant soixante ans. Il fut le ministre le plus rusé, le plus corrompu qui ait jamais existé. Il n'avoit aucun scrupule d'employer les crimes les plus affreux, pour venir à bout de ses projets. L'historien *Polybe* assure qu'il fut l'auteur des meurtres commis dans les personnes de *Lysimaque* fils, de *Atolémée*, de *Magas*, frère du roi, d'*Arsinoé*, fille de *Lysimaque*, de *Cléomène*, roi de Sparte, et enfin de la reine *Arsinoé*. Après un si long ministére, et déshonoré par tant de cruautés, fait peut-être unique dans l'histoire, il mourut tranquillement dans une extrême vieillesse. Il paroît qu'il quitta ses emplois avant la mort du roi. On croit même que le peuple indigné du meurtre de la reine, exigea la disgrace de *Sosibe*, punition bien peu proportionnée à tant de forfaits. *Ptolémée* traîna une vie obscure dans la fange des plaisirs infâmes, livra son royaume à des hommes corrompus, à des femmes sans pudeur, qui distri-

buoient en son nom des emplois civils et militaires à des gens qui leur ressembloient. Ce méchant prince, par scrupule ou par vanité, fit des aumônes et bâtit des temples. Il laissa un fils âgé de cinq ans.

Il paroît qu'après la disgrace de *Sosibe*, le peuple et les grands avoient comme forcé le roi à donner le ministère à *Tlepolème*, alors chargé du soin des finances. Le jeune prince fut remis pour son éducation entre les mains d'un nommé *Agathocle*. *Agathoclée* sa sœur, et *Oenanthe* leur mère, demeurans dans le palais, furent les premiers instruits de la mort du roi, et la cachèrent jusqu'à ce qu'ils eussent enlevé l'or, l'argent et les bijoux précieux. De la garde du jeune prince, ces personnes voulurent s'élever à la régence du royaume. *Agathocle* parut en public tenant le jeune prince entre ses bras, et versant des larmes. Il harangua les courtisans, implora leur protection, pour ce jeune enfant recommandé, disoit-il, à ses soins, par le roi mourant. Il eut même la hardiesse d'assurer que *Tlepolème* en vouloit au trône. La calomnie retomba sur ses auteurs. Le peuple indigné se souleva,

Epiphanès. 2799.

On arracha le jeune roi des bras d'*Agathocle ;* il fut porté dans l'Hippodrome, placé sur le trône. *Agathocle*, *Agatoclée*, sa sœur, et *Oénanthe* leur mère, furent amenés devant lui, comme pour être jugés. On les condamna en son nom. Ils furent exécutés sous ses yeux. La populace traîna leurs cadavres sanglans dans les rues d'Alexandrie, et les déchira en pièces. Tous les parens et partisans de cette famille, subirent le même sort.

Les seigneurs Egyptiens se trouvèrent peu d'accord sur la régence. Dans cet embarras, ils jugèrent à propos de s'en rapporter aux Romains. Le sénat n'eut garde de négliger une si belle occasion de se faire honneur. Il envoya en Egypte *Marcus Lépidus*, prendre la tutelle de *Ptolémée*. Il ne la garda pas long-tems, et la remit à *Aristomène*, Acarnanien, homme très-expérimenté. Le régent gouverna avec l'approbation générale, et quand *Ptolémée* eut atteint quatorze ans qui étoit l'âge fixé chez les Egyptiens pour la majorité des rois, il lui remit son royaume dans l'état le plus florissant. On cherche envain pourquoi il fut surnommé *Ephiphanes l'illustre*, car à peine jouit-il de son autorité,

qu'il ne l'employa qu'à laisser tomber tout dans le désordre. *Aristomène* veut lui donner des avis : il l'empoisonne. Ses sujets se révoltent : il les appaise à force de promesses ; mais devenu le maître, contre sa parole, il fait expirer les rebelles dans les tourmens. La défiance que cette conduite inspira, contribua peut-être à sa mort. Ses courtisans l'entendoient souvent parler d'une guerre qu'il méditoit, et ne voyoient pas d'argent. « Où en prendrez-vous ? « lui demandèrent ils ; il répondit, mes « amis sont mon argent ». Ils entendirent par-là qu'apparemment il comptoit faire la guerre à leurs frais, et ils l'empoisonnèrent.

Il laissa deux fils, Ptolémée *Philométor* et *Ptolémée Physcon*, et une fille nommée *Cléopatre*, sous la tutelle de *Cléopatre* leur mère. Cette princesse s'acquitta glorieusement des devoirs attachés à la régence. *Physcon* fut soupçonné d'avoir hâté sa mort. Le peuple furieux se souleva contre lui, et l'auroit exterminé, si *Philométor* ne l'eût pris sous sa protection. Il a obtenu ce surnom, de son amour et de sa reconnoissance pour sa mère. Ce prince soutint

Ptolémée. Philométor. 2023.

une guerre malheureuse contre le roi de Syrie. Il fut fait prisonnier. Les Alexandrins désespérant de le revoir, firent prendre la couronne à *Physcon*. Le Syrien dont le but étoit d'assujétir l'Egypte, y ramène *Philométor*, lui rend son royaume, lui donne même des troupes pour l'opposer à son frère, mais il garde *Péluse* clef de l'Egypte de son côté, afin d'y rentrer facilement quand les deux frères se seroient épuisés. Le trompeur fut trompé : ils s'accordèrent par la médiation de *Cléopâtre* leur sœur, et régnèrent quelque tems en bonne intelligence.

La concorde entre frère est rare, sur-tout entre frères couronnés. *Philométor* le plus doux des hommes, tourmenté par *Physcon*, au lieu de plonger ses peuples dans les horreurs d'une guerre civile, eut recours à l'arbitrage des Romains. *Philopator* père de ces princes, élève pour ainsi dire de la république, avoit toujours entretenu une liaison étroite avec elle. Les présens qu'il envoya à Rome pendant tout le cours de son règne, étoient si considérables et si réguliers, qu'ils pouvoient passer pour un tribut. *Philométor* y alla lui-même, y arriva à pied, sans

suite, couvert d'un mauvais habit, et descendit chez un peintre d'Alexandrie. Sitôt que le sénat fût instruit de sa venue, il le fit loger, meubler, servir convenablement à son rang, l'envoya visiter par des membres distingués, et l'admit à plaider sa cause. La décision étoit facile. Le royaume d'Egypte avoit toujours appartenu à l'aîné, par conséquent il devoit être donné tout entier à *Philométor*. Mais le sénat eut égard à la considération que *Physcon* avoit déjà régné, et plus encore à la raison politique qu'il convenoit à l'intérêt de la république, que le royaume ne fût pas tout entier en une seule main. Ainsi on adjugea l'Egypte à *Philométor*, et la Cyrénaique à *Physcon*. Il desira qu'on y ajoutât l'ile de Chypre, et alla à son tour à Rome demander cette grace. Ce démembrement pouvoit encore affoiblir le plus fort des deux frères, il fut accordé.

Philométor ne se vit pas sans regret prêt à être dépouillé d'une si belle possession. Il différa à s'en déssaisir, temporisa avec d'autant plus d'espérance de garder cet île, que *Physcon* occupé ailleurs, n'étoit pas en état de s'en emparer. Ses débauches et ses cruautés

l'avoient rendu si odieux aux habitans de la Cyrénaïque, qu'ils se révoltèrent, l'attaquèrent personnellement, et le laissèrent pour mort sur la place. *Physcon* jugeant de son frère par lui-même, le crut auteur de la révolte tramée contre lui. Il retourna à Rome porter ses plaintes, et revendiquer la Chypre. Il revint avec des ambassadeurs chargés de faire fléchir *Philométor*. Celui-ci éluda ; on mit des troupes sur pied des deux côtés. Les Romains les laissèrent battre l'un contre l'autre. *Physcon* fut vaincu et pris. Son frère toujours indulgent, lui rendit non-seulement la liberté, mais encore son royaume de Cyrène, et lui donna un dédommagement pour l'île de Chypre qu'il garda. Il porta ensuite la guerre en Syrie, et mourut de ses blessures au sein de la victoire. Il est étonnant qu'un prince qui est mort en combattant, ait laissé mauvaise idée de son courage. C'est presque le seul reproche qu'on lui fait. On le fonde, sur ce que dans une bataille, il se tenoit éloigné du danger. Il s'ensuit qu'il avoit le courage d'un général, et non celui d'un soldat; mais on ne doit pas conclure qu'il n'en avoit pas du tout, puisqu'il s'exposa

assez pour recevoir des blessures mortelles.

A la mort de *Philométor*, deux partis se montrèrent, l'un pour *Cléopatre*, qui vouloit mettre sur le trône un fils encore enfant, l'autre pour *Physcon*. On s'accorda à cette condition, que *Physcon* épouseroit sa sœur veuve de son frère, et règneroit avec elle le reste de ses jours, mais que le fils de *Philométor* seroit déclaré héritier de la couronne. Ici commence le règne de *Physcon* en Egypte. Nous écrirons les actions de ce tyran brièvement, et pour ainsi dire en courant, comme quand on marche sur des charbons ardens.

Physcon épouse sa sœur. Le jour même des nôces, il égorge son neveu sur le sein de sa mère. Il en eut cependant un fils qu'il nomma *Memphitis*, parce qu'il étoit à Memphis occupé à des actes religieux, quand sa femme accoucha. Déjà chargé du surnom de *Physcon*, *gros ventre*, qui notoit sa difformité, il fut encore flétri de celui de *Cacoëgete*, *homme enclin au mal*, qu'il ne mérita que trop. Tous ceux qui lui avoient été contraires lorsqu'il prit la couronne, il les fit mourir. Cela n'étonne pas d'un pareil monstre; mais Physcon. 2858.

ceux qui lui avoient été favorables, il les traita de même, parce qu'ayant été infidèles à son neveu, ils pouvoient l'être à lui-même. Ce n'est pas une exagération de dire, que les rues de ses deux capitales Alexandrie et Cyrène régorgèrent souvent de sang. Ses ordres barbares étoient exécutés par des soldats étrangers, gens féroces qui ne connoissoient que lui, et, étant bien payés, obéissoient aveuglement. Ses craintes et ses soupçons lui inspiroient des résolutions atroces. Il avoit fait tant de mal à la ville d'Alexandrie, qu'à tout moment il en appréhendoit des révoltes. Pour lui ôter en ce cas sa principale force, il fit massacrer la jeunesse la plus distinguée, pendant qu'elle se trouvoit rassemblée dans l'Hyppodrôme pour ses exercices. Les pères, les mères, les parens s'enfuirent et désertèrent en foule. Il appella à leur place tous ceux qui voulurent venir, et les mit en possession des meubles, et de tout ce qui appartenoit aux fugitifs. Ces nouveaux hôtes reconnurent à leur tour par la rigueur des impôts, et les vexations de toute espèce, quelle confiance on peut prendre aux bienfaits d'un scélérat.

La reine avoit une fille de *Philométor* nommé *Cléopâtre* comme elle. Cette princesse eut le malheur d'inspirer de la passion à *Physcon.* Il lui fit d'abord violence, et ensuite l'épousa, après avoir répudié sa mère. Après le massacre d'Alexandrie, il se retira en Chypre avec sa jeune épouse, pour laisser amortir la fureur du peuple, qui força la reine répudiée de reprendre la couronne. Le roi à cette nouvelle croit déjà voir son fils *Memphitis* appellé par sa mère, et mis à sa place. Il se hâte de le faire venir auprès de lui, et le fait mourir. Sitôt que le forfait est connu à Alexandrie, la rage du peuple contre le tyran redouble. On le maudit, on brise ses statues, on le déclare irrévocablement déchu du trône. Les Alexandrins touchés de la douleur de la mère, se font un devoir de l'adoucir par des témoignages éclatans d'affection. *Physcon* apprend ces transports d'amour pour elle, de haine pour lui. Il se persuade que c'est à sa vieille épouse qu'il doit l'indignation si marquée du peuple. La naissance de *Cléopâtre* devoit se célébrer précisément dans ce tems. Comme s'il eût voulu se réconciler avec elle, le roi lui envoie

une boîte qu'on disoit contenir un riche présent. Elle l'ouvre ; spectacle effrayant! c'étoit les membres de son fils surmontés par sa tête.

On croiroit que la nature s'étoit étudiée à faire de *Physcon* un monstre en tout genre. Taille courte, ventre d'une excessive grosseur, tête énorme, regard farouche : aussi quoiqu'il eût montré deux fois à Rome sa hideuse laideur, des ambassadeurs romains, envoyés à sa cour, ne purent le voir sur son trône sans un étonnement mêlé d'horreur. La république les avoit chargés de visiter la Grèce et la Macédoine, soumises à sa domination ; ils devoient ensuite, passer successivement dans les cours d'Egypte, de Syrie, de Pergame, de Bithynie, pour examiner dans quelle situation se trouvoient les affaires de chacun de ces royaumes. Les Romains tiroient plus d'une utilité de ces missions. Dans le nombre de ces ambassadeurs, il y avoit toujours des jeunes gens, qu'on accoutumoit ainsi aux affaires. Le sénat, instruit par leur rapport, jugeoit des évènemens de ces royaumes, comme s'il eût été sur les lieux, et prenoit son parti avec sureté. Ces envoyés, par leurs

manières nobles et honnêtes, leur esprit conciliant, les offres de service quelquefois suivis de la réalité, propageoient l'estime pour le peuple romain, et façonnoient en quelque manière les nations au joug qu'elles devoient porter. *Physcon* fit aux ambassadeurs une réception distinguée. Il se plut peut être trop à leur faire remarquer sa richesse et la beauté de son royaume. Ils le parcoururent en curieux intéressés, et furent convaincus que l'Egypte pouvoit être un des plus puissans états de la terre s'il avoit été gouverné par un meilleur prince.

Sciences.

Il ne faut pas grand esprit pour être méchant, mais étant méchant à l'excès, il faut de l'esprit pour réussir. *Physcon* en avoit beaucoup. Dans les courts intervalles de ses débauches, il cultivoit les sciences et les beaux-arts. On rapporte qu'il étoit très-savant lui même; il parloit avec aisance sur tous les sujets. Une histoire de son tems qu'il écrivit, étoit très-estimée : il commenta *Homère*, augmenta la bibliothèque d'Alexandrie, et par des gratifications et des pensions, il fit éprouver sa générosité à plusieurs savans; mais par un constraste singulier, ce fut sous son

règne que les sciences commencèrent à fuir l'Egypte. Lorsqu'effrayés par les guerres des successeurs d'*Alexandre*, elles abandonnèrent l'Asie, la Grèce et les îles de l'Archipel, elles trouvèrent un asile chez les *Ptolémées*. Grammairiens, médecins, peintres, architectes, poëtes, philosophes, accoururent à Alexandrie où s'ouvroit une magnifique bibliothèque, où les vastes portiques d'un superbe musée, rassembloient les hommes curieux de s'instruire, et facilitoient la communication des connoissances. Mais sans la liberté, ces avantages deviennent inutiles. *Physcon*, tyran soupçonneux, voulut non-seulement captiver la parole, mais encore maîtriser la pensée. Cette contrainte dépeupla les académies d'Alexandrie, et frappa l'Egypte, cette patrie des arts et des sciences, d'une stérilité qui n'a fait que s'accroître jusqu'à nos jours.

Lathyre, Alexandre. 2887. *Physcon*, ce monstre de cruauté, vécut soixante et treize ans, et mourut de mort naturelle au milieu d'Alexandrie qu'il avoit inondée de sang. Il eut de *Cléopâtre*, sa nièce, deux fils, *Lathyre, Pois Chiche*, et *Alexandre*; trois filles, *Cléopâtre*, *Sélène* et *Triphène*.

On pourroit faire en peu de lignes l'histoire de cette famille, en disant: *Physcon* laisse le trône à sa veuve, avec la liberté d'y faire asseoir auprès d'elle celui de ses deux fils qu'elle voudra. Elle choisit le cadet, *Alexandre*, comme le plus aisé à maîtriser. *Lathyre* se réfugie en Chypre. Le peuple, mécontent de l'injustice de sa mère, la force de rappeller *Lathyre*; elle ne lui laisse partager le trône qu'en l'obligeant de répudier *Cléopâtre*, sa sœur aînée, qu'il aimoit, et d'épouser *Sélène*, la cadette, pour laquelle il ne se sentoit que de l'indifférence. Mais sa mère la jugeoit propre à ses desseins. Par de nouvelles intrigues, elle chasse *Lathyre* du trône et y replace *Alexandre*. Les deux frères se font la guerre. *Alexandre* découvre que sa mère veut le faire assassiner et la prévient. Cette action révolte les Egyptiens, ils le chassent et rappellent *Lathyre*. *Alexandre* est tué en voulant rentrer en Chypre, et laisse un fils nommé *Alexandre* comme lui. Enfin, *Lathyre* meurt, et ne laisse qu'une fille nommée *Cléopâtre* ou *Bérénice*.

On pourroit remplir ce cadre, non par de belles actions, il ne s'en faisoit

plus en Egypte, mais par des guerres dans lesquelles les Juifs joueroient un grand rôle. *Cléopatre* les aimoit. Elle avoit pour principaux ministres deux Israëlites, grands exacteurs. *Lathyre* les haïssoit. Ce fut par vengeance de cette aversion que *Cléopatre* provoqua contre son fils la haine du peuple, le fit chasser d'Egypte, et voici par quelle ruse infernale. Elle détermina deux de ses eunuques à se laisser blesser et ensanglanter. Ils parurent dans la place publique, criant qu'ils avoient été mis en cet état en défendant leur maîtresse, à laquelle son fils vouloit faire violence. Quelqu'accoutumé que l'on fût au crime en Egypte, celui-ci excita une indignation générale dont *Lathyre* fut victime.

Cyrénaique Dans la guerre qu'il fit aux Juifs, on raconte une action atroce. Ses troupes cantonnoient dans des villages dont la soumission lui étoit suspecte. Il ramasse des femmes et des enfans, les fait mettre en pièces et bouillir dans des chaudières, comme si son armée devoit en faire un repas : le tout afin d'inspirer une telle frayeur, que les habitans ne fussent pas tentés de rien oser contre de si terribles hôtes. *Lathyre* n'épar-

gnoit pas davantage ses sujets. Pour une révolte arrivée à Thèbes, la plus belle ville de son royaume, après Alexandrie, il la détruisit de fond en comble. Tels furent les enfans légitimes de *Physcon :* des deux fils, l'un tua sa mère, l'autre égorgea indistinctement étrangers et sujets. Les trois filles se massacrèrent l'une l'autre. Un seul enfant illégitime, *Apion*, fils d'une concubine nommée *Irene*, ne ressembla pas à son père. Il se renferma dans la Cirénaique, dont *Physcon* l'avoit fait roi, et ne se mêla en rien des affaires d'Egypte. Ce petit royaume fleurit sous son gouvernement. On y comptoit cinq villes principales bien bâties, bien peuplées et commerçantes. Près de l'une d'elles, nommée *Bérénice*, mais dont le premier nom avoit été *Hespérie*, se trouvoit le jardin des Hespérides, fameux par la beauté de ses fruits, et un fleuve Léthé : le jardin et le fleuve, sources abondantes de fictions pour les poëtes. Après un règne de vingt ans, *Apion* croyant faire le bonheur de ses peuples, laissa par testament son royaume aux Romains. Son vœu ne fut pas rempli. La république ne prit que les parties qui l'accommodoient, et laissa le reste à la merci des tyrans qui s'en

emparèrent, et des factions que l'anarchie produisit. Les Romains eurent quelque pitié de ces malheureux, et envoyèrent *Lucullus* y mettre l'ordre. Ils lui demandèrent un plan de gouvernement. *Lucullus* leur fit cette réponse, faite aussi par *Platon* à leurs ancêtres : « Un peuple aussi riche que « vous êtes, ne pourra jamais se sou- « mettre à l'autorité des lois. »

Alexandre II. 2923. *Lathyre* ne laissa qu'une fille légitime, nommée *Cléopatre*. Les Alexandrins la mirent sur le trône. Mais elle avoit un cousin, fils d'*Alexandre*, frère de *Lathyre*, nommé *Alexandre*, comme son père. Quand *Cléopâtre*, sa mère, fut contrainte de lui laisser ôter la couronne d'Egypte, elle envoya le jeune *Alexandre* avec de grandes richesses à Cos, île féconde en savans, comme le lieu où il pourroit recevoir la meilleure éducation. *Mithridate* prit Cos, et emmena le jeune prince avec ses richesses, dans son royaume de Pont. *Alexandre* fut témoin de la facilité avec laquelle *Mithridate* se défaisoit de ses propres enfans sans le moindre prétexte, à plus forte raison craignoit il pour lui-même à cause de ses richesses. Il se sauva dans le camp de *Sylla*, qui l'envoya en Egypte, quand on eut ap-

pris à Rome la mort de *Lathyre*. Il y avoit déjà six mois que sa cousine portoit la couronne. Elle n'avoit que dix-sept ans. Les affaires s'arrangèrent entr'eux, selon la coutume usitée entre leurs ancêtres. Ils s'épousèrent, mais aussi le dénouement ne démentit pas les anciens usages. Le dix neuvième jour après les noces, *Alexandre* fit mourir sa femme, soit qu'il ne trouvât pas la princesse à son gré, soit qu'il ne voulût pas d'épouse qui eut le titre d'associée au trône. Ce crime occasionna une révolte dans Alexandrie; les uns disent que les habitans tuèrent le meurtrier, les autres qu'il échappa de leurs mains, et régna encore plusieurs années; mais qu'il exerça tant de cruautés, se livra à tant de déréglemens, que ses sujets le chassèrent, et qu'il alla mourir à Tyr, où il s'étoit sauvé, avec la précaution de s'y faire précéder par de grandes richesses.

Cette dernière opinion est la plus vraisemblable. Certainement *Alexandre* survécut assez de tems à l'assassinat de sa femme, pour se voir en tête un concurrent que les Egyptiens lui donnèrent. Faute de prince légitime, ils prirent un bâtard de *Lathyre*, nommé *Ptolé-* Ptolémée Aulètes. 2928.

mée, *Aulètes*, *joueur de flûte*. *Alexandre* en porta ses plaintes à Rome, mais il mourut avant que d'en savoir le succès. Il avoit fait un testament par lequel il nommoit le peuple Romain son héritier, moins par affection pour la République, que pour susciter des embarras à son rival. Ce testament excita de grands débats dans le sénat. La succession tentoit violemment les Romains; mais comme ils venoient d'acquérir, par le testament d'*Apion*, la Cyrénaïque, la Bithynie par le testament de *Nicomède*, ils craignirent en acceptant aussi l'Egypte, de laisser trop pénétrer leur cupidité et leur ambition. Il fut donc décidé qu'on feroit venir les richesses déposées à Tyr par *Alexandre*. Quant à son royaume, on laissa *Aulètes* s'y installer, sans donner ni consentement ni improbation.

Le premier soin de ce prince fut de travailler à se faire reconnoître par la République, roi d'Egypte. La négociation qui eut lieu à ce sujet, produisit une très-grosse somme à *Jules César*, alors consul et très-obéré, une autre à *Pompée*, dont le crédit étoit nécessaire pour faire passer la décision dans le sénat. Moyennant vingt-six millions, *Au-*

lètes acquit le titre d'allié du peuple Romain. Un autre bâtard de *Lathyre*, nommé *Alexandre*, qui s'étoit emparé de l'île de Chypre, n'ayant pas eu l'habileté d'acheter, comme *Aulètes*, le consentement des Romains, fut déclaré, par un décret du sénat, déchu de son royaume. Il demanda du secours à son frère, celui-ci le refusa, pour ne pas déplaire aux Romains. Les Egyptiens indignés de cette lâcheté, le chassèrent lui-même du trône d'Egypte, et y placèrent *Bérénice*, sa fille. Ils lui cherchèrent un mari capable de la soutenir; mais ils rencontrèrent mal. *Séleucus*, son plus proche parent, prince de la famille des Séleucides, qu'ils lui donnèrent, étoit si laid, si dégoûtant qu'on lui donna le nom de *Souillon*. L'ame répondoit au corps. Il viola le tombeau d'Alexandre le grand. Au cercueil d'or qui contenoit le corps, il en substitua un de verre. Il devint si odieux, si insupportable à la reine, qu'elle le fit étrangler. C'étoit un monstre, mais ce n'étoit pas à sa femme à en purger la terre. Il fut remplacé par *Archélaüs*, qu'on disoit fils du grand *Mithridate*, mais qui n'étoit fils que de son premier lieutenant, grand-prêtre de Comane, dans

le Pont, excellent capitaine, et doué de vertus vraiment royales.

Pendant que ces choses se passoient en Egypte, *Aulètes* alloit solliciter des secours à Rome. Il apprit, étant à Rhodes, que *Caton* s'y trouvoit. Le moyen de s'instruire de l'état des choses et des mesures à prendre, ne pouvoit se présenter plus à propos. Le roi fait avertir *Caton* qu'il desire lui parler. Il s'imaginoit que le Romain iroit le trouver avec empressement. « Qu'il vienne, répond « *Caton.* » *Aulètes* approche, trouve un homme très-simplement habillé, et dans le plus modeste équipage. Le républicain reçoit le monarque sans se déranger plus que pour un homme ordinaire; il l'écoute attentivement. On ne sera pas fâché de voir là Rome, de ce tems, peinte de la main de *Caton.* « Comment, lui dit-il, pouvez-vous « abandonner le plus beau pays de la « terre, pour aller à Rome essuyer « mille traitemens indignes de la part « des grands, aussi avares que factieux? « Je dois vous le dire avec franchise, « toutes les richesses de l'Egypte ne se- « roient pas capables d'assouvir leur « cupidité. Comptez qu'un prince qui « n'apportera que de la misère et des

« plaintes, n'obtiendra jamais rien « d'eux, et si vous venez à bout de « vous procurer quelques protecteurs, « vous trouverez en eux autant de nou- « veaux maîtres. Retournez en Egypte, « tâchez, par un gouvernement sage « et modéré, de regagner l'affection « de vos sujets, que votre imprudence « vous a fait perdre. » *Caton* offrit de l'accompagner, et d'employer tous les moyens auprès des Egyptiens pour les engager à le recevoir. Une résolution si noble et si généreuse n'étoit pas faite pour *Aulètes*. Il hésita cependant; mais il continua son voyage pour Rome.

On jugeroit par la conduite de l'Egyptien, que ce qui le toucha le plus dans celle de *Caton*, c'est ce qu'il lui dit de la vénalité triomphante à Rome. Il se proposa de profiter de ces lumières, et le succès passa ses espérances. Qu'on se figure ce monarque arrivant à Rome, précédé, par la réputation d'apporter avec lui toutes les richesses de son empire. *Pompée* le reçoit magnifiquement dans sa maison. Les sénateurs des plus grands noms, *Gabinius*, *Bibulus*, *Marcellinus*, s'empressent autour de lui. Les Alexandrins

envoyent des ambassadeurs pour plaider leur cause. L'orateur est emprisonné, le chef assassiné avec plusieurs de ses collègues. Les coupables sont poursuivis devant les tribunaux et absous : les juges iniques accusés à leur tour sont déclarés innocens. Mais il faut de l'argent pour salarier tous ces crimes : les trésors s'épuisent; alors les usuriers s'annoncent clandestinement, proposent des opérations financières. Le sénateur est caution du chevalier, celui-ci tire intérêt de l'argent qu'il prend au trésor public, confié à sa garde. *Pompée* lui-même aide aux emprunts, s'oblige pour le roi, sans risque à la vérité, puisque cet argent ne faisoit que passer par les mains d'*Aulètes*, pour venir reposer dans les siennes. *César* étoit alors dans les Gaules.

La corruption étoit publique, mais tant de personnes y avoient intérêt, qu'on n'osoit s'en plaindre. *Ptolémée* se voyoit au moment d'obtenir une armée, et déjà les grands capitaines de la République, *Pompée* entr'autres, en briguoient le commandement, comme une source inépuisable de richesses; quand quelques honnêtes gens du sénat, faute d'autres moyens, mirent

en œuvre la superstition. *Porcius Caton* ouvrit le livre de la Sybille, lut ou feignit de lire ces mots: « Si un roi d'Egypte « vous demande du secours, aidez-le, « mais ne lui fournissez point de trou- « pes. » Cet oracle renversa tout d'un coup les espérances d'*Aulètes*. Moins riche de cinquante millions, il repartit poursuivi par ses créanciers, et ne sachant que de venir, il se cacha dans un asyle. Mais la cupidité toujours active et vigilante travailla pour lui. Ses partisans de Rome, ceux qui avoient prêté et qui ne vouloient pas perdre leurs avances, écrivirent aux généraux de la République, voisins de l'Egypte, que ce seroit un bon coup, une fortune assurée pour celui qui pourroit rétablir *Ptolémée*. On leur indiquoit les moyens d'éluder l'oracle, et d'employer à cette expédition les armées de la République, sans crainte d'en être repris. Plusieurs refusèrent. *Gabinius*, commandant en Syrie, s'en chargea pour environ soixante millions qui lui seroient payés quand il auroit remis *Aulètes* sur le trône. Il entra en Egypte, ayant le roi dans son armée. Ses succès furent rapides. Péluse fut la première ville qu'il prit. L'Egyptien vouloit en faire passer

les habitans au fil de l'épée. Le général romain s'opposa à cet acte impolitique et cruel.

Archelaus, mari de la reine, se présenta, fut vaincu en bataille rangée et fait prisonnier. *Gabinius* pouvoit sur-le-champ mettre fin à la guerre; mais il fut tenté d'une bonne somme qu'*Archelaus* lui offrit; ensuite, sous prétexte que ce prince s'étoit échappé, sans qu'on s'en apperçût, il demanda à *Ptolemée* de nouvelles sommes pour continuer la guerre. *Rabinius*, chevalier romain, étoit tout prêt dans le camp avec ses fonds. Il prêta au roi, à un intérêt considérable, l'argent que le monarque versa dans les mains du général. La guerre fut reprise avec une nouvelle vigueur et terminée par une bataille dans laquelle *Archelaüs* fut tué.

Sitôt qu'*Aulètes* se vit maître d'Alexandrie, il immola à son ressentiment sa fille *Bérénice*, pour avoir osé porter la couronne pendant son exil, quoiqu'elle y eût été forcée. Il fit mourir ensuite tous les citoyens riches, sous prétexte qu'ils avoient soutenu les rebelles, et confisqua leurs biens, qui servirent à payer *Gabinius*. *Rabirius*

reçut de forts à-comptes. Les Alexandrins pillés, ruinés, étoient au désespoir; mais quelqu'envie qu'ils eussent d'éclater, des troupes romaines laissées par *Gabinius* les surveilloient, ainsi que les autres villes également tenues en bride. Cependant, ces Alexandrins, que l'ombre d'un Romain faisoit trembler quand il s'agissoit de défendre leurs biens, devinrent des lions déchaînés, parce qu'un soldat avoit tué un chat par mégarde. Ils mirent en pièce le malheureux.

Toutes les concussions d'*Aulètes* ne suffisoient pas pour remplir *Rabirius*. Il pressoit le roi. « Je ne vois, lui dit « ce prince, d'autre moyen de vous « satisfaire, que de consentir à admi« nistrer vous-même mes revenus, et « de vous rembourser ainsi peu-à-peu « par vos mains. » *Rabirius* ne sentit pas le piége. De chevalier Romain, il se fit collecteur d'impôts. Quand il fut devenu comptable, *Aulètes* trouva assez de prétextes pour le faire arrêter. *Rabirius* cria à l'injustice : *Pompée*, qui lui avoit servi de caution à Rome, fut très-piqué du procédé du roi; mais, comme il y avoit peu à espérer et tout à craindre d'un prince avare et cruel,

Rabirius s'estima encore heureux qu'on le laissât évader de prison et sortir de l'Egypte. C'est ainsi qu'*Aulètes* paya ses dettes. Ce fut le dernier acte d'un règne de trente ans, beaucoup trop long pour ses peuples, ignominieux pour lui, et peu honorable aux Romains. Il est vrai qu'ils voulurent faire justice de deux coupables. *Gabinius* et *Rabirius*, revenus à Rome, essuyèrent un procès criminel. L'éloquence de *Cicéron* sauva *Rabirius* de la peine, et non pas de la honte. *Gabinius* fut banni; mais ceux qui les avoient mis en action, qui avoient profité de leurs déprédations, continuèrent à marcher tête levée dans Rome. Impunité effrontée, avant-courière ordinaire de la ruine des empires.

Ptolémée Cléopâtre. 2366.

Aulètes avoit deux fils, nommés tous deux *Ptolémée*, et deux filles, l'aînée nommée *Cléopâtre*, qui s'est rendue si célèbre, l'autre *Arsinoé*. Il disposa de la couronne en faveur des deux aînés, à condition qu'ils s'épouseroient. *Cléopâtre* avoit dix-sept ans, et son frere treize. *Aulètes* recommanda ses enfans au peuple Romain, et le pria, par testament, d'en prendre la tutelle. Le sénat accepta cette charge honorable, et en confia l'exercice à *Pompée*. L'eu-

nuque *Pothin* fut nommé premier ministre, et *Achillas* commandant des troupes.

Ces deux hommes ne s'accommodèrent pas d'une reine qui montroit des dispositions, non-seulement à ne se pas laisser gouverner, mais encore à commander. Par menaces ou mauvais traitemens, ils obligèrent *Cléopâtre* à quitter sa cour. Elle alla lever des troupes en Syrie et en Palestine, et revint fièrement présenter la bataille, à son mari et à ses ministres, sous les murs de Péluse. Pendant que les armées s'observoient, parut en mer *Pompée*, vaincu à Pharsale, qui espéroit trouver un asile en Egypte. Il envoie demander à *Ptolémée*, son pupille, la permission d'entrer dans son royaume. On examine dans le conseil ces questions, si on le recevra au hasard de déplaire au vainqueur; si, par un refus, on le contraindra de porter ailleurs son infortune, qui pourroit cesser et être remplacée par des projets de vengeance, ou si on le tuera pour se faire un ami de *César*. Le dernier sentiment prévalut; *Pompée* est assassiné. Ce fut un crime, une lâcheté, une ingratitude de la part du successeur d'*Aulètes*, que *Pompée*

avoit mis sur le trône. Cependant, on rabat beaucoup de la haute opinion qu'on peut avoir des services de *Pompée*, quand on se rappelle combien ils avoient été mercénaires. *César*, qui poursuivoit de près son rival, arriva dans le même tems à Alexandrie. *Achillas* crut lui faire plaisir en lui présentant la tête de son ennemi; mais il détourna les yeux avec horreur, et versa des larmes sur le sort de son rival.

Il trouva toute la ville d'Alexandrie indignée du meurtre de *Pompée*, et peu disposée en sa faveur; mais il sut la calmer par de belles paroles, sans cependant oublier ses intérêts, car il exigea avec rigueur le reste de l'argent que lui devoit encore *Aulètes*, du tems qu'il lui avoit procuré le titre d'allié du peuple romain; *César* en avoit apporté les obligations. *Pothin*, qui auroit voulu voir bien loin ce créancier incommode, profita de cette occasion pour tâcher de le rendre odieux. Il fit paroître l'exaction encore plus rigoureuse qu'elle n'étoit, enleva aux temples l'or et l'argent qui s'y trouvoient, réduisit le roi et tous les seigneurs à manger dans de la vaisselle de terre ou de bois,

pour insinuer que *César* s'étoit emparé de tout. Le peuple, une fois disposé au murmure, fut aisé à prévenir contre *César*, à l'occasion de l'ordre qu'il donna à *Ptolémée* et à *Cléopâtre*, de venir plaider leur cause devant lui, et même de licencier leurs troupes. Les Alexandrins s'irritèrent de cet ordre comme d'un attentat à l'autorité royale. Cependant, *César* les appaisa encore, en faisant lire publiquement le testament d'*Aulètes*, qui donnoit la tutelle de ses enfans à la république. Il dit que comme dictateur, il s'en trouvoit personnellement chargé; mais qu'il ne prétendoit agir qu'en qualité d'arbitre. Cette explication tranquillisa les esprits, et on nomma des avocats de part et d'autre.

Cléopâtre, plus sûre de ses attraits que de l'éloquence des avocats qu'elle pouvoit choisir, quitte secrètement son armée, s'embarque dans un petit bateau, arrive au soleil couchant aux portes d'Alexandrie. L'embarras étoit d'entrer dans la ville sans être reconnue, car les troupes de son mari l'auroient arrêtée, et de pénétrer ensuite dans le palais. *Apollodore*, apparemment homme très-robuste, l'enveloppe

dans ses habits de manière à lui donner la figure d'un paquet de hardes, la charge sur ses épaules, entre par-tout sans difficulté, et dépose son fardeau aux pieds du juge.

Cette manière de se présenter à *César*, valoit mieux auprès de lui qu'une entrée triomphante. *Ptolémée*, qui en fut instruit, en prévit les conséquences. Il sort en furieux du palais, crie qu'il est trahi, condamné, s'arrache son diadême, le foule aux pieds. Le peuple s'amasse autour de lui, le plaint, court aux armes; mais les soldats Romains saisissent le jeune prince, le ramènent, et le lendemain *César*, non-seulement réconcilie les deux époux, mais il marie *Ptolémée* le cadet, âgé de onze ans, avec *Arsinoé* sa sœur, un peu plus âgée, et leur donne le royaume de Chypre : présent qui n'étoit que pour en imposer au peuple, car il n'étoit pas à présumer que la république s'en dessaisiroit.

La bonne intelligence ne dura pas long-tems. *Pothin*, artisan de la première discorde, avoit intérêt de la renouveller, tant pour n'en être pas puni, que pour jouir librement de l'empire qu'il avoit toujours sur son élève. Il

s'entend avec *Achillas*, qui commandoit l'armée. Le dictateur se trouve assiégé dans le quartier qu'il occupoit avec la famille royale. Jamais ce général ne courut de si grands dangers. Il avoit peu de troupes, non-seulement contre une armée entière, mais encore contre toute une ville révoltée. C'est dans un de ces combats que la fameuse bibliothèque d'Alexandrie fut brûlée. *Pothin*, resté près du roi, donnoit secrètement avis à *Achillas* des mesures qui se prenoient. Sa trahison fut découverte et punie de mort. *Ganimède*, eunuque du palais, auquel la jeune *Arsinoé* étoit confiée, complice de *Pothin*, craignit de subir le même sort. Il se sauva dans le camp d'*Achillas*, et emmena son élève. Les Egyptiens furent charmés d'avoir dans leur armée une personne de la famille royale, qu'ils pussent mettre à leur tête. Ils la proclamèrent reine, et *Ganimède* général à la place d'*Achillas*, qu'il trouva moyen de faire périr. Cet eunuque étoit en effet très-propre à être premier ministre; car il avoit, disent les auteurs, de l'activité, de l'adresse, de la pénétration, et nulle probité.

Il donna beaucoup d'embarras à *Cé-*

sar. Peu s'en fallut qu'il ne le fît mourir de soif avec toute la cour et ses soldats, par l'adresse qu'il eut d'introduire l'eau de la mer dans les citernes de son quartier, et de corrompre ainsi l'eau du Nil, la seule qu'on eût à Alexandrie. *César* fit ouvrir des puits qui heureusement fournirent de l'eau douce. *Ganimède* multiplia les attaques par terre et par mer. Quand il y eut eu bien du sang répandu, selon l'ordinaire, on conféra. Les Alexandrins dirent qu'ils ne demandoient qu'à ravoir leur roi. Le dictateur consentit à le rendre. Il le laissa aller, après lui avoir donné de bons avis sur le gouvernement de son royaume, et l'avoir exhorté à finir la guerre par une réunion sincère avec son épouse. Le jeune prince le promit, le jura les larmes aux yeux; mais si-tôt qu'il se vit hors des mains de *César*, il recommença la guerre avec plus de fureur qu'auparavant.

Les renforts arrivant de tous côtés aux Romains, le dictateur se vit en état de livrer bataille, et remporta une victoire complète. Le jeune roi en fuyant, se noya dans un bras du Nil. *César* rentra sans difficulté dans Alexandrie, replaça *Cléopâtre* sur le trône, et

lui fit épouser son jeune frère, âgé de onze ans. La jeune *Arsinoé* fut prise après la défaite. *César*, amant de sa sœur, eut la dureté de la mener à Rome, et de la faire marcher à son triomphe, ayant des chaînes d'or aux mains. Il la mit ensuite en liberté, avec défense de retourner jamais en Egypte. Elle se retira en Asie, où elle n'étoit pas encore assez loin de sa cruelle sœur, qui la fit mourir. *Cléopâtre* se débarrassa aussi de son jeune époux par le poison, et se trouva ainsi, seule souveraine de l'Egypte. L'amour y retint le vainqueur de Pharsale, plus long-tems que son intérêt n'auroit dû lui permettre. L'ambition en rompit les chaînes, il s'arracha des bras de l'enchanteresse, et lui laissa un fils, qu'on nomma *Césarion*.

Cléopâtre, après la mort de *César*, prit ouvertement le parti des triumvirs. On la soupçonna cependant d'avoir envoyé des troupes à *Cassius*, pour se ménager entre les factions. Ce grief, les plaintes de ses sujets et des princes voisins, la firent citer à comparoître au tribunal d'*Antoine*, qui venoit en Asie, affermir l'autorité des triumvirs. Elle avoit vingt-cinq ans, âge aussi propre aux affaires qu'à la galanterie. L'esprit,

la finesse, la gaîté, les graces, accompagnoient les charmes piquans qu'elle avoit reçus de la nature. La surprise qu'elle prépara à *Antoine*, ne ressembloit pas à celle qui terrassa *César*; mais pour être moins brusque, elle n'en fut pas moins victorieuse. Le triumvir tenoit son tribunal à Tarse, ville de Cilicie. *Cléopâtre*, arrivée à l'embouchure du Cydnus, quitte son vaisseau, et remonte le fleuve sur une galère qu'elle avoit fait préparer. La poupe étoit éclatante d'or, les voiles de pourpre, les cordages de soie. Une douce simphonie régloit les mouvemeus des rameurs, qui laissoient tomber en cadence leurs avirons garnis d'argent. L'air étoit embaumé des parfums qu'on brûloit en abondance sur les deux rives. Un pavillon d'un tissu riche et brillant, élégamment rattaché, couvroit le tillac. La reine y paroissoit à demi couchée, autour d'elle folâtroient de jeunes égyptiennes légèrement vêtues en graces et en néréides. *Vénus*, dont elle rappelloit les attraits, dont elle avoit emprunté le cortége et imité la parure, *Vénus*, dans son triomphe, n'auroit pas été plus belle.

A ce spectacle, le peuple abandonne

le tribunal du triumvir, et se précipite sur le rivage. Il envoie la prier à souper. « Dites-lui, répond-t-elle, avec un sou« ris flatteur, dites-lui que je l'attends « sous mes tentes ». Le repas étoit splendide, soldats, capitaines, romains, auxiliaires, tous furent loués, caressés, chargés de présens avec ces égards qui écartent le refus. Le général, objet des attentions les plus délicates, s'enivre d'admiration et de plaisir. On présume bien qu'il ne fut plus question ni d'accusations ni de reproches. *Cléopâtre* prit un empire absolu sur le malheureux *Antoine*. Chaque jour elle inventoit des plaisirs nouveaux : nouvelle *Circé*, elle l'abreuvoit sans cesse des voluptés dont elle avoit une coupe inépuisable. Il ne songeoit de son côté, qu'à ce qui pouvoit plaire à son amante.

Dès-lors, il ne vit plus que par ses yeux, ne se conduisit plus que par ses conseils. Elle le voulut, et il mit avec elle sur le trône d'Egypte, *Césarion*; qu'elle avoit eu de *César*. Il ajouta à ce royaume, la Cirénaique, l'île de Chypre, la Célés-syrie, la Phénicie, et la plus grande partie de la Cilicie. Aux trois enfans qu'il eut d'elle, il assigna des royaumes entiers, les uns conquis, les

autres qu'il se flattoit de conquérir; mais elle ne put obtenir de lui qu'il fit mourir quelques rois des états promis.

Cette distribution d'empires se fit après un triomphe dans lequel *Antoine* traîna à son char dans les murs d'Alexandrie, *Artabaze*, roi de Médie, sa femme et ses enfans. Il les présenta ensuite à *Cléopâtre* qui étoit élevée sur un trône d'or placé sur une estrade d'argent. La nouvelle de ce spectacle déplut fort aux Romains, qui croyoient que le privilége du triomphe appartenoit exclusivement à leur ville. Leur mécontentement étoit fomenté par *Octave*. Instruit de la mauvaise conduite de son collègue, il ne tendoit pas à moins qu'à s'approprier l'empire du monde, qu'ils possédoient en commun.. Ils eurent des débats sur des limites de domination. Leurs amis les appaisèrent, et s'imaginèrent qu'ils couperoient la racine de toute discorde, en les unissant par le mariage d'*Octavie*, sœur d'*Octave*, avec *Antoine*. Mais cet expédient fut precisément ce qui les brouilla, sans espérance de réconciliation. *Cléopâtre* frémit à la nouvelle de ce mariage, qui alloit lui enlever son amant. Elle fit tant, que d'abord il suspendit l'arrivée de son

épouse qui approchoit, ensuite il envoya à *Octavie* une lettre de divorce, et au frère une déclaration de guerre.

Il auroit fallu appuyer ces violens procédés d'une brusque attaque. *Octave* n'étoit pas prêt; *Antoine* l'étoit, et avoit encore, malgré ses foiblesses, l'amour des soldats, et l'estime de ses amis; mais il perdit dans les délices un tems précieux. L'histoire n'a pas dédaigné de nous faire connoître l'habileté de *Cléopâtre* à varier les amusemens. La pêche sur le Nil, lui fournit l'occasion d'une plaisanterie assez piquante. *Antoine* se faisoit un point d'honneur de prendre les plus gros poissons. Pour cela il avoit des plongeurs qui alloient en attacher à son hameçon. Ruse contre ruse. La reine envoie aussi des plongeurs, *Antoine* jette la ligne, tire et amène un beau poisson salé. Un rire universel déconcerte le pêcheur. *Cleopâtre* s'apperçoit qu'il goûte médiocrement le badinage, elle se jette à son cou, et lui dit: « Mon général, abandonnez-« nous la ligne à nous autres rois ou « reines du Phase ou de Canope. Votre « pêche, c'est de prendre des villes, « des royaumes et des rois. »

Il arriva à cette reine fastueuse et prodigue, apparemment dans une de

ces orgies où la raison se perd, de détacher de son oreille une perle dont la paire étoit estimée deux ou trois millions, de la faire fondre dans du vinaigre, et de l'avaler. Elle en alloit faire autant de l'autre, lorsqu'un des convives l'arrêta, et obtint la perle. Sciée en deux, elle parut encore assez belle pour servir d'ornement à une célèbre statue de *Vénus*. On laisse aux chymistes à rechercher quelle espèce de vinaigre avoit la force de fondre une concrétion aussi solide, sans nuire à la santé de celle qui l'avaloit.

Sans doute ces sacrifices bizarres étoient faits pour captiver l'amant crédule, et lui persuader qu'on le préféroit à tout ce qu'on pouvoit avoir de plus précieux. Mais soit insinuations étrangères, soit réflexions sur le caractère perfide de sa maîtresse, *Antoine* lui montra des soupçons. Sans s'amuser à le r'assurer par des protestations, l'invite à dîner. Dans un instant de gaieté folâtre, elle détache négligemment une fleur de la couronne qu'elle avoit sur la tête, et la jette dans la coupe de son convive. Il la prend avec empressement et veut la porter à sa bouche. *Cléopâtre* l'arrête, fait venir un criminel condamné. Il boit et tombe

mort. La fleur étoit empoisonnée. « S'il « m'étoit possible de vivre sans vous, « lui dit-elle, vous voyez que je ne man- « querois pas de moyens de réaliser vos « soupçons. »

La prudence conseilloit de fuir une si adroite empoisonneuse, mais la passion raisonne autrement. Cette preuve de fidélité assez équivoque, resserra plus que jamais les nœuds de leur union. *Antoine* paroissoit ne pouvoir souffrir un moment son absence, *Cléopâtre* de son côté ne le quittoit ni jour ni nuit, l'accompagnoit dans ses voyages, à l'armée, et jusqu'à son tribunal, quand il jugeoit les causes. Egalement égarés par leur présomption, ils se repaissoient ensemble des plus brillantes espérances. Quand cette reine ambitieuse vouloit affirmer quelque chose, son serment ordinaire étoit : *Comme j'espère donner la loi dans le Capitole.* Rêve flatteur, dont le réveil fut terrible !

Après plusieurs combats indécis entre les lieutenans d'*Antoine* et d'*Octave*, les deux armées qui devoient décider de l'empire du monde, se rencontrèrent commandées par leurs chefs. Celles de mer dans le golfe d'*Ambracie*, celles de terre rangées sur le promontoire

d'*Actium*, à la vue les unes des autres. *Antoine* étoit sur la flotte. Malgré les remontrances de ses capitaines, il s'étoit laissé accompagner par la reine d'Egypte, et ce fut sa perte. *Cléopâtre*, que les remords poursuivoient, voyant la victoire balancer, et craignant de tomber entre les mains d'*Octave* qu'elle avoit cruellement offensé en faisant répudier sa sœur, prit la fuite avec toute son escadre, et décida la défaite d'*Antoine*. Il pouvoit se jeter dans son armée de terre, et tenter de nouveau fortune avec ces légions qui l'avoient fait plus d'une fois triompher; mais funeste enchantement! il suit sa perfide amante. Tristement assis à la poupe de son vaisseau, la tête appuyée sur ses deux mains, peut-être tant est grande la force de la passion! s'occupant encore plus d'elle que de ses malheurs, il jure de ne la plus revoir. Mais il la suit et arrive au port avec elle. Il tâche de s'affermir dans le dessein de l'éviter, la Sirène obtient de se faire écouter, elle fait entendre des regrets, laisse couler des larmes. Il succombe.

Il fallut pourtant s'arracher aux douceurs de la réconciliation pour ramasser des forces contre l'ennemi qui appro-

choit. *Antoine* en auroit trouvé s'il avoit voulu s'aider lui-même. Il étoit aimé plus qu'*Octave*, et ce n'étoit qu'à regret qu'on lui retiroit l'estime dont il avoit autrefois joui. *Herode*, roi de Judée, vint lui offrir ses services, voir par lui-même si cette ame qui, dans des tems difficiles, avoit montré de la grandeur et de la force, étoit encore susceptible de quelqu'énergie. Il ne trouva que langueur et foiblesse, et toujours une malheureuse passion à laquelle *Antoine* rapportoit toutes ses vues et toutes ses actions. Ceux qu'*Antoine* sollicitoit, ses anciens capitaines, ses amis en jugèrent comme *Hérode*, et l'abandonnèrent. Il ne se vit plus de ressource que de retourner en Egypte. La reine avoit des vaisseaux, des soldats, des trésors. « Je « m'en servirai, se disoit il à lui-même, « mais je ne la verrai ni l'écouterai. » Etoit-ce à Alexandrie, dans la demeure de *Cléopâtre*, qu'il pouvoit se flatter de remporter une pareille victoire sur lui-même. *Antoine* se logea hors de la ville, dans une maison agréable qu'il avoit fait bâtir sur le bord de la mer. Il y eut des messages de la part de *Cléopâtre*, des pourparlers par des intermédiaires. Ensuite des intérêts com-

muns nécessitèrent des entrevues. On s'occupa de traiter avec *Octave* qui avançoit. Après plusieurs propositions rejetées, *Antoine* se réduisoit à demander que le vainqueur lui permît de vivre à Athènes en simple particulier avec la reine, et qu'il assurât aux enfans qu'il avoit eu d'elle, les trônes qu'il leur avoit distribués. *Octave* ne faisoit que des réponses équivoques. Son but étoit d'avoir les amans en sa puissance. En avançant il négocioit toujours, sans négliger les moyens de force et de surprise. Peu s'en fallut qu'*Antoine* amusé par des espérances ne tombât dans ses filets. Alors semblable à un animal féroce qu'on poursuit dans son dernier repaire, il se jette en furieux sur ceux qui vouloient l'investir, les écarte et en fait un grand carnage. Ce fut le terme de sa résistance. Outre la négociation qui étoit commune à *Octave* et à *Cléopâtre*, la reine en entretenoit une particulière avec *Octave*, il lui insinuoit d'abandonner *Antoine*, peut-être même de le livrer. A ce prix il lui promettoit tous les avantages qu'elle pouvoit desirer. En attendant, il demandoit tantôt une ville, tantôt une autr;e, enfin les meilleurs places d'Egypte et la reine trom-

pée ou séduite, les remettoit entre ses mains. Furieux d'une trahison dont il croit ne pouvoir plus douter, *Antoine* veut immoler la perfide. Elle s'étoit retirée dans les tombeaux des rois d'Egypte, où elle s'étoit renfermée avec deux femmes et un esclave. De-là elle fait dire à son amant qu'elle s'est donnée la mort. A cette nouvelle, des transports de la colère, il passe à la douleur la plus vive. Incapable de supporter l'idée de vivre sans son amante, il appelle un esclave dont il connoissoit la fidélité, lui met un poignard entre les mains. « Vois-moi, lui dit-il, pour la dernière « fois : frappes. » L'esclave prend le poignard, se frappe lui-même et tombe. *Antoine* reprend le poignard, se frappe à son tour, se fait une large blessure, et tombe aussi baigné dans son sang. Ses amis accourent, il les conjure de l'achever. Tous sont saisis d'horreur et de pitié, et le laissent palpitant auprès du cadavre de son esclave.

Cléopâtre apprend son désespoir, et qu'il n'est pas mort. Elle lui envoie son esclave annoncer qu'elle vit et desire le voir. A cette invitation, le moribond se ranime, laisse panser sa blessure, et ordonne qu'on le transporte près de son

amante. Comme elle n'osoit ouvrir, de peur d'être surprise par les émissaires d'*Octave*, elle descend des cordes, dont on le lie; la reine, aidée de ses deux femmes, l'élève jusqu'à une fenêtre. Il lui tend ses bras défaillans, elle le tire dans son appartement. Les gémissemens, les cris funèbres qu'on entendit quelques tems après, apprirent aux Alexandrins arrivés en foule à ce spectacle, que l'infortuné avoit peu survécu au plaisir de voir encore une fois celle qu'il adoroit.

La reine s'opiniâtra à rester dans son tombeau : elle y avoit fait transporter des matières combustibles, aromates et bois précieux, pour s'y consumer, si on tentoit de lui faire violence. Elle vouloit obtenir la couronne pour ses enfans, et redoutoit plus que la mort d'être attachée au char d'*Octave*, et traînée en triomphe à Rome. Pour obtenir l'un, éviter l'autre, elle regardoit comme très-important de rester maîtresse de son asile. Elle n'y laissoit pénétrer personne, et ne parloit aux envoyés d'*Octave* qu'à travers la porte. Mais pendant qu'un d'entre les négociateurs l'occupoit à cette porte par des propositions, un autre entre par la fenêtre qui avoit

servi à *Antoine*. Se voyant surprise, elle arrache son poignard de sa ceinture, et veut s'en frapper. On l'arrête et on prend les précautions nécessaires pour prévenir les effets de son désespoir.

Elle demanda à voir *Octave*. On prétend qu'elle avoit dessein de lui inspirer de l'amour: rien en ce genre ne doit étonner de la part de *Cléopâtre*. Quand il parut, elle se jeta à ses pieds dans un désordre concerté. Il la releva et lui dit froidement: « Madame, ne vous déses-« pérez pas, on ne vous fera point de « mal. » Tant qu'elle lui parla, il ne leva jamais les yeux sur elle, et les eut toujours fixés à terre. Tant de discrétion, tant de crainte ou de mépris de ses charmes lui firent clairement connoître ce qu'elle avoit à redouter. Elle se prépara avec fermeté à se soustraire au sort honteux qu'on lui destinoit.

Un repas magnifique fut ordonné. Elle y invita ses amis, en fit les honneurs avec sa gaieté et ses graces ordinaires. Elle écrivit ensuite un billet à *Octave*, chargea le plus incommode de ses surveillans de le porter promptement, et se retira dans le fond de son appartement avec ses deux femmes.

Sous des figues qui trompèrent la vigilance de ses gardes, elle s'étoit fait apporter une espèce de serpent particulier à l'Egypte. Sa morsure introduit dans les veines un venin qui cause un sommeil léthargique, et tue promptement sans douleur. La reine d'Egypte se couche sur un lit de repos et se fait piquer. *Octave* accourt effrayé par son billet, se fait ouvrir la porte, et la trouve couverte de riches habits, parée comme pour un jour de fête. Une de ses femmes étoit morte à ses pieds du même poison, l'autre expiroit. Les horreurs du trépas étoient si peu empreintes sur le visage de *Cléopâtre*, qu'*Octave* ne la crut qu'assoupie; mais il fit de vains efforts pour la rappeller à la vie. Il ordonna des funérailles royales, et qu'on l'enfermât dans un même tombeau avec *Antoine*, comme ces deux amans l'avoient desiré. Avec elle fut ensevelie la gloire de l'Egypte, qui devint une province romaine, et qu'on verra encore plus avilie sous les Turcs.

Les deux Arménies, entre la Mésopotamie, la Cappadoce, l'Ibérie, l'Albanie, la Médie et la Syrie.

ARMÉNIE.

Les pays situés entre l'Arabie déserte, le Pont-Euxin, la Tartarie asia-

tique et Nomade, l'Inde et la Perse, étoient peu connus avant Alexandre, et le seroient encore moins depuis ses conquêtes, si plusieurs monarques de ces petits royaumes n'avoient eu, contre les Romains, des guerres qui les ont rendus célèbres.

La grande Arménie est séparée de la petite par le mont Caucase. Toutes les deux sont hérissées de montagnes d'où sortent le Tigre, l'Euphrate et d'autres grands fleuves. Les bois et les marais rendent ce pays très-froid. Il n'est pas étonnant d'y voir de la neige couvrir subitement les campagnes dans les mois les plus chauds. Cette température nuit à la fertilité. On croit les anciens habitans descendans de *Japhet*. Certainement ils sont les premiers du monde, si l'arche de Noé s'est arrêtée sur une de leurs montagnes, comme ils le prétendent. On retrouve chez eux les sacrifices humains et les prostitutions religieuses. Leurs mœurs étoient agrestes et sauvages. Celles des Arméniens modernes ont été adoucies par le commerce, pour lequel ils montrent une singulière habileté. Ce sont les facteurs de l'Orient. Ils emploient les caractères syriaques et parlent deux langues, celle

Terroir et mœurs.

du peuple et celle des savans. La seconde n'a, disent-ils, aucune analogie avec les langues orientales, elle est remarquable par une énergie particulière, et par les termes d'art et de science qu'elle renferme. C'est celle qui est employée dans la Lithurgie. On est regardé par ces peuples comme un homme admirable quand on la possède; il faut la savoir pour être admis parmi les *Vertabiets* ou prêtres, pour lesquels les Arméniens ont une profonde vénération. Le gouvernement a toujours été monarchique, et il est si propre au pays, que quand les rois ont manqué, par mort, expulsion ou autres causes, il s'est toujours trouvé des hommes qui ont relevé ces trônes abattus, s'y sont placés et maintenus.

1834. Les successeurs d'*Alexandre* confièrent l'Arménie à deux gouverneurs. Sous *Antiochus* le grand, *Zadriade* et *Artaxias*, qui exerçoient cet emploi, se concilièrent, levèrent ensemble l'étendard de la révolte, et se firent rois chacun de leur gouvernement. Ils soutinrent la guerre avec succès, et réunirent, à leurs états, beaucoup de provinces voisines, qui en firent un royaume considérable. Alors ils se le divisèrent;

une partie échut à *Artaxias*, sous le nom de grande Arménie, la petite à *Zodriade*. *Antiochus* ne leur avoit pas tranquillement laissé faire leurs conquêtes et leur partage; mais il fut obligé de céder à leur union. Il les reconnut rois par un traité. Afin de lui ôter toute tentation de les inquiéter, ils eurent la précaution de s'appuyer de l'alliance des Romains.

Ces alliés étoient souvent inquiétans. *Tigrane*, qu'on a surnommé le Grand, grand à la vérité dans le bonheur, mais petit dans l'adversité, conçut, en montant sur le trône, le hardi projet de former une confédération, pour mettre des bornes à l'ambition de ces dangereux républicains. Il trouva, dans *Mithridate*, roi de Pont, un prince très-disposé à le seconder. Un décret du sénat venoit d'adjuger, à *Ariobarzane*, la Cappadoce, que *Mithridate* avoit revendiquée. Ce fut le sujet de la guerre dont les rois de Pont et d'Arménie réglèrent ainsi les conditions, que le premier auroit les conquêtes, le second les esclaves et les dépouilles. La main de la fille de *Mithridate*, donnée à *Tigrane*, scella cet engagement. Le succès ne se fit pas beaucoup acheter. Tigrane. 2914.

Ariobarzane s'enfuit à Rome abandonnant ses états. Un des fils de *Mithridate* fut mis à sa place, et *Tigrane* emporta un butin immense.

On a vu que pendant l'anarchie qui désola l'empire expirant de Syrie, *Tigrane* fut engagé par les peuples à en recevoir le sceptre. Il le porta dix-huit ans avec gloire, pendant ce tems, il augmenta son royaume d'*Armenie*, des parties qui échappoient à la Syrie. Mais *Mithridate* perdit la Cappadoce, les Romains la lui enlevèrent, et la rendirent à *Ariobarzane*. *Tigrane* la reconquit, et la remit à son beau-père. Il conduisit ses troupes victorieuses contre les grecs d'Asie, dont il tira de grandes richesses, et trois cent mille prisonniers. Il les employa à bâtir *Tigranocerte* dont il fit sa capitale.

Mithridate, toujours ardent à susciter des ennemis aux Romains, envoya à son gendre une ambassade dont le but étoit de leur faire non pas une guerre indirecte comme auparavant, en inquiétant leurs alliés, mais de les attaquer eux-mêmes. A la tête de cette ambassade il avoit mis *Metrodore*, son conseil, plus son ami que son sujet, en qui il avoit une entière confiance. *Tigrane*,

avant que de se décider, voulut avoir avec lui une conférence particulière. Il le pria, de lui dire ce qu'il pensoit de cette guerre. *Metrodore* se laissa gagner par ses instances, et lui dit : « En qua-
« lité de chef d'ambassade, je dois vous
« dire d'embrasser le parti de *Mithri-*
« *date* contre les Romains, mais en qua-
« lité de personne particulière, je pense
« que vous ne sauriez agir plus pru-
« demment que de conserver l'amitié
« d'un peuple puissant et redoutable. »
Tigrane fut charmé de la sincérité de l'ambassadeur. Croyant que *Mithridate*, en étant instruit, l'en estimeroit davantage, il lui fit part de la conversation. *Metrodore* mourut subitement en retournant. On a soupçonné qu'il fut empoisonné. D'où on peut conclure deux choses : la première, qu'on ne doit jamais charger d'une négociation un homme qui n'est pas bien convaincu de ce qu'il va dire ; la seconde, qu'il est dangereux de croire que ce qu'on trouve avantageux pour soi, sera regardé de même œil par les autres.

Tigrane profita de l'avis et ne voulut pas entrer dans cette guerre, du moins ouvertement ; mais à la sollicitation de son épouse, il laissa passer de

ses troupes au service de son beau père. Le roi de Pont fut vaincu et forcé de se retirer chez son gendre. Celui-ci ne lui refusa pas un asile, ni même tous les agrémens qu'on peut procurer à un malheureux réfugié, mais il affecta de ne le pas voir, et se remit à faire des conquêtes. Il soumit la Mésopotamie, la Phénicie et les pays maritimes d'Asie jusqu'aux frontières d'Egypte. Soit que ses victoires inquiétassent les Romains, soit plutôt que les trésors de l'Arménie grossis des richesses de tant de contrées opulentes subjuguées, tentassent la cupidité de *Lucullus*, ce général Romain, qui avoit envahi le royaume de Pont, jugea à propos de chercher querelle au roi d'Arménie, sur l'asile qu'il donnoit à *Mithridate*, et demanda qu'il lui fût livré. Cette prétention révoltante rapprocha le gendre du beau-père.

Ils convinrent d'un plan d'attaque et de défense; mais leurs mesures furent déconcertées par la promptitude de *Lucullus*. Il tomba comme un foudre sur l'Arménie. De ce moment *Tigrane* ne fut plus ce grand général qui subjuguoit les empires. On le vit non-seulement se retirer devant les romains,

mais encore donner souvent lui-même à ses soldats l'exemple de la fuite. Il fut battu dans des rencontres : il perdit des batailles. Ses villes même, sa capitale, furent prises, ses trésors pillés. Quoiqu'encore maître de disposer d'armées immenses, jetant son manteau royal, arrachant et cachant son diadême, il fuyoit devant des troupes si peu nombreuses, que lui - même un jour plaisanta de leur audace. Comparant ses deux cent mille hommes, avec les onze mille du général Romain; les voyant venir à lui tête baissée, il dit : « Si ce sont des ambassadeurs, « ils sont en trop grand nombre, s'ils « viennent pour nous combattre, ils « sont trop peu. »

La frayeur s'étoit tellement emparée de *Tigrane*, avoit tellement suspendu toutes les facultés de son ame, qu'il ne songea même pas à profiter de la mésintelligence qui se mit dans les troupes de *Lucullus*. Elles s'apperçurent que ce général ne songeoit qu'à sa fortune particulière, qu'elles n'étoient que les instrumens de sa cupidité. Après beaucoup d'expéditions infructueuses pour ses soldats, un jour qu'il voulut les faire marcher à une nouvelle con-

quête, pour toute réponse, ils lui montrérent leurs bourses vides. Cependant il les appaisa, et il marchoit, non à de nouvelles victoires, mais à de nouveaux trésors, lorsqu'il apprit que *Pompée* venoit le remplacer. Les deux généraux se virent. *Lucullus* reprocha à *Pompée* son ambition, *Pompée* reprocha à *Lucullus* son avarice, et tous deux, disent les auteurs, avoient raison.

On convient que dans l'état d'affoiblissement où se trouvoit *Tigrane*, réduit presqu'à quelques villes, il ne restoit plus à *Pompée* que des exploits peu dignes d'un si grand général. La facilité de son expédition fut encore augmentée par un malheur qui survint au roi d'Arménie. Un de ses fils, du même nom que lui, se révolta si ouvertement, qu'il mena à *Pompée* des troupes contre son père. Ce dernier coup accabla le malheureux *Tigrane*, et lui fit prendre la résolution de se remettre entre les mains de *Pompée*, et de s'abandonner à sa générosité.

Ce fut un spectacle bien flatteur pour les Romains de voir ce roi d'Arménie qui se faisoit servir par des rois, qui, lorsqu'il donnoit audience, avoit à chaque côté de son trône, deux mo-

narques auxquels la posture la plus soumise étoit prescrite, de le voir arriver sans gardes dans leur camp. Deux licteurs lui firent mettre pied à terre, sous prétexte qu'il n'étoit pas permis d'y entrer à cheval. Il leur remit son épée. *Pompée* venoit à pied au devant de lui, *Tigrane* l'appercevant, arrache son diadême, et se prosterne. *Pompée*, touché et ému, le reçoit dans ses bras, et lui remet sa couronne sur la tête. Son fils étoit présent à l'entrevue. *Pompée*, dans le dessein de tenter une réconciliation, l'invite à souper avec son père. Mais soutenant la férocité de son caractère, le fils ne s'y trouva pas. Cette conduite plus qu'indécente, disposa *Pompée* en faveur du père. Le lendemain, il les entendit l'un et l'autre, plaidant devant son tribunal. Le juge rendit à *Tigrane*, l'Arménie et la Mésopotamie, à condition de payer une somme stipulée pour les frais de la guerre. Quant au fils, il n'eut que deux provinces peu considérables, qu'on dépouilla auparavant des richesses qui y étoient accumulées. Le vainqueur les destina à acquitter une partie des sommes imposées au roi.

Ce jugement déplut au prince, si mal payé de sa rebellion. Du camp, d'où il ne lui étoit pas permis de sortir, il envoie des personnes de confiance pour engager les provinces de son partage à ne pas laisser sortir leurs trésors. *Pompée* le fait charger de chaînes. Dans cet état il cabale encore; excite sous main le roi des Parthes, dont il avoit épousé la fille, à fondre sur les Romains. On sut même qu'il avoit tramé une conspiration contre la vie de son père. Le général romain, justement indigné de ces perfidies, le fait partir pour Rome comme un vil prisonnier. *Tigrane* resta toute sa vie fidèle aux Romains. Ce ne fut pas un attachement de politique, il paroît avoir été sincère. Il le poussa jusqu'à refuser un asyle à *Mithridate* lorsqu'il fut vaincu par *Pompée; Tigrane* promit même une récompense à ceux qui lui apporteroient sa tête. Etoit-ce envie d'obliger les Romains, ou vengeance des malheurs dans lesquels son beau-père l'avoit précipité? Il mourut dans une longue et heureuse vieillesse, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans.

Artuasde. 2962. Le règne d'*Artuasde*, son fils, fut très-court. La guerre se déclara contre

lui et un autre *Artuasde*, roi de Médie, et il réussit à y faire entrer le triumvir *Marc-Antoine*. Mais les deux rois font la paix. Celui d'Arménie n'en avertit pas le général romain son allié ; au contraire, il l'engage à attaquer la Médie, et s'offre à lui servir de guide pour pénétrer dans le royaume d'*Artuasde*. Apparemment cette perfidie étoit concertée entre les deux monarques, comme une condition de leur accommodement. En conséquence, *Artuasde* l'arménien se met avec une nombreuse escorte, en qualité de guide, à la tête de l'avant-garde d'*Antoine*, forte de vingt mille hommes, commandée par *Statien*, son lieutenant, et la mène par des pays si affreux, que bagages et machines de guerre, tout reste dans les chemins. Arrivée en Médie, dénuée, harrassée, cette avant-garde se trouve en tête, les Parthes et les Mèdes qui en font un grand carnage. *Antoine* vole au secours de ses soldats, ramasse ce qu'il peut de fuyards, échappe lui même avec peine aux vainqueurs, et ramène son armée en Arménie, après une marche désastreuse.

Artuasde vient au-devant de lui avec

une armée florissante. Ce n'étoit pas le moment de témoigner son ressentiment. *Antoine* dissimule, le comble d'amitiés. A force de caresses et de promesses, il obtint des quartiers d'hiver en Arménie. Quand ses troupes y sont bien établies, il retourne en Egypte. De-là il écrit à *Artuasde*, et le prie de venir le trouver, pour concerter ensemble la campagne prochaine. Celui-ci, écoutant une juste défiance, que malheureusement il ne poussa pas assez loin, répond qu'il ne peut quitter son royaume, que des affaires importantes l'y retiennent nécessairement. *Antoine* ne se rebute pas ; il propose le mariage d'*Alexandre*, qu'il avoit eu de *Cléopâtre*, avec la fille du roi d'Arménie. Les pourparlers se multiplient. *Antoine* rejoint son armée, renouvelle ses instances, ses confidences, ses prières à *Artuasde* de venir l'aider de ses conseils. Il cède, se rend au camp, est sur-le-champ arrêté, et forcé, pour éviter des traitemens plus rigoureux, d'indiquer le lieu où étoient cachés ses trésors. Le général romain s'en empare, traîne le malheureux monarque, sa femme et ses enfans, chargés de chaînes d'or, aux pieds de *Cléopâtre* dans Alexan-

drie. Il leur avoit donné ordre de l'appeller la *reine des rois*. Mais ni *Artuasde* ni aucun des prisonniers de sa nation ne voulurent la saluer de ce titre. *Antoine* donna la couronne d'Arménie à son fils *Alexandre*, et fit trancher la tête à *Artuasde*, justement puni de sa perfidie. Exemple à citer aux personnes qui se fient à ceux qu'ils ont cruellement trompés.

Les rois d'Arménie devinrent si petits devant les généraux romains qui 2967. gouvernoient l'Orient, qu'on peut les regarder comme de vrais fantômes de royauté. Les empereurs se jouoient de leur sceptre. *Auguste* fit succéder à *Tigrane* troisième, son neveu, *Artuasde*. Les Arméniens le chassèrent, parce qu'il étoit du choix des Romains, qu'ils détestoient. *Caius*, fils adoptif d'*Auguste*, le rétablit, fut contraint de l'abandonner, accorda à l'Arménie *Ariobarzane* qu'elle demandoit. Les Parthes la subjuguèrent. *Tibère* soutint contre eux *Mithridate Ibère*, frère de *Pharasmane*, roi d'Ibérie. *Caligula* renversa du trône ce *Mithridate*, le fit conduire à Rome chargé de chaînes. *Claude* le délivra, et lui donna des troupes pour chasser de son royaume

les Parthes, qui s'en étoient emparés. Son frère *Pharasmane* l'aida puisamment dans cette entreprise, mais lui fit fit payer cher ses services.

Pharasmane avoit un fils, nommé *Rhadamiste*, prince de la plus grande espérance, plein de valeur et de courage. Il joignoit à ces qualités brillantes, une ambition dont son père craignit les effets. Ces sortes de caractères ont besoin d'un objet sur lequel ils puissent s'exercer. *Pharasmane* tourna l'ambition de son fils sur l'Arménie : « Ce « royaume, disoit-il, que j'ai conquis « sur les Parthes, j'ai eu tort de le « remettre à *Mithridate*, mon frère; « c'est à vous, mon fils, qu'il doit ap- « partenir. » *Pharasmane* et *Rhadamiste* concertent la manière la plus facile de parvenir à leur but. Ils font éclater une espèce de division entre eux. Le fils se plaint de son père, des artifices d'une belle-mère qui le tourmente, demande à son oncle un asile pour vivre tranquille. Le crédule *Mithridate* reçoit ce serpent, et le réchauffe dans son sein. *Rhadamiste* emploie son séjour à fomenter les mécontentemens de quelques seigneurs, et à préparer une rebellion. Quand tout est

arrangé, il se dit réconcilié avec son père et retourne auprès de lui.

Alors, sous un de ces prétextes qui ne manquent jamais, *Pharasmane* entre en Arménie. En même-tems la révolte éclate. *Mithridate* troublé, croyant ne voir autour de lui que des traitres, se renferme dans une forteresse sous la garde d'une garnison romaine. *Rhadamiste* l'assiége, l'oncle est obligé d'en venir à une conférence avec son neveu hors des murs. *Rhadamiste* jure par tous les dieux que *Mithridate* n'aura à craindre ni le fer ni le poison. Près du lieu de l'entrevue, se trouvoit un bosquet sacré, le neveu y entraîne son oncle, pour consacrer son serment par la cérémonie usitée en Arménie. Elle consistoit à lier fortement ensemble le pouce des contractans, le piquer et sucer le sang l'un de l'autre. Au moment que *Mithridate* présentoit la main à la ligature, il est renversé, et garotté de cette même corde qui devoit servir au rite religieux. Sa famille, qui étoit présente, est arrêtée avec lui. *Pharasmane*, instruit du succès de la perfidie, arrive; il reproche à son frère d'avoir empêché les Romains de le secourir dans une guerre contre les Al-

baniens : en punition de ce prétendu crime, il le condamne à la mort. *Rhadamiste* se rend exécuteur de cette cruelle sentence. Mais comme il avoit par serment garanti son oncle du fer et du poison, il le fait étouffer sous ses yeux. La femme de *Mithridate*, fille de *Pharasmane*, et par conséquent sœur de *Rhadamiste*, et plusieurs enfans qu'elle avoit, subirent le même sort.

Rhadamiste et Zénobie. Cette barbarie ne resta pas impunie. *Vologèse* roi des Parthes, prétendoit des droits sur l'Armenie. Ayant appris la mort funeste de *Mithridate*, et les troubles qui en étoient une suite, il crut le moment propre à les faire valoir. Il donna la couronne d'Arménie à son frère *Tyridate*, et appuya son présent d'une armée qu'il commandoit en personne. *Rhadamiste* défendit mal son usurpation. Il fut chassé par le roi des Parthes, jusqu'en Illyrie, où il se réfugia auprès de son père. Des malheurs arrivés à l'armée de *Vologèse*, par l'intempérie des saisons, le forcèrent d'abandonner à son tour l'Arménie. *Rhadamiste* y revient : furieux d'avoir été abandonné par les Arméniens, il appésantit son sceptre sur eux, et les gouverne avec tant de dureté, qu'il se

forme contre lui une conspiration si secrète, qu'il est surpris dans son palais. Ses gardes étoient désarmés avant qu'il eût rien appris de ce qui se passoit. Il n'eut que le tems de monter à cheval et de fuir.

Zénobie sa femme, grosse de plusieurs mois, ne voulut pas l'abandonner; mais son état ne lui permettant pas d'aller aussi vîte que lui, et craignant de tomber au pouvoir de ses sujets révoltés, elle prie *Rhadamiste* de la tuer. Le barbare attendri pour un moment, tâche de ranimer le courage de la fugitive; mais voyant que les forces lui manquoient, dans la crainte de la laisser dans la possession d'un autre, il la blesse de son épée. Elle tombe. Il a le courage de la trainer dans une rivière voisine, et l'abandonne au courant. Des bergers la voyant flotter sur l'eau où ses habits la soutenoient, la retirent. Elle n'étoit pas morte. On pansa sa plaie. *Tyridate* la fit venir à sa cour, où elle fut reçue avec les plus grands honneurs, sans doute peu empressée de retourner avec son mari, dont l'histoire ne parle plus.

Les guerres qui suivirent, présentent un cahos presque inextricable d'expé-

ditions militaires et d'intrigues. Les Romains y jouent le principal rôle, tantôt comme agresseurs, tantôt comme auxiliaire. Quelquefois Romains contre Romains, semblables à des animaux carnaciers qui se disputent leur proie. Les malheureux Arméniens vexés, pillés, déchirés par des protecteurs avides, et par des voisins non moins ardens pour le butin, demandent des maîtres aux Empereurs. *Néron* leur donne *Alexandre*, petit fils d'*Hérode*, roi de Judée. Mais *Tyridate* toujours appuyé par *Vologèse*, n'abandonnoit pas ses prétentions. Il se soutint avec grandeur contre *Corbulon*, vainqueur, et traita avec égard *Pretus* vaincu. Cette conduite noble lui mérita l'estime des Romains. *Néron* abandonna son fantôme de roi *Alexandre*. Il voulut mettre lui-même la couronne sur la tête de *Tyridate*. Cette cérémonie se fit à Rome avec la plus grande magnificence. *Tyridate* rendit l'Arménie heureuse. Ceux qui lui succédèrent, furent moins des rois que des vassaux de l'Empire. L'Arménie resta cependant royaume, jusqu'à ce que *Trajan* y ayant réuni la Mésopotamie, en fit une province Romaine. Dans la déca-

dence de l'empire, il reparut des rois reconnus feudataires de Constantin, et de ses successeurs. Les Arméniens ont été assujétis par les Sarrazins, ensuite par les Turcs, après cela par les Tartares; sous toutes ces dominations, on voit en Arménie des traces de royauté. On en trouve jusques sous les Perses, qui y ont causé une énorme dépopulation, en transportant un grand nombre d'Arméniens à Zulpha, faubourg d'Yspahan leur capitale. Ils se sont partagés ce royaume avec les Turcs, qui nomment leur division Turcomanie. Mais jusqu'à nos jours il a reparu des rois ou princes d'Arménie qui ont inquiété les despotes envahisseurs.

Quant à la petite Arménie la plus agréable et la plus fertile des deux, abondante en fruits, en huile, en vins estimés, elle n'a pas été long-tems séparée de la grande. Après avoir eu trois rois successeurs de *Zadriade*, elle se trouva enveloppée dans tous les malheurs de la grande Arménie, livrée comme elle aux déprédations des rois voisins, ou des Romains qui se la disputèrent. *Pompée* dans le tems de sa grande puissance la donna à *Déjotare*,

roi de Galatie. La reconnoissance que le monarque devoit à ce général, le mit de son parti dans la guerre contre *César*. Celui-ci lui pardonna à la prière de *Brutus*. Quand ce Romain eut tué le dictateur, *Déjotare* envoya des troupes à ses meurtriers. Les triumvirs lui firent payer par une grosse amende et la distraction de quelques provinces, son attachement au parti qui fut malheureux. Il se soutint avec dignité pendant les factions : ami intime de *Cicéron*, et cependant considéré par *Octave*. *Dejotare* parvint à une extrême vieillesse. Dans son fils qui lui succéda, s'éteignit sa famille. Leur couronne tant d'Arménie que de Galatie, passa à des enfans de la sœur du dernier, delà à un roi de Médie, puis à un roi de Pont, à des princes de Cappadoce et du Bosphore, à *Aristobule*, petit-fils d'*Hérode le Grand*, à *Tygrane*, et devint province Romaine sous *Vespasien*. Elle fut attachée à l'empire d'Orient, ensuite aux Persans. Elle leur a été enlevée par les Turcs qui la possèdent encore sous le nom de *Génech*.

LE PONT.

Le Pont contient plusieurs lieux célèbres dans l'histoire tant ancienne, que moderne. *Amasie* bâtie sur l'Yris, qui apporte les plus gros vaisseaux jusques sous les remparts de la ville. Elle étoit dans les derniers siècles, le séjour prescrit aux fils aînés du Grand Seigneur. *Sébaste* suspendit les conquêtes de *Tamerlan*. Elle fut punie de sa résistance, par le supplice de douze mille de ses habitans, que le barbare fit enterrer vifs. Le Termodon a vu ses rives habitées par les Amazones, qui ont inventé la hache d'armes. La ville de *Cérasus* nous a envoyé les premières cerises. L'arbre qui les porte, croit naturellement dans les forêts, et en a été transplanté. Le miel du Pont dérange le cerveau de ceux qui se portent bien, et rend la raison à ceux qui sont foux. Cette remarque est tirée d'*Aristoste*. *Xénophon* général des dix mille, avoit éprouvé par la maladie de ses soldats, combien l'usage de ce miel est dangereux. Il leur causa une espèce d'ivresse, et une frénésie furieuse. Ils guérirent et revinrent à leur bon sens.

Le Pont, entre le PontEuxin, la petite Armenie, la Colchide et le fleuve Halys.

Enfin, *Trebisonde* ville encore commerçante et opulente, a été le séjour des empereurs de la maison de *Commène.* L'air de cette contrée est bon. Les habitans ayant beaucoup de côtes, honoroient principalement *Neptune.* Ils lui envoyoient tous les ans quatre chevaux blanc, qu'ils faisoient noyer dans la mer.

Rois. La série des rois de Pont, commence à *Artabaze*, Persan qu'on croit avoir été intronisé par *Darius*, fils d'*Hystaspe.* Après lui régnèrent neuf princes presque tous de sa famille, nommés alternativement *Mithridate* et *Pharnace*, armés les uns contre les autres, combattans, vainqueurs, vaincus, jusqu'à *Mithridate* VI, qui fut asssasiné par ses favoris. Il avoit été allié très-affectionné des Romains. Ni offres, ni promesses, ne purent l'engager à abandonner le parti de la république, dans un moment où tous les princes d'Asie se déclarèrent contre elle. Le sénat en reconnoissance, lui donna la grande Phrygie, mais il l'ôta à *Mithridate* VII, son fils, qu'il laissa mineur. Ce fut le grand *Mithridate*, l'ennemi implacable des Romains, qui leur fit la guerre pendant quarante-six ans, et leur causa

plus de pertes que *Pyrrhus*, *Annibal*, et tous les rois de Syrie et de Macédoine ensemble.

On put conjecturer dès sa jeunesse, ce qu'il devoit être un jour. Il avoit été mis sous la tutelle de sa mère. Elle le gêna. Il la fit mourir de langueur, dans une prison. Ses gouverneurs redoutant son caractère cruel, lui donnèrent un jour à monter un cheval, regardé comme indomptable. Il le travailla avec tant d'adresse, qu'il le réduisit. *Mithridate* passoit des mois entiers à la chasse, pour s'endurcir, couchoit la nuit à terre, et quelquefois au milieu de la neige. On dit qu'il s'accoutuma aux poisons, de manière que les plus violens ne lui faisoient pas d'impression. Ce fait est difficile à persuader à quiconque connoît la structure du corps humain, la délicatesse de nos fibres et de nos membranes. On croiroit plutôt non pas qu'il empêcha l'activité des poisons pris avant toute précaution, mais qu'il prévint l'action de certains, par des contre-poisons pris d'avance en forme d'antidote. Il se servoit à ce que l'on conjecture, du fameux remède pharmacien, appellé de son nom *Mithridate*, dont on le dit l'inventeur.

Mithridate. 2,90.

Mithridate, épousa *Laodice*, sa sœur, selon la coutume d'orient, et la quitta peu de tems après son mariage, pour parcourir les différens états du continent de l'Asie. Il les visita, accompagné de peu de personnes, observa les coutumes des habitans, étudia leurs lois, apprit jusqu'à vingt-deux de leurs langues, et prit une idée exacte de leurs forces. Ce voyage dura trois ans. Le bruit se répandit qu'il étoit mort. *Laodice* prévenue de passion pour un seigneur de sa cour, se laissa volontiers persuader que son mari n'existoit plus. Elle eut un fils dans son absence. Le meilleur moyen qu'elle trouva, ou de cacher sa faute, ou de la rendre impunie, fut de présenter à *Mithridate* un breuvage empoisonné. Il ne produisit aucun effet; le roi certain de sa double perfidie, la fit mourir avec tous les complices de ses désordres.

Peu de tems après, il commença à exécuter ses grands projets. Il envahit la *Paphlagonie*, et la partagea avec *Nicomède*, roi de *Bithynie*, son allié et son voisin. Les Romains trouvèrent mauvais qu'il s'emparât d'un pays soumis à leur protection. Il répondit à leurs ambassadeurs, que la *Paphlagonie* lui

appartenoit à titre d'héritage. « D'ail-
« leurs, ajouta-t-il, je ne vois pas pour-
« quoi la république se mêle des que-
« relles qui surviennent entre les prin-
« ces d'Asie ». Ils le menacèrent de la guerre. Pour réponse, il s'empara de la Galatie, qu'ils protégeoient aussi. De-là il tourna ses vues sur la Cappadoce, dont le souverain nommé *Ariarathe*, étoit son beau-frère, et passoit pour son intime ami. Mais il y a-t-il rien de sacré pour un ambitieux? *Mithridate* le fit assassiner par un scélérat, nommé *Gordius*. *Nicomède* roi de *Bythinie*, crut pouvoir profiter de ce crime. Il entra en Cappadoce, chassa du trône le fils du roi défunt, s'en empara et épousa la veuve.

Dépouiller le fils de sa sœur! *Mithridate* meurtrier de son ami, traita cette action de crime horrible. Il arma en faveur de l'orphelin, dont le père avoit été tué par son ordre; mais ordre caché et ignoré, et remit son neveu sur le trône. Ce n'étoit qu'à contre-cœur et pour sauver les apparences, qu'il faisoit cet acte de justice. La Cappadoce étoit toujours l'objet de son ambition; mais ses intelligences y étoient interrompues par l'absence de *Gor-*

dius, que son crime avoit fait bannir. Le roi de Pont exhorte son neveu à rappeller l'assassin de son père. Sur la répugnance que le jeune homme montroit pour cette proposition, *Mithridate* lève une armée de quatre-vingt-dix mille hommes; mais il trouva le roi de Cappadoce en garde, et aussi fort que lui. Le sort d'une bataille étoit incertain, *Mithridate* employa un moyen plus sûr et plus expéditif pour parvenir à ses fins. Il demande à son neveu une conférence entre les deux armées. Le prince s'y rend sans défiance. L'oncle avoit caché un poignard entre les plis de sa robe, et en perce son neveu. Cette action horrible répandit une telle frayeur parmi les Cappadociens, qu'ils jetèrent les armes. Le roi de Pont n'eut point de peine à s'emparer du royaume. Il en donna la souveraineté à un de ses fils, très-jeune, sous la tutelle de son infâme *Gordius*. Il s'empara aussi du trône de *Bithynie*, que la mort de *Nicomède* rendit vacant.

Les Romains commencèrent à s'inquièter de l'agrandissement du roi de Pont. Leurs généraux se concertèrent et investirent son royaume. Mais il perça la ligue, et après avoir mis en

désordre ceux qui l'entouroient, il se répandit comme un torrent dans les pays occupés par les Romains, les força d'évacuer la Phrygie, la Mésie, la Carie, la Lycie, la Pamphilie, la Paphlagonie, la Bithynie. Par-tout, il fut nommé par les peuples, toujours enchantés du changement, *père libérateur, dieu seul monarque de l'Asie*. Il se fit amener le proconsul *Oppius*, chargé de fers, précédé en cet état de ses licteurs, pour tourner en ridicule l'orgueil des Romains. *Aquilius*, autre commandant Romain, dont il croyoit avoir à se plaindre, comme ayant excité la Cappadoce à la révolte, subit un châtiment dans lequel la cruauté étoit jointe à la dérision. Il le traînoit après lui, monté sur un âne, ou attaché par un pied à un malfaiteur public. En cet état, on le forçoit de crier : *Je suis Manius Aquilius*. Arrivé à Pergame, il le fit battre de verges, ordonna qu'on le mît à la torture. Enfin on lui coula de l'or fondu dans la bouche, pour lui reprocher ainsi qu'aux généraux romains, ses semblables, leur insatiable avarice, qui engloutissoit toutes les richesses de l'Asie.

C'étoit le prélude du sort que *Mi-*

thridate destinoit à tous les Romains. Il ne se croyoit sûr d'aucun des états qu'il venoit de conquérir, tant qu'il y resteroit un seul d'entre eux. Il les regardoit comme autant d'espions chargés d'informer la république de ses démarches, et il les traita comme tels. Tous les gouverneurs et magistrats des villes de l'Asie mineure, reçurent de lui l'ordre secret de faire massacrer, dans un jour qu'il leur indiqua, tous les Romains, leurs enfans et leurs domestiques. Il étoit défendu de leur donner la sépulture. Tous leurs biens devoient être partagés en deux portions, l'une pour le roi, l'autre pour les assassins. *Mithridate* accordoit la liberté aux esclaves qui égorgeroient leurs maîtres, remettoit aux débiteurs qui tueroient leurs créanciers, la moitié de leurs dettes. En même-tems, il déclaroit que quiconque cacheroit un des proscrits, sous quelque prétexte que ce fût, seroit puni de mort sur-le-champ.

Lorsque le jour fut venu, jour de trouble et d'horreur, on ferma les portes des villes, on mit des soldats à tous les passages, et on publia les ordres du roi, qui répandirent une affreuse consternation non-seulement parmi les Romains, mais

parmi les habitans, qui avoient conservé quelque sentiment d'humanité. Cependant, comme les Romains s'étoient attiré la haine des Asiatiques par leur orgueil et leur cupidité, et que le desir de la vengeance étoit aiguisé par l'appât du gain, les ordres du roi furent ponctuellement exécutés, et l'Asie devint en un seul jour le théâtre sanglant du plus affreux carnage. Entre les traits de cruauté qui font frémir la nature, on n'en peut citer de plus barbare que celui de quelques Cauniens, auxquels tout récemment les Romains venoient de rendre service. Il s'én trouva parmi eux d'assez inhumains, pour torturer des enfans en présence de leurs mères. Quelques-unes en moururent de douleur, d'autres en perdirent l'esprit. Presque tous les historiens font monter le nombre des Romains massacrés, en ce jour, a cent cinquante mille hommes et les plus modérés à quatre-vingt mille. Sans doute les exécuteurs sont atroces, mais ceux qui imaginent de pareilles horreurs, qui en dressent le plan, qui en calculent tranquillement les effets, quels monstres! malheureuse! la nation qui en produit de semblables.

Ce massacre en attira une infinité

d'autres. Les représailles furent terribles. Elles partirent de *Fimbria* et de *Sylla* : *Sylla*, qui ne connut jamais la pitié ; *Fimbria*, adversaire digne de *Mithridate* par l'habileté et la cruauté : le plus dur des hommes pour lui-même le plus sévère pour les autres. Agent hors de Rome des ennemis de *Sylla*, qui étoient dans Rome, il serra de près le roi de Pont, gagna une bataille, le força de fuir. Peu s'en fallut qu'il ne le prît. *Mithridate* se sauva dans une ville où le vainqueur l'assiégea, mais il ne pouvoit l'investir par mer, faute de vaisseaux. Il écrivit au général qui commandoit la flotte romaine. Celui-ci étoit du parti de *Sylla*. Il ne voulut pas contribuer au triomphe du parti contraire. *Mithridate* profita de cette mésintelligence et s'évada. Ses lieutenans eurent des succès en plusieurs endroits, mais éprouvèrent aussi de grands revers. Tous ces exploits étoient accompagnés de massacres effrayans. Villes, armées entières égorgées, provinces en feu, nations arrachées de leurs terres natales, errantes, dispersées, victimes de la vengeance d'une république altière, et de la rage d'un monarque obstiné à ne point souffrir de

Romains autour de lui. On convint cependant de donner quelque relâche aux malheureux peuples.

Mithridate, le plus maltraité, parce qu'il avoit perdu, et sa flotte, commandée par *Archélaüs*, et cent dix mille hommes, commandés par *Taxile*, *Mithridate* fit les avances de la paix auprès de *Sylla*. Le romain consentit à traiter. Les négociateurs convinrent des conditions. Elles furent réglées et consenties. Mais avant que de les ratifier, le roi de Pont demanda une entrevue au général. En le voyant, il avance pour l'embrasser. Le fier romain recule, et lui demande s'il accepte toutes les conditions. *Avec quelques explications*, répond le monarque. *Sylla* avoit un regard foudroyant. Au mot d'*explications*, tous les symptômes d'une colère redoutable se peignent sur son visage. *Mithridate* en est effrayé. Il se soumet à tout. *Sylla* pour lors approche, et se prête à ses embrassemens. De ce champ de paix, plus honorable pour lui qu'un champ de victoire, *Sylla* court contre *Fimbria*. Les soldats de celui-ci l'abandonnent. Démentant dans cette extrémité sa générosité ordinaire, *Fimbria* Paix. 2914.

veut faire tuer son ennemi. L'assassin se déconcerte au moment de faire le coup, et est arrêté. Malgré cette trahison, *Sylla* fait des propositions. *Fimbria* n'y voyant que l'alternative, ou de céder ou de combattre. « Je sais, dit« il, un moyen plus simple pour épar« gner le sang romain ». Il se perce de son épée et meurt.

Les conditions impérieusement prescrites à *Mithridate*, n'étoient pas de nature à être fidèlement observées par ce prince. Il perdoit des provinces entières, sacrifioit une grande partie de ses vaisseaux, se soumettoit à se voir entouré des Romains, ces ennemis qu'il avoit si cruellement outragés, qui s'étoient si fièrement vengés, et dont il ne pouvoit attendre que la haine qu'il leur juroit lui-même au fond de son cœur. Cette paix n'étoit donc véritablement qu'une trêve pour reprendre haleine, et recommencer la guerre avec plus de vigueur. Le roi de Pont s'exerça d'abord contre quelques peuples qui s'étoient déclarés contre lui. Ceux de Colchide furent les premiers qu'il attaqua. Ils se soumirent, et demandèrent son fils pour roi. Il l'accorda. Mais il découvrit que quand ils avoient pris les

armes contre lui, c'étoit à l'instigation de ce même fils, qui espéroit profiter de leur révolte. Quoique ce prince lui eût rendu de grands services dans la dernière guerre, il le fit attacher avec des chaînes d'or, et le condamna à mort.

Aux grands préparatifs que faisoit *Mithridate*, par terre et par mer, il fut aisé aux Romains de s'appercevoir qu'il ne les laisseroit pas long-tems jouir tranquillement des dépouilles qu'ils lui avoient arrachées. Ils furent même avertis de ses projets par *Archélaüs* son ancien amiral sur lequel le monarque rejetoit les conditions humiliantes du traité de paix. Sachant les reproches du terrible *Mithridate*, *Archélaüs* jugea à propos de ne pas attendre les effets de sa colère. Il se sauva chez les Romains, et leur développa les projets du roi de Pont. Entre les ressources que le monarque se préparoit, il ne comptoit pas peu dans les troubles de Rome occasionnés par les factions de *Marius* et de *Sylla*. En effet il reçut dans son armée *Marcus Marius* qui lui fut envoyé d'Espagne par *Sertorius*. Ce romain paroisoit précédé de licteurs, comme s'il eût été consul,

et se disoit général en chef. Le roi de Pont moins jaloux d'honneur que de profit souffroit ce faste qui lui procuroit le secours des peuples soumis à la république, auxquels il montroit l'aigle romaine jointe à ses enseignes.

Lucullus si fameux depuis par ses richesses fut envoyé contre *Mithridate*. Dans une bataille qu'il gagna, ce prince fut blessé par un romain qu'il avoit dans ses troupes. Après sa guérison, le roi de Pont rassemble tous les Romains qui servoient dans ses armées, les réunit en un corps, et les fait massacrer jusqu'au dernier. On ne connoît de lui qu'un acte de clémence en faveur d'un romain. Il se nommoit *Pomponius*. Les soldats de *Mithridate* l'ayant fait prisonnier, le lui amenèrent. Ce prince dans l'intention d'éprouver sa fermeté, lui demande si en lui accordant la vie, il peut se flatter d'obtenir son amitié. » Oui, répond *Pomponius*, si vous « devenez l'ami des Romains ; mais si « vous continuez à leur faire la guerre, « n'y comptez pas ». Peu accoutumés à des actes d'indulgence de la part de leur maître, les courtisans s'apprêtoient à massacrer *Pomponius*. *Mithridate* arrête leurs transports. « Ap-

« prenez, leur dit-il, à respecter la « valeur quoique malheureuse ».

On frémit pour les peuples en voyant à quelles calamités exposent les défaites et les victoires alternatives des ambitieux qui ont choisi pour champ de bataille, le pays qu'ils habitent. Aujourd'hui pris par les uns, demain repris par les autres; en changeant de dominateurs, ils ne font souvent que changer de voleurs ou de bourreaux. Les malheureuses provinces d'Asie n'éprouvèrent que trop ce funeste sort. Les villes de Cyzique, d'Amisie, d'Héraclée ressentirent les horreurs de la famine, et devinrent la proie des flammes. Les eaux de l'Halys et du Thermodoon se rougirent de sang, et plus de deux cents ans après, le soc des charrues ramenoit sur la terre les cuirasses, les casques et les épées des soldats ensevelis dans les plaines.

Chose à remarquer, *Lucullus* et *Mithridate* furent dans cette guerre exposés aux mêmes extrémités : mal obéis par leurs soldats qui refusèrent quelquefois le service dans des occasions importantes, ou qui même désertèrent. Le malheur le plus étonnant dans ce genre, est la désertion de l'ar-

mée entière de *Mithridate.* Elle crut qu'elle alloit être abandonnée par son chef, et l'abandonna elle-même la première. Il courut risque de la vie, en voulant la détromper et la retenir, et n'eut d'autre parti à prendre que de fuir. *Lucullus* le serroit de près. *Mithridate* se voyant à tout moment sur le point d'être saisi, semoit sur sa route de la monnoie, des vases et des meubles précieux. L'attention des soldats à les ramasser rallentissoit la poursuite. Il la suspendit tout à fait, en faisant trouver au milieu de la troupe la plus avancée, un mulet chargé d'or et d'argent. Le partage donna au roi de Pont le tems de se mettre hors d'atteinte. Il avoit laissé dans une ville nommée Pharnacie ses femmes, ses sœurs et ses concubines : de peur qu'elles ne tombassent entre les mains des Romains, il envoya un de ses eunuques nommé *Bacchide*, et le chargea de les faire mourir. Le barbare leur présenta des cordeaux, du poison et des épées. La belle *Monime*, une de ses femmes qu'il avoit épousée malgré elle, veut s'étrangler avec son diadème. « Fatal « bandeau, s'écrie-t-elle, sois moi du « moins utile en m'aidant à mourir ».

Son desir est frustré : le bandeau se casse; elle présente sur-le-champ son sein au glaive homicide. Une autre de ses femmes nommée *Bérénice*, deux de ses sœurs *Roxane* et *Statyra* s'empoisonnèrent. *Roxane* la coupe sur les lèvres maudit la cruauté de son frère, et l'accabla d'impréeations; *Statira* au contraire ehargea l'eunuque de le remercier, de ce qu'étant lui-même exposé aux plus grands dangers, il avoit songé à les soustraire à la brutalité du soldat.

Mithridate se retira en Arménie chez *Tigrane* son beau-père. *Pompée* chargé de cette guerre par le sénat à la place de *Lucullus*, fit au roi de Pont des propositions de paix. Une des principales étoit qu'il livreroit les déserteurs et transfuges Romains. Ces conditions les alarmèrent, ils menacèrent *Mithridate* s'il les acceptoit. Mais le fier monarque étoit bien éloigné d'y souscrire. Dans une assemblée solennelle, il les assura par les plus terribles sermens que jamais, tant qu'il auroit un souffle de vie, il ne penseroit à faire aucune alliance avec les Romains. Il recommença donc une guerre qui fut comme un combat à mort, moins ruineuse cependant

pour les peuples que les précédentes, par la générosité de *Pompée*.

Deux batailles suffirent à ce général, pour mettre *Mithridate* hors de mesure. Il fut chassé du royaume de Pont. *Pompée* prit ses villes les plus importantes, ses trésors, ses papiers, il y trouva des renseignemens précieux sur les sources de ses richesses, sur l'assiette des impôts, leur perception et la levée des troupes. On présenta au vainqueur plusieurs de ses femmes et concubines, qui étoient la plupart filles des seigneurs de la cour de *Mithridate*. Il les traita avec respect, et les renvoya à leurs parens. Une d'elles nommée *Stratonice* livra aux Romains la forteresse de Symphorie, et les trésors qu'elle renfermoit, demandant seulement la vie de son fils *Xipharès*, que son père retenoit auprès de lui, s'il venoit à tomber entre les mains de *Pompée*. Celui-ci le promit, et toujours généreux, il fit don des trésors à *Stratonice*, et ne garda que la citadelle.

On étoit bien loin de croire que *Mithridate* ni aucun de ceux qui l'accompagnoient reparût jamais. On n'en entendoit plus parler. Depuis sa fuite, on ne savoit ce qu'il étoit devenu. L'incer-

titude sur son sort dura deux ans. Pendant ce tems, il s'étoit tenu caché chez un prince Scythe dont les états touchoient aux Palus Méotides. Dans cette retraite, il épioit le moment favorable de rentrer dans son royaume. Ses mesures furent si bien prises, avec un si grand secret, que les Romains n'apprirent son arrivée, qu'au moment qu'il parut à la tête d'une armée formidable. Il s'avance d'abord sur la forteresse de Symphorie. *Stratonice* qui l'avoit livrée à condition qu'on lui conserveroit son fils, vit, du haut des murailles, le malheureux *Xipharès* abandonné par son père aux bourreaux qui lui firent souffrir une mort cruelle.

Il envoya ensuite proposer la paix à *Pompée*. « *Tigrane*, répondit le gé« néral romain, est bien venu la de« mander lui même. Je mourrai, ré« pondit *Mithridate*, plutôt que de me « soumettre à cette humiliation. » A ce moment, il conçut le hardi projet de soulever l'univers contre les Romains. Il leur chercha des ennemis chez les Scythes, envoya des émissaires à tous les princes d'Asie, sur-tout aux Parthes, et forma une confédération avec les Gaulois qu'il savoit en guerre contre

les Romains. Il devoit traverser la Scythie et la Pannonie, se rendre dans les Gaules, joindre son armée à celle qu'il présumoit devoir l'attendre, et tous ensemble fondre sur l'Italie, et étonner la république par tant d'audace.

Ces obstacles multipliés s'opposèrent à la réussite de cette entreprise qui paroit gigantesque; mais qui, après ce qu'avoit fait *Annibal*, n'étoit pas sans espérance de succès. Malheureusement quatre des fils de *Mithridate*, dont la valeur pouvoit lui être d'un grand secours, furent livrés par trahison aux Romains. Plusieurs de ses filles qu'il envoyoit pour épouses à des princes Scythes, afin de les gagner, éprouvèrent le même sort. Enfin *Pharnace*, celui de ses enfans qu'il avoit toujours le plus aimé, auquel il destinoit sa couronne, révolta son armée, et renversa les projets de son père par une odieuse perfidie.

2935. Il paroît qu'elle fut concertée avec les Romains. Ils avoient des émissaires employés à semer le murmure et le mécontentement. On représentoit aux soldats le danger d'une expédition dont le moindre risque étoit de les priver pour jamais du plaisir de revoir leur

patrie. Il y avoit aussi des plaintes personnelles contre le roi de la part des officiers ; qu'il ne consultoit que des esclaves et de vils flatteurs : qu'il étoit devenu insupportable et cruel pour quiconque n'entroit pas servilement dans ses vues, et osoit lui dire la vérité. En effet, il avoit puni de mort la sincérité d'un de ses fils, nommé *Exipodrate*, pour lui avoir dit son sentiment avec la franchise d'un soldat sur l'expédition projetée.

Peu de tems avant le jour indiqué pour le départ, *Mithridate*, dont l'armée étoit campée sous les murailles d'une ville où il avoit pris son logement, est réveillé de grand matin par un bruit confus venant du camp. Il envoie un de ses serviteurs pour en savoir la cause. On lui répond sans ménagement, que l'armée, indignée de se voir conduite par un roi décrépit, abandonné aux conseils de vils eunuques, en a proclamé un plus jeune qui mérite toute sa confiance. A cette nouvelle, *Mithridate*, croyant que ce n'étoit qu'un simple tumulte que sa présence appaiseroit, monte à cheval, et se fait accompagner de ses gardes ; mais à peine sorti de la ville, il en est abandonné. On tire sur

lui. Son cheval est tué, et il ne se voit d'autre ressource, que de rentrer dans la ville. Ses amis lui conseillent de demander un sauf-conduit à *Pharnace* pour lui et pour eux. Il y consent; mais ses envoyés, ou massacrés, ou entraînés par le torrent de la révolte, ne reviennent pas.

Ne désespérant pas encore, *Mithridate* fait une dernière tentative. Il monte sur le rempart, et s'adressant à *Pharnace*, il lui rappelle avec force, la tendresse qu'il lui a toujours témoignée, préférablement à ses autres frères, combien il l'a distingué dans ses faveurs. Il tâche en même-tems de lui faire sentir l'indignité de l'abandonner sans défense aux Romains, ses cruels ennemis; qu'il lui ouvre du moins un chemin pour aller chercher un asile où il pourra se retirer. Mais cette scène attendrissante ne fait aucune impression sur le cœur de *Pharnace*. Alors l'infortuné monarque, voyant que tout étoit désespéré, lève au ciel ses yeux baignés de larmes, et charge son fils d'imprécations. » Puissent, dit-il, en finissant, « puissent les dieux te faire éprouver « un jour la perfidie d'un fils dénaturé, « et te faire sentir les tourmens qu'une

« pareille ingratitude fait éprouver à « un père tendre ». Se tournant vers ceux qui l'entouroient, il les remercie de leur attachement, leur conseille de se soumettre aux circonstances, et de reconnoître son fils. « Pour moi, dit-il, « incapable de vivre dans l'humiliation « où me plonge un fils tendrement ai-« mé, je saurai bien me soustraire à « ses funestes complots ».

Après ces tristes adieux, il entre dans l'appartement de ses femmes, prend une coupe empoisonnée, boit de la liqueur, en fait boire à ses filles *Nissa* et *Mithridate*, qui étoient à la veille d'épouser, l'une le roi de Chypre, l'autre celui d'Egypte. Il présente aussi la coupe fatale à ses concubines. Un moment suffit pour les plonger toutes dans le sommeil de la mort. Pour lui, familiarisé dès son enfance avec l'usage des poisons, il n'en ressentit aucun effet. Alors il se frappe de son épée. Le coup n'étoit pas mortel. On en avertit *Pharnace*. Il ordonne qu'on panse sa plaie, dans le dessein, à ce qu'on croit, de le livrer aux Romains, et de gagner leurs bonnes graces par ce présent. Mais il n'eut pas cette indigne satisfaction. Un soldat, nommé

Bithocus, attiré dans le palais par le désir du butin, pénètre jusqu'à l'appartement où *Mithridate*, baigné dans son sang, abandonné de tout le monde, luttoit contre la mort. Frappé de l'air de grandeur qui régnoit encore sur la personne du monarque, il se retiroit. *Mithridate* l'appelle, et le conjure de lui arracher un reste de vie qui ne faisoit que prolonger ses malheurs. *Bithocus* lui rend ce dernier service; mais éprouvant tout-à-coup une sensibilité rare dans un soldat, il se retire tristement sans songer au butin qu'il étoit venu chercher.

Ainsi finit *Mithridate*. Les qualités les plus admirables qui forment les grands rois, brillèrent dans sa personne; mais des vices déshonorans, surtout la cruauté, diminuèrent l'éclat des vertus qui l'auroient immortalisé. Les victoires célèbres qu'il remporta, lui donnent un rang distingué parmi les capitaines les plus fameux de l'antiquité. Il essuya, il est vrai, de sanglantes défaites. Plusieurs fois il vit ses armées taillées en pièces, ses forteresses rasées, ses états ravagés; mais comme si ses forces eussent pris de l'accroissement par ses pertes, il reparoissoit toujours

en campagne plus formidable qu'auparavant. Enfin, malgré tous les efforts de ses ennemis pour l'avoir en leur puissance, il mourut volontairement dans son royaume; et le laissa à ses descendans.

La preuve la moins équivoque du mérite de ce prince, est la joie universelle du Sénat, des peuples et de l'armée romaine, à la nouvelle de sa mort. Un courier, expédié par *Pharnace*, l'apporta à *Pompée*, qui étoit à quelques journées de là. Impatient de la faire savoir à ses soldats, il n'attendit pas qu'ils lui dressassent un trône de gazon pour les haranguer, comme on faisoit en pareilles circonstances. Ils lui en formèrent un à la hâte, avec les bats des bêtes de sommes. L'armée apprit cet événement avec les plus grands transports de joie, qu'elle exprima par des festins, des danses et des sacrifices. A Rome, les démonstrations de contentement ne furent pas moins éclatantes. *Cicéron*, alors consul, ordonna douze jours de fêtes, pendant lesquels on rendroit aux dieux d'immortelles actions de graces, pour avoir délivré la république d'un ennemi si puissant et si redoutable. Les tribuns firent aussi dé-

cider que *Pompée*, en reconnoissance des grands services rendus dans cette guerre, seroit autorisé à porter, pendant les jeux du cirque, une couronne de laurier et une robe de triomphe, et celle de pourpre aux spectacles ordinaires.

Le lâche *Pharnace*, ne pouvant livrer à *Pompée* son père tout entier, lui fit du moins hommage de son corps, qu'il avoit fait conserver dans des aromates. On l'avoit armé de pied en cap. Tous les officiers de l'armée, ainsi que les simples soldats, voulurent le voir. *Pompée* témoigna sa sensibilité à ce spectacle. Il détourna la vue. « La haine « des Romains, dit il, doit cesser à la « mort de ce grand prince. » Il ordonna qu'on lui fît des obsèques magnifiques, et qu'on le portât dans le tombeau de ses ancêtres. On distribua les pièces de son armure; plusieurs rois voulurent en avoir et les achetèrent à grand prix. Son turban tomba entre les mains d'un Romain dont les descendans le conservèrent long-tems comme un précieux héritage.

Les trésors que *Pharnace* livra à *Pompée*, ou qu'il lui indiqua et lui laissa prendre, surprirent le général

romain : la simple description abrégée des principales pièces étonnera aussi le lecteur. Dans la ville de Télaure, que *Mithridate* nommoit *sa garde-robe*, deux mille coupes d'agathes-onyx, garnies de cercles d'or et d'argent : les selles et les brides, enrichies de diamans, se trouvèrent en si grand nombre, que les commissaires de la république furent occupés, pendant trente jours, à en dresser l'inventaire. Dans un château, neuf soucoupes d'or massif, garnies de pierres précieuses, d'un travail exquis, et trois grandes tables du même métal, des statues en or massif de *Minerve*, d'*Apollon* et de *Mars*, faites avec beaucoup de goût. Un trictrac de deux pierres précieuses, large de trois pieds, long de quatre. Les différentes pièces du jeu de la même pierre, et une lune d'or, pesant trente livres. Une forteresse dans les montagnes recéloit une statue du roi de huit coudées de hauteur, entièrement d'or massif. Son trône, son sceptre, et le lit de *Darius*, fils d'*Hystaspe*. La plupart de ces objets précieux étoient passés de main en main par pillage, de Syrie en Egypte, d'Egypte en Grèce. Outre le moyen du pillage, *Mithridate*, qui

ne manquoit pas de goût, et qui se piquoit de magnificence, avoit ramassé de tous côtés, pendant un long regne, une grande quantité de choses rares. Elles servirent au triomphe de *Pompee*. Il dura deux jours. On y vit cinq fils et deux filles de *Mithridate*, et trois cent dix-sept captifs de la première qualité. *Pompée* étoit maître de leur vie. Quelques-uns des anciens triomphateurs avoient usé cruellement de ce droit. Celui-ci les renvoya dans leur patrie, excepté les enfans du roi qui furent gardés à Rome.

Pharnace. 2936. C'étoit peut-être pour ne pas donner d'ombrage à *Pharnace*, qui se conduisoit en vil complaisant des Romains. Il déclara être résolu à ne prendre le titre de roi, que quand ils le lui auroient permis. Cette bassesse ne lui fit cependant obtenir qu'une très-petite partie des états de son père, sous le nom de royaume de Bosphore. Rampant devant les plus forts, comme autrefois devant *Mithridate* son père, il ne manquoit pas de courage à la guerre. Il profita des troubles civils de Rome pour se mettre en possession de l'Arménie et de la Cappadoce. *Cesar* étoit alors occupé en Egypte. *Pharnace* sut

que dès affaires pressantes appelleroient le dictateur en Afrique, sitôt qu'il seroit débarrassé de l'expédition d'Alexandrie : c'est pourquoi il tâcha de l'amuser par des propositions de paix ; mais *César* s'étant mis à la tête de mille chevaux, parut au moment qu'on l'attendoit le moins, fondit sur les soldats de *Pharnace*, en s'écriant : « Un parri- « cide aussi barbare ne sera-t-il donc « pas puni ? » et remporta une victoire complette. C'est à cette occasion qu'il écrivit à ses amis ces paroles célèbres : *Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu.*

Pharnace se sauva et se renferma dans une citadelle, où *Domitius*, lieutenant de *César*, l'assiégea. Il demanda à capituler, et pour toute condition, à se retirer dans le Bosphore avec ceux qui voudroient l'accompagner. On lui accorda sa demande ; mais comme le sauf-conduit, qui parloit des cavaliers, n'exprimoit pas les chevaux, on lui fit l'affront de les tuer. Il se retira à pied chez les Scythes, où il ramassa quelques troupes qui lui donnèrent des espérances ; il osa avec elles attaquer *Asandre*, que les Romains avoient investi de son royaume, et il périt dans le combat. Depuis *Pharnace*, le royaume de Pont,

démembré ou réuni selon la volonté ou le caprice des factions républicaines et ensuite des empereurs, fut donné successivement à plusieurs chefs, dont quelques-uns méritent à peine le nom de rois. On remarque sous *Caligula* un *Polémon*, qui, sur la réputation de la beauté de *Bérénice*, fille d'*Agrippa*, roi des Juifs, se fit circoncire pour l'obtenir. Sa conversion de l'idolâtrie au judaïsme, opéra si peu sur ses mœurs, que son épouse le quitta, fatiguée du spectacle de ses débauches. Ce fut sous *Vespasien* que le Pont devint sans retour province romaine. Elle sortit de son obscurité après les croisades, sous les princes *Commènes*, qui y établirent l'empire de Trébisonde. *Mahomet* second renversa ce trône, et attacha à l'empire turc celui de *Trébisonde* et le royaume de Pont. On chercheroit en vain des objets d'attention dans les ruines qui couvrent ces pays, habités en grande partie par ces descendans des Grecs dégénérés du moyen âge.

Fin du Volume deuxième.



